# L'AFRIQUE ROMAINE

## PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES EN ALGÉRIE ET EN TUNISIE

## VI (1)

## LA LITTÉRATURE AFRICAINE

### I

Il n'y a pas lieu d'être surpris que, dans les ruines des villes que nous venons de parcourir, nous n'ayons pas rencontré d'écoles. Comme en général l'école se tenait sous les portiques, ou aux étages élevés des maisons particulières, on comprend qu'il n'en reste rien; mais soyons sûrs qu'il y en avait à peu près partout et qu'elles devaient être très fréquentées. Saint Augustin raconte qu'il reçut sa première instruction à Thagaste, où il était né, et qui était un fort petit municipe. Quand le maître de Thagaste n'eut plus rien à lui apprendre, on l'envoya tout près de chez lui, à Madaura, où les écoles étaient plus florissantes; et, comme il y obtint beaucoup de succès, sa famille, quoique très pauvre, lui fit achever ses études à Carthage. Il y avait même des personnes qui ne s'en tenaient pas là : l'enseignement qu'on donnait à Carthage, quelle qu'en fût la réputation, ne leur suffisait pas; il leur fallait passer par les écoles de Rome. Une loi de Valentinien nous montre que les Africains y étaient fort nombreux et souvent très dissipés : l'empereur ordonne que, si on les voit trop au spectacle, s'ils fréquentent les festins qui se prolongent

(1) Voyez la *Revue* des 15 janvier, 15 février, 1er avril, 1er juillet et 15 août.

dans la nuit, « si en un mot ils ne se conduisent pas comme l'exige la dignité des études libérales », on les embarque au plus vite pour les renvoyer chez eux.

Cette ardeur qu'on avait d'apprendre, ce prix qu'on attachait au savoir, nous en retrouvons la trace dans les inscriptions de l'Afrique comme dans les ouvrages des contemporains. Quand un père a le malheur de perdre son fils jeune, il ne manque pas de nous dire, dans son épitaphe, « qu'il était en train de faire ses classes, qu'il est mort pendant qu'il étudiait à Carthage, qu'il était déjà devenu habile à bien parler. » A Calama (Guelma), un pauvre homme raconte tristement qu'il avait deux fils, qu'il les a fait étudier, *in studiisque misit*, mais qu'ils sont morts jeunes l'un et l'autre, « et qu'après tant de dépenses il n'a pu jouir d'aucun d'eux. » A Mactaris, c'est le jeune homme qui prend la parole; il nous apprend qu'il était chéri de ses maîtres, que, dès son enfance, il s'est livré avec passion à l'étude, qu'à quatorze ans il lisait les caractères sténographiques en grec (probablement ses parens le destinaient à être *notarius*, un métier fort important à cette époque), et il ajoute, non sans quelque suffisance, « qu'il savait bien parler, bien écrire, et bien peindre. » A propos d'autres, morts au même âge, on nous dit « qu'ils connaissaient à merveille les deux langues savantes (le latin et le grec), qu'ils excellaient à composer des dialogues, des lettres, des idylles, qu'ils improvisaient sur un sujet proposé, et que, malgré leur jeunesse, ils attiraient la foule quand ils déclamaient. »

Il est clair que Rome a dû encourager ce goût qui portait vers les études littéraires ses sujets d'Afrique. Tout ce qui les rattachait à la civilisation latine profitait à sa domination; plus éclairés, plus lettrés, moins sauvages, ils devenaient plus soumis, ils étaient plus faciles à conduire. Tacite rapporte que son beau-père Agricola, un homme fort sensé, un très habile politique, après avoir vaincu les Bretons, acheva de dompter leur résistance en attirant dans les écoles les enfans de leurs chefs. Pour les encourager à s'instruire, il louait leur bonne volonté, il paraissait surpris de leurs progrès; comme il savait qu'en toute chose ils étaient fort jaloux de leurs compatriotes, les Celtes du continent, il affectait de préférer « l'esprit naturel des Bretons aux talens acquis des Gaulois. » Enfin, ajoute Tacite, il fit si bien que des peuples, qui d'abord méprisaient la langue latine, se passionnèrent bientôt pour les exercices de la rhétorique. Cette tactique, qui leur était si avantageuse, les Romains ont dû l'employer partout, et partout elle a dû produire pour eux les mêmes résultats. Nous ne voyons pas pourtant qu'ils aient pris des mesures officielles, comme nous le faisons de nos jours, pour ouvrir des écoles et organiser l'enseignement

dans les pays vaincus. Les empereurs favorisaient partout les professeurs d'éloquence ou de grammaire par des privilèges et des exemptions d'impôts; ils fondaient quelques chaires de rhétorique ou de philosophie, à Rome par exemple ou à Athènes; mais le plus souvent ils laissaient les villes prendre l'initiative de ces créations. Du reste, ils n'avaient pas besoin de s'en occuper : leur civilisation exerçait sur les peuples de l'Occident un attrait invincible. Pour les engager à parler la langue du vainqueur ou à lire les chefs-d'œuvre de sa littérature, comme à imiter sa façon de vivre, on n'a pas eu recours à la contrainte; ils s'y précipitaient d'eux-mêmes. Quand on voit la passion qu'ils mettaient à s'instruire, il est impossible de prétendre qu'ils soient devenus Romains malgré eux.

Ce qui les a surtout conquis, c'est la rhétorique : elle ne jouit pas aujourd'hui d'une bonne renommée, et il nous est difficile de croire qu'elle ait jamais eu beaucoup d'importance. Il n'en est pas moins vrai qu'elle était l'âme de cette éducation qui s'est répandue dans le monde entier et qui a civilisé les nations les plus barbares. Il y a eu un temps où, — de l'Atlas au Rhin et de l'Euphrate à l'océan Atlantique, — on ne connaissait pas de plaisir plus délicat que d'entendre bien parler, où l'on tenait par-dessus tout à savoir les règles qui l'enseignent, où l'on regardait cette connaissance comme celle qui distingue le mieux le civilisé du sauvage. Le rhéteur grec ou latin suit les légions; il va s'établir dans les pays qu'elles ont traversés et il en achève la conquête. La merveille, c'est que l'art dont il fait des leçons s'y acclimate si vite que les écoliers de la veille dès le lendemain sont des maîtres. L'Espagne, qui a si longtemps résisté aux armes romaines, dès le premier siècle produit des orateurs qui servent d'exemple à ceux de Rome, Porcius Latro, puis les Sénèque. La Gaule est si enchantée de l'art qu'on vient de lui apprendre qu'elle le répand chez les nations voisines; c'est elle, nous dit Juvénal, qui a formé les orateurs de la Bretagne :

*Gallia causidicos docuit facunda Britannos.*

La Bretagne, à son tour, y prend tant de goût, que Thulé, l'île placée aux limites du monde, parle de se pourvoir d'un professeur d'éloquence :

*De conducendo loquitur jam rhetore Thule.*

L'Afrique aussi fait à la rhétorique un si bon accueil, elle l'étudie avec tant de complaisance, elle s'empresse tant autour des chaires où on l'enseigne, qu'au bout de quelques années le pays de

Jugurtha et des Numides mérite d'être appelé par le même Juvénal une pépinière d'avocats, *nutricula causidicorum*.

## II

Ces avocats n'étaient pas seulement de ces grands hommes de province dont la réputation reste enfermée dans la ville où ils exercent leur profession. Quelques-uns passèrent la mer et firent à Rome même une grande figure. Le plus ancien dont il soit fait mention vivait vers le milieu du premier siècle, du temps de Vespasien et de ses fils. C'était Septimius Severus, le grand-père de celui qui devint empereur et fonda une dynastie. Il était né à Leptis, qui ne passait pas pour être une ville fort lettrée, ce qui ne l'a pas empêché de prendre une des premières places parmi les orateurs de Rome. Stace, dont il était l'ami, exprime l'opinion générale quand il lui dit : « Qui croirait jamais que Leptis, cachée au milieu des Syrtes, soit ta patrie? Est-il possible d'admettre qu'un si charmant esprit ait passé ses premières années loin des collines de Romulus? » Et il ajoute ces mots, qu'on a eu l'occasion dans la suite d'appliquer à beaucoup d'autres personnes qui venaient du même pays que Severus :

*Non sermo pœnus, non habitus tibi,*
*Externa non mens : Italus, Italus.*

Le nombre des lettrés africains qui se firent connaître à Rome augmenta vite. Quelques années plus tard, au début du siècle des Antonins, on comptait parmi eux le premier des orateurs du temps, Cornelius Fronto, né à Cirta, qui fut le maître et l'ami de Marc-Aurèle, et un grammairien célèbre, Sulpicius Apollinaris, qui était de Carthage. Aulu-Gelle, qui les fréquentait tous les deux et les admirait beaucoup, nous les montre discourant ensemble, au Palatin, sur des sujets littéraires, pendant qu'ils attendent le lever de l'empereur. Ils pouvaient s'y rencontrer avec plusieurs de leurs compatriotes, Servilius Silanus d'Hippone, Eutychius Proculus de Sicca, Postumius Festus, Annius Florus et bien d'autres encore, qui étaient devenus aussi des personnages d'une certaine importance.

Si je voulais, dans le nombre, choisir celui qui me semblerait représenter le mieux la littérature africaine, je ne prendrais pas Fronton, malgré sa renommée, et quoiqu'il ait été regardé de son temps comme un chef d'école. Assurément Fronton n'oublia pas le pays d'où il était sorti ; nous le voyons accepter d'être patron de Calama et de Cirta, et il s'est chargé de remercier l'empereur, dans un discours pompeux, au nom des Carthaginois, qui avaient reçu

de lui quelque faveur. Il est pourtant probable qu'une fois sa fortune faite, il est resté à Rome, où le retenaient sa grande situation et ses hautes amitiés. De bonne heure il a cessé d'être un provincial pour devenir un de ces grands personnages qui appartenaient à l'empire entier. Mais il y avait alors un autre écrivain presque aussi célèbre que lui, et qui est resté plus véritablement Africain : c'était Apulée. Sans doute Apulée mena une vie fort errante ; cependant une sorte d'attrait le ramenait toujours au pays natal, et il est dans la littérature celui qui doit en conserver le mieux le caractère.

Apulée était né dans une vieille ville numide, sur la frontière des Gétules, c'est-à-dire à quelques pas de la barbarie. Sa patrie, Madaura, dont on aperçoit les ruines quand on se rend par le chemin de fer à Tébessa, est située dans une vaste plaine, qu'arrosent de nombreux cours d'eau, et qu'entourent des collines boisées. Au-dessus de ces collines on aperçoit à l'horizon les montagnes pittoresques du cercle de Souk-Ahrras, et plus loin les crêtes dentelées des chaînes de la Tunisie. Les débris des grands monumens, qui couvrent encore aujourd'hui le sol, indiquent que la ville devait être riche, importante et bien habitée. M. Gsell, qui l'a visitée récemment et y a recueilli beaucoup d'inscriptions, fait remarquer que, quoiqu'elle fût très ancienne et remontât au temps des rois numides, elle paraît s'être ralliée de grand cœur à la domination des Romains. Les noms berbères y sont beaucoup moins nombreux que dans la ville voisine de Thibursicum Numidarum (Khamissa) ; en revanche, on y rencontre des Julii, des Claudii, des Flavii, des Cornelii, des Munatii, les plus grands noms de Rome. C'était sans doute un des foyers de l'influence romaine dans la Numidie ; les lettres et les arts devaient y être cultivés. Le grand nombre des prêtres qu'on y trouve fait supposer qu'il y avait beaucoup de temples ; nous savons que, même à l'époque de Théodose, la ville était restée fort dévote et que les statues des dieux remplissaient le Forum. La famille d'Apulée y tenait une place considérable, et son père y avait occupé les plus hautes fonctions municipales. Il serait intéressant de savoir quelles étaient les véritables origines de cette famille, si elle descendait directement des anciens habitans du pays, ou si elle était venue du dehors s'y établir avec les vétérans que Rome y envoya quand elle en fit une colonie. Peut-être Apulée lui même aurait-il eu quelque peine à nous le dire : après plusieurs siècles, les deux races s'étaient si bien mêlées ensemble qu'il n'était plus possible de les distinguer. Quoi qu'il en soit, il se regarde comme un Africain, et il lui arrive une fois de dire, quand il se targue de ses belles relations : « J'ai connu beaucoup de grands orateurs de race romaine, *multos romani nomi-*

*nis disertos viros cognovi;* » ce qui laisse entendre qu'il se regardait comme d'une autre race qu'eux. Il est bien probable aussi que le latin n'est pas la première langue qu'il ait parlée, puisqu'il fut forcé de l'apprendre à fond quand il vint habiter Rome.

Son père lui avait laissé deux millions de sesterces (400 000 fr.), ce qui lui permit de courir le monde pour s'instruire. Il alla d'abord à Carthage, où il apprit la rhétorique, qu'on y enseignait avec éclat, et fit connaissance avec la philosophie. C'est sans doute pour se perfectionner dans cette science que de Carthage il se rendit à Athènes, dont les écoles étaient alors très célèbres. Il y prit un goût si vif pour Platon que désormais il tint à s'appeler lui-même, en tête de ses ouvrages, « le platonicien de Madaure. » Mais la philosophie ne l'occupait pas seule ; il étudiait avec elle l'histoire naturelle, l'astronomie et l'astrologie, la médecine, la musique, la géométrie. Il avait une passion d'apprendre qui s'étendait à tout ; il fallait qu'il cultivât à la fois toutes les branches des lettres et des sciences. Pour ne parler que de la littérature, il n'y a presque aucun genre qu'il ait négligé. Il écrivait des discours et des ouvrages philosophiques aussi aisément que des romans, des dialogues et des vers de toute mesure. On comprend qu'il ait été tenté de montrer tous ces talens, dont il était très fier, à la capitale de l'empire : c'était le rendez-vous des personnages importans ou distingués du monde entier, qui espéraient s'y faire remarquer; on y venait de partout, par curiosité ou par ambition, pour jouir des spectacles qu'elle donnait ou pour s'y donner soi-même en spectacle. On comptait bien, si l'on n'était pas un sot, y améliorer sa situation ou sa fortune. Apulée, qui se décida, comme les autres, à faire ce voyage, nous en parle avec une sorte de solennité; il a soin de noter, comme une date importante de sa vie, que c'est la veille des ides de décembre qu'il fit son entrée « dans la ville sainte. » Il y arrivait assez pauvre. Les voyages coûtent cher; son séjour dans les écoles de Carthage et d'Athènes avait fort diminué sa fortune : il nous dit qu'il s'était ruiné à subvenir aux besoins de ses amis et de ses maîtres, et même à doter leurs filles. Peut-être aussi n'a-t-il pas toujours mené une existence régulière. Nous savons qu'il avait fait des vers d'amour, ce qui paraissait peu séant à un philosophe et suppose des habitudes assez dissipées. Il lui fallut donc, dans la grande ville, gagner sa vie et tirer profit de ses talens. Il acheva d'abord de s'y rendre maître du latin, qu'il parlait assez mal, puis il se fit avocat. Ce métier lui réussit bien et lui permit de vivre à l'aise; pourtant il ne lui donna pas la fortune, comme à d'autres. Quelques années plus tard, dans le discours qu'il composa pour se défendre, il est obligé de convenir qu'il est pauvre; mais il s'en console en rappelant

que la pauvreté a toujours été la compagne fidèle de la philosophie, et qu'elle est la mère de toutes les vertus, tandis que la fortune a le défaut d'entretenir tous les vices.

Je suis tenté de croire que c'est pendant son séjour à Rome qu'il a composé ses *Métamorphoses* (1). D'abord il le laisse lui-même entendre quand il nous dit en commençant son récit « qu'il y a peu de temps qu'il a quitté Athènes ; » ensuite ce moment de sa vie est celui où l'ouvrage paraît le mieux à sa place. On voit bien, quand on le lit avec soin, qu'il marque une sorte de crise dans son existence. Après beaucoup d'égaremens, il vient d'être l'objet de la faveur divine : Osiris a daigné lui apparaître et lui parler ; en échange, il s'est, comme il le dit, enrôlé dans la milice sainte, il est devenu *pastophore*, et même l'un des chefs du collège. C'est le moment où il convient qu'il rende témoignage aux dieux en racontant les fautes qu'il a commises et le généreux pardon qu'il en a reçu. Plus tard, quand il sera devenu tout à fait un homme grave et une sorte de prêtre, il ne sera plus de saison pour lui de confesser ses aventures légères et ses curiosités coupables. La composition des *Métamorphoses*, si nous la plaçons à cette époque de sa vie, la sépare en deux : l'âge de la dissipation est passé, il va se consacrer désormais sans partage à rendre témoignage aux dieux et à prêcher la sagesse.

Cette sorte d'apostolat qu'il s'imposait, c'est dans son pays qu'il voulait l'exercer. Il quitta Rome et se fixa probablement à Carthage. — C'est ainsi que son compatriote saint Augustin, après avoir reçu le baptême à Milan, revint en Afrique pour y servir le Dieu auquel il venait de se consacrer. — Mais il n'est pas vraisemblable qu'Apulée soit resté confiné dans la ville où il faisait sa résidence ordinaire : comme il paraît avoir toujours été d'humeur vagabonde, il a dû s'en éloigner souvent pour visiter les pays voisins. C'est dans l'une de ces excursions qu'il lui arriva une aventure qui fit grand bruit et nous a valu l'un de ses meilleurs ouvrages.

Il était parti pour Alexandrie, quand en route, dans la ville d'Œa (Tripoli), il retrouva un de ses anciens camarades d'Athènes qui le retint au passage et lui donna l'occasion de se faire entendre

(1) Ce n'est pas l'opinion de tout le monde, je le sais. Comme il n'est pas question des *Métamorphoses* dans l'*Apologie*, on suppose souvent qu'elles n'ont été composées que plus tard, c'est-à-dire qu'elles appartiennent à la seconde partie de la vie d'Apulée. Il est en effet difficile de comprendre pourquoi ses ennemis ne se sont pas servis de son roman, s'ils ont pu le connaître, pour prouver qu'il était un magicien. Quelle que soit la gravité de cette objection, je ne puis me résoudre à voir dans les *Métamorphoses* qu'une œuvre de jeunesse. Ne peut-on pas supposer, ou bien qu'il a négligé de répondre aux allusions que ses accusateurs ont pu faire à son livre, ne sachant que dire pour se justifier, ou bien que l'ouvrage, quoiqu'il fût composé, n'était pas encore très répandu ?

et applaudir. Apulée, charmé de l'accueil qu'il recevait, resta quelques jours, puis quelques mois, et finit même par se laisser marier à la mère de son ami, une riche veuve, qui s'était éprise du jeune sage. Par malheur, la discorde se mit bientôt dans la famille ; les fils de la veuve, qui paraissaient d'abord s'être réjouis d'avoir Apulée pour beau-père, effrayés de voir l'ascendant qu'il prenait sur sa femme et craignant pour leur fortune, l'accusèrent d'avoir employé des maléfices pour se faire aimer. Il avait beau répondre que cet amour s'expliquait le plus naturellement du monde, qu'une femme qui n'était plus jeune et qui n'avait jamais été belle (1) pouvait bien s'éprendre d'un brillant jeune homme, que ses ennemis accusaient d'être trop beau garçon pour un philosophe, sans qu'on soupçonnât d'autre maléfice que sa figure et son esprit; il n'en fut pas moins traîné devant les tribunaux. C'était une affaire grave : la loi romaine traitait sans pitié les magiciens. Heureusement les raisons que donnaient les ennemis d'Apulée pour l'accuser étaient ridicules, et il n'eut pas de peine à les réfuter. Il gagna vraisemblablement sa cause devant les juges ; mais j'imagine que le public ne dut pas être tout à fait convaincu de son innocence. Un homme qui savait tant de choses, qui disséquait des poissons, qui magnétisait les enfans, qui guérissait les femmes épileptiques, lui était suspect. Malgré le charmant discours d'Apulée, il conserva des doutes ; et qui sait ? peut-être Apulée lui-même tenait-il à les lui laisser : il ne devait pas déplaire à ce vaniteux de passer pour un homme qui a des pouvoirs secrets et qui au besoin peut faire des miracles.

La grande occupation d'Apulée pendant la seconde moitié de sa vie paraît avoir été de prononcer de beaux discours, mêlés d'éloquence et de philosophie, devant les gens lettrés de l'Afrique. Nous n'en avons conservé aucun entièrement, ce qui est dommage; mais il nous reste un petit livre qui nous en donne une idée. C'est une sorte d'anthologie (*Florida*), et comme un bouquet formé des plus belles fleurs de sa rhétorique. Celui qui a composé ce recueil n'était pas un homme de goût et un esprit bien sûr ; il s'est plus d'une fois laissé prendre à de faux brillans ; il admirait plus que de raison les assonances et les antithèses ; mais il faut beaucoup lui pardonner, puisque, après tout, il nous permet de nous rendre compte de ce qu'on pourrait appeler l'enseignement d'Apulée.

Il n'avait pas véritablement des élèves, et ne faisait pas des leçons suivies et régulières. Nous dirions aujourd'hui qu'il donnait des conférences. Les conférences étaient alors fort à la mode : nous venons de voir qu'on avait, dans tout le monde romain, la

(1) *Forma mediocri, ætate non mediocri.*

passion d'entendre bien parler. Lucien, vers la même époque, parcourait la Gaule et l'Italie, charmant les lettrés des grandes villes par ses brillantes déclamations, et trouvait moyen d'en rapporter beaucoup de renommée et assez d'argent. Le sujet des conférences d'Apulée devait être emprunté d'ordinaire à la philosophie : nous avons vu qu'il faisait profession d'être un disciple de Platon; ce qui ne l'empêche pas, quand il parle, de donner au moins autant d'importance au style qu'aux idées. Sa philosophie, — c'est lui qui nous l'apprend, — a pour mission d'enseigner à bien parler comme à bien vivre : *Disciplina regalis tam ad bene dicendum quam ad bene vivendum reperta;* et c'est surtout de bien parler qu'il paraît se préoccuper. Il sait que ce mérite est celui qu'exigent avant tout ceux qui viennent l'entendre; il est probable qu'ils seraient assez indifférens à quelque erreur de doctrine, mais on peut être sûr qu'ils ne souffriraient pas de faute de langage. « Qui de vous, leur dit-il, me pardonnerait de faire un solécisme? qui ne se fâcherait si je prononçais mal une seule syllabe? » Nous voilà édifiés sur les dispositions des auditeurs d'Apulée : la philosophie servait de prétexte, mais c'était bien à un exercice de rhétorique qu'ils venaient assister.

On se réunissait un peu partout, dans les maisons particulières, dans les temples, dans les basiliques; à Carthage, c'était au théâtre. On peut être choqué d'abord que pour une leçon de philosophie on ait choisi un théâtre, mais Apulée nous rassure. Le lieu en lui-même, nous dit-il, est indifférent; il ne faut pas se demander où l'on est, mais ce qu'on vient voir et entendre : l'intention purifie tout. « Si c'est un acteur de mime, il vous fera rire; si c'est un funambule, il vous fera trembler; le comédien vous amusera, mais avec le philosophe vous vous instruirez. » N'importe! voilà le philosophe dans une étrange compagnie. La vérité, c'est qu'il n'y avait pas d'autre salle assez grande pour contenir ceux qui voulaient entendre Apulée, et le théâtre même avait peine à y suffire. Ce grand auditoire le rend très fier. Il ne néglige pas de nous dire qu'aucun philosophe avant lui n'avait réuni autant de monde, et de faire des tableaux amusans de tous ces gens qui se poussent et se serrent, sans parvenir toujours à se placer.

Du reste, le succès d'Apulée est fort aisé à comprendre. Il avait beaucoup d'esprit, il parlait fort bien; il plaisait aux gens de son temps par ses qualités et par ses défauts. Personne ne savait comme lui tourner une phrase et enchâsser les mots dans la période de façon à charmer l'oreille. C'était un concert qu'il donnait au peuple de Carthage toutes les fois qu'il se faisait entendre. Ajoutons que l'homme est chez lui aussi séduisant que l'orateur.

C'est bien son portrait qu'il a voulu faire quand il parle, dans ses *Métamorphoses*, de ce jeune homme « qui est grand sans être long, mince sans être grêle, coloré sans être rouge ; de cette chevelure blonde qui n'a pas besoin d'artifice pour être bien ordonnée; de ces yeux pleins de vie et qui lancent des regards d'aigle; de ce visage où se peint la fleur de la jeunesse ; de cette démarche à la fois noble et naturelle. » Ce beau garçon se piquait d'avoir des manières élégantes. Il parle assez légèrement des philosophes mendians, qui couraient le monde avec la besace et le bâton, se faisant pauvres pour mieux prêcher les pauvres; lui ne se soucie de connaître que les gens bien posés; il est l'ami des magistrats les plus importans de la cité, il fréquente le proconsul : il faut bien qu'il soit toujours mis avec soin pour ne pas déparer cette compagnie. On lui reproche même d'être un peu trop recherché dans sa toilette, ce qui paraît peu conforme à la gravité philosophique. On l'accusa un jour, comme d'un crime, d'avoir fait des vers en l'honneur de la poudre dentifrice ; à quoi il répond gravement que, puisqu'on se lave les pieds, il ne peut pas être criminel de se laver les dents. Un dernier attrait que présente la philosophie d'Apulée aux gens de cette époque, c'est qu'elle est fortement teintée de mysticisme. Ce rhéteur est aussi un prêtre; il parle toujours des dieux avec onction et il en parle le plus qu'il peut; comme il n'a guère dans son auditoire que des dévots et des lettrés, — tout le monde l'était alors, — ses auditeurs sont ravis de l'entendre mêler des prières à des tours de force de rhétorique. Un jour qu'il voulait célébrer Esculape, la grande divinité des Carthaginois, dont le temple, bâti sur le sommet de Byrsa, dominait la ville, il récita un dialogue où les interlocuteurs s'exprimaient alternativement en grec et en latin, et finit par un hymne dans les deux langues. De la rhétorique et de la dévotion! du latin et du grec! de la prose et des vers! qu'on juge de quels applaudissemens dut retentir ce jour-là le théâtre de Carthage !

On ne s'est pas contenté d'applaudir Apulée : nous savons qu'on lui a élevé plusieurs statues, à Carthage et ailleurs. Il a été nommé prêtre de la province, ce qui est, dit-il, le plus grand honneur qu'on puisse obtenir. Je ne sais pas pourquoi saint Augustin s'étonne qu'avec sa naissance, son talent, sa magie, il n'ait pas pu arriver à occuper quelque fonction judiciaire dans son municipe. Je suppose qu'il ne s'en est pas soucié. On ne voit pas en effet ce qu'un homme qu'on regardait comme le plus grand orateur de son temps et dont son pays était fier aurait gagné à devenir décurion ou duumvir à Madaura.

## III

Je reviens au roman d'Apulée, dont je n'ai dit qu'un mot: c'est le plus important de ses ouvrages, il convient de s'y arrêter.

Le sujet en est pris d'un conte grec, assez simple, dont il y avait plusieurs versions. C'est l'histoire d'un jeune curieux, qui a vu par hasard une magicienne, en se frottant d'une certaine pommade, se changer en oiseau et s'envoler dans le ciel; il veut l'imiter, mais, s'étant trompé de flacon, il se trouve métamorphosé en âne. Heureusement il sait qu'il pourra reprendre la forme humaine en mâchant des roses. Son mauvais sort veut qu'il ait beaucoup de peine à en trouver, ce qui retarde sa délivrance. Les aventures auxquelles il assiste jusqu'au jour où sa figure lui est rendue sont le fond du roman. Sur cette trame assez mince l'auteur a brodé toute sorte de récits étrangers, qu'il a pris partout. L'accessoire devient le principal, et, pour ne parler que de l'un de ces récits, le plus charmant de tous, l'histoire de Psyché et de l'Amour, tient à elle seule le tiers de l'ouvrage. Ces élémens divers ne sont pas toujours bien fondus ensemble; ils ont quelquefois un caractère très différent les uns des autres: par exemple, il s'y trouve des histoires plus que légères, avec une fin de haute dévotion. L'ensemble n'en est pas moins très piquant et fort agréable. L'*Ane d'or*, pour lui donner son nom populaire, a dû être, au IIe siècle, un livre à la mode. Il est probable qu'on le dévorait, mais en cachette, sans oser le dire, et Septime Sévère reproche à son compétiteur Clodius Albinus, Africain comme lui et comme Apulée, d'en avoir fait sa lecture favorite.

Ce roman a le défaut de nous jeter tout d'abord dans un doute dont il n'est pas aisé de sortir. C'est le héros de l'aventure qui nous la raconte lui-même; mais ce héros, quel est-il? Il nous dit en commençant qu'il s'appelle Lucius et qu'il est né à Patras, en Thessalie. C'est bien en effet le nom que lui donne l'original grec d'où l'histoire est tirée. Mais aussitôt ce Thessalien ajoute, comme pour nous dérouter, qu'il descend de Plutarque, qui, nous le savons, était Béotien et né à Chéronée. Puis il nous apprend qu'il est allé à Rome, qu'il y a péniblement appris le latin; et même il demande qu'on lui pardonne s'il ne le parle pas toujours d'une manière irréprochable, toutes choses dont le grec ne dit pas un mot. L'idée nous vient alors que l'auteur pourrait bien mêler sa propre histoire à celle de son fabuleux Lucius; et en effet l'assimilation est complète à la fin. Le Thessalien a disparu, et l'on nous dit positivement que c'est l'homme de Madaura, *Madaurensis*, c'est-à-dire Apulée lui-même, qu'Isis, après l'avoir délivré,

accueille dans sa milice sacrée. Mais alors, si c'est à lui que la déesse a rendu la figure humaine, c'est lui aussi qui l'a perdue, c'est lui qui a été l'amant de Photis, lui qui a surpris les secrets de la vieille magicienne et que son imprudence a exposé à tant de hasards. On n'a donc pas eu tout à fait tort de confondre Apulée avec Lucius et de lui en attribuer les aventures. Évidemment il lui a plu de laisser planer sur toute cette histoire une équivoque dont il lui a semblé que sa réputation profiterait. Je disais tout à l'heure que, s'il a cru devoir se défendre devant les juges d'être un magicien, pour éviter les peines de la loi, il n'était pourtant pas fâché qu'il en restât quelque soupçon. Les *Métamorphoses* achèvent de le prouver. Il pensait sans doute que, dans l'avenir, ce renom donnerait à sa physionomie une auréole particulière, et c'est ce qui est arrivé.

Par ce bizarre calcul d'amour-propre, par cet appétit d'une renommée extraordinaire, Apulée diffère tout à fait de Pétrone, auquel on est naturellement conduit à le comparer. La littérature romaine n'a eu que deux romanciers, Pétrone et lui, et ils ont conçu le roman à peu près de la même manière : chez tous les deux l'intrigue principale est peu de chose, et tout l'intérêt consiste dans les incidens qu'ils y ont ajoutés. Ces incidens, l'un et l'autre les empruntent aux conteurs grecs, surtout aux fables milésiennes. Mais, si les procédés sont à peu près les mêmes, l'œuvre est très différente; jamais deux romanciers ne se sont moins ressemblés. Apulée se met en scène le plus qu'il peut et prend volontiers de grands airs; il veut qu'on partage la bonne opinion qu'il a de lui-même, qu'on sache qu'il est un grand orateur, qu'on soupçonne qu'il peut être un magicien. Il se présente comme un protégé des dieux et raconte les faveurs dont ils l'ont comblé. Pétrone est tout le contraire : il ne parle jamais de lui, et met autant de soin à se cacher que l'autre a de souci de se faire voir. Ce n'est pas qu'on ne soupçonne par moment ses sentimens véritables. On voit bien, par exemple, qu'il déteste les rhéteurs, les pédans, les gens d'école, c'est-à-dire ceux pour lesquels Apulée se sent un goût particulier. Il est plein d'esprit et de verve quand il les attaque. Une ironie agréable et légère court à travers tout son livre; il n'épargne personne, et pas plus lui que les autres. On a remarqué que ses idées sur la décadence des arts, sur la poésie épique, sur les dangers de la déclamation, auxquelles il semble tenir beaucoup, il les met dans la bouche d'un poète ridicule, qui les discrédite en les exprimant. Il voulait sans doute éviter le travers de paraître un homme trop plein de lui-même, trop confiant et trop obstiné dans ses opinions. Ce qui est curieux, c'est que, des deux, celui qui ne se pique pas de philosophie, qui

ne prend pas sur ses livres le titre de platonicien, s'est trouvé être l'observateur le plus sagace et le moraliste le plus profond. Quel tableau il nous a fait du luxe extravagant des affranchis, et comme il a vengé les grands seigneurs de la sotte fatuité des parvenus! Quelle image amusante de cette course aux héritages qui est, à Rome, le métier de tant de personnes! Et quand il descend plus bas encore, dans ces étages inférieurs qu'il n'avait fait qu'entrevoir, comme il les a vite saisis et dépeints! Quelle vérité dans la façon dont il fait parler ces petits ouvriers et ces importans de village! comme il reproduit leur langage et leurs idées! Il est sûr qu'il n'y a rien d'aussi vivant et d'aussi profond dans Apulée. Son observation reste toujours à la surface, et quelque amusante que soit son œuvre dans son ensemble, il ne s'en détache pas des personnages qui deviennent des types, comme Trimalcion.

Mais ce qui diffère le plus chez eux, c'est leur façon d'écrire. Il n'y a pas de style qui soit à la fois plus agréable et plus aisé que celui de Pétrone. Chez lui, rien de guindé, de gourmé, d'affecté; point d'emphase ni de rhétorique; l'esprit y coule de source; même les grâces un peu maniérées de ses entretiens d'amour y ont un air naturel, tant elles reproduisent exactement le langage de la société de l'empire. Cicéron dit de certaines personnes de son temps, hommes et femmes, qu'elles parlaient bien presque sans le vouloir, en tout cas sans le chercher, uniquement parce qu'elles avaient toujours entendu bien parler; il en est de même de Pétrone : c'est un bon écrivain de naissance et d'habitude. Apulée, au contraire, est un provincial, presque un étranger; le latin n'est pas la première langue dont il se soit servi, il lui a fallu l'apprendre, il ne la parle pas de nature, et l'on s'en aperçoit bien. Il y a chez lui, pour exprimer sa pensée, un effort et un travail, souvent heureux, toujours visibles, qui contrastent avec l'aimable facilité de Pétrone. Tandis que l'un parle le latin de tout le monde, en le parlant mieux que personne, on trouve à tout moment chez l'autre des expressions et des tours qui nous déroutent et ne paraissent pas appartenir à la langue commune.

Voilà ce qui jette dans une grande surprise ceux qui sont habitués à la lecture des écrivains ordinaires et donne un air étrange à l'ensemble de l'œuvre d'Apulée. Il semble qu'on y démêle, à côté de ce qui est véritablement romain, des élémens d'une origine exotique, et l'on se demande d'abord d'où ils ont pu lui venir. C'est ce qu'il n'est pas aisé de dire, et ce qu'il serait pourtant important de connaître. On va voir que cette question a été résolue de diverses façons.

## IV

On est tout d'abord tenté de croire que, puisqu'il est Africain de naissance, il doit avoir emprunté à l'Afrique ce qu'il ne tient pas de Rome. C'est en effet l'opinion générale, et l'un des derniers écrivains qui se sont occupés d'Apulée, M. Monceaux, trouve « qu'il reproduit bien l'image de son pays natal », et « qu'il aurait l'air d'un Bédouin dans un congrès de classiques. »

Est-ce bien vrai? Je ne le crois pas. Pour le fond même de son ouvrage, ce « Bédouin » a pris la peine de nous apprendre aussi clairement que possible à quelle source il avait puisé. Il nous dit, en commençant son roman, qu'il va nous raconter une histoire grecque : *fabulam græcanicam incipimus*. Nous savons en effet que les aventures de Lucius de Patras avaient une certaine popularité en Grèce; il n'est pas douteux non plus que les amours de Psyché n'aient la même origine; et parmi les autres récits, qui sont plus courts et moins importans, en est-il un seul qu'on puisse soupçonner d'être d'origine africaine? Il aurait pu à la rigueur les emprunter aux gens de son pays : les Numides devaient être aussi avides de ces sortes de fables que le sont leurs descendans, et l'on a fait de nos jours des recueils de contes kabyles, dont plusieurs peuvent remonter très haut. Mais ceux d'Apulée viennent d'ailleurs; il ne les a pas entendus dans les veillées des *Mapalia*. Pour que nous sachions où il est allé les prendre, il les appelle lui-même des « fables milésiennes ». Elles ont couru le monde pendant toute l'antiquité, ces fables charmantes, et l'on peut dire que leur voyage dure encore : si quelques-unes sont entrées dans les littératures modernes, grâce à Boccace et à La Fontaine, d'autres circulent plus obscurément dans la mémoire fidèle du peuple; elles passent d'un pays à l'autre, par des chemins que nous ne savons pas, se modifiant, se renouvelant et se répétant sans cesse. Pétrone avait déjà puisé à cette source intarissable. Il leur doit la *Matrone d'Éphèse*, l'un des chefs-d'œuvre de la littérature légère. Apulée, qui a moins de grâce et de finesse que Pétrone, leur a fait aussi des emprunts fort agréables : le *Cuvier*, imité depuis par La Fontaine, et les *Pantoufles de Philœtère* sont des contes fort amusans, et dont on reconnaît du premier coup la provenance. Il en est de même des personnages dont il nous fait l'histoire : ces maris trompés, ces femmes légères, ces aventuriers, ces voleurs de grand chemin, ils viennent tous en droite ligne de la Grèce. Ce n'était pas une raison pour qu'ils parussent dépaysés en Afrique. Les Africains, depuis les rois numides, avaient fait un bon accueil aux lettres grecques et s'étaient

familiarisés avec elles. On parlait grec couramment dans toute la Province proconsulaire ; du côté des frontières de l'Égypte, vers la Byzacène, c'était la langue préférée des honnêtes gens ; peut-être s'en servait-on plus familièrement que du latin à Madaura et dans la famille d'Apulée. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait connu de bonne heure cette charmante littérature, qu'il en ait reçu tout d'abord une très vive impression, et qu'il en ait eu l'esprit très occupé quand il commença d'écrire. Comme elle était toujours devant ses yeux, il est tout naturel qu'il l'ait presque partout imitée.

Voilà pour le fond de ses ouvrages : il est grec ; et je ne crois pas qu'avec la meilleure volonté du monde on y puisse rien découvrir d'africain. Quant au style, c'est une question plus compliquée. Ici encore il imite beaucoup le grec ; mais n'imite-t-il pas autre chose? Songeons qu'autour de lui on parlait le punique et le libyque ; ces idiomes sont probablement les premiers qui aient frappé son oreille, et depuis il n'a jamais cessé tout à fait de les entendre. N'est-il pas vraisemblable qu'ils aient eu quelque influence sur sa façon de parler et d'écrire? Il est si naturel de le croire, que déjà les savans de l'antiquité cherchaient des traces de punique dans le langage des Africains. Ceux de nos jours, avec plus de patience et des méthodes perfectionnées, ont repris le même travail ; mais ni les uns ni les autres n'ont eu beaucoup de succès dans leurs recherches : ce qu'on prétend venir des patois sémitiques est tout à fait insignifiant ou n'a pas l'origine qu'on suppose. En somme, les tournures et les expressions qui reviennent le plus souvent chez Apulée et qui caractérisent son style, quand on les regarde de près, s'expliquent naturellement par le latin et le grec sans qu'on ait besoin d'avoir recours à d'autres langues (1) ; d'où l'on est amené à conclure que le libyque et le pu-

(1) Ce n'est pas ici le lieu de traiter une question de philologie ; je veux pourtant dire un mot d'une des tournures les plus ordinaires chez Apulée et qui lui semble propre. Il s'agit d'une sorte de correspondance des adjectifs et des verbes qui se répondent deux à deux, trois à trois, avec des retours réguliers d'assonances, et donnent à ce qu'il écrit l'aspect d'une prose rimée. Prenons, par exemple, la première phrase des *Florides*. On y trouve d'abord une suite de rimes en *e : Ut moris est votum postulare, pomum adponere, paulisper adsidere ;* puis des rimes en *a : Aut ara floribus redimita, aut quercus cornibus onerata, aut fagus pellibus coronata ;* puis des rimes en *e* et en *us : vel colliculus sepimine consecratus, vel truncus dolamine effigiatus, vel cæspes libamine fumigatus, vel lapis unguine delibutus*, etc. Cette tournure, qui se retrouve partout chez Apulée, est surtout fréquente dans ses œuvres oratoires. Là, elle revient avec une insistance fatigante et comme une sorte de manie. Mais, si Apulée l'emploie plus que les autres, il n'est pas le premier qui l'ait employée. L'abus lui en appartient, l'usage était bien plus vieux que lui. Il remonte jusqu'à Isocrate, qui recommande de placer à la fin des phrases ou des parties de phrases des syllabes à désinences semblables (ὁμοιοτέλευτα). Cicéron et ses successeurs n'ont pas dédaigné de le faire avec modération ; mais je crois bien que c'est Apulée qui a mis tout à fait cet artifice à la mode. Il a fait fortune après lui. Nous le retrouvons assez souvent dans le charmant ouvrage de Minucius Felix, et

nique qu'il a entendu parler dans son enfance, qu'il a peut-être parlés lui-même, n'ont rien ou presque rien introduit de leurs idiotismes dans le latin parfois étrange dont il s'est servi.

Pour n'en être pas trop surpris, souvenons-nous de l'importance que les écoles ont prise en Afrique. Or l'école est presque partout la mortelle ennemie des patois : le maître, fier de son savoir, et toujours un peu pédant et solennel, ne souffre pas que le beau langage qu'il enseigne soit gâté par les expressions populaires ; il monte la garde autour de lui, et veut le préserver surtout des ennemis les plus voisins, qui sont les plus dangereux. Dans cette lutte, qui recommence tous les jours, il a des alliés et des complices. La famille du jeune homme travaille elle aussi à faire la chasse aux expressions malsonnantes qui peuvent lui échapper. Comment pourrait-elle les souffrir, puisqu'en les employant on laisse croire qu'on est un homme mal élevé, qu'on n'a pas l'usage du monde, et qu'on a trop fréquenté le village ou l'antichambre, ce qui est un travers que la société distinguée ne pardonne pas? Il faut vraiment avoir vécu dans les pays où les patois luttent tant bien que mal contre les dédains de la bonne compagnie pour savoir avec quel acharnement on leur fait la guerre et comprendre comment il arrive que les gens du monde parviennent à s'en préserver. Il est probable que les préjugés qui règnent chez nous existaient déjà dans l'Afrique lettrée du second siècle, et que les maîtres d'école et les pères de famille s'y accordaient aussi à combattre l'influence des vieilles langues indigènes. Apulée paraît avoir tout à fait partagé le mépris qu'on témoignait pour elles. Il dit quelque part, pour flétrir un jeune homme mal élevé, qui fuyait l'école et fréquentait les gladiateurs : « Il ne parle jamais que punique ; c'est à peine s'il se sert par momens du grec qu'il a appris de sa mère. Quant au latin, il ne veut pas et ne sait pas en user. » Voilà qui est clair : il pense qu'un homme comme il faut ne peut pas parler le punique. Il est donc naturel qu'il ait fait tous ses efforts pour qu'on n'en trouve aucune trace dans son latin.

Assurément ce latin n'est pas celui de tout le monde, il suffit de parcourir quelques pages de ses livres pour s'en apercevoir. Mais ce qu'il a d'original, et même parfois de bizarre, s'explique aisément quand on se souvient de la manière dont son éducation s'est faite. Il nous raconte, nous l'avons dit, qu'à

plus encore dans *le Manteau* de Tertullien, sorte de débauche oratoire, où sont prodiguées toutes les ressources de la rhétorique. Comme ces deux auteurs sont des compatriotes d'Apulée, on pourrait être tenté de croire qu'un procédé dont tant d'Africains se sont servis appartient en propre à la littérature africaine ; mais on vient de voir qu'il n'est pas originaire de l'Afrique, et qu'ici encore Apulée a puisé sans mesure et quelquefois sans raison à une source grecque.

Rome, quand il était déjà homme fait, il se perfectionna dans l'usage du latin, et il ajoute, ce qui est très important, qu'il l'apprit sans maître. Cette étude faite librement, un peu au hasard, par un esprit très indépendant, dut laisser dans ses connaissances quelque chose de capricieux et de désordonné. Il ne suit pas volontiers les règles ordinaires; sa façon d'écrire, toute personnelle, est celle d'un homme qui s'est formé seul. Cependant il ne faudrait pas croire que tout ce qui semble être à lui lui appartienne entièrement. Il se souvient souvent quand il paraît inventer, et il entre beaucoup d'érudition dans son originalité.

Pour les mots, par exemple, aucun écrivain, je crois, n'a pris plus de plaisir que lui à en accumuler d'étranges, de surprenans, d'inconnus ou de peu connus. Son vocabulaire est d'une richesse merveilleuse. On dirait que ce Romain de fraîche date tient à montrer qu'il dispose d'une langue plus variée, plus abondante que celle des vieux Romains. Mais ces mots qui semblent nouveaux ne sont le plus souvent que des termes anciens qu'il a rajeunis (1) : c'était alors la grande mode. Quant à ceux qu'il crée de toutes pièces, et qui sont beaucoup plus rares chez lui qu'on ne le croit, il les forme très régulièrement et d'après les procédés habituels. Souvent il en réunit deux ensemble et en compose un nouveau qui exprime d'une façon plus vive et plus rapide ce qu'il veut dire. C'est ainsi qu'il appelle les caresses intéressées des courtisanes des baisers qui demandent de l'argent, *oscula poscinummia*. On a remarqué qu'il aime aussi beaucoup à employer les diminutifs. Dans une certaine phrase des *Métamorphoses*, on en trouve huit en deux lignes, ce qui est vraiment un peu trop, sans compter les diminutifs de diminutifs, comme *tantillulum* ou *pullulus*, qui ne lui déplaisent pas. Il en tire souvent des effets fort agréables, comme, par exemple, quand, à propos d'une femme qui désire un beau garçon, il nous dit qu'elle le *mordille* des yeux, ou qu'il nous fait savoir par un seul mot qu'une matrone est aux petits soins pour lui : *Me matrona curitabat*. A la longue pourtant cette affectation de petits mots caressans donne à ce style quelque chose de prétentieux et de mignard; mais cette façon d'écrire était alors très ordinaire, et Apulée n'a fait qu'exagérer ce qu'il voyait faire par des auteurs en renom.

Il n'est donc pas tout à fait un isolé et un barbare, qui marche seul parmi les écrivains de son temps. En réalité, il suit à sa façon les modes du jour. N'allons pas croire surtout qu'un homme aussi fier qu'il l'était de son éducation gréco-romaine ait jamais eu

(1) C'est ce que montre très bien M. Kretschmann, dans son mémoire intitulé : *De latinitate L. Apuleii Madaurensis*. Je renvoie surtout à la page 33, où il discute ce qu'on appelle l'*africitas* d'Apulée.

l'idée, pour ne ressembler à personne, d'aller chercher dans des idiomes grossiers, à l'usage des paysans, les expressions dont il voulait orner ses ouvrages. Il les prend aux langues classiques, au grec et au latin, ou, s'il éprouve le besoin d'en créer de nouvelles, il suit, pour les former, les procédés ordinaires, ceux par lesquels le latin s'était peu à peu renouvelé et enrichi. Seulement, comme il était un esprit fougueux, excessif, qu'il avait appris lui-même et seul la langue dont il se servait, et que d'ailleurs il ne vivait pas dans un milieu de vieux Romains, imprégnés du génie de leur langue et qui pouvaient imposer quelque retenue à un novateur téméraire, il employa ces procédés sans discrétion; de là il est résulté un style souvent étrange, mais qui, quoi qu'on en ait dit, n'a rien d'étranger (1).

Avec Apulée commence ce qu'on appelle la littérature africaine. Ce nom est juste et mérité si l'on veut dire simplement que, pendant quatre siècles, l'Afrique a produit sans interruption une suite d'auteurs de talent qui ont écrit en latin. Mais, si l'on entend que ces écrivains se ressemblent, qu'ils ont les mêmes caractères et forment un groupe compact, assurément on se trompe. A la rigueur, je saisis bien chez eux quelques traits communs, qui leur donnent un air de famille. Par exemple, je vois qu'Apulée, saint Cyprien, Arnobe, Lactance, saint Augustin, c'est-à-dire les plus grands, ont été des rhéteurs de profession, et que la rhétorique a mis sur tous sa marque; mais il en est de même ailleurs : partout les écrivains qui n'ont reçu que l'éducation du monde deviennent rares, et c'est l'école qui de plus en plus recrute la littérature. Je remarque aussi que ces rhéteurs africains sont en même temps des dévots : Apulée fréquente tous les temples, se fait initier à tous les mystères et s'enrôle dans la milice d'Isis; les autres sont des chrétiens fervens, des prêtres, des évêques, des défenseurs de leur foi. Mais par là encore ils ne se distinguent guère des écrivains des autres pays : il n'y a plus partout que des croyans, et le temps approche où les prêtres et les moines seront presque les seuls qui sauront écrire. Ainsi les côtés par lesquels ils se ressemblent entre eux sont ceux aussi qui leur sont communs avec les écrivains des autres nations. Pour le reste, il leur arrive souvent de différer beaucoup les uns des autres; en sorte que, si l'on voulait définir par ses caractères généraux la littérature africaine, on se trouverait assez embarrassé. Dirons-nous, comme on l'a fait quelquefois, que les écrivains nés sous ce ciel de flamme se reconnaissent à leurs violences, que

(1) Parmi les mots employés par Apulée, on a remarqué *cambiare*, changer, et *minare*, mener, qu'il a pris évidemment à la langue populaire. Ce qui prouve que le latin populaire en Afrique était le même que parlaient les petites gens de la Gaule.

ce sont des génies fougueux, intempérans, incapables de se diriger et de se contenir? C'est bien le caractère de Tertullien; mais en revanche, saint Cyprien est un sage, un modéré, un politique, parfaitement maître de lui et qui incline toujours vers les solutions raisonnables. Si Apulée paraît un romantique à la recherche des images brillantes et des expressions extraordinaires, qui se moque de la grammaire et de l'usage, Lactance veut passer pour un classique pur; il affecte d'imiter les phrases et de reproduire les expressions de Cicéron. Quant à saint Augustin, il ne ressemble exactement à aucun autre, et quelquefois il ne se ressemble pas à lui-même, tant il y a de différence entre certains de ses écrits, par exemple entre les *Dialogues philosophiques* et les *Confessions*, les *Soliloques* et la *Cité de Dieu*. Peut-être convient-il de conclure que ces diversités mêmes sont ce qui caractérise le mieux la littérature africaine. On a remarqué que les écrivains de la Gaule, pour ne parler que de ceux-là, ont entre eux plus de traits de ressemblance. Ils cherchent à bien écrire, c'est-à-dire à écrire comme ceux qui écrivent bien; et, comme ils travaillent sur les mêmes modèles, ils se rapprochent les uns des autres. Ce sont des gens de bon sens, qui se tiennent loin des excès, et veulent être, autant qu'ils le peuvent, simples, clairs, réguliers, corrects. Ceux de l'Afrique ne paraissent pas avoir les mêmes scrupules. Là, chacun écrit à sa manière et selon ses goûts. Ils sont en général moins soucieux d'élégance et de tenue, plus dégagés des règles, plus personnels, et s'abandonnent davantage à leur génie propre. C'est, je crois, leur véritable originalité.

## V

M. Mommsen fait remarquer que l'Afrique, qui est si riche en grands orateurs, n'a pas eu de vrais poètes. Ce n'est pas que la poésie y fût dédaignée: au contraire, on a eu de bonne heure un goût très vif pour elle. Dès l'époque d'Auguste, on s'y mettait au courant des dernières productions poétiques et on tenait à les connaître. Horace nous dit que, quand leur première vogue était passée à Rome, on les empilait dans un navire et on les faisait partir pour Ilerda ou pour Utique : les libraires étaient sûrs qu'en Afrique ou en Espagne ils trouveraient toujours à les vendre. Et non seulement les Africains aimaient beaucoup la poésie, mais ils la pratiquaient volontiers. Ce pays est celui peut-être où l'on a recueilli le plus d'inscriptions en vers. A Cillium, dans la Byzacène, le fils d'un vieux soldat, T. Flavius Secundus, qui était devenu un personnage dans son municipe et prêtre de la province, eut l'idée d'élever une belle tombe pour sa famille.

C'était une pyramide très haute, avec plusieurs rangs de gradins superposés, des bas-reliefs, des colonnes qui semblaient suspendues en l'air. Au sommet de l'édifice, comme sur les clochers de nos villages, un coq battait des ailes; sur le flanc, la pierre, percée de petits trous, logeait des essaims d'abeilles. Ce monument, qui devait faire l'admiration des gens du pays, et dont Secundus était très fier, ne lui semblait pas complet tant qu'il n'y avait pas fait inscrire quelque belle poésie. Un lettré de ses amis, qu'il en pria sans doute, composa, pour les graver sur la pierre, quatre-vingt-dix hexamètres, suivis de quelques distiques. C'était beaucoup; mais il est clair qu'en témoignant ce goût immodéré pour la poésie on voulait passer pour un homme bien élevé, qui avait fréquenté les écoles et qui savait vivre. Ce genre de vanité était très ordinaire en Afrique, où, comme nous l'avons vu, on prisait beaucoup l'éducation. On le poussait même facilement jusqu'au pédantisme. Ceux qui voulaient paraître plus entendus ne se contentaient pas des mètres vulgaires: ils écrivaient des iambiques de diverse mesure, ou même des ioniques mineurs; ils cherchaient le mérite de la difficulté vaincue et goûtaient beaucoup l'acrostiche. Et ce ne sont pas seulement les gens d'importance, mais quelquefois aussi de très petits personnages, un paysan, un joaillier,qui se donnent le luxe d'une épitaphe en vers. Un pauvre homme de Carthage, qui fait le métier de courrier et qui porte les dépêches officielles, nous raconte qu'il s'est bâti un tombeau d'avance, et que c'est un plaisir pour lui, quand il traverse la plaine, de lire les vers qu'il y a fait graver.

Par malheur, les vers des poètes africains sont presque tous horriblement boiteux : on n'y trouve d'ordinaire ni quantité ni mesure. C'est au point qu'on s'est demandé si leurs incorrections sont tout à fait involontaires, si ce n'est pas de parti pris et par une sorte de système qu'ils commettent des fautes si lourdes et si fréquentes. On a imaginé qu'ils peuvent appartenir à une école particulière, qui fait profession de négliger les règles ordinaires parce qu'elle a une méthode spéciale pour versifier, et que, par exemple, ils remplacent la quantité par l'accent. C'est faire à ces pauvres poètes beaucoup trop d'honneur ; en réalité ils ne respectent pas plus l'accent que la mesure, et font des vers faux parce qu'ils ne savent pas les faire autrement. Saint Augustin avoue que les Africains ignorent absolument la quantité des mots latins et qu'ils ne distinguent pas les syllabes longues des brèves. Aussi ne sont-ils pas très exigeans : il leur suffit que la ligne qu'ils tracent, et qui leur paraît un vers, se termine par quelque chose qui ressemble à un dactyle et à un spondée, ils

n'en demandent pas davantage. Leurs oreilles, qui ne sont pas difficiles, y surprennent comme un écho de ces beaux hexamètres de Virgile qu'on leur a fait admirer à l'école, et ils sont fiers de les imiter tant bien que mal ; ils espèrent que la personne qu'ils veulent honorer d'une inscription leur sera reconnaissante, jusque dans le Tartare, de ce qu'ils ont essayé de faire :

*Spero tibi gratum si hæc quoque Tartara norunt.*

L'argentier de Cirta, Procilius, qui passa si gaîment sa longue vie « à rire et à s'amuser avec ses chers amis, » se félicite beaucoup d'avoir eu la précaution de composer lui-même son épitaphe avant de mourir :

*Titulos quos legis vivus mee morti paravi.*

Il est sûr pourtant que, s'il avait laissé ce soin à ses amis, ils auraient eu grand'peine à faire de plus mauvais vers que les siens. Mais ces bons Africains n'ont pas l'air de se douter que leur prosodie soit si vicieuse ; ils paraissent au contraire très glorieux de leur poésie ; ils attirent l'attention du passant sur elle, et, quand il s'en va, ils le remercient de s'être arrêté un moment pour la lire :

*Valeas, viator, lector mei carminis.*

Il devait pourtant y avoir des exceptions : dans un pays où l'on étudiait avec tant d'ardeur, il était inévitable qu'il se trouvât des gens qui finissaient par se mettre dans la tête la quantité des syllabes et qui versifiaient à peu près correctement. Comme ce talent leur vient du travail, non de la nature, et qu'il est laborieusement acquis, leur poésie en général manque d'aisance et de grâce ; elle paraît raide, empruntée, artificielle ; elle ressemble un peu à celle de nos écoliers, quand ils chevillaient péniblement des vers latins, à l'aide du dictionnaire. Cependant on prisait beaucoup ces jeux d'esprit et ceux qui s'y livraient. A la fin de l'empire, au moment de l'invasion des barbares, il y avait à Carthage, malgré le malheur des temps, toute une école de poètes dont l'*Anthologie latine* nous a en partie conservé les œuvres, et qui paraît avoir été assez florissante. La brusque arrivée des Vandales déconcerta ce petit groupe de gens qui s'étaient fort accoutumés à la civilisation romaine. Ils devaient éprouver une haine violente contre ces importuns qui venaient les troubler dans leur vie tranquille et leurs jouissances littéraires ; mais, comme il était dans leurs habitudes de s'approcher des puissans et de rechercher leurs faveurs, ils finirent par faire des vers en l'honneur

des rois vandales, de même qu'ils en avaient fait pour célébrer les proconsuls romains. Il faut leur rendre cette justice qu'ils louèrent surtout chez eux ce qui était louable : ils les encouragèrent dans leurs efforts pour réparer les maux de l'invasion et continuer l'œuvre de ceux qu'ils avaient remplacés; car il était arrivé en Afrique comme en Espagne et en Gaule : au contact des vaincus la rudesse des barbares du Nord s'était peu à peu adoucie; ils devenaient sensibles aux agrémens d'une vie moins grossière, ils commençaient à se douter confusément du charme des lettres et des arts. Ils relevaient les monumens en ruines, ils en bâtissaient de nouveaux. Carthage semblait redevenir vivante, et les poètes étaient heureux de chanter sa résurrection :

*Victrix Carthago resurgit,*
*Carthago studiis, Carthago ornata magistris!*

## VI

Parmi ces beaux esprits qu'on admirait dans les écoles, qu'on mettait même au-dessus des anciens (1), parce qu'ils composaient des vers laborieux et futiles « sur une pie qui parlait comme une femme, » ou « sur un chat qui s'était étranglé en avalant une souris, » il y en a un qui mérite de n'être pas oublié. Ce n'est pas qu'il ait évité les défauts des autres, mais il y joint des qualités qui l'en distinguent, et lui font, parmi eux, une place à part. N'est-ce pas une ironie du sort que le meilleur poète romain que l'Afrique a produit ait vécu à la cour des rois vandales, dans un temps où l'Afrique était entièrement perdue pour Rome et où l'on commençait à n'y plus savoir parler latin!

Il s'appelait Dracontius, — un nom qui ne fait guère de bruit dans le monde. — Sa famille avait occupé un rang honorable dans l'administration du pays, et il semblait destiné à remplir les mêmes fonctions que ses pères, et avec le même éclat. Il fut un élève excellent et un poète précoce. On a découvert, il y a quelques années, dans la bibliothèque de Naples, et publié des œuvres de sa jeunesse. Elles sont dédiées à son maître, le grammairien Felicianus, auquel il donne cet éloge « qu'il a ramené à Carthage les lettres fugitives et qu'il réunit autour de sa chaire les Romains et les barbares. » Ce ne sont que des vers d'écolier, mais qui ont l'avantage de nous montrer combien l'éducation antique est restée jusqu'à la fin fidèle à ses habitudes ordinaires. En plein christianisme, on continuait à ne travailler que sur des matières païennes.

(1) *Certum est, Luxori, priscos te vincere vates.*

Le jeune Dracontius chante l'enlèvement d'Hélène, les crimes de Médée, l'aventure d'Hylas, les plaintes d'Hercule, « quand il voit les têtes de l'Hydre augmenter, à mesure qu'on les coupe. » Il compose en vers des controverses sur les mêmes sujets qu'on traitait en prose du temps de Sénèque et de Quintilien, trois ou quatre siècles auparavant. Une de ces controverses mérita l'honneur d'être déclamée publiquement, dans les thermes de Gargilius, en présence des magistrats de la province. Elle est pourtant bien médiocre, et si Dracontius n'avait jamais écrit d'une autre façon, ce ne serait pas la peine de la disputer à l'oubli ; mais une crise violente, qui changea sa vie, lui donna l'occasion de produire une œuvre plus importante : le malheur fit jaillir de son cerveau une veine de talent qui s'ignorait.

Il est naturel que le joug des Vandales ait pesé à tous ceux qui cultivaient les lettres et qu'ils aient regretté la domination romaine. Nous venons de voir que beaucoup d'entre eux, quoique fort ennemis de la barbarie germanique, s'étaient pourtant résignés à flatter leurs nouveaux maîtres. Les malheureux ne connaissaient pas d'autre métier, et c'était pour eux le seul moyen de ne pas mourir de faim. Mais il y en avait aussi à qui cette servitude semblait intolérable et qui se vengeaient de la subir par des vers méchans, qui couraient le monde et qu'on devait punir sévèrement quand on en découvrait l'auteur (1). La faute de Dracontius était plus grave encore : « J'ai eu le tort, dit-il en nous faisant sa confession, au lieu de célébrer des rois pleins de modération, d'en chanter un que je ne connaissais pas, et qui n'était pas mon maître. » Ce prince étranger que Dracontius s'accuse d'avoir chanté, c'était certainement le César qui régnait à Byzance. Depuis que l'empire d'Occident n'existait plus, il représentait Rome. Tous ceux qui restaient fidèles au souvenir des Romains avaient les yeux sur lui ; en lui adressant des vers, Dracontius se mettait en révolte ouverte contre les Vandales, il n'est pas surprenant qu'on l'en ait très rigoureusement puni : il fut battu, enfermé, dépouillé de ses biens et de ses places. En vain essaya-t-il de toucher le roi par ses prières, de lui promettre que désormais il consacrerait sa muse à sa famille, le roi fut inflexible. Il avait bien raison de croire que l'empereur de Constantinople ne renonçait pas à l'espoir de reconquérir l'Afrique, et il était naturel que

(1) Nous avons conservé une de ces pièces insultantes dans laquelle l'auteur, pour se moquer des barbares qui occupent l'Afrique, mêle à ses vers latins quelques mots tudesques. On y reconnaît les termes qui signifient encore aujourd'hui : à boire (*ia drinkan*). Il est vraisemblable que ceux qui vivaient dans le voisinage des soudards vandales avaient l'occasion de les entendre souvent prononcer.

le poète coupable de flatter cette ambition lui parût avoir commis un crime impardonnable.

Dracontius resta donc en prison, et plus malheureux que jamais. « Les chaînes me serrent, disait-il ; les tortures m'accablent, l'indigence me consume. Je ne suis plus couvert que de haillons informes. » Il se plaint surtout amèrement que personne n'ait souci d'adoucir sa peine : « Connus et inconnus, tous se détournent de moi. Ceux à qui j'ai consacré ma vie me délaissent; mes parens ne me connaissent plus; mes nombreux esclaves ont fui, mes cliens me méprisent. » Dans cette solitude et cette misère, il ne lui restait plus que Dieu et la poésie : c'est de là que lui vint la consolation.

Le poème en trois chants qu'il a composé dans sa prison, et qui est intitulé *Carmen de Deo*, échappe trop souvent à toute analyse. On voit bien qu'il est d'un temps où l'on a désappris l'art de composer. A partir du v^e siècle, les auteurs deviennent rares qui savent concevoir l'ensemble d'un sujet et en disposer les parties. On écrit au hasard, sans suite, sans direction, sans mesure; c'est l'habitude et le succès du sermon qui a propagé ce défaut dans la littérature. Le prêtre, l'évêque, doivent toujours être prêts à parler aux fidèles; ils n'ont pas le temps de préparer leurs discours et de surveiller leur parole. Chez les orateurs médiocres, qui sont toujours le plus grand nombre, le sermon devient un verbiage édifiant et intarissable, où l'idée principale est submergée par les récits, les digressions, les épisodes, les développemens accessoires. Le malheur, c'est qu'on ne prêche pas seulement en chaire et que les mêmes défauts se retrouvent dans tout ce qu'on écrit. Il faut bien avouer que le poème de Dracontius aussi est un sermon dont le fil échappe sans cesse; mais il arrive par momens qu'une émotion personnelle, un sentiment vrai se dégagent de ces insupportables divagations. Dès lors, et comme par enchantement, tout ce fond de brume s'éclaircit; l'idée se précise, le style s'anime et se colore : le prédicateur est devenu un poète. C'est ce que je voudrais montrer par quelques exemples.

Dracontius, dans son poème, a voulu célébrer la miséricorde divine, et comme la première et la plus grande marque d'affection que Dieu ait donnée à l'homme est de le créer, le premier chant est consacré à raconter la création. Ce chant a été, pendant le moyen âge, séparé du reste de l'ouvrage et fort admiré sous le titre d'*Œuvre des six jours* (*Hexameron*). Il est certain qu'il soutient la comparaison avec le poème de Marius Victorinus de Marseille et celui de saint Avit. Si Dracontius est moins correct, il a par momens plus d'éclat et un sentiment plus vif des beautés de

la nature; il a su mieux décrire qu'eux la vie nouvelle qui circule dans le monde naissant, la terre qui devient féconde et se couvre d'herbes, les forêts « vêtues de leurs chevelures de feuilles et habitées par des nids bavards; » puis tous les animaux de la terre et de la mer qui s'élancent à la vie, les oiseaux qui ébranlent l'air de leur vol haletant et qui chantent pour remercier le Seigneur qui vient de leur donner l'être :

*Exilit inde volans gens plumea læta per auras,*
*Aera concutiens pennis crepitante volatu*
*Ac varias fundunt voces modulamine blando,*
*Et, puto, collaudant Dominum meruisse creari.*

Pour représenter l'homme qui vient de naître et le distinguer, dès le début, par son attribut particulier, Dracontius a trouvé une invention ingénieuse : non seulement il le montre qui regarde avec admiration le beau spectacle du monde, mais il suppose qu'il pense, qu'il réfléchit; tandis que les animaux se laissent tranquillement vivre, lui veut savoir ce qu'il est, pourquoi il a été créé, et il cherche autour de lui qui pourra le lui dire. Quand il voit les bêtes se sauver à son approche, il s'inquiète, il a le sentiment de sa solitude : c'est alors que Dieu lui donne une compagne. Les auteurs ecclésiastiques glissent généralement sur la création de la femme : Dracontius, qui est un laïque, se sent plus à son aise; il décrit Ève avec complaisance quand elle se montre à celui qui va devenir son époux : « Elle parut devant lui sans voiles, avec son corps blanc comme la neige, semblable à une nymphe qui sort des eaux. Sa chevelure que le fer n'avait pas touchée flottait sur ses épaules; la rougeur parait sa joue, tout était beau en elle, et l'on voyait bien qu'elle sortait des mains du Tout-Puissant : »

*Constitit ante oculos nullo velamine tecta*
*Corpore nuda simul niveo, quasi nympha profundi.*

Puis il est heureux de les suivre dans ces bosquets en fleurs et ces parterres de roses où ils vont se cacher :

*Ibant per flores et tota rosaria bini,*
*Inter odoratas messes lucosque virentes.*

On trouverait encore de beaux vers dans les deux autres livres, quoiqu'ils y soient plus rares. L'auteur y insiste toujours sur la miséricorde divine; il a besoin d'y croire pour espérer qu'elle amènera la fin de ses maux. Dieu est bon, il écoute toutes les prières, il soulage toutes les infortunes. On n'a qu'à s'adresser à lui pour être exaucé : « Judas lui-même, le misérable Judas, s'il

avait eu confiance, pouvait être sauvé. » Rien ne trouble cet optimisme tranquille; il ne peut pas imaginer que Dieu condamne quelqu'un qui s'est accusé de ses fautes, et il lui semble que le repentir crée une sorte de droit au pardon. Personne n'a jamais moins compris que lui le terrible justicier de la Bible, qui punit les pères dans leurs enfans et tend des pièges à l'humanité (1). Le sien est doux, tendre, compatissant, et ne se résout à punir que ceux qui ne se décident pas à se corriger. Aussi éprouve-t-il pour lui des élans d'amour et de reconnaissance qui se traduisent par de belles tirades, ou plutôt par des hymnes pleines d'effusions lyriques. J'en veux citer une, quoiqu'elle soit longue, pour montrer quel puissant souffle anime par momens cette poésie : « La troupe des astres, lui dit-il, les planètes et les étoiles célèbrent leur créateur; la foudre t'adore, le tonnerre et la tempête tremblent devant toi. Les lacs et les fleuves te chantent en leur langue; les nuages épars s'éclairent de ta lumière. Par toi la terre est féconde, l'herbe verdit, les forêts poussent leurs feuilles, la fleur respire, l'arbre se couvre de fruits. C'est toi que louent la bête sauvage, les poissons, les grands troupeaux, les oiseaux de l'air, la race des vipères et les bêtes venimeuses qui sifflent en agitant leur langue à trois dards; tous ces monstres qui donnent la mort se plaisent à célébrer l'auteur de la vie : »

*Agmina te astrorum, te signa et sidera laudant,*
*Auctorem confessa suum; te fulmen adorat,*
*Te tonitrus hiemesque tremunt; te stagna, paludes,*
*Voce sua laudant, te nubila crassa coruscant.*
*Per te fetat humus, per te, Deus, herba virescit,*
*Frondescunt silvæ, spirat flos, germinat arbor.*
*Te fera, te pisces, pecudes, armenta, volucres,*
*Turba cerastarum laudant, genus omne veneni*
*Sibilat ore fero lingua vibrante trisulca :*
*Auctorem vitæ gaudet stridore minaci*
*Materies laudare necis.*

Il n'y a pas à en douter, celui qui était capable de porter sans faiblir une période si large, si ample, d'un si grand souffle, — et je l'ai fort abrégée ; — celui qui a écrit les vers élégans que je citais tout à l'heure, qui a su retrouver par intervalles la vigueur ou la grâce du vieil hexamètre latin, était vraiment un poète. On se prend à regretter parfois qu'il ne soit pas né à une époque où

(1) Par exemple il refait à sa manière l'histoire d'Isaac. Il ne veut pas admettre que Dieu ait tenté Abraham en lui demandant la mort de son fils : *Non est tentator habendus*, nous dit-il résolument. Il oublie qu'il y a, dans la Bible : *Tentavit Deus Abraham.*

le goût était plus sûr et la langue plus correcte. Celle qu'on parlait autour de lui, et dont il est bien forcé de se servir, était en pleine décomposition, et pourtant il n'est pas sans intérêt de l'étudier chez lui. Parmi les symptômes de corruption, on saisit quelques étincelles de vie; sous cette langue qui se meurt, on en surprend une autre qui va naître, et à quelques signes on devine qu'elle ressemblera à celles qui sont en train de se former de l'autre côté de la mer (1).

Il a donc existé en Afrique, pendant toute la durée de l'empire, une classe lettrée fort instruite, très distinguée, dont le latin était devenu la langue ordinaire. Ce latin a eu, selon les époques, son éclat et sa décadence; mais il n'a jamais été un de ces parlers de province dont on se moque ailleurs : un grammairien des derniers temps affirme que, même en ce moment, il valait mieux que celui dont on usait en Italie. Les Africains n'employaient pas la langue du vainqueur uniquement par nécessité, pour communiquer avec lui et débattre les intérêts communs; ils s'en étaient tellement imprégnés, ils se l'étaient rendue si familière, qu'ils en avaient fait l'expression naturelle de leurs sentimens et de leurs pensées ; une littérature était née chez eux qui a été pendant quatre siècles l'admiration du monde. C'est ce qui prouve que la culture romaine n'y était pas seulement en superficie, qu'elle avait jeté des racines profondes, au moins dans les villes et parmi les gens éclairés.

Mais ce n'est pas assez qu'une civilisation ait conquis les classes élevées d'une nation : tant qu'elle ne s'appuie pas sur la masse des habitans, elle reste en l'air, prête à tomber au moindre choc. Il nous faut chercher si celle des Romains, que nous venons de voir si florissante aux étages supérieurs de la société africaine, est descendue plus bas, et savoir, autant que possible, jusqu'à quelle profondeur elle y a pénétré.

GASTON BOISSIER.

(1) N'est-ce pas presque une phrase française que le vers suivant :

*Est tibi cura, Deus, de quidquid ubique creasti.*

« Tu as soin *de* tout ce que tu as créé. »

# AU POLYGONE

Camp de Cercottes, lundi.

Je n'ai fait qu'un tour à travers ce camp, qui me paraît un assez triste camp, car la place y manque, les tentes se touchent par la base, la fumée des cuisines vole dans la figure des chevaux. On s'agite sur ces étroits espaces, cent constructions sont entreprises à la fois; et tout est à un tel point d'activité et de confusion, qu'il vaut mieux que je m'en aille et laisse l'officier *de jour* démêler le chaos. Il me bénira de mon absence, car plusieurs autorités concourant à une même besogne ne peuvent que se choquer et se nuire; trop de zèle expose ordinairement à défaire ce qu'un autre croyait avoir achevé.

Voici donc le quartier des officiers : le boulevard des capitaines, la rue des lieutenans, l'impasse des officiers de réserve, tout cela comprimé par l'esplanade du colonel. Comme nous allons être les uns sur les autres! Et tous au soleil... Pour ceci, passe encore, car jamais couche-dehors ne s'est plaint de la chaleur, mais ce sont tous ces trébuchets de ficelle et de petits piquets, toutes ces *défenses accessoires* qu'il nous faudra surmonter quand nous reviendrons tard d'Orléans et que nous chercherons à tâtons nos domiciles, les yeux incertains, les jambes alourdies par le bercement du break. On nous a établis là suivant l'ordre d'ancienneté. Un, deux, trois, quatre... c'est ici. Mon nom peut se lire sur la toile, accompagné du mot « cuisine », tracé au charbon d'une écriture plus ancienne. J'entre, hume l'odeur du chanvre, fais : ouf! à l'air étouffant qui séjourne sous ma cloche à melon. J'en étais sûr d'avance ; elle est percée.

Depuis tant d'années que je m'installe dans des camps diffé-

rens, c'est toujours la même chose : j'arrive, je lis mon nom, je pénètre, et je vois le ciel à travers ma maison. Il est vrai que cette fois-ci, le trou est de petite dimension et que je pourrai mettre au-dessous ma table de toilette pour recueillir dans ma cuvette les eaux de pluie; mais j'avais l'intention de supprimer la table de toilette et de la remplacer par une table à écrire.

Oui, je voulais écrire... Cherchant s'il tient encore, ce projet d'avant la première étape, je prends à deux mains ma tête pleine de mes souvenirs de grands chemins, pleine de soleil, pleine de lune, pleine de vent. Car nous avons traversé la Brie et ses champs si calmes, ondoyans comme des mers; des hirondelles nageaient sur ces vagues d'or; par endroits un petit bois verdissait à l'horizon, ou bleuissait plutôt, dissous dans la brume, gagné à l'azur du ciel. Peu d'êtres dans tous ces paysages; le buste isolé d'un homme qui marchait au milieu des blés et portait sa faux sur son épaule, ou des vols de pigeons qui, d'un mouvement infléchi et prudent, se reposaient à terre et repliaient leurs ailes. Puis, ce furent ces terrains écroulés des environs de Fontainebleau et ces crêtes ébréchées autour desquelles le roc s'égrène en sable; cette Beauce enfin, et ses doux contours, et ses décevans horizons. Écrire à présent? Habiter cette étuve; avoir une planche horizontale, du papier; y jeter au hasard, en français ou en bas-breton, la phrase informe qui fixe pourtant l'idée; m'abstraire de tout ce qui m'amuse et de tout ce que j'aime, des sonneries de trompettes, des chansons d'ordonnances, des causeries de camarades; et si René, dépoitraillé, le bonnet de police sur l'oreille, la pipe aux dents, vient chercher chez moi un partner pour le whist ou la partie de bouchon, s'il me demande :

— Tiens! tu écris?

lui répondre sans rire :

— Oui, j'écris...

Sans doute, l'exécution sera difficile. Mais je ne prétends qu'à ceci : noter les impressions de cette vie prochaine et les coudre simplement ensemble suivant l'ordre naturel et la raison latente par lesquels les heures succèdent aux heures, les œuvres aux œuvres, les souvenirs aux espoirs ou les regrets aux désirs. Car quand donc écrirait-on, si l'on attendait d'être de loisir? Il faut promptement remédier aux prises incessantes que le néant fait sur nous par chaque instant de la durée. Tout ce qu'on propose recule vers des échéances indéterminées; il faut s'en saisir d'abord, ou le perdre pour toujours. Le devoir journalier, jaloux comme la tombe, prend l'homme tout entier, l'use sur sa meule, et l'endort dans une impuissante vieillesse qui rêve tristement du temps

passé. C'est pourquoi je m'en vais cueillir à pleines mains, arracher avec toutes leurs racines, composer en une gerbe, ces idées d'un jour fleuries au hasard de ma vie, éparses le long des routes où j'aurai passé.

Que des hommes cultivés sortent de la ville avec armes et bagages pour s'en aller camper dans les champs et vivre là, d'une manière semi-sauvage, qu'ils emportent aussi leur devoir, qu'ils s'y exercent ensemble et soient heureux : ce tableau vaut peut-être qu'on le peigne, et si quelqu'un l'essaie sous l'espèce d'un « journal », la forme personnelle de son récit ne devra pas masquer son intention générale; son moi, qui ne se complaît pas en lui-même, mais dans une similitude et relativement à un type, ce moi ne sera pas haïssable; et le lecteur le plus inattentif aura tort s'il confond ce stoïcien avec ces cyniques qu'on voit de nos jours gratter publiquement leurs prurits intellectuels.

Puisque l'homme ne se fie pas assez à l'homme, enquêter les uns sur les actions des autres est un assez beau rôle. Et même en est-il un plus beau? Car que sert-il de ressasser perpétuellement dans les moules de l'esprit le bagage idéal hérité des hommes antérieurs et de marcher si pesamment vers l'avenir avec tant de provisions mentales? Il semble vraiment que ce que les morts nous ont laissé ne soit pas pour nous, et nous en avons fait des fétiches auxquels nous prêtons de notre vie et qui ne servent pas à la nôtre. Il faut pourtant bien que notre pensée suive l'allure de nos mœurs, et que l'idée se renouvelle par l'action; dès lors, la seule besogne qui importe est de décrire les formes de l'activité contemporaine, et de dégager, s'il se peut, de l'expérience soutenue tout autour de nous, quelque vérité à l'état naissant. Il y a donc une convenance profonde à encadrer ce qu'on dit par ce qu'on fait, et les préceptes par les exemples; à parler la langue de son métier; à garder comme artiste une façon d'ouvrier; enfin, à revêtir l'œuvre tentée de ce caractère partiel et de cette valeur journalière qu'imposent en somme et la discontinuité de toute vie et la limitation de chaque horizon.

Car quelle permanence prétendrions-nous fixer? Quel ensemble embrassons-nous dans l'espace et dans le temps? Nous sommes devant les grands phénomènes humains comme me voici devant ce camp : toutes sortes de services y fonctionnent ensemble, puisqu'il s'agit de manger ce soir, de dormir cette nuit et de tirer le canon demain matin. Mais je ne vois que ce très court tableau, inscrit dans l'angle que déterminent les contours de deux tentes : des bottes de paille tombent à terre, jetées bas hors d'un chariot invisible; une trompette étincelle et se balance, accrochée à une

branche de haie. Voilà tout. Pourtant, debout sous cette cloche qui ne me laisse rien voir, fidèle à ma maxime d'optimisme et d'expectative, je m'en vais simplement écouter et transcrire les bruits qui résonnent dans mon écoutoir.

C'est d'abord une rumeur confuse, le bruissement d'un essaim qui ne fait que de se poser, qui travaille à sa ruche et qui ne sait trop où est sa reine. Partout, on tape ; car chacun plante son morceau de bois sur ce point de sol qui lui appartient, et il suffit d'un maillet pour consommer ces installations que nous fondons sur le sable et pour peu de jours. Le pas d'un cheval ébranle mes abords, puis s'éteint ; et, quelqu'un attachant cette bête à quelque chose, je reçois sur mon écran ensoleillé l'ombre d'une longue tête oreillarde. Puis, les grattemens de pied, les soupirs et les hennissemens de l'animal isolé qui s'inquiète. « A la porte, le cheval ! » crie je ne sais qui, oubliant qu'ici nous n'avons pas de porte. Et des bouts de conversations m'arrivent : — Pas de chance : ma tente est trouée — Tiens ! tu as un canapé ! — Il faut pourtant que je me rase, confesse une vieille barbe. — Et quelqu'un de très altéré s'amuse à donner cet ordre algébrique :

— Apportez-nous $p + q$ bouteilles de bière.

— Combien, mon lieutenant ?

— Autant qu'il en faut. Vous voyez : Nous sommes $k + 1$...

Le médecin-major interpelle Baujan, occupé à faire creuser son terrain et qui veut s'établir en sous-sol.

— Je l'avais défendu à ma conférence... Vous allez faire dégager de l'acide carbonique.

Il s'éloigne de deux pas, s'arrête, et reprend sur un ton d'insistance :

— Et non seulement des gaz, mais des microbes...

Mon ordonnance rentre, apportant ma selle. Je vois bien, à sa figure échauffée et à ses yeux inquiets, qu'il se perd un peu dans tous ses soucis quant à moi, quant à lui-même, ou quant à mon cheval : mais je le laisse barboter dans tout cela pour qu'il apprenne à s'en tirer et qu'il gagne de l'initiative. Tout me viendra à point, car je sais attendre : Me voici successivement enrichi d'un pliant sur lequel je peux m'asseoir pour écrire, suivant cette vieille habitude apprise aux amphithéâtres de l'École polytechnique ; puis d'un seau de toile rempli d'eau, qui, fidèle aux lois de l'hydrostatique, se tient bravement droit comme un seau de fer-blanc. Il eût été à souhaiter que l'équilibre de mon habitation fût aussi satisfaisant ; mais ces jeunes soldats ne savent pas établir une tente. Ils croient bien faire en la tendant jusqu'à la limite du possible, et voici ce qui arrive ensuite : la nuit, le chan-

vre s'imprègne d'humidité, se resserre, tire ses cordes, arrache ses piquets, et tout le système se ferme comme un parapluie...

Au dehors, une voix annonce : « Voilà les meubles, » et, mettant le nez à la fenêtre, j'aperçois en effet au bout de l'allée tout un encan de matelas, de fauteuils, de tables de bois peint et de bougeoirs de fer-blanc ; douteux bric-à-brac, qu'on rebuterait à la ville, mais qu'on accepte ici pour vingt jours de vie provisoire, et qui, gauchi par le soleil, rhumatisé par les rosées, se prolonge ainsi durant des vingt ans. J'aurai donc un lit : mais peu m'importait cette aubaine, car, rien que sur une paillasse, je dormirais bien, étant raide encore de cette dernière mauvaise nuit.

Couchée inconfortable, mais gîte curieux : c'était à ce château de Prinval, auprès d'Arthenay. Nous espérions bon accueil, quoique ce manoir, avec ses trois toits d'ardoises et les deux tourelles qu'il tenait sur la défensive, eût un air tout à fait beauceron. Le fourrier, venu à ma rencontre, et qui marchait à mon côté, m'a rendu compte : une vieille personne qui ne veut pas qu'on entre ; des domestiques silencieux qui se dérobent, chuchotent, vont demander à Mademoiselle et ne reviennent plus ; puis, des fermiers qui consentiraient bien à ouvrir leurs hangars, leurs bergeries, et à vendre ce dont nous aurons besoin ; ils veulent seulement savoir si Mademoiselle en a donné la permission. Prenant tout d'abord cette liberté qu'on nous faisait attendre, nous occupâmes vigoureusement les communs ; mais il me restait à faire le siège du réduit central. Je rôdais autour, cherchant quelque ruse du moyen âge propre à m'ouvrir ce Sésame. Rien de plus triste, rien de plus fort par la tristesse, que la seconde face du logis principal ; tous les volets fermés, déviés, dépeints et disjoints, revenus à la couleur même de ce mur gris, et composant avec lui une masse hostile, impénétrable ; la chapelle débordant à gauche cette façade ou cette falaise ; le pigeonnier, à droite, et là, sur le toit, des pigeons immobiles conférant entre eux, pigeons ci-devant, pigeons émigrés, fâchés de n'avoir plus leur part au grain des semailles, et qui semblaient vouloir opposer aux *droits de l'homme* quelque déclaration des droits des pigeons. Puis, comme pour refléter à terre toute cette détresse, un parterre dénaturé, déshonoré, moisi de carottes sauvages, rapiécé d'un carré de choux ; un reste d'allée tentait de le traverser encore, mais il se perdait promptement sous des ronces : la nature elle-même, marchant à l'assaut de l'ouvrage, et triomphant pied à pied de la défense, avait couronné cette dernière tranchée.

Je regardais, mais n'imaginais rien, ayant l'esprit si peu romanesque. Je me souvenais simplement. Le nom d'Alfred de Vigny

m'était revenu en tête; puis, sous cette chère signature, les quelques pages de *Grandeur et Servitude militaires* qu'il a consacrées aux souvenirs de sa propre jeunesse : « En Beauce, dans un vieux château... » son père lui parlait de la guerre, et ses ancêtres debout dans leurs cadres, immobiles comme pour une revue du roi, lui parlaient aussi par leurs attitudes ; il leur obéissait, prêt à cet héroïsme que les circonstances allaient lui refuser. Il ne rencontrait partout que servitude ; mais ayant la grandeur dans l'âme, il servait d'abord à cœur perdu, jusqu'à ce que las, offensé, convaincu de son inutilité et voulant servir d'une autre manière, il rentrât dans la vie investi d'une double tristesse, et par la décevance de son espoir et par la vanité de ce qu'il avait espéré. Certes, il aurait mérité de naître cinquante ans plus tard et de voir, dans leur rassemblement nouveau, ces armées licenciées d'un bout de siècle à l'autre, prêtes aujourd'hui sous leurs armes, mais rendues cette fois au pacte social qu'une France plus libre souscrit à ses défenseurs. Et pourtant, non... Mieux vaut qu'il soit mort et qu'il ait ignoré la guerre ; car il ne l'aurait connue qu'étalée sur la Beauce natale, enfoncée au cœur du pays, comme dans les pires jours de notre plus lointaine histoire ; il aurait vu la patrie gisante, percée des sept glaives, et suivi sur la terre de Jeanne d'Arc et dans le sang de France le pas des chevaux allemands qui venaient s'abreuver jusqu'à la Loire...

Je rêvais donc ; mais, en rêvant, j'étais arrivé d'abord dans l'arrière-cour de la ferme, puis dans un enclos ; je m'engageai alors sous un passage voûté qui me conduisit jusqu'à la cuisine du château. Là, je déclarai avec fermeté le désir que j'avais de saluer très respectueusement M^me^ de Prinval.

Tout arriva comme on m'avait dit : fuite des domestiques, conférence avec le jardinier, discussions étouffées derrière une porte. En traversant sous le porche, je vins jusqu'au bord du septième cercle, je veux dire jusque devant une pelouse ovale, entourée d'espaliers, de corbeilles, caressée par des odeurs de giroflées et de réséda. Là, des paons se pavanaient, des femmes causaient entre elles et tricotaient. Soudain, je me fis voir, moi l'homme de guerre et le soudard ; et l'effet de cette apparition fut tel qu'une nonne s'approcha d'une vieille grosse femme, appuyée sur sa canne, vers qui se réfugia encore une petite fille chlorotique. D'autres groupes se formèrent plus loin, parmi lesquels j'aurais bien voulu reconnaître la maîtresse de ce château de disgrâce, et la dernière branche sauvageonne issue de cette noble souche...

— Mademoiselle est dans l'impossibilité de recevoir... Mademoiselle regrette...

Devant ce béguinage en émoi, qui tournait de mon côté ses mines dévotieuses et rechignées, je voulus du moins mystifier la gothon qui m'apportait cette réponse, et je lui dis :

— M^me de Prinval regrette fort justement, car je me présente au nom d'un de ses meilleurs voisins de campagne.

J'écrivis sur ma carte : « Venu de la part de son maître, M. Alfred de Vigny. » Puis j'allai me débarbouiller sur la margelle du puits et me coucher sur ma botte de paille, jurant de me venger au plus tôt par la plume. Mais je fus aussi vengé en fait. D'abord, mon fourrier, — une tête de Breton, — retourna faire une scène terrible à la cuisinière, disant qu'il savait la loi, qu'il la ferait appliquer, qu'il voulait voir mon lit et dans ce lit des oreillers et de la plume, et, devant, « une table avec des rafraîchissemens. » Puis, mon trompette, ce mauvais drôle, imagina un tour plus pendable; à deux heures du matin, revenant de visiter un piège qu'il avait tendu pour prendre une chouette, il se mit à sonner les matines avec tous les airs de son répertoire : « Contremarche; — déployez les manteaux; — aux consignés. » Il fallut, pour lui couper l'haleine, une juste application de salle de police, et c'est le remède que j'ordonnai.

Tout étant prêt pour la mise en route, et moi, maître de mon temps par permission spéciale, je partais peu après et m'éloignais sous cette allée de tilleuls taillés qui m'abandonnait bientôt en pleins champs. J'allais à Loigny, pour revoir ces lieux historiques, sur qui plane, avec le souvenir d'un combat héroïque, la sainte mémoire du général de Sonis.

La lune me dirigeait d'abord; mais elle tomba au bas d'un ciel rose et cendré qui s'éteignit tout de suite, car la lune, n'ayant qu'une lumière reflétée, ne laisse pas de clarté derrière elle; et je restai sans aucun repère dans le désert des champs moissonnés. J'eus beau trotter ensuite jusqu'à mon terme, l'heure vint me presser sur ce terrain sacré; c'était la douce première heure du jour; l'église neuve blanchissait au loin sur une terre de brumes : je ne pus que lui jeter en hâte un regard et un adieu. Aussi, dès que je serai de loisir, recommencerai-je ce pèlerinage. Voulant me fixer une date, j'ouvre le programme de nos *Écoles à feu*, et parmi tous ces tirs : tir à grande distance, tir fusant d'efficacité, tir progressif, tir indirect, — dans tout ce bruit que nous allons mener, je ne distingue pas encore à quel instant de silence je pourrai dire là-bas ma prière sans paroles, rêver, souffrir, et revenir meilleur.

Mardi.

Le vent s'étant élevé, tout mon établissement vibra et gémit; les objets suspendus au centre se choquèrent entre eux et rendirent des sons, chacun suivant sa matière; je m'éveillai. La lune resplendissait encore, mais elle ne tarda pas à se voiler; éclipsée, il semblait qu'elle luttât pour percer l'ombre et qu'elle y réussît par instans; car de brefs éclairs remplissaient incessamment mon logis de lueurs phosphoriques et clignotantes. Je me croyais tombé dans quelque Walpurgis, et, craignant qu'une sorcière ne descendît chez moi à cheval sur un écouvillon, je me recommandais déjà à sainte Barbe, quand tout à coup ce fut sur toute cette enveloppe et comme sur tous mes nerfs un picotement sonore : la pluie commençait à tomber.

— Il ne manquait plus que cela!... dit une voix grognonne, ajoutant ce nouveau grief à tous les autres torts de ce camp. Des toussemens et des crachemens complétèrent cette déclaration maussade. Puis, ce fut un cheval lâché qui vint galoper et ronfler autour de moi; puis, je me rendormis.

Réveillé à quatre heures, mais redoutant qu'il ne fût plus tard, car cette humidité des nuits fait retarder les montres, je débouclai ma porte : la toile tendue résonna comme une timbale accordée sur quelque note basse. Dehors, on parlait d'une certaine corneille qui, paraît-il, avait crié toute la nuit; en peu de minutes cette bête était devenue légendaire, si bien que je me rendis ridicule en m'avouant pour celui qui n'avait pas entendu la corneille.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous voici sur nos chevaux, à nos places de bataille; nous attendons l'ordre de nous avancer et de tirer. L'ordre vient. Nous nous coulons donc doucement sur la position à cette grosse allure d'artilleurs qui n'est pas une allure de cavaliers; nous nous arrêtons bien progressivement, en éteignant la vitesse; les attelages de devant tombent alignés sur notre front; on sépare l'affût d'avec l'avant-train, ceci s'en va et cela tourne; et, tandis que je cours recevoir la désignation du but, les servans chargent derrière moi nos deux pièces, et leur poussent dans l'âme de sonores coups de refouloir. Revenu, je désigne à mon tour l'objectif, en parlant cette fois la langue des pointeurs. Le temps est précieux : pour l'épargner, je m'explique lentement, et c'est de point en point que je conduis leurs yeux jusque sur l'objet à démolir. Est-on prêt? — Un bras levé me répond : oui; et nous avons l'honneur d'envoyer là-bas le premier obus. La fumée se traîne dans cette atmosphère humide et dense, et me cache mes canonniers.

Cette petite pluie que nous avions oubliée, errante aussi dans l'air, reparaît alors sur ces volutes, comme des étoiles de clinquant piquées à des bouffans de mousseline. Puis, cet écran se développe, se déchire, s'effiloche, et ils reparaissent tous, troubles ombres pourtant reconnaissables, car rien n'est si caractéristique qu'une silhouette : Houbard et Houdard, le pointeur et le pointeur-servant, interchangeables comme leurs noms même; François, incomparable pour mettre le feu; Hennedouche, pourvoyeur infatigable, qui presse un obus sur son cœur.

Mais ma pièce de gauche est mal en train, peu animée, point assurée; enfin, elle ne *marche* pas. Premièrement, le maréchal des logis est un maladroit qui laisse aller son monde quand il devrait intervenir, et qui intervient quand il devrait laisser faire. Le pointeur est troublé : à preuve, les déplacemens incohérens qu'il donne à sa crosse, les tours et les détours qu'il imprime à sa manivelle. Les autres l'aident mal, car est-il possible de servir un homme fiévreux? Puis ils en sont comme lui à leurs débuts; les oreilles leur tintent et le cœur leur bat. Patience, car tout s'arrangera, et ce petit système non seulement marchera, mais arrivera même, ainsi qu'il est nécessaire, à un équilibre dans le mouvement.

Son réglage fini, le capitaine nous crie : « Chefs de section, prenez le commandement ! » Trois salves immédiates sont le répons à ce verset. A moi maintenant de régler cette durée par laquelle l'obus fuse en l'air à sa juste hauteur et verse sur l'adversaire ce terrible arrosoir dont chaque goutte est un grain de mitraille. Instant d'autorité, instant d'orgueil : mes pointeurs tournent la tête vers moi; je les sens qui écoutent dans le vacarme ce nombre dont je décide et dont je réponds.

Deux éclatemens bien simultanés, bien pareils de position, sont l'élégant résultat qu'il faut obtenir. Pour cela : 1° que la fusée soit percée dans le juste endroit; 2° que la pièce soit pointée avec précision; ces deux circonstances, malgré leur apparente simplicité, ne concourent pas toujours dans l'application. Ainsi, rien que dans cette petite affaire, se retrouve la difficulté générale qui préside à toute notre action de guerre et qui en est comme la définition : assurer l'assemblage de causes indépendantes entre elles, mais de qui dépend le succès total. Ainsi c'est le besoin de fonder une synergie qui crée la discipline militaire; et cette discipline a ce remarquable caractère d'être une discipline de faits; par suite, d'assujettir d'autant mieux une conscience, que cette conscience plus éclairée est plus apte à reconnaître la force des choses. Un peu de philosophie éloigne peut-être de l'armée; mais il est certain que beaucoup de philosophie y ramène.

Un trompette traverse le tonnerre des six pièces, et me crie du plus loin qu'il me reconnaît :

— Le capitaine est tué...

La nouvelle est fausse, mais l'ordre est net : il s'agit de remplacer momentanément le capitaine. Je cours à l'autre aile où je trouve le fourrier avec son papier, l'observateur avec sa lunette, enfin tous mes instrumens. A peine suis-je là que la pluie redouble et que l'arrière-plan du tableau se voile davantage sous un de ces volatiles brouillards d'été que l'orage seul peut fixer à terre; en même temps, la fumée abondante dégagée par nos machines à feu se roule horizontalement vers le fond en adhérant au sol.

— Je ne vois plus rien, — confesse le chef d'escadron, cherchant dans sa jumelle le but sur lequel il voulait me faire tirer; et nous suspendons l'exercice, économisant ainsi nos projectiles qui sont de l'argent, au prix de notre temps, qui n'en est pas.

Pourtant, un autre officier, à côté de nous, poursuit sa canonnade et l'observe avec ses yeux seuls; toute lunette, pour ce qui est de percer cette ouate, étant inférieure à la simple vision. Ses obus gravitent avec une vibration grave dans cet air dont la sonorité, comme la transparence, est changée; ils éclatent blanc sur blanc. L'écho les reçoit avec un mugissement : il semble qu'ils aillent réveiller et provoquer là-bas quelque dragon endormi. Pourtant, le fond du polygone est bien vide, ou si nous y avons des ennemis, ce ne sont que des planches, attachées au sol par de la ficelle; nous voilà enfin bien à notre aise pour nous exercer à ce terrible problème de guerre : ayant dans la main six canons et trente-six canonniers, prendre dans le temps minimum la supériorité du feu sur l'adversaire. Rude partie! car le canon n'est une prodigieuse machine que lorsqu'on sait s'en servir, et sa virtuosité spéciale consiste à jouer vite. Il s'agit en effet d'un duel à distance; et dans ce duel, celui-là est mort qui n'a pas abouti avant l'autre.

Un seul instant de soleil, et le polygone reparaît si magiquement clair que je commets une erreur dans l'appréciation de la distance et que j'ouvre le feu sur une portée trop faible. Le premier coup... une gerbe épaisse, qui cache entièrement ces petites choses noires, — une chaîne de tirailleurs, m'a-t-on dit ; — dans cette gerbe, de la boue qui retombe, de la fumée qui se répand. Le second coup ; hors de direction, inobservable. Le troisième : presque rien, un tourbillon vague dans une des lacunes de cet objectif discontinu ; il semble que cela blanchisse et s'étende devant ces affuquets noirs, mais il se peut aussi qu'une goutte de

pluie, en s'étalant sur le verre de ma jumelle, ait cause cette apparence. « Douteux », décidé-je au bout de ce doute; et le fourrier inscrit ce mot sur le papier qui sera soumis tantôt à la casuistique du chef d'escadron. Le quatrième coup : long, à n'en pas démordre, car le bord dentelé de cette ligne s'est détaché tout noir sur la fumée blanche. Je continue de la sorte, menant à trois mille mètres cette partie de whist qu'une seule erreur peut me faire perdre; trois minutes encore, et j'ai fini, et je rends au repos les six bêtes de métal, dont le travail étrange, tout de crise, dure des temps infinitésimaux et dont la terrible vie, somme de ces instans foudroyans, n'atteint pas jusqu'à une seconde.

J'ai fini avec eux, mais non pas avec moi : je dois aller remplacer Baujan au poste de la batterie de siège, pour qu'il soit libre de tirer à son tour. Il y a des signaux blancs élevés sur une des traverses de cette batterie, et c'est vers eux que convergent les indications des autres cibles dressées à gauche et à droite du polygone. « Commencez le feu, » disent-ils ensuite dans leur langue, ou bien : « Halte au feu, » et l'importance de ce renseignement est telle qu'on ne veut le recevoir que d'un officier. L'un de nous est donc là sans cesse, attentif à cette ficelle qu'on ne pourrait tirer hors de propos sans abattre sur quelque tête comme un couperet de guillotine.

J'arrive : les pièces déséquipées dorment au soleil; les deux cadres noirs, habillés de calicot blanc, ballottent au vent et frappent rythmiquement leurs tringles de fer. Au-dessous, une sorte de table basse, un banc triangulaire sur lequel Baujan est couché. Et voici sa posture : une jambe repliée, le genou en l'air; une main dans une poche, l'autre fourrée sous sa vareuse entr'ouverte; son képi rabattu sur ses yeux.

— Eh! le plus beau des Jean! On t'attend à l'orchestre!

— Hein! quoi? répond-il encore endormi, croyant parler à son téléphoniste, dites-leur que nous n'entendons rien! — Ah! c'est toi, mon vieux!... reprend-il en me reconnaissant; et il se relève tout bouffi en clignant des yeux derrière les verres de son lorgnon.

— Je dormais... Il n'y a qu'ici qu'on dorme bien, avec tout le service qu'on fait. Je me réveille quand je n'entends plus le canon, comme Bartholo quand il n'entend plus le piano. Voilà le bazar... Ne tire pas la ficelle sans un ordre du ministre... Le téléphone ne marche pas.

Il remonte à cheval, s'en va au pas, décroît, se fond avec ces taches lointaines qui sont les batteries arrêtées sur leur position. Voici tout ce que je perçois d'elles, à présent : une noirceur irré-

gulière éparse sur cette langue de terrain clair, comme une colonie de microbes sur une feuille de gélatine. Autour de moi, paix profonde et chants d'oiseaux ; je m'appuie pour écrire sur une planchette d'armemens, derrière un canon de 155 qui me fait de l'ombre : car nous avons de ces tablettes, comme on a dans un chœur d'église la console aux burettes, et nous y posons la craie, le niveau, le fil à plomb, enfin tous les objets requis pour pieusement servir nos messes. Là-bas, les batteries sont en feu, les obus se plaquent au sol avec fracas ; ici, des fourmis courent sur ma manchette ; j'ai la visite d'un corbeau, qui défile dans l'herbe avec fatuité ; puis, il m'aperçoit, se hausse sur ses ergots, m'observe et me trouvant laid, suivant son esthétique de corbeau, s'envole lourdement sur ses ailes d'acier bruni. Tout à coup, une trompette nous sonne la retraite, en notes pressantes et suspendues ; je plie bagage et je m'en vais, car j'ai rempli mon devoir, j'ai baissé mes cibles, c'est fini.

Mercredi.

Ce soir, je vais dîner avec le commandant Mansion.

Traversant ce matin le polygone, il s'est arrêté pour nous voir tirer ; il me souriait de loin avec politesse et tenait sa belle figure un peu triste attentive aux petites choses de ma section.

— Eh bien, Roë ! Et le tir indirect ? m'a-t-il demandé ensuite, témoignant qu'il n'avait oublié ni son élève Roë, ni ces recherches anciennes, dont nous causions à Fontainebleau.

— Rien trouvé, mon commandant ; je travaille encore... quand j'ai le temps.

A peine me souvenais-je moi-même de cette palinodie, et de tous ces essais qu'il faudrait nommer infructueux s'ils ne m'avaient fait connaître et fait aimer cet homme éminent. Je m'étais épris de cette question : orienter sur le but une pièce qui ne voit pas le but ; et, sans reproduire ici tout mon raisonnement, je songeais à recevoir sur une planchette horizontale la perspective du canon, par le moyen bien connu de la *chambre claire*. Idée de sous-lieutenant : car les perspectives données par la chambre claire sont des perspectives déformées quant aux angles, traîtresses, bonnes à rien, ainsi que le démontre un instant de réflexion et de raisonnement géométrique. Rien ne pouvait donc sortir de cette solution qui *impliquait ;* mais quoi qu'il en soit de cette mésaventure pareille à tant d'autres, le commandant m'avait écouté, encouragé, et, même, il m'avait prêté sur sa collection propre une chambre claire, « modèle du colonel Laussedat. »

Depuis, il a quitté cette École d'application où son rôle était

si grand, car nos promotions successives lui passaient par les mains; il les marquait de son sceau intellectuel tout en les initiant à cette *artillerie* qui, vue par le dehors, n'est qu'un simple chapitre de l'histoire des sciences, mais qui, vue par le dedans, devient un infini et réclame des théoriciens puissans. Aujourd'hui, il s'est remis à la vie de régiment, qu'il vante comme bien plus simple, très animée, tout à fait charmante. Combien de fois m'a-t-il dit qu'il irait toujours où on l'enverrait, en France ou au Tonkin; qu'il était soldat, qu'il savait obéir et que l'obéissance ne lui coûtait pas. Puis, se rencontrant dans cette ville avec le général Hermans, il a trouvé avec qui parler; car le général, connu de tout temps pour un mathématicien habile, s'est voué définitivement aux $x$ depuis qu'il a pris sa retraite. Entre lui et le commandant s'est improvisée dès l'abord une curieuse amitié; l'un étant un algébriste patient, l'autre un soudain géomètre, l'analyse s'est combinée entre eux à la synthèse, et leurs cerveaux, dissemblables mais complémentaires, se sont attirés comme les pôles opposés de deux aimans, ou comme des électricités de noms contraires. L'autre soir, ils causaient, tout en se promenant à cheval; leur conversation était venue sur l'hexagone de Pascal et sur celui de Brianchon.

— On les démontre séparément, disait le général; c'est peu élégant. Il existe sûrement une figure unique qui, considérée d'une façon, donne Pascal, et d'une autre Brianchon. Vous devriez chercher cela, vous, Mansion, qui voyez dans l'espace...

Le commandant n'a pas cherché longtemps, car avant de descendre de cheval, il avait déjà imaginé la figure unique.

— C'est bien simple, m'expliquait-il ce matin. Considérons un hyperboloïde...

Et, traçant des lignes sur le sable avec la pointe de son stick, il démontrait, dans le pur style d'Archimède, Pascal en dix mots et Brianchon en quatre.

Ce soir, je le rejoins à son appartement, sur le quai, en face de la Loire; entrant dans la chambre du sage, je la reconnais pareille à celle qu'il avait à Fontainebleau : les meubles d'acajou chargés de ses livres, le poêle de faïence, les ordres de son régiment piqués sur un crochet; enfin les nombreuses épures, suspendues au mur, dont chacune rappelle un de ses travaux. Après le dîner pris à la pension, après le café, le petit verre, le cigare, et tous ces rites de la vie militaire, nous revenons ici, et il me semble que je rentre chez Spinoza et que je me divertisse avec lui « à fumer une pipe de tabac. » Car n'est-il pas vrai que les grandes figures de l'humanité vont se répétant à chaque gé-

nération, et que tous les états de la pensée, depuis Pythagore jusqu'à Spencer, se retrouvent dans la vie, plus lisibles encore que dans les livres ?

Le sujet qui nous occupe n'est point, comme l'hiver dernier, le frettage des canons de la marine; mais Tacite étant ouvert sur la table au chapitre *des Germains*, nous entamons sur la décadence latine une conversation *de omni re scibili*. N'y a-t-il pas aujourd'hui en Europe d'autres Germains? demandé-je, et nos yeux vont à cette carte où s'étale le vieux continent, — toute l'anatomie de ce corps malade : et cette petite France, qui est encore son cerveau, et cette Russie, énorme panse à peine innervée de fils télégraphiques et de voies ferrées.

— Oui, les Russes... reprend le commandant, et son esprit positif hésite un instant devant notre sujet vague, puis revient en arrière comme ayant atteint et touché les limites du connaissable.

Son regard aussi rebrousse de l'ouest à l'est, jusque vers les Vosges et la Moselle; et, ce mouvement de ses yeux créant dans son esprit une transition, il se met à évoquer ses souvenirs de la dernière guerre. Il rappelle cette insulte et cette surprise, toute cette brave armée tombée au traquenard de Metz; l'odieuse captivité d'Allemagne; il dit que le devoir est parfois bien obscur et qu'il faut pardonner à ceux qui ont signé le *revers*. On les avait séparés de leurs troupes, on leur faisait croire que leurs soldats étaient rentrés en France par cartel d'échange; ils comptaient se rendre en Algérie, et servir là dans les dépôts des régimens. Mais l'opinion s'est élevée contre eux, et elle leur a arraché leur démission : l'*Annuaire* s'est trouvé allégé d'autant.

Car les questions de principes sont toujours compliquées de questions personnelles. L'attachement à des principes est le propre des esprits éclairés; mais la plupart des hommes ont trop peu de lumières pour concevoir l'ensemble de leur propre vie et pour la vouer à une idée; ils se réfugient de leur faiblesse dans la violence, et, contre les événemens dont ils n'aperçoivent pas les causes éternelles, ne savent employer que les armes momentanées du mensonge, de la surprise, et de la haine. De là cette confusion du siècle et cette injustice dont souffrent parfois les hommes justes. Mais de quoi nous plaindrions-nous? Puisque nous avons la science et puisque la science ne nous ment pas.

Je l'écoute, tandis que se fixe sur moi cet œil clair, *qui voit dans l'espace*, et que s'épanche ce grand cœur, voué au double amour des hommes et de la vérité. Je lui réponds par l'Évangile, car quelle autre réponse pourrais-je faire? Je lui dis que quelques

hommes travaillent en ce moment à déblayer la religion de tout ce qu'elle a d'inefficace et d'étranger; qu'ils veulent percer ce sédiment dont dix-huit siècles ont recouvert la pure source chrétienne; que je ne sais trop s'ils travaillent pour l'avenir, mais que, pour le présent, ils ont raison; et que je veux aller me souvenir d'eux à Loigny, devant le tombeau de Sonis.

— Oui, Sonis... répète-t-il vaguement, arrivé une fois de plus à cette barrière au delà de laquelle les mots manquent, où l'entretien tombe en rêverie; et nous nous taisons, comme on se tait devant la mer, devant la nuit, devant la mort. Le fleuve dort à nos pieds sur son lit de sable, le ciel nous souffle un sombre vent. Tout à coup, minuit sonne.

— Minuit, déjà! dis-je alors, car c'est chaque fois une surprise nouvelle de voir comme fuient vite les heures de l'amour.

Le commandant veut que je m'en aille; il me congédie avec une autorité douce, qui entraîne l'obéissance, mais qui motive les regrets, car qui donc, ayant rencontré un *homme*, le quitterait volontiers? Lui-même m'accompagne jusqu'au faubourg Banier, car le dernier break est depuis longtemps rentré au camp; puis je m'achemine vers les lumières de la gare des Aubrais, ce cœur de la France stratégique et commerciale; je laisse derrière moi un horizon dentelé que domine la cathédrale, assise dans la tristesse sous le dais des étoiles. L'heure serait bonne pour rêver davantage, déambuler autour du camp, faire cent fois les cent pas sur le front de bandière. Mais non... Puisque le commandant m'a renvoyé, je vais rentrer sous mes toiles, rabattre mon bonnet sur mes yeux, et dormir, ou tâcher de dormir.

Jeudi.

Voici deux heures que nous sommes dans cet abri, sur la frontière extrême du polygone; nous attendons que des obus arrivent à notre hauteur, et que nous ayons à contrôler quelques points de chute. Un grand nombre d'êtres chimériques, figurés par des panneaux, tirailleurs, cavaliers, pièces en position, peuplent cette région reculée. Malgré tant de richesses, on nous dédaigne encore, on tire sur des buts moins éloignés que nous; et rien ne nous parvient, si ce n'est le bruit, quelque poussière, et, par momens, des balles ricochées, sans vitesse, qui s'arrêtent contre ces planches intactes et ne leur laissent pas même une empreinte.

Chaque pièce d'artillerie ayant sa voix propre, c'est maintenant le canon de 138 qui parle. Il fait « glou » en crachant son projectile hors de son âme de bronze, et sa détonation n'est qu'un toussement auprès du claquement dur auquel les canons d'acier nous ont habitués. Ce projectile tourne, ronfle, en gravissant

sa haute trajectoire et ne rend pas un son musical, comme il arrive pour des bouches à feu plus parfaites, mais bien un fredon bizarre, décroissant avec les vitesses elles-mêmes, un miaulement prolongé, pareil à celui qu'on obtient sur un violon quand, au lieu de tenir la note, on traîne le doigt tout le long de la corde. Il éclate enfin sourdement, et l'ordre dans lequel nous percevons ces différens bruits n'est pas celui de leur succession naturelle, car l'obus dépasse en vitesse l'onde sonore; il arrive à son point de chute avant que la détonation du canon n'y soit parvenue. Mes yeux et mes oreilles prennent à ce spectacle un plaisir professionnel, et je hume une bonne odeur de poudre, mélangée aux senteurs de la forêt. Mais le tir s'allonge vers nous et nous menace : il faut rentrer sous ce couvert.

Que l'on suppose un dé à jouer, dont une face serait le sol, l'autre un plafond de madriers pourris, chargé de terre, traversé par des racines; qu'une des parois de ce cube soit un mur, protégé au dehors par un épaulement ventru; l'autre un blindage de fer, percé d'une fente horizontale; enfin que les deux derniers côtés soient des baies ouvertes sur un chemin, sur des buissons, sur une friche toute ravinée, où les sillons de l'obus semblent les erreurs de quelque charrue fantasque : voilà ce logis, qui contient avec moi un téléphoniste, deux travailleurs et un trompette. On construit maintenant des abris de tôle ondulée qui sont bien plus élégans; mais on ne respire pas dans ces boîtes hermétiques et j'aime mieux ce domicile, mi-partie de plein et de vide, où cette fauvette a pu entreprendre un nid. Le téléphoniste la connaît bien; il dit que tous les jours elle avance son travail, qu'elle s'est habituée à voir là des hommes et qu'elle ne reniera pas ses œufs. Il me parle, appuyé d'un coude sur sa table, collant à son oreille un des récepteurs de son appareil. Tout à coup, il sourit, et, comme je le questionne :

— *Ils* disent qu'on va interrompre le tir, qu'il y a un cheval lâché dans le polygone...

Ceux-là le disent, qui ont qualité pour prononcer ou pour transmettre; le terme impersonnel dont il les désigne est fort juste, car c'est avec des voix abstraites qu'il converse, non avec des personnes. Toutes ces bouches qui causent du métier dans le métier même taisent les caractères et ne laissent paraître que les fonctions.

Quant au cheval, je suis bien tranquille. On voit souvent, à Fontainebleau, des biches traverser le polygone au moment des tirs; elles arrêtent parfois leurs hardes devant les objectifs, comme si elles voulaient montrer à leur faons la bêtise des hommes; puis, leur instinct les guidant mieux que notre balistique, elles

vont plus loin ; elles franchissent impunément ces zones de danger.

L'attente se prolonge, et, pour hâter un peu la fuite du temps, je cause avec un des travailleurs que voici, la pelle à la main, le manteau en sautoir. Il s'appelle Ducrocq, il servait autrefois dans ma batterie ; et je me souviens qu'il se conduisait bien et qu'il pointait mal. A sa libération, il a acheté un bon petit bateau de 2 000 kilos, qui est bien logeable, bien aisé, bien fructueux, et il s'est mis à convoyer des marchandises, le long des canaux. Réserviste aujourd'hui, il me dit qu'un matin sur deux il va aux exercices à feu, et le lendemain aux corvées. Tout cela, c'est le métier militaire, on ne peut pas s'en plaindre ; tout de même, ces vingt-huit jours sont bien contrarians, parce que c'est comme un chômage. Si encore cela survenait au temps de la gelée... Mais l'été, dans la forte saison ! Il a dû prendre un homme de remplacement qui aidera « la bourgeoise », c'est cent francs de perdus ; pareil désastre ne lui était pas arrivé, depuis ce jour où il a coulé bas avec un chargement de sucre...

— Enfin, mon lieutenant, conclut-il, on dit toujours que c'est comme une dette à payer...

— Oui, la dette envers la patrie. On la paie quelquefois de sa poche.

— Pour ça, mon lieutenant, c'est bien vrai. Moi je la paie de ma poche !

Et il rit dans ses grosses moustaches, ravi de la plaisanterie : la parole entre si facilement dans ces bonnes âmes, il faut si peu de mots pour gagner ces cœurs.

« Tutu, » dit la trompette d'appel, dans le téléphone ; et *ils* nous avertissent que le canon de 95 va tirer sur nos objectifs. Le crayon aux doigts, la montre sous les yeux, je me penche de manière à voir par cette fente étroite. Pan ! un geyser de sable éclate, à droite, puis s'échevèle au vent, qui dissout plus vite le noyau de la fumée ; les éclats et les balles s'en vont tomber successivement au loin, en sorte que quelques-uns ronflent encore en l'air longtemps après que les autres se sont amortis au sol. Cela redouble, s'accélère, et je note suivant mon algèbre tout le phénomène. Puis, un arrêt subit, pendant lequel je relis ce papier crayonné en hâte, et sous la dictée du canon. Singulière conduite du tir ! Que croient-*ils* donc ? qu'ont-*ils* vu ? J'interroge en vain mon hiéroglyphe ; et ce même résultat qui m'apparaîtrait si clair, si nécessaire, à l'autre bout de la trajectoire, devient à cinq kilomètres un problème d'analyse indéterminée.

Deux coups simultanés arrivent et détonent en l'air ; puis d'autres percutans, fusans, succèdent si vite, et en tant de points, que je renonce à suivre.

— Je crois bien qu'ils en auraient plein leur sac, les fantassins, dit Ducrocq derrière mon épaule. — Et tous, à côté de lui, contemplent en silence cet effrayant spectacle.

Puis, tout d'un coup, c'est le silence; le vent seul parcourt la brousse, si formidablement labourée tout à l'heure; la fumée évanouie laisse reparaître la ligne chenue des arbres qui dentelle à nouveau le ciel pur; les papillons et les mouches volettent autour de l'abri; la fauvette va revenir à son nid. Car qu'importe à la nature toute cette mort qui n'intéresse que l'homme? Nos catastrophes à nous n'interrompent pas le cours des choses; et il y a une besogne plus difficile que de faire rugir des canons, c'est de faire taire les grillons qui chantent là dans l'herbe.

Vendredi.

Nous campons comme on campait sous Napoléon, sous Xénophon, sous Agamemnon, même; et ce sont les mêmes dispositions, les mêmes organes, la même police, parce que c'est la même nature humaine, avec les mêmes besoins humains. L'armée, tradition vivante, nous met face à face avec le passé; et elle est, en même temps qu'un gymnase, un musée où se conservent soigneusement les permanences de notre race. Je traverse le camp, où toute cette histoire est déployée, et sans m'attarder au vif plaisir que j'y éprouve, je vais d'abord remplir mon service *aux ordinaires*.

L'odeur seule des oignons et des poireaux ferait reconnaître cette tente particulière devant laquelle je vais conclure cette affaire de cuisine.

Les parts sont-elles prêtes? Les pesées sont-elles achevées? Le maréchal des logis, un blondin souriant qui a pris un air d'employé à force d'être dans les écritures, me répond qu'en effet tout est préparé, quoique nous n'ayons pas de *romaine*, et qu'avec des moyens aussi primitifs, « ce soit très long pour les officiers. » Il me montre du doigt, il regarde avec mépris le peson accroché sous trois branches d'arbre fichées en terre, et qui pend à l'intérieur de cette pyramide.

Peu importe, et nous mettrons le temps qu'il faut. Les choux ont des feuilles toutes jaunes; je les fais décaper, et prononce contre le fournisseur l'amende de trois têtes de choux. Il avoue alors qu'il en a une petite réserve sur sa charrette; et fouillant avec empressement dans un sac, il rapporte trois exemplaires de la plus belle taille et de la plus grande fraîcheur. Petit à petit, ma besogne s'avance; chaque *ordinaire* emporte à son tour ses denrées dans sa civière profonde : je retourne baguenauder de-ci et de-là.

On a toituré les cuisines, en sorte qu'il ne pleut plus dans la soupe; mais le toit consiste en vieilles planches toutes percées de mitraille, et il faudra les remplacer, si ce camp continue à s'affirmer pour un camp de pluie. De même, les selles et le harnachement sont à l'abri sous une bâche; le fourrage est serré dans une tente, et ces deux établissemens, œuvres de notre inventif adjudant, se répondent dans une belle symétrie, aux deux bouts de notre corde à chevaux. Au delà de cet emplacement, plus rien que la jachère; on découvre la lisière de la forêt, un hangar de bois sous lequel se font les distributions de foin, puis une baie dans la masse du feuillage : c'est l'entrée du polygone.

Le premier jour, il y avait à cet angle-là des vivandières qui vendaient toutes sortes de choses; invitées à chercher des cliens ailleurs, elles ont passé la voie ferrée et rétabli plus loin leur colonie. C'est donc là un pays de Tendre, habité par des corsages roses et bleus, qui font des taches gaies sur la verdure. Le colonel ne l'ignore pas, mais renseigné par M. le maire, qui connaît si bien son monde, et par le médecin-major dont le diagnostic est si sûr, il a dit : « Peuh!... » Car c'est ainsi depuis le temps d'Agamemnon.

Je reviens par la grande rue, très encombrée à cette heure matinale, car c'est là que se font tous les va-et-vient du service, là que circulent les marchands avec leurs hottes, leurs cabas, leurs petites voitures. Et voici un des groupes qu'on voit : un canonnier trempe son pain dans une tasse de lait et mange avec lenteur; la marchande, debout devant lui, attend qu'il ait fini, et n'aperçoit pas un chien qui vient flairer son panier avec des narines curieuses et des yeux craintifs.

Au centre de tout, se font face la salle des Rapports et le poste de police, membres puissans du corps que nous composons. La salle des Rapports surtout joue dans la vie particulière de chacun un rôle considérable, et dont témoigne mal cette enceinte de planches et cet aspect de baraque; car elle est une personne qui commande, à qui l'on obéit, qu'on discute et qu'on maudit; plus encore, elle est cette part de fatalité qu'il y a dans toutes nos existences. Je vais doubler ce cap redoutable, quand l'adjudant-major s'avance, le revolver pendu au côté; il tourne vers moi ses terribles moustaches qui sont toujours de service :

— Vous êtes désigné pour accompagner le colonel, me dit-il.

— Le colonel?... je passe machinalement la main sous mon menton et me reconnais suffisamment rasé. Puis, je reviens tout droit à ma tente :

— Audant, une paire de manchettes et mes bottes neuves. J'accompagne le colonel.

A cheval à une heure et demie, devant la mare aux grenouilles. J'ai garde de n'être en retard, car si tout va bien cet après-midi, je peux en rapporter, au bout du compte, la permission qu'il me faut pour cette course de Loigny. Lorgnette en sautoir, programme de l'exercice du jour, papier et crayons, rien ne me manque. Nous allons ; il nous tombe sur la nuque un soleil de plomb.

— Ouf! Quelle chaleur! dit-il après deux cents mètres parcourus, et il déploie un mouchoir blanc qu'il pose sur ses cheveux gris, drus et courts, et qu'il prend sous son képi.

Je m'embéguine de la même manière, car, pour toutes les questions de tenue, l'usage est de *se régler à droite*. Nous suivons la lisière gauche; nous atteignons cet observatoire où, depuis quelques jours, le colonel a pris l'habitude de s'établir. Dix-huit pièces attelées sont là qui attendent, et reluisent, et dorment au soleil. Le chef d'escadron vient recevoir des ordres; puis nous montons et tournons dans cet escalier hélicoïdal, nous prenons pied sur cette dunette de fer qu'ombrage et évente une toile à voiles; elle se gonfle et claque en faisant tinter ses anneaux le long de ses tringles.

— D'ici, nous verrons bien l'ensemble... prononce le colonel, et il tire de sa poche une petite jumelle dont la clarté doit être grande et le grossissement faible. Chaque officier ayant besoin d'un instrument approprié aux fonctions de son grade, ceci est une jumelle de colonel.

— Oh! oh! reprend-il en se penchant à la balustrade, vont-ils pouvoir passer?...

Il regarde cette difficile contremarche qui s'exécute à nos pieds; le front est si restreint que chaque pièce, en tournant, court risque de casser son timon. Les attelages se plient à gauche et tracent un demi-cercle. Chaque file s'approchant ainsi de la voisine, la ligne devient continue, mais on sent encore dans cette masse mouvante un ordre et du parallélisme. Puis, c'est l'oblique par lequel on rejoint la direction première : des jours reparaissent dans cette compacité noire; les dix-huit pièces ressortent des dix-sept intervalles.

Tout cela vient se rompre, s'arrêter, fumer et détoner devant nous. Le tir éclate avec une intensité terrible, et voici travailler cette machine de mort qu'un mot d'un homme a mise en feu. Vainement crierait-on : halte! à cette tuerie, comme vainement on tenterait d'arrêter à la main le volant d'une machine à vapeur; un automatisme redoutable entraîne à cette œuvre ces singuliers outils, où les puissances de la poudre et du métal sont compliquées de volonté humaine; huit bras les préparent et les bandent; tout d'un coup la déflagration violente leur déchire l'âme; ils rugissent,

bondissent, reculent sur leurs roues; mais c'est pour revenir aussitôt sur leurs pieds, et l'action des ouvriers recommence et se précipite autour d'eux dans le vacarme, dans la fumée, dans la clameur des commandemens.

Nous les dominons, et non seulement eux, mais tout l'ensemble; leurs caissons qui les ravitaillent par derrière, leurs obus qui éclatent très loin vers l'avant et font avec insistance, à des hauteurs invariables, de petits nuages réguliers et fugitifs : cette jolie apparence étant pour nous le seul signe de la mort nombreuse qui doit pleuvoir par là-bas. Puis, ce paysage orageux : un ciel bizarre, bleu, blanc, gris, jaune; la lande surchauffée, la forêt tourmentée que l'autan parcourt; rafales et coups de soleil tombent à l'envi sur elle; sa perspective capricieuse et qui suit les jeux de l'éclairement rapproche les distances, improvise des reculs; le feuillage se rebrousse, foisonne, papillote; et ces deux énergies de la lumière et du vent éparses vastement sur cette nature font bien sentir sa richesse et sa profondeur.

Cependant, on change de position, on s'éloigne de nous, qui demeurons. Chacune des batteries s'écoule, et nous suivons du regard la bête sextuple qui, n'ayant qu'une tête, son capitaine, a cependant trois yeux, ses officiers. L'heure étant venue de *la critique*, il se forme un cercle de cavaliers silencieux autour du juge qui prononce; et tous les petits comptes de la journée se règlent par des considérans d'éloge ou de blâme. Un sous-lieutenant de réserve, déclaré coupable, est exécuté sur l'heure : des écritures, qu'un fourrier impassible tenait derrière lui, montrent qu'il n'a pas abouti dans son réglage; il avait bien commencé, mais il n'a pas poursuivi, il s'est troublé en bon chemin. C'est qu'il ignore encore tout l'effet de la persévérance et comme, rien qu'en persistant dans une idée, on peut corriger le vent, l'humeur d'un chef exigeant, et bien d'autres choses encore.

— Bonne journée en somme, conclut le colonel qui remonte à cheval. Il n'y a eu que ce monsieur...

Je pense que le moment est favorable pour risquer ma demande.

— Comment donc! répond-il. Pour un seul jour?... Allez, allez... Voilà assez longtemps que vous réglez vos directions...

Je remercie, ravi de cette bonne grâce qui donne plus de prix à ma liberté, et de cette façon de donner, plus chère encore que le cadeau. Car n'est-ce pas la meilleure chose de se sentir estimé par ceux avec qui l'on vit?... Nous arrivons et je prends congé. La musique joue déjà, comme chaque soir, près de la mare. C'est un rythme de valse très lent que les cuivres font tournoyer d'abord dans un cercle de notes basses; puis il en sort, se hâte,

gagne parmi les hautbois et les flûtes ; ces timbres du cuivre et du bois alternent avec persistance, et, dans cette danse symétrique, font comme une symétrie de plus.

Cela enjôle, cela endort ; et c'est une fin de journée lumineuse et musicale, deux fois harmonieuse. Que d'autres soirs pareils j'ai déjà vécus! Car que nous faut-il, à nous autres soldats, après l'effort et la fatigue, après les heures de cette vie malaisée, prise toujours entre le commandement et l'obéissance? Un abondant dîner, quelque musique, un jeu, une causerie : et nous passons ainsi, au petit bonheur, tout étonnés un jour de nous voir vieux, nous, pris dans un métier invariable et qui n'avons pu nous voir changer. Mais demain je veux mûrir; demain, à cheval de bonne heure, puis en avant vers Patay, en avant dans les souvenirs, en avant dans les soucis. Je parcourrai ce Calvaire dans le sens même où Sonis l'a parcouru. Une bonne monture entre les jambes, des cartes et du papier dans mon bissac, la nature sous les yeux, quelques rêves en tête : voilà de quoi bien vivre un jour!

Samedi.

Le matin se propage et grandit; le ciel se mire à la surface de la terre; l'heure gris de perle blanchit, et c'est le jour. Que je suis aise de m'en aller ainsi tout seul... Car la nature m'a toujours parlé; et la voici encore qui s'abandonne à mes yeux, rafraîchis par le sommeil et pleins de sensations joyeuses, la voici qui jase en ce langage doux, abondant, que ma plume ne peut pas traduire : car elle échoue là où le pinceau réussit; il ne faut pas outrepasser les bornes de l'art.

C'est un chaume couvert de javelles et que la rosée diamante; c'est un grand pré penchant où courent en lacis de légères teintes violettes; le soleil oblique, qui bornoie les crêtes, fait à cette masse herbeuse une cime d'or ; puis, — comment dire toute cette grâce? — les sainfoins, les luzernes, les bleuets, les pâles silènes étoilées fleurissent et se mêlent et se jouent dans sa robe sombre qui tremble au vent. Plus loin, la gamme du paysage s'embrunit ; et sous ce vêtement vert qui se déchire de plus en plus, la terre de Beauce reparaît nue et reprend peu à peu son caractère de solitude et de fécondité.

A tendre toujours vers ces horizons vagues, l'esprit gagne de l'inconstance et de l'ubiquité. Patay, Orléans, Châteaudun, m'attirent aux quatre points cardinaux, me sollicitent hors du temps présent; j'erre dans le passé et me sens soldat d'une armée disparue. Bien sûr, la Pucelle va passer dans ce chemin, menant son escadron à la charge des Anglais, et je verrai flotter cette virgi-

nale bannière bleue et blanche sur laquelle il ne faut qu'un peu de sang pour faire un drapeau tricolore...

Un haut clocher d'ardoise flanqué aux quatre angles par des clochetons, un bourg allongé qui écoute en silence les dix coups de la dixième heure; deux moulins à vent immobiles, dont la carcasse ancienne craque au soleil; une haie bien égale qui accompagne au loin le sillon de la voie ferrée : c'est Patay. J'arrive devant le passage à niveau, et vois les poteaux du télégraphe tout engerbés de drapeaux tricolores; des cordeaux les rattachent au sol, comme des grelins tendus entre le mât et le pont d'un bateau; ils portent une multitude de petits étendards alternés de rouge et de vert et qui ondulent ensemble avec je ne sais quel sens d'allégresse et de bienvenue. Ce sont ces signaux mêmes que les garde-barrières arborent pour annoncer : « Voie barrée » ou « Voie ouverte. » Mais, détournés ici de leur sens : « Ciel libre, » disent-ils à l'envi en flottant sur champ d'azur.

Je franchis les quatre rails; un homme d'équipe qui marchait par mon travers, pose sa brouette et me salue. Puis, un employé, qui porte un galon de sergent sur sa veste de coutil, s'avance à ma rencontre, s'arrête, attend, fidèle à ce principe de la politesse militaire qui veut qu'on s'offre et qu'on demande des ordres.

Il m'apprend que sur cette ligne d'Orléans à Chartres tout le service est assuré par le 5e régiment du génie, appelé aussi régiment des chemins de fer. Le lieutenant Maurat, mon camarade, commande cette gare. Quant à cette décoration : on attend l'arrivée du ministre des travaux publics, qui se trouve être justement le député d'ici.

Le temps d'écouter ceci, de reprendre mon chemin jusqu'au perron et à la porte vitrée, la nouvelle de ma présence s'est déjà répandue le long de la voie. Voici Maurat lui-même, au seuil de son domaine, le sourire aux lèvres, la plume derrière l'oreille.

— Tu déjeunes avec moi?... Tu vois, je t'attendais, j'avais pavoisé... Cinq minutes seulement, pour laisser passer le 220.

Le 220 est un long train de marchandises; il se traîne le long du quai et stoppe à bout de forces. On ouvre la manche à eau sur le tender, tandis que le mécanicien et le chauffeur descendent, circulent, s'arrêtent à fumer. Ils remontent enfin la bête endormie, la réveillent en posant la main sur le levier de la coulisse : elle se remet à ramper sur ses roues de fer et sur son ventre de feu. Pourtant, Maurat n'en a pas encore fini, étant pris là dans un service complexe, bien moins déterminé qu'une fonction militaire, et qui assujettit indéfiniment son homme. Il lance dans la direction d'Orléans plusieurs dépêches. Tandis qu'en télégraphiste expert, il s'amuse à expédier lui-même ses ordres et joue

légèrement du manipulateur Morse, je cherche à suivre sa cadence et à déchiffrer par l'oreille ce que je lirais mieux développé en points et en traits sur la bande de papier bleu. Mais, ne sachant que l'alphabet de cette langue symbolique, et distancé par son toc-toc rapide qui court vite au bout de son idée, je n'attrape du tout que le mot : « Ministre. »

— As-tu compris? me demande-t-il en quittant la table et allumant une cigarette.

— Infiniment peu...

— Je recommande de crier : « Vive le ministre! » avec un enthousiasme spontané.

Il rit, et m'emmène, bras dessus bras dessous, d'abord au gîte de mon cheval, puis à la pension.

Toujours le même garçon, vif, petit, maigre et noir, ce Maurat; seulement ses moustaches ont grandi, le soleil de Beauce l'a basané, en sorte que sa physionomie intelligente repose maintenant sur des traits plus mâles et plus durs. Vraiment, il se détache singulièrement parmi toutes ces faces de table d'hôte, penchées sur ces assiettes : non que celles-ci n'aient aussi leur caractère, mais le quelque chose de léger et d'aigu que je retrouve dans son regard et dans son sourire m'agrée particulièrement comme familier à mes yeux, fréquent dans la catégorie d'hommes où m'ont placé mes études, mon choix, mon métier. Facilité d'esprit, promptitude à concevoir, adresse dans l'exécution, sûreté d'un entendement exercé, renseigné, qui n'hésite devant aucun problème : de quelles qualités ou de quels défauts ce quelque chose est-il l'expression ? A d'autres de le dire, mais on n'enlèvera pas à cette estampille sa valeur signalétique et son agrément.

Nous revenons causer dans sa gare, toute grande ouverte, parfaitement vide :

— Veux-tu prendre le café dans la salle d'attente des premières ou sur le quai?

Le quai me semble mieux venté; un sapeur nous installe là devant un banc vert; derrière nous, des affiches exposent ces silhouettes de femmes, dont on se sert aujourd'hui comme d'amorces pour affriander les yeux des badauds; les rails reluisent; l'odeur du goudron se mêle à l'arome du café; les portes sont béantes sur les salles silencieuses, et, contre le mur, une double horloge va, tournant sur ses cadrans ses aiguilles conjuguées, et nous compte à tous deux des minutes pareilles. Alors tout d'un coup, qui sait pourquoi? je sors de l'universelle torpeur, je sens avec vivacité, en cette heure perdue, l'irréparable fuite du temps, la décevance inhérente à la condition d'homme, ce change de tout et de soi qui est la vie...

— Un bon petit fromage, ma gare... dit-il. Je suis mon maître, tu comprends? Je peux travailler. A Versailles, trop de service, trop de monde, — tu connais bien ça...

Il m'avoue alors qu'il s'est attelé au problème de la direction des ballons, et que cette première recherche l'a conduit à étudier le vol des oiseaux. Il a une petite théorie toute prête, et pour me l'exposer sommairement, il me mène à sa chambre, où il dépouille devant moi une liasse de notes et un carton rempli d'épures. Je vois encore sur sa table un dictionnaire allemand, des livres, des cartes, le portrait d'une jeune fille; contre le mur, des tambourins, des flots de ruban, un tas de bibelots bizarres et mondains recueillis aux cotillons de l'autre hiver. Car, serions-nous des officiers français si, dans le campement le plus sommaire, nous ne ménagions encore un coin pour l'oubli, le luxe, et la gaîté?

Une fois enfermés ici, notre entretien s'alanguit et s'assombrit, car nous parlons d'avenir; malgré nous, nous tombons dans la mélancolie propre à ceux de notre génération : nous sommes nés avant 1870; les lendemains de la guerre nous ont fait une sombre enfance. Disposés de la sorte, l'idée d'une course à Loigny séduit Maurat. Tout autre jour, il m'eût accompagné, et nous eussions voyagé de conserve, le sapeur et l'artilleur, l'un sur sa bicyclette, l'autre sur son cheval. Mais enfin, « puisqu'il y a ministre, » il faut se dire adieu et céder à cette heure inexorable qui me chasse en avant comme elle lance les trains, déclenche les sémaphores, gouverne toute cette mécanique suspendue autour de nous. Quelque autre jour, je reviendrai, nous causerons davantage, nous irons à Chartres sur une machine... Je promets, mais je crois peu à ma promesse, car notre avenir ne nous appartient guère, et la vie est communément pleine de ces bonnes choses qui ne se recommencent pas.

En selle donc! Suivant le chemin même que les zouaves ont suivi, par Muzelles et Gommiers, j'approche à la fois de l'endroit et de l'instant... Ils voyaient sur l'horizon ces clochers quelconques, ils traversaient ce paysage inconnu, ils s'engageaient dans cette arène et, parvenus sur le bord de la bataille, résistaient au vertige qu'inspire toujours la vue de ces profondes confusions. A droite, l'artillerie du 15e corps, en se retirant précipitamment, faisait gémir sous sa fuite le sol abandonné et jetait sur l'aile du vent les semences de la panique. Tout ce désordre hantait ces hommes résolus et comme indifférens; la ruine universelle n'altérait pas leurs courages, fondés sur la confiance en soi et l'espoir en Dieu. Ils traversèrent Faverolles, envahi déjà par les fuyards, plein de cris, d'injures, de blasphèmes, et tournant à gauche pour gagner vers Vilpion, s'arrêtèrent devant cette ferme.

On ne leur avait rien dit; ils ignoraient tout des événemens; mais la journée tirait à sa fin, et, pensant qu'on ne les emploierait pas, supputant déjà les chances qu'ils auraient le soir de se reposer et de se nourrir, ils attendaient, abrités derrière des meules de paille, à côté d'un moulin à vent.

Les meules ont disparu, le moulin brûlé par les obus prussiens n'a pas été reconstruit. Mais voici ces champs sacrés où la mort fit d'eux une moisson si ample. Voici le bouquet d'arbres qui fut leur but, et qui garde leurs tombes : on l'appelle maintenant le bois des zouaves. Ils ont donc couru là-bas tout d'une haleine! Je veux me remettre en marche sur leur direction sublime; un petit paysan, maigre et vieillot, m'aborde alors avec une mine confidentielle.

—Oui, monsieur, oui, c'est bien ici, me dit-il. Il n'y a pas beaucoup d'hommes dans le pays qui sachent ce que je sais; mais moi, j'ai vu les zouaves pontificaux comme je vous vois. Je ne peux pas rapporter ce qui est écrit dans les livres, — continue-t-il d'un ton réticent et soupçonneux, qui pèse sur le mot *livres*, — mais ces deux jours-là, le 2 et le 3 de décembre, je n'ai pas été labourer, tant la terre était dure; je me tenais sous la croix, à la fourche des chemins. Les zouaves ont passé devant moi. Aussi je peux lever la main et dire la vérité : c'est ici l'endroit où ils ont mis la baïonnette au canon et où leur curé les a confessés. Dans le moment d'après, leur général est revenu vers eux; ils sont partis tous courant derrière lui comme des chevaux. Ils ne se sont pas arrêtés qu'à Villours; oui, monsieur, à Villours, j'en prête serment...

A droite du petit bois, là-bas, une blancheur carrée que domine un toit bleuté : c'est Villours. La route communale serpente vers ce terme; personne dans les champs, personne sur ce chemin, et le silence serait complet si cet homme ne commençait à manger une poire, dont j'entends craquer la chair dans sa bouche sobre.

— Avez-vous vu leur étendard? lui demandé-je.

— Leur étendard?

— Oui, leur bannière... Une bannière blanche, avec un sacré-cœur.

— Pour ça, non, je ne l'ons point vue. Je ne dis pas qu'ils ne la portaient pas, mais je ne l'ons point vue.

Il n'a pas aperçu ce symbole : telle est l'impuissance naturelle de l'homme à reconnaître les signes.

— Le lendemain, c'est comme je vous dis, il ne restait plus un fourreau de sabre dans Faverolles. Tout le monde parti. C'est moi le premier qui me suis promené sur le champ de bataille.

— A quelle heure?

— Sur le coup de huit heures.

A huit heures : Sonis y était encore. Mais je ne prononce pas ce nom, de peur que celui-ci ne me dise encore : Je ne l'ons point vu.

— Il y avait des morts à planté, vous pouvez me croire. De tous les grades, de tous les âges, couchés comme ceci, couchés comme cela. Seulement, autour du bois, les zouaves étaient les plus drus. Les Prussiens avaient brûlé les leurs; personne ne venait ramasser les nôtres. La peste allait s'y mettre. Alors j'ai dit au maire : « Il faut les fossoyer. » Et pendant huit jours, mon beau-frère et moi, nous avons fossoyé. Je prenais les matricules à mesure qu'on jetait les corps; quand les parens sont venus ensuite, ils ont pu connaître les places. Ceux qui faisaient déterrer retrouvaient leurs enfans là où j'avais dit; en fouillant dans leurs habits, ils retiraient encore des billets de mille francs. Ainsi, vous voyez, je ne les avions point volés...

Laissant là ce bavard, je repars vers cette église neuve que masque en partie le petit bois; je traverse les labourages, tout empourprés de soleil couchant, et je crois marcher dans du sang. Ils prenaient donc à revers tous ces sillons, et leurs pieds fatigués ne bronchaient pas; ils gagnaient du terrain sur ce sol de France, ils refoulaient au nord ces Allemands; l'église les appelait vers elle et vers Dieu; le ciel rose s'ouvrait pour eux comme un porche de paradis : éblouis, à peine voyaient-ils les masses prussiennes immobiles devant Loigny, et les batteries fumantes qui leur crachaient de la mitraille. Bientôt, ils dépassaient leur propre artillerie; la pluie du plomb les fixait alors derrière ce même rideau d'arbres; et là, face à face avec leur mort, ils sentaient les balles leur raser les oreilles, faire du vent sous leurs moustaches.

Une croix m'arrête à la place où Sonis est tombé; l'étendard blanc, fixé en plis de pierre, l'enveloppe et pend sur elle; elle projette au loin sur cette terre douloureuse une grande ombre pitoyable. Quatre versets latins sont inscrits aux quatre faces du socle; ce sont les litanies du martyr : *Miles Christi...* commencent-ils l'un après l'autre; et ils disent comment le soldat du Christ s'est abattu là dans la souffrance, et comme il y a veillé dans l'extase, visité par la mère de Dieu. Lui-même en a témoigné ensuite, racontant sa nuit prodigieuse : son âme n'était pas où était son corps. Depuis cette heure où le soldat prussien l'a abreuvé en l'appelant « Kamerad » et où le soldat a répondu au chrétien par ce geste sublime qui montrait le ciel, il n'a plus cessé de prier, d'aimer et d'adorer. Ni ces maraudeurs qui venaient dépouiller les cadavres, ni ces bandits qui ont assommé Troussures à coups de crosse, ni ces ambulanciers allemands, qui pas-

saient, portant de grosses lanternes rondes, et se penchaient vers les blessés, personne n'est entré dans son rêve et n'a troublé sa solitude.

Le bois frissonne au vent; ses branches sont des palmes qui caressent les fronts de ces deux autres croix, celle des Bouillé, celle de Troussures. Puis, c'est ce suprême espace que les braves n'ont pu franchir, qu'ils n'ont pu que joncher de leurs corps, une poignée d'entre eux seulement ayant atteint les premières maisons du village pour s'y retrancher et pour y mourir. Une croix encore, entourée d'une grille, se souvient de ceux-ci; elle est dressée sur la fosse commune, sur ce trou sitôt comblé de chair anonyme que nul ne s'est penché au bord pour reconnaître un visage et pour jeter un adieu : « 29 zouaves non reconnus, » dit-elle simplement; et elle pose le sceau de Dieu sur ce compte qu'il n'appartient pas aux hommes de régler.

Six heures sonnent... Tout était bien fini; ils battaient en retraite, accompagnés par cette fusillade que les tirailleurs prussiens, n'y voyant plus, dirigeaient vaguement sur eux à hauteur d'homme. Plus de résistance, plus d'espérance; mais on venait d'acheter avec le sang le droit de se retirer; mais la bataille seule étant perdue, il restait l'honneur; et ces troupes, qui tournaient le dos, pouvaient encore lever le front.

Loigny... que les rues sont étroites, et que les maisons sont basses! Le peu de chose que ce village, mis alors à un si haut prix! Je veux parler avec les gens assis sur leurs portes, mais ils ne peuvent rien me dire. Dans le pays, il n'y a que le curé qui sache...

Je sonne donc à ce presbytère blanc, secret, silencieux; le prêtre vient justement de se mettre à table; il ne s'interrompt pas pour moi de manger son radis, tandis que sa servante, debout derrière lui, l'observe et, par momens, lui verse à boire. Il n'a point vieilli : toujours cette figure sans rides, pleine et colorée, qu'éclairent des yeux candides et que caressent des cheveux blancs. Il me reconnaît bien, m'ayant reçu il y a deux ans avec d'autres officiers de Paris qui s'en allaient manœuvrer autour de Montmorillon. Je proteste qu'aucun de nous ne l'a oublié, que toute l'armée le vénère, qu'on a beaucoup parlé de lui tantôt, au sujet de ce prix que l'Académie vient de lui décerner...

— Vous ne connaissez pas encore mon clocher? interrompt-il, et je vois bien qu'il est mécontent qu'on ait construit une basilique à Montmartre, alors que de si grands faits signalaient Loigny à la piété des Français.

— Il paraît qu'on a aussi établi là-haut un panorama pour Messieurs les Parisiens... reprend-il, et il rapporte qu'une per-

sonne du pays, allée pour examiner cette peinture, n'a pas pu s'y reconnaître. Il passe de là à me raconter une fois de plus ces tragiques épisodes de la bataille, et, mieux que sur aucune toile, je les suis, développés et fixés dans son esprit exact avec toutes leurs sombres couleurs. Hors du village, le long combat traîné d'heure en heure, douteux jusqu'au soir, perdu cependant d'avance, car un grand cercle prussien, qui passait par Orgères, la Maladerie, Germignionville, enveloppait les nôtres; ils se débattaient là-dedans, nos mobiles, tantôt héroïques, tantôt hésitans; on peut dire que chacun d'eux, pris isolément, était brave; ces grandes différences qu'on voyait entre les régimens ne provenaient que des officiers. Car, que demander à une troupe, quand son capitaine s'en va, s'écarte du feu, entre dans une maison, et se fait servir une fricassée de poulet? La compagnie de mobiles qui défendait la ferme de Morale avait pourtant un commandant de cette espèce...

Dans Loigny, rien ne révélait d'abord les vicissitudes de la lutte extérieure; les chances du conflit ne parvenaient pas à ceux-là mêmes qui étaient l'enjeu. On se fusillait simplement dans les rues, si pleines de fumée par ce jour sans vent que la tuerie ne progressait qu'à tâtons; on avançait, la baïonnette en arrêt, et, si c'était l'ennemi, on lui lançait le coup de pointe, ou on lui lâchait le coup de feu. Le curé traversait cette mêlée en étendant les mains, pour montrer qu'il n'avait pas d'armes; il chargeait les blessés sur son dos et les portait au presbytère. Vers deux heures, il avait perdu tout espoir, n'apercevant partout que des casques. Il fallait que de la troupe française se trouvât alors cernée dans le cimetière, car tout un rang prussien, s'accoudant au mur de clôture, tirait à l'intérieur. Et des convois atteignaient le village, des batteries le dépassaient; le sonneur, monté dans le clocher, voyait des masses épaisses déborder d'Orgères, et menacer Vilpion : bien sûr, le cercle dessiné dès le matin autour de nous allait se resserrant. Frédéric-Charles pensait à envelopper l'armée de la Loire comme Guillaume avait enveloppé l'armée de Metz. Tout d'un coup, le désarroi s'était mis chez ces vainqueurs; des estafettes couraient vers l'arrière pour y suspendre les mouvemens; les convois refluaient; l'artillerie, arrêtée en plein roulement, devait s'établir à nouveau et défendre par le canon un terrain qui semblait gagné. C'étaient nos zouaves qui arrivaient, ils arrivaient au pas de course; et la troupe inquiète les sentait venir; car les blessés prussiens, couchés pêle-mêle avec les Français sur ces lits de hasard où la mort nous confond, se relevaient et voulaient fuir : « Capout, franzosen, capout... » disaient-ils, et ils pleuraient affaiblis, épouvantés; ils se traînaient derrière ceux

de leur langue, cherchaient la limite incertaine de leur camp; car rien n'est aussi timide que la vie une fois atteinte aux veines de l'homme, tarie à la source du sang. Une vraie retraite enfin, une panique totale, si les huit cents braves qui couraient à l'assaut eussent eu seulement derrière eux un semblant de troupe : des paysans avec des bâtons, des femmes; des enfans même, car dans ce crépuscule on n'aurait pas vu leur petite taille. Mais quoi? les soldats du 51ᵉ de marche, couchés dans les sillons, s'étaient à peine redressés sous ces pieds qui les foulaient et, ceux-ci allant combattre, eux n'ayant plus qu'à marcher, ils avaient encore refusé de marcher...

La nuit tombait, l'incendie montait; les rues étaient plus claires que pendant le jour; on pouvait retrouver les blessés dans les abris où ils s'étaient cachés. Les Allemands s'occupaient de brûler leurs morts, ne voulant point qu'on pût les compter derrière eux; puis ils évacuaient, saouls de fatigue et d'horreur, regrettant leur Bavière, trouvant vraiment dur à détruire un peuple qui, vaincu, improvisait encore de pareilles résistances. Il ne restait donc plus que leurs ambulances, le matin, quand un paysan de Faverolles vint au presbytère : il avait vu un général français couché pour mort auprès du bois, adossé contre sa selle, tout couvert de neige. Le chirurgien prussien prêta une civière, non pas la civière commune, mais celle des officiers supérieurs, recouverte de velours et frangée d'or. Pendant ce temps, on rapportait Verthamon étendu sur une échelle, l'épine dorsale cassée : il se défendait d'avoir tourné le dos comme un lâche, mais en regardant derrière pour voir si ses camarades le suivaient, mais en les appelant et dressant l'étendard haut par-dessus sa tête, il avait reçu cette balle. Deux jours après il mourait, en parlant de sa femme et de ses petits enfans. Cependant, M. Dujardin-Beaumetz avait reçu tout le nécessaire; il pouvait amputer de la jambe le général de Sonis; et le blessé, secouant la torpeur du chloroforme, se réveillait.

— Mon général, disait le chirurgien, votre jambe ne pouvait plus vous servir; elle était brisée en trente-deux parties; nous vous l'avons ôtée...

— M'en avez-vous laissé de quoi remonter à cheval? demanda le malade.

— Oui, mon général, — nous l'espérons... avec un de ces appareils qu'on sait fabriquer maintenant, vous pourrez encore monter à cheval.

— Dieu soit loué! répondit ce saint, et il sourit à ceux qui, lui laissant la vie, l'avaient laissé vivant pour le devoir.

Le village n'était plus qu'un hôpital, mais sans gardes-malades;

les gens avaient fui, cherchant leur propre nourriture. Pour découvrir des alimens, il fallait réquisitionner très loin; après des courses de cinquante kilomètres, on ramenait un mouton, une vache. Au milieu de cette pauvreté, les Prussiens avaient reparu en maîtres et fait mine de tout enlever.

— Monsieur le curé, disait un chef d'escadrons, vous me donnerez 100 kilogrammes de pain, 100 livres de viande, une barrique de vin...

— Oui, monsieur, consentait humblement le prêtre, craignant que ses blessés ne vinssent à souffrir d'une réponse plus fière. Il se soumettait donc; mais, en reconduisant l'hôte exigeant, il lui fit traverser la chambre où les malades se débattaient contre la fièvre et contre la faim; il les lui fit voir, gisant si pâles sur leurs paillasses et tournant vers lui leurs yeux puissans qui prenaient l'âme; il l'obligea à franchir, à compter, d'abord ceux qui agonisaient là, dans la salle commune, puis dans le corridor, les presque guéris, et, dans la cour, les tout à fait morts. Alors, devant la pitié que c'était par tout le presbytère, l'Allemand n'y tint plus; il s'en alla en cachant ses larmes :

— Gardez votre viande, disait-il, gardez votre vin... Mes hommes boiront de l'eau...

Tout en continuant ce récit, le curé se lève, et, la main sur mon épaule, il me conduit dans la sacristie, puis dans l'église, pleine de lumière mourante et de silence. Au fond du chœur, deux grands reflets noirs, carrés, dessinent ces plaques de marbre où sont inscrits les noms des victimes; le prêtre allume un tout petit cierge, grand comme une bougie, et je cherche lesquels, de ce martyrologe, appartenaient à mon régiment. Puis nous descendons sous la crypte; un mur nous sépare de l'ossuaire, mais une petite lucarne que ferme une vitre donne jour sur ce néant. Sonis dort à côté dans sa tombe, eux dorment là; et ce serait une bien grande tristesse s'il ne restait d'eux que ceci et si nous, soldats, ne les portions pas bien vivans dans nos cœurs. Des poussières dansent au-dessus de ces débris, à travers un rayon de soleil; ce sont les atomes mêmes que Lucrèce voit tomber dans l'éther d'une chute éternelle : ils font et défont aveuglément le monde. Un peu de clarté caresse ces tibias et ces fémurs, clarté rêveuse et limbique, jour non destiné aux yeux de l'homme, mais propre aux œuvres obscures de la matière livrée à sa mécanique seule, et séparée des forces vitales...

Le curé poursuit, et je me force à lui répondre. Mais taisons-nous plutôt, puisque voilà de la poudre humaine, et tant de débris sur si peu d'espace, et tous ces crânes vides que les hasards de la bataille ont si bien mêlés dans cette urne de mort. Puis,

adieu à ces riens qui furent des hommes, adieu à ce gardien qui veille sur cette église, et sur ces souvenirs : moi je m'en vais, ayant ailleurs un autre devoir dont je sens mieux maintenant l'attache et l'attrait.

Long retour, car vers neuf heures, sur la lisière de la forêt, mon cheval tombe boiteux, et j'achève au pas, dans l'ombre, ce triste pèlerinage. Je suis une allée rectiligne, indéfinie ; des ronds-points l'interrompent, que je traverse diamétralement pour reprendre, au bord opposé du cercle, mon imperturbable direction. Tout d'un coup, une éclaircie grisâtre s'ouvre au bout de ce chemin noir ; j'entre dans une clairière et reconnais cette extrême région du polygone vouée aux ravages des projectiles. C'est toute la portée du canon qu'il me reste à parcourir : l'observatoire du colonel, la batterie de siège... Ces objets se dressent l'un après l'autre sur mon horizon, et je m'approche lentement d'eux, qui semblent ne pas vouloir s'approcher de moi. Puis c'est le camp et son aspect sévère, et toute cette ordonnance où je retrouve comme la règle de ma propre vie.

Une bougie qui veille sous ma tente l'imprègne de lumière diffuse, mon bon serviteur Audant, assis devant ma table, m'attend en lisant *le Petit Journal*. Il me dit les nouvelles du jour : « Une lettre de Paris... Il est venu un lieutenant du 32e qui a demandé à voir mon lieutenant. » Enfin, un aujourd'hui tout pareil à hier, tout pareil à demain ; et je devrais me coucher bien tranquille, étant si fatigué ; pourtant ce papier bleu qui m'arrive de Paris m'agace et m'inquiète, car j'étais à mille lieues de la capitale, et je n'avais nul besoin que ce petit texte poli, joli, littéraire, aiguisé m'y ramenât. Surtout que me veut cette glose, si lisible entre les lignes : les salons, les journaux, les échos, le roman d'analyse, et ce qu'on nomme le monde : cravates, poignées de main, sourires, enfin tout ce mensonge dans lequel nous vivons? « Tarte à la crème, cher monsieur,... surtout ne nous obligez pas à penser. » C'est le conseil universel, et qui veut s'y conformer fait fortune. Mais moi, qui suis un ouvrier, et qui, semant la parole, voudrais récolter l'action, je m'en vais brûler ce papier comme on brûle de l'ivraie. La flamme de ma bougie le gagne et s'étend sur lui d'un angle à l'autre ; il éclaire autour de moi toute ma pauvreté : puis, cela s'éteint et cela tombe...

Une flambée d'une minute, un peu de cendre qu'emporte le vent, n'est-ce pas le symbole même de la vie ? Soixante années, soixante misérables révolutions de la terre autour du soleil, voilà toute notre part dans la durée : que pourrions-nous fonder, que prétendrions-nous seulement connaître, durant ce risible espace de temps ? Au surplus, que d'erreurs, que de misères écour-

tent encore ce répit si court ; surtout que de méprises, et combien de nous se déçoivent eux-mêmes, qui se disent trompés par autrui ? Enfin quelle douleur de sentir tout autour de nous cette chute abondante des existences, chute si dense, suivie de tant de larmes, et que ne saurait réparer, pour ceux qui vieillissent, la poussée des générations nouvelles... Vraiment, il y a apparence que l'homme soit en exil sur la terre, et qu'il faille chercher dans l'au-delà, dans l'au-dessus, le règlement de tant d'injustices et la consolation de tant de tristesses. Lieu sublime, temps serein, où Dieu ménagerait le rendez-vous de ceux qui se sont aimés : Sonis a pu croire encore à ce rêve religieux. Mais moi, soldat de la fin du siècle, soldat sans foi, sans espérance, sinon sans charité, je n'ai de recours qu'aux hommes ; je vais à eux pour me consoler de moi ; je m'en vais dans cette solitude, je retourne à ces chagrins du soir, cuisans comme le remords, subits comme la peur ; j'écoute ces voix de la terre qui ne me parlent que la nuit. La forêt frissonne, les étoiles se noient sous des nuages, les formes des arbres s'épanouissent, tremblantes, dans un ciel tourmenté. Hélas ! quelle nuit sombre, hélas ! comme je suis seul ! Il semble qu'on te heurte partout du front, Inconnaissable qui es Dieu, Bouddha sinistre à qui nul bonze ne saurait faire l'ouverture des yeux, et qui ne vois pas, qui n'entends pas, qui ne réponds pas même quand nous te parlons du devoir ; je te sens vraiment là qui recules tandis que je marche, comme tu fuis et t'enveloppes dans ta robe de matière à mesure que la science progresse vers toi. Heureux Sonis ! *Son âme n'était pas où était son corps...* il montait au paradis dans l'assomption de la douleur, il marchait parmi les délices vers un trône ceint d'éblouissances ; et de pures faces d'anges lui souriaient, exemptes de la sueur du front, vierges de tous les stigmates qu'inflige à la figure humaine le travail obscur, le travail pesant, le travail forcé. Vision tentante ! et quel homme ne voudrait affranchir son âme entravée au poids de son corps, si contrainte, si terrassée ; qui n'a désiré s'échapper vers un monde plus juste, penser des idées plus douces, aimer des créatures plus belles ?...

Je m'avance davantage, et, changeant de lieu, je ne fais que changer d'inquiétude. Pourtant, quel instinct m'amène à cette allée le long de laquelle sont rangés *les miens ;* ils sont couchés là-dessous, suivant les rayons de ces cercles, pieds au mât, tête au bord ; ils dorment et mêlent en un vaste bruit le souffle de leurs poitrines et le battement de leurs cœurs. Voici la poignée d'hommes que demain peut-être je mènerai à la bataille. Et alors... *ils feront leur devoir parce que je serai là...* Cette idée m'est entrée une fois au cœur et elle n'en peut plus sortir ; idée eni-

vrante, idée impérative, et qui, entre la guerre lointaine dans le passé et la guerre lointaine dans l'avenir, impose justement cette tâche de connaître et d'enseigner la guerre. La lire dans les livres, la lire sur le terrain, orienter vers elle cette instruction professionnelle que réclament incessamment des soldats nouveaux, monter sans se lasser cette garde intelligente, cette garde active, autour du trésor nommé *France*. Qui dira que ce n'est point un beau rôle? Et quand a-t-il été plus beau qu'aujourd'hui? Les officiers d'Europe peuvent nous l'envier; ils voudraient bien en commander, des soldats français; mais ils n'auront pas cet honneur, non vraiment, aussi longtemps qu'il existera des officiers français, et que ceux-là porteront la patrie au cœur et le fer à la main. Volontaires de 1793, mobiles de 1870, et toutes ces foules armées dont la valeur douteuse s'apprécie au taux des différens partis, nous savons ce qu'il faut penser d'elles et combien il faut les plaindre : ces malheureuses troupes n'avaient pas d'officiers. Aussi nous qui travaillerons peut-être à des résultats plus décisifs, nous qui ne combattrons que dans des luttes suprêmes, avons-nous de quoi occuper nos esprits et hausser nos volontés. Et quand même nous devrions attendre jusqu'à la vieillesse une heure de danger, une heure de gloire, qui, peut-être, ne sonnera pas, nous aurons du moins goûté la joie du monde la plus douce, qui est d'aimer sa vie, et fait la seule besogne qui vaille : donné l'exemple. Cette jeunesse que nous recevons et rendons sans cesse aura fui par cette armée réservoir dont l'officier est comme l'ajutage. Mais elle sortira de là dans une certaine direction et sous pression, elle saura où elle va et pourquoi on la mène; elle aura compris la patrie; mieux encore, elle l'aura connue. Ainsi ces soldats seront devenus des citoyens; ils auront appris la dignité d'être homme, de relever la tête, de marcher dans un corps vertical; et, bien loin de s'affaisser sur eux-mêmes comme des rachitiques, ils pourront agir, vouloir, persévérer dans les choses résolues, répondre pour les choses accomplies.

Voilà l'œuvre. Quant à la récompense, je sais bien qu'on gagne peu à être un homme d'honneur dans un siècle de marchands. Mais que m'importe à moi : j'aurai aimé. Ceux qui ont choisi la meilleure part désirent seulement qu'elle ne leur soit point enlevée; leur joie sera en eux-mêmes; ils la découvriront toujours inaltérée sous leurs chagrins d'un jour ou sous leurs doutes d'un soir. Car à s'en aller ainsi, cherchant la paix, doutant entre ciel et terre, on retrouve au moins sa conscience; l'essentiel est qu'elle soit blanche et qu'on puisse se regarder sans rougir de soi.

ART ROË.

# LA FRANCE ET L'EUROPE

## APRÈS 1815 (1)

I. — QUELS FURENT LES VAINCUS EN 1815

En 1815, il y eut en réalité deux vaincus : la France et les peuples qu'elle avait affranchis des servitudes féodales ou théocratiques. La France fut mutilée : on lui enleva ses frontières naturelles du côté des Alpes et du Rhin ; on l'enferma dans une prison géographique gardée de tous les côtés par des sbires dont on était sûr, le roi de Piémont, la Prusse, la Confédération germanique ; on créa expressément contre elle un État nouveau, tête de pont de la coalition, dans lequel deux millions de Hollandais furent placés sur la tête de quatre millions de Belges, et que le besoin de protection devait rendre l'allié naturel de l'Angleterre et de la Prusse (2) ; une ligne redoutable de forteresses protégea le nouveau royaume sous la surveillance des coalisés, Tournai, Mons, Charleroi, Namur, Liège, Luxembourg, Philippeville, Mariembourg, Bouillon ; on détruisit les fortifications de Huningue ; les Napoléons, dont on redoutait l'ardeur martiale, furent déclarés exclus à perpétuité du pouvoir suprême ; une formidable armée resta groupée autour de nous : l'Autriche et la Prusse en formaient l'avant-garde, l'une en Italie, l'autre sur le Rhin ; la

(1) Sous le titre de *l'Empire libéral, Études, Récits, Souvenirs,* M. Émile Ollivier va faire prochainement paraître, à la librairie Garnier, le premier volume d'un ouvrage qui jettera sur plus d'un point de l'histoire contemporaine une lumière inattendue. Nous devons à l'obligeance de l'auteur d'en pouvoir détacher l'important fragment qui suit.

(2) L'Angleterre avait gagné à cette création de conserver, en échange des Pays-Bas annexés à la Hollande, la colonie du Cap et quelques autres territoires sur les côtes du Malabar et de la Guyane.

Russie et l'Angleterre en constituaient le centre et la réserve sur le continent et sur les mers.

Les peuples n'avaient pas été mieux traités. Ils furent muselés, trahis, remis sous le joug despotique dont nous les avions à peine émancipés et, sauf en Pologne, on ne tint aucun compte des promesses de liberté qu'on leur avait prodiguées pour les soulever contre leurs véritables libérateurs. L'Italie, dépecée avec autant de désinvolture qu'une *terra incognita* qui n'a jamais été habitée, resta divisée en sept États nominalement indépendans. La République de Gênes détruite appartint au roi de Piémont devenu par là duc de Gênes. La Lombardie et la Vénétie, condamnées à oublier qu'elles étaient italiennes, entrèrent parmi les provinces de l'empereur d'Autriche.

L'indépendance des États non annexés à l'Autriche avait été aussitôt détruite que reconnue. Le roi de Naples, les ducs de Parme et de Modène s'obligèrent par des traités (12 juin 1815) à n'introduire dans leurs États aucune modification constitutionnelle inconciliable, soit avec les antiques institutions monarchiques, soit avec les principes adoptés par l'empereur d'Autriche dans le gouvernement de ses provinces italiennes. Ils s'engagèrent en outre à dénoncer à Vienne les menées dont ils pourraient avoir connaissance contre le repos de la péninsule et à fournir un subside en cas de guerre (25000 hommes, puis 12000 Naples, 6000 la Toscane). A la domination française, apprentissage de liberté, succédait la domination autrichienne, pure servitude.

L'Autriche aurait voulu prendre au Piémont le Haut Novarais et Alexandrie, à Rome les Légations. « Ils sont comme la glu, écrivait Charles-Félix à son frère Victor-Emmanuel, dont on ne peut jamais se nettoyer bien les doigts une fois qu'on l'a touchée. » A défaut d'une annexion, elle eût voulu au moins soumettre le Piémont et Rome à la subordination déjà obtenue de cinq des principautés indépendantes d'Italie. Ni le Piémont ni Rome n'y consentirent. Le roi Victor-Emmanuel refusa de se lier exclusivement avec aucun de ses deux puissans voisins, « afin de rester libre de se rapprocher de l'un ou de l'autre suivant son intérêt. » Consalvi, au nom de Pie VII, dit « que le Saint-Siège refusait de participer à une ligue de nature à l'entraîner à une guerre contre une puissance quelconque. » L'Autriche eût poussé l'insistance jusqu'à l'emploi de la force, si Alexandre n'avait défendu le Piémont et Rome à épée tirée (*a spada tratta*), déclarant à Metternich qu'une alliance spéciale avec le roi de Piémont serait la violation des engagemens contractés envers la Russie, puisque la quadruple alliance excluait tout traité particulier.

En Allemagne, aucune domination étrangère n'avait été intro-

duite. L'Autriche, la Prusse, pour toutes celles de leurs possessions ayant autrefois appartenu à l'empire germanique, le roi de Danemark pour le duché de Holstein, le roi des Pays-Bas pour le grand-duché du Luxembourg, établirent entre eux une confédération perpétuelle, dont les affaires étaient confiées à une réunion de plénipotentiaires, la Diète, siégeant à Francfort sous la présidence de l'Autriche.

Les confédérés s'engagèrent d'abord à se garantir mutuellement celles de leurs possessions comprises dans cette union, à défendre chaque État, à ne point poursuivre les différends nés entre eux par la force des armes, à les soumettre à la Diète, qui les concilierait par voie de médiation ou les trancherait par voie de jugement austrégal. Les dix-sept voix des assemblées ordinaires qui réglaient les affaires courantes à la pluralité absolue, comme les soixante-neuf des assemblées générales qui statuaient sur les lois fondamentales et sur les arrangemens d'intérêt commun à la majorité des deux tiers, étaient réparties de telle sorte entre les divers États que toute action résolue, dès que l'Autriche et la Prusse ne s'accordaient pas, devenait absolument impossible. Cette charte de la Confédération faisait partie intégrante de l'arrangement international général. Elle ne donnait, ne garantissait, n'annonçait aucune liberté. Le mécanisme en paraissait combiné de manière à permettre à l'esprit rétrograde de les refuser toutes.

Les patriotes allemands, aussi désolés que les Italiens, n'avaient pas assez d'invectives contre le « misérable marais » auquel aboutissait à Francfort l'élan de 1813. Ils considéraient la constitution fédérale comme une anarchie organisée, comme la débilitation intérieure et extérieure de leur patrie. Stein, qui, pour la cause nationale, avait enduré l'exil, la prison, la confiscation, était désespéré ; le futur empereur d'Allemagne, le prince Guillaume, écrivait : « Si la nation avait su qu'après avoir atteint un tel degré de gloire, de prestige et d'éclat, il ne resterait plus qu'un souvenir sans aucune réalité, qui aurait voulu alors tout sacrifier pour obtenir un pareil résultat ? »

La plainte universelle recueillie par Joseph de Maistre se traduisait en accens pathétiques dans ses lettres : « Jamais les nations n'ont été plus méprisées, foulées aux pieds d'une manière plus irritante pour elles. C'est une semence éternelle de guerres et de haines tant qu'il y aura une conscience parmi les hommes (29 mars 1815). Il n'y a plus d'équilibre ni de liberté politique en Europe (1^er^ février 1816). C'est une chose horrible que les politiques les plus sages se trouvent conduits à désirer de nouveaux troubles, et cependant on en est là (10 février 1816). »

II. — LES RACES LATINES : L'ITALIE, L'ESPAGNE

Dans une telle situation, supposez la France douée du tempérament d'égoïsme, de calcul, et de cupidité d'une Prusse, elle se fût résignée à la défaite des autres et n'eût songé qu'à se relever de la sienne ; elle eût laissé les Allemands joués, les Italiens et les Slaves opprimés, se débattre avec leurs rois despotiques, et elle n'eût pensé qu'à étendre, puis à fermer ses frontières ouvertes ; elle n'eût pas prêté l'oreille à la plainte des malheureux de l'Europe, elle n'eût été attentive qu'aux intérêts prochains de son ambition ; elle n'eût regardé au dehors de son territoire que pour chercher des alliés disposés à aider une entreprise de revanche : elle les eût trouvés.

Elle ne se serait pas arrêtée un instant à la chimère de l'union nécessaire des races latines. Ceux qui parlent des idiomes dérivés du latin ne sont pas des Latins. La langue n'est pas l'indice certain de la race. Ainsi « les Anglais qu'on appelle Anglo-Saxons à cause de leur idiome, sont un mélange très varié, où le primitif fond breton est bien fort, et plus fort encore un élément dont on ne parle pas, les immenses émigrations de la Flandre industrielle de 1200 à 1500, les émigrations hollandaises des XVII[e] et XVIII[e] siècles (1) ». De même les Français en très grande majorité sont des Celtes avec peu d'élémens romains ; jusque dans la portion la plus méridionale, au-dessous de la surface romaine, persiste le fond autochtone modifié par la culture phénicienne et ionienne. L'Espagnol est un Ibère, un Maure, un Vandale, un Carthaginois autant qu'un Latin. L'alliance ne s'impose pas aux Italiens, aux Espagnols, aux Français, en vertu de la race : entre eux comme entre tous les autres peuples, elle ne saurait naître que des convenances politiques et de la communauté des desseins.

Quelle convenance nous eût alors rapprochés de l'Italie ? quel dessein pouvions-nous poursuivre en commun ? Réduite à la vie des molles voluptés, simple province autrichienne, riche en policiers et en gendarmes, pauvre en soldats, que pouvait-elle nous donner, si ce n'est, avec les enchantemens mélodieux de son Cimarosa ou de son Rossini, les jours faciles et sourians de ses villes, les mélancolies augustes de ses ruines, triomphantes, dans ses champs et sur ses collines de la féroce activité de renouvellement de la nature. Ceux qui se souvenaient des destinées antiques ou qui en rêvaient de nouvelles cherchaient qui viendrait les délivrer ; ils attendaient de l'aide et n'en pouvaient offrir à personne.

(1) Michelet, *la France devant l'Europe*, 1870, ch. XI.

Autre était la situation de l'Espagne : elle formait une unité vigoureuse, indépendante, vaillante. Tant qu'elle avait possédé les Pays-Bas, elle était notre rivale, nécessairement unie aux Allemands. Depuis que la guerre de la Succession lui avait enlevé cette annexe éloignée, aucun intérêt ne la condamnait plus à nous être hostile et à demeurer inféodée à l'Allemagne. L'amitié avec nous paraissait au contraire une des sagesses de sa conduite, et nos rivaux, se rappelant quel boulet elle avait été à nos pieds, devaient craindre que désormais cette amitié ne devînt trop étroite. Mais après 1815, encore épuisée et frémissante de sa lutte contre Napoléon Ier, à la veille de s'enfoncer dans des dissensions civiles exténuantes, elle n'avait rien à nous donner.

Il ne fallait pas non plus s'occuper de la Confédération germanique. Organisée pour la défensive et l'immobilité, semblable à un lourd carrosse antique, elle était incapable de se mouvoir, tant que la Prusse et l'Autriche ne la traînaient pas en avant.

### III. — LA PRUSSE

Il est à peine nécessaire d'expliquer que, de la Prusse nous avions moins d'assistance à espérer que de l'Italie, de l'Espagne, de la Confédération germanique. Étendue sur une ligne immense depuis le Niémen jusqu'à la Meuse, coupée en deux parties réunies seulement par un fil allongé, moitié allemande, moitié slave, condamnée à une perpétuelle inquiétude d'agrandissement pour réunir ses membres disjoints, à un effort militaire incessant pour procurer à son corps la force de supporter une armure trop pesante, patiente, sérieuse, appliquée, économe, savante, intrépide, mais outrecuidante, malapprise, sans générosité ni bonne foi, véritable nation de proie, non contente de broyer en ses serres cruelles un lambeau de Pologne, guettant de son aire le territoire à conquérir ou à dépecer, le voisin à assaillir, la Prusse, telle que les traités de Vienne l'avaient rétablie, était vouée à nous être organiquement ennemie.

L'ancienne politique française, sauf au moment de la guerre de Sept Ans, plaçait l'alliance prussienne parmi ses maximes d'État. « L'affermissement de ce royaume, était-il dit dans un mémoire lu au conseil des ministres de France le 8 mai 1763, n'est pas pour nous faire ombrage. Il ne peut effrayer que la Russie. » Cette considération avait rendu le cabinet de Versailles indifférent au premier partage de la Pologne. « Ce démembrement, disait le même mémoire, serait contraire aux intérêts de l'Autriche et de la Porte ottomane; mais s'il arrivait qu'une indifférence mal entendue de leur part les empêchât d'y mettre obstacle, il ne paraît pas que la

France dût s'en alarmer. Le concert établi récemment entre le roi de Prusse et la Russie, pour leur agrandissement respectif, ne peut être de longue durée. Cet agrandissement même, en les rendant plus voisins, les rendrait aussi plus redoutables l'un à l'autre, il sèmerait la jalousie entre eux; la jalousie dégénère bientôt en inimitié. »

La Prusse de son côté ne nourrissait pas d'antipathie systématique contre nous. Occupée à faire front contre l'Autriche, à devenir à sa place la maîtresse de l'Allemagne, elle nous considérait comme son auxiliaire dans cette œuvre d'affaiblissement de la domination des Habsbourg.

Mirabeau et Sieyès, depuis la Révolution, avaient adopté les sentimens des hommes d'État de l'ancien régime. Napoléon, avant Iéna, pensa à poser la couronne de Pologne sur la tête du roi de Prusse; son esprit fut même hanté de l'idée de substituer à l'empire germanique deux confédérations, l'une du Midi, protégée par lui, l'autre du Nord, à la tête de laquelle serait placée la Prusse.

La Prusse rompit elle-même cette tradition de bonne volonté et d'amitié. La Révolution cependant n'avait pas commis contre elle la faute qu'avait pu nous reprocher Frédéric, de nous être unis à ses ennemis. C'est elle qui s'était coalisée avec les nôtres en 1792; c'est elle qui nous avait provoqués en 1806. Avant Iéna, les Français étaient insultés dans les rues de Berlin par la populace; les gendarmes de la garde noble portaient la jactance jusqu'à aiguiser leurs sabres sur les degrés en pierre de l'hôtel de notre ambassadeur.

Le châtiment les irrita d'autant plus qu'ils l'avaient mérité, et ils se montrèrent d'autant plus atroces dans leur victoire qu'ils ne l'espéraient pas. Exactions, pillages, dévastations, cruautés, ils ne nous épargnèrent rien. On eut grand'peine à empêcher Blücher de saccager Paris ou tout au moins de faire sauter le pont d'Iéna. Gneisenau parlait de fusiller Napoléon parce qu'il avait ruiné la noblesse prussienne. Le chancelier Hardenberg prépara méthodiquement notre morcellement (1). N'ayant pu l'opérer à son gré, il accepta de poster la Prusse sur la rive gauche du Rhin en sentinelle d'avant-garde, avec la charge de nous contenir et l'arrière-pensée de nous reprendre à l'occasion la Lorraine et l'Alsace arrachées de ses griffes par les alliés (2).

(1) V. Pozzo di Borgo à Nesselrode, 2, 3, 9 juillet, 28 octobre, 23 novembre.

(2) Le journal semi-officiel de Hambourg (15 mai) annonçait l'intention qui s'est réalisée en 1870 : « Un sentiment intérieur dit aux Allemands que la dernière guerre (celle qui de 1789 s'étendit jusqu'à 1814) contre les Français n'a pas été entièrement terminée, et que le traité de Paris a laissé plusieurs points qui ne peuvent être déci-

Jusque-là l'Allemagne avait été comme une majestueuse cathédrale, ornée de poétiques autels sur lesquels brûlaient les lumières sacrées dans des lampes d'or. La Prusse s'appliqua à la transformer en une gigantesque caserne dans laquelle le bruit des clairons et le pas cadencé des soldats couvriraient les hymnes de l'Idéal; elle l'amena à désavouer les sentimens d'amour de l'humanité, de fraternité universelle, professés avec tant de génie par les Lessing, les Herder, les Gœthe, les Schiller, les Jean-Paul.

De ce côté, il n'y avait qu'à se souvenir et à veiller.

### IV. — L'ANGLETERRE

A défaut de la Prusse pouvions-nous compter sur la bonne volonté de l'Angleterre? La nation de Wilberforce, de Fox, de Cobden n'est pas une nation de proie. Elle a des ruses et des duretés, mais aussi des loyautés et des désintéressemens. Dans sa vie publique comme dans l'œuvre de son Shakspeare, la grossièreté de Falstaff, l'astuce d'Antoine coudoient l'idéalité d'Hamlet et les suavités de Desdémone, d'Imogène et de Viola. On la dirait exclusivement occupée du développement de son trafic; cependant les mobiles élevés de la religion se mêlent toujours plus ou moins à ses actes, les ennoblissent et les déterminent. Quand elle a écouté pendant longtemps, en un silence semblable à l'adhésion, ses hommes d'État lui répétant que l'intérêt doit être la seule règle de la politique, tout à coup, par un mouvement indomptable de conscience, elle secoue ces axiomes de chancellerie et, de sa voix qui arrive jusqu'aux extrémités de l'Univers, elle proclame les droits imprescriptibles de l'humanité, proteste contre les actes injustes, flétrit les oppressions, siffle les bourreaux ou les tyrans. La nation qui a consacré tant de bonne volonté et tant de millions, une aussi persistante ardeur à l'abolition de l'esclavage, quoi qu'en disent ceux qui parfois la représentent si mal, n'a pas le calcul pour unique inspiration de ses sentimens et pour règle exclusive de ses actes. La France lui a rendu cet hommage dans les instructions de Louis XVIII à ses plénipotentiaires

dés que par une nouvelle lutte entre les deux nations. Parmi ces points est la possession de l'Alsace et de la Lorraine, laissée aux Français. Cette possession restera toujours la cause principale et éternelle d'une guerre nationale contre la France. Cette cause, d'autant plus importante qu'elle est le vrai contrepoison contre le désir mal éteint en France de s'emparer de la rive gauche du Rhin, existe non seulement contre Napoléon, mais contre tout gouvernement fort qui s'établirait en France. L'Allemagne n'a pas encore conquis ses frontières; elle n'a pas encore obtenu l'unité ferme et intime si nécessaire à sa tranquillité et à son bonheur futur. Ce sont ces deux choses qui animent les Allemands à une nouvelle lutte. Ce que nous exigeons de la France, nous ne l'exigeons pas comme Prussiens, comme Bavarois, comme Saxons, etc., mais comme Allemands et pour le bien de l'Allemagne entière. »

de Vienne : après avoir indiqué l'importance capitale du concours de l'Angleterre dans les questions auxquelles nous sommes intéressés, il indique que le moyen efficace de l'obtenir est de seconder sa passion philanthropique contre la traite.

Même quand elle n'a pas été le serviteur scrupuleux du droit, l'Angleterre a eu un don précieux, son privilège en quelque sorte exclusif, elle a été le maître de la raison en politique : elle en a tenu école au profit des nations et mérité par là le respect de tout être pensant, quelle que soit sa patrie. De même que ses députés siègent au parlement le chapeau sur la tête, son peuple de complexion véhémente applaudit parfois avec complaisance aux excitations violentes et ne se défend pas dans ses démonstrations publiques d'une certaine brutalité extravagante de sentimens; toutefois, au moment d'agir, il se calme et revient habituellement au bon sens pratique ; il garde le respect et le sérieux, — accord tout naturel, le sérieux n'étant que le respect de soi-même.

Cette sagesse est le fruit de la méthode à laquelle l'esprit anglais s'est depuis longtemps façonné, méthode bien différente de la nôtre. Nous commençons presque toujours par poser *a priori* un principe abstrait, une hypothèse à la façon de la théologie, un axiome à la manière des mathématiques. Nous l'admettons comme un point de départ indiscutable, puis, par une série serrée de syllogismes, nous descendons de conséquences en conséquences, par voie de déduction, de l'abstrait au concret, du général au particulier, de l'idée à l'acte. Les faits s'accommodent comme ils peuvent à ce travail de logique : nous ne les avons pas consultés.

L'Anglais procède autrement. Il débute par l'observation des faits : lorsqu'il les a notés, définis, analysés, classés, il s'élève, par la montée lente et patiente de la recherche inductive, du concret à l'abstrait, du particulier au général, des faits aux principes qui en sont le résultat et le résumé, principes transitoires eux-mêmes, contingens, toujours revisables d'après des observations mieux conduites. Cette manière de chercher le vrai a du terre à terre; elle ne prête pas aux phrases brillantes, mais elle préserve de l'à-peu-près, ce fléau de l'esprit; elle n'ouvre pas les ailes de l'imagination, mais elle ne les expose pas à fondre au soleil; elle n'arrive pas aux visions prophétiques, mais elle établit en une solide assiette et préserve des déceptions. Les faits se vengent de ceux qui les dédaignent en renversant leurs superbes abstractions.

Précisément parce que trop souvent la France se plaît à cheminer à travers les hypothèses risquées, les théories abstraites, une alliance entre les deux pays eût produit des résultats merveilleux. C'eût été un spectacle à ravir les esprits, la véritable fête civilisatrice du genre humain. Nous nous serions réciproquement

complétés : nous leur eussions donné plus d'horizon, ils nous auraient appris plus de prudence; nous les eussions associés aux spontanéités de nos divinations, ils nous auraient fait participer aux maturités de leur expérience. Un tel accord eût constitué, les Russes s'en rendaient compte (1), la plus formidable des puissances.

Notre grand Henri IV avait conçu ce rêve. Il voulait s'entendre avec celle qu'il appelait « la grande et généreuse Élisabeth, sa singulière et parfaite amie, un second moi-même. » Unis ensemble, ils auraient refréné les avidités insatiables de la maison d'Autriche, mis en liberté ceux qui subissaient sa tyrannie, — l'Empire, les Pays-Bas, la Bohême, la Hongrie, la Suisse, — établi sur les débris de sa domination une république très chrétienne toujours en paix avec elle-même, composée de royaumes d'une même grandeur tant en étendue de pays qu'en richesse et puissance, commerçant librement entre eux, et dans lesquels les trois religions, la catholique, la luthérienne et la calviniste, vivraient sans entrer en contentions ni user de violence pour se détruire réciproquement. Sully se montrait quelque peu sceptique : « Je crains, disait-il, de ne pouvoir vous conseiller de faire un solide fondement sur de telles amitiés et y bâtir votre grandeur et la sûreté de votre État. » Henri IV persista néanmoins, et lorsque la mort d'Élisabeth eut mis son projet à néant, il lui sembla « que par cette mort désastreuse et prématurée fussent mortes toutes ses affections aux choses grandes. »

La Révolution française offrit son amitié à l'Angleterre avec autant d'ardeur que l'avait fait Henri IV. Ses principes de liberté étaient ceux que l'Angleterre pratiquait depuis longtemps; tous ses meneurs connaissaient la langue anglaise, que le XVII[e] siècle avait à peu près ignorée; un des premiers mots de Mirabeau sur la politique étrangère fut un appel à l'amitié anglaise (2).

Le ministre important en Angleterre, Pitt, n'éprouvait aucune animosité contre la France. Lors de la négociation du traité de commerce sous Louis XVI (1788), un orateur ayant dit : « La France est naturellement l'ennemi politique de la Grande-Bretagne », Pitt n'admit pas l'axiome : « Mon esprit se refuse à cette assertion comme à quelque chose de monstrueux et d'impossible. C'est une faiblesse et un enfantillage de supposer qu'une nation puisse être à jamais l'ennemie d'une autre. La mauvaise humeur

(1) Jomini.

(2) 25 août 1790 : « Il n'est pas notre ennemi, le peuple qu'une insidieuse politique nous avait représenté jusqu'ici comme notre rival, celui dont nous avons suivi les traces, dont les grands exemples nous ont aidés à conquérir la liberté, dont tant de nouveaux motifs nous rapprochent. »

occasionnée par notre intervention en faveur des colonies américaines était dissipée, car, loin de nuire au commerce anglais, cette émancipation avait procuré à l'ancienne métropole un surprenant essor de prospérité. D'ailleurs la plupart des hommes d'État anglais avaient reconnu la légitimité des griefs des colons. A aucun moment une alliance, à ne considérer que les choses en elles-mêmes, ne parut plus facile à nouer.

Par malheur le roi George III, prince borné, ignare, despote, superstitieux, nous détestait avec d'autant plus de ténacité qu'il ne nous connaissait pas du tout. Un secours puissant vint le confirmer dans ses malveillances. L'homme d'État, alors une des autorités les plus reconnues par la transcendance du savoir, l'éloquence et la puissance de l'esprit, Edmond Burke, affaissé par la perte d'un fils unique, l'esprit fatigué par une vie de travail, accueillit notre mouvement de 1789, qui aurait dû l'enthousiasmer, par un véritable accès de frénésie maladive. Dès la Constituante, alors que la période des crimes n'avait pas commencé, il publia contre la Révolution française des réflexions indignes de son génie, d'un véritable fou. Il rompit son amitié avec Fox qui refusa de s'associer à ses diatribes.

Encouragé dans ses sentimens personnels par ces attaques véhémentes, le roi se prononça ouvertement contre la Révolution. Après le 10 août, dès que la République eut été proclamée, il rappela son ambassadeur de Paris. Or, dans le traité de 1786, qui réglait les relations des deux pays, il avait été stipulé « que le rappel ou le renvoi des ambassadeurs ou des plénipotentiaires respectifs serait considéré comme l'équivalent d'une déclaration de guerre. » Néanmoins le gouvernement de la République était tellement attaché à l'alliance, que, loin de répondre à cette rupture par des hostilités, il se mit presque à genoux pour les empêcher (1). Son ambassadeur, maintenu malgré tout à Londres, se soumit bénévolement à toutes les humiliations, jusqu'à ne pas se blesser du renvoi sans réponse de deux de ses lettres et l'une par un simple commis du Foreign Office. Il ne partit que sur l'ordre brutal du gouvernement anglais, après l'exécution de Louis XVI. « Comme si ce n'était pas l'Angleterre qui, cent quarante ans auparavant, avait la première donné à l'Europe le spectacle d'un roi décapité et qui, dans sa vie historique, avait détrôné, banni, exécuté plus de rois que tout le reste de l'Europe (2). »

Pitt, par faiblesse envers la cour, s'associa à une politique qui n'était pas dans ses idées, et alors « commença la guerre la plus détestable, la plus injuste, la plus atroce que l'Angleterre

(1) Cobden, *1793 et 1853.*
(2) Cobden, *ibid.*

ait jamais faite contre aucun pays (1), » non par vengeance d'un grief personnel ou d'une offense, mais uniquement parce que, à son exemple, nous avions changé la forme de notre gouvernement et adopté des principes de liberté imités des siens. Lansdowne, Bedford, Lauderdale, Sheridan, Grey, Fox surtout, s'opposèrent en vain à cette iniquité. Tous nos orateurs, en acceptant la rupture à laquelle on les contraignait, en constatèrent le caractère défensif (2). « Il faut, je le dis hautement, avait dit Burke, je le dis avec le désir qu'on pèse mes paroles, il faut que la guerre soit longue (3). » Elle l'a été plus qu'il ne l'avait souhaité.

Après cette malheureuse expérience de la Révolution, au lendemain de Waterloo, était-il sensé de recommencer la tentative d'une alliance? Existait-il quelque chance de s'entendre avec les ministres qui tenaient enseveli vivant le héros de nos gloires dans une fosse de granit perdue au milieu des brumes de l'Océan? A tout autre qu'aux Bourbons cela eût été impossible. Mais le gouvernement qui avait envoyé à Sainte-Hélène le plus niais et le plus hostile des commissaires, Montchenu, ne devait pas être arrêté par des considérations sentimentales. Or, à ne consulter que nos intérêts, tels que le traité de Vienne les avait constitués, il n'y avait aucun obstacle insurmontable au rapprochement de la France et de l'Angleterre.

Dès que nous avions accepté de laisser entre les mains des Anglais Gibraltar, Malte, les îles Ioniennes, nos intérêts dans la Méditerranée devenaient identiques : détruire la piraterie des puissances barbaresques, assurer aux chrétiens de la Turquie le sort le moins mauvais. L'Égypte elle-même n'était pas de nature à nous diviser, pourvu que, renonçant les uns et les autres à dominer un pays capable de se gouverner lui-même, nous nous missions d'accord pour seconder la constitution sur le Nil d'une nationalité indépendante, neutre, sous la garantie de l'Europe. Ailleurs, à la condition du respect de la liberté des mers et de l'extension progressive de la facilité des échanges, des aspirations communes nous rapprochaient partout et ne nous divisaient nulle part. Ce que chacune des deux puissances gagnait dans le lointain Orient, en Afrique, en Océanie, constituait un accroissement du patrimoine général de la civilisation, non une appropria-

(1) Buckle, *Histoire de la civilisation en Angleterre*, t. II, ch. VII.

(2) « Les hostilités, dit le manifeste de Condorcet (20 avril 1792) ne sont que des actes de légitime défense. » — « Déclarer la guerre à l'Angleterre, disait Brissot (12 janvier 1793), c'est déclarer une guerre qu'elle a déjà commencée, et vous ne violez pas le principe que vous avez consacré et que tout peuple libre doit consacrer: de renoncer aux agressions et à la guerre offensive. »

(3) *Letters on a Regicide Peace.*

tion inquiétante de l'une d'elles. Nous ne nous heurtions sur aucun point du globe à l'une de ces situations réciproques qui créent les inimitiés naturelles, perpétuelles (1).

Le mécanisme politique anglais rend, il est vrai, difficile une entente permanente. C'est l'avantage, mais aussi l'inconvénient des gouvernemens parlementaires qu'ils ne sont pas enchaînés à une seule manière de voir : il y est toujours loisible de passer, par un changement de ministère, d'une conduite à une autre diamétralement opposée. Aussi est-il d'axiome dans la politique extérieure anglaise de ne conclure d'engagemens qu'en vue des circonstances présentes et de ne pas aliéner la liberté d'action de l'avenir, de telle sorte que d'elle on ne peut jamais ni tout craindre, ni tout espérer. Néanmoins cette mobilité théorique n'est pas telle que quelques traditions, reçues et transmises successivement par les partis les uns aux autres, ne demeurent supérieures aux changemens ministériels et ne leur survivent. Telle était la défense de Constantinople et de l'intégrité de l'empire ottoman; telle aurait pu devenir l'union avec la France.

L'obstacle ne venait pas d'une force invincible des choses et pas davantage de notre mauvais vouloir : il résultait d'une particularité de caractère du peuple britannique. Metternich, qui a vu de très près ses hommes d'État de tous les partis, a remarqué que leur défaut est d'être ignorans de ce qui n'est pas l'Angleterre (2). Clairvoyans sur ce qui se passe chez eux, ils ont la vue trouble dès qu'ils regardent au dehors, et cependant ils ont la passion de s'ériger en juges suprêmes des événemens qui se déroulent dans n'importe quel recoin du monde. Sur aucun peuple ils n'ont des préjugés plus injustes et des notions plus fausses que sur le peuple français (3). Quelques-uns de leurs observateurs de sang-froid nous jugent à peu près ce que nous sommes, et, avec Bacon « nous déclarent plus sages que nous ne le paraissons »; la grande majorité nous croit des fous toujours disposés aux aventures, des pirates le pistolet au poing, rêvant d'assaillir n'importe qui, n'importe où. D'une telle manière de voir, adoptée comme point de départ, leur esprit inductif arrive, de visions en visions, aux plus fantastiques terreurs et se maintient dans la plus incurable défiance. Ils se demandent à tout propos si nous n'allons pas débarquer à l'improviste sur leurs rivages.

(1) Cesare Balbo, *Speranze d'Italia*. Nuova appendice : « Non è tra Inghilterra e Francia niuna di quelle situazioni reciproche, le quali fanno le inimicizie naturali perpetue. »

(2) Metternich, *Mémoires*, t. VI, p. 358.

(3) Metternich, t. V, p. 62.

Cette disposition permanente venait d'être aggravée par les terribles malentendus de la longue guerre. Au lendemain de sa victoire, le ministère anglais, bien éloigné de songer à nous apaiser et à conquérir notre amitié, s'était donné la mission de devenir le geôlier de notre captivité territoriale, d'ameuter l'Europe à notre moindre mouvement. Pour mieux nous tenir garrottés, faisant de l'Autriche l'alliée dont elle a besoin sur le continent, elle avait identifié partout, surtout en Italie, ses intérêts avec ceux de la maison de Habsbourg. Bathurst recommandait au Piémont une union étroite avec l'Autriche. Castlereagh répondait aux députés lombards implorant sa protection : « S'il s'agissait de vous soustraire à un joug de fer tel qu'était celui de la France, je vous accorderais mon appui, mais vous n'avez rien de pareil à redouter du gouvernement paternel de l'Autriche. N'attendez donc rien de moi contre sa volonté; ce que je puis vous offrir c'est de travailler au bon accord avec elle (1). » En conséquence, il devint de maxime indiscutable à Londres et à Vienne que les intérêts de l'Angleterre et ceux de l'Autriche seraient désormais considérés comme solidaires, que leur accord était la préservation de la paix générale de l'Europe, la garantie de notre mutilation et des arrangemens territoriaux de Vienne, l'affermissement de l'Empire ottoman et du *statu quo* en Orient.

Plus tard il a existé une Angleterre libérale, celle de Canning et de Palmerston, avec laquelle nous avons pu souvent nous concerter, en Belgique, en Crimée, en Chine, en Italie. Il en est une autre en voie d'éclosion, celle de Cobden et de Bright, avec laquelle s'opéreront peut-être un jour des rapprochemens imprévus. De l'Angleterre de Wellington et de Castlereagh il était chimérique d'attendre quoi que ce fût pour notre relèvement national.

## V. — L'AUTRICHE

L'Autriche avait refusé de remplir contre nous en Belgique la mission que la Prusse avait acceptée sur le Rhin. Une contiguïté possible de territoire ne s'opposait donc pas à une alliance. Des difficultés d'une autre nature, également insurmontables, ne la permettaient pas.

La première est qu'il n'existe pas de peuple autrichien. L'Empire n'est qu'une agglomération de neuf nations diverses (2). Ces

(1) Nicomede Bianchi, *Storia documentata*, t. I, p. 22.

(2) Allemands, 10170000; Magyars, 6542000; Roumains, 2623000; Italiens, 755000; Celto-Slovaques, 7140000; Polonais, 3255000; Croato-Serbes, 2948000; Russes, 3158000; Slovènes, 1228000.

nations, aussi bien au sud qu'au nord de la Leitha, sont fort intéressantes. L'Allemand n'y a pas l'humeur âpre du Prussien, son caractère est formé de facilité et bonne grâce, le Hongrois présente le type accompli de la noblesse chevaleresque, de la vigueur politique, de l'intrépidité guerrière; les Bohémiens, les Tchèques, les Slaves s'y montrent comme partout charmans, fiers, généreux. Par malheur ces races juxtaposées par la conquête et non par une évolution nationale volontaire, sans autre lien que la personne du souverain, se supportaient mal. Les Magyars frémissaient sous le joug allemand; les Illyriens de la Croatie et de l'Esclavonie, les Roumains de la Transylvanie, les Tchèques du pays slovaque ne se trouvaient pas mieux sous la domination hongroise; les Polonais aspiraient à se réunir à leurs lambeaux russes et prussiens; les Italiens rêvaient de Rome. Nulle part l'élément allemand ne parvenait à soumettre à la culture et à l'ascendant germanique le monde slave compris dans son empire. Pour le Slave, l'Allemand, loin de devenir l'être supérieur qui civilise, était de plus en plus le *nemets*, le muet, le lourdaud qui opprime.

Faire coexister des peuples aussi divers en paix sous un même sceptre, tenir soumises une Hongrie et une Italie, n'était pas une affaire de peu d'importance. Il fallait en outre maintenir la prépondérance à la Diète, maîtriser les États du Sud, ne pas se laisser gagner la main par la Prusse. Ces tâches absorbaient toutes les forces de la monarchie. En restât-il quelques-unes de disponibles pour un allié, ce n'est pas à nous qu'on en eût accordé le profit, à nous qui, grâce à la Charte et au Code civil, représentions, même sous les Bourbons, un principe social fondamentalement antipathique à l'Autriche. Joignez à ces impossibilités l'ambiguïté, les tergiversations traditionnelles, l'égoïsme, la facilité à éluder les promesses, les liens étroits avec l'Angleterre.

Une objection plus forte encore que les précédentes naissait de l'incompatibilité d'une alliance sérieuse avec l'Autriche et de bons rapports avec la Russie. Redoutant les séductions du panslavisme moscovite sur ses Slaves mécontens, ne voulant pas exposer aux secousses d'un voisinage inquiétant son équilibre intérieur si difficile à maintenir, l'Autriche s'opposait à tout ce qui rapprocherait les Russes des Balkans, ou faciliterait leur accès à l'Adriatique; elle tenait autant que les Anglais à la clôture des détroits, odieuse aux Russes; elle convoitait la vallée inférieure du Danube que les Russes lui disputaient. Le préalable d'une alliance autrichienne était donc la renonciation à l'amitié russe. Cette renonciation était-elle sage ?

VI. — LA RUSSIE

Les pieds dans la mer Noire, la tête au pôle, adossée aux neiges éternelles, protégée par les steppes asiatiques, masse immense, réduit inattaquable par les derrières et par les flancs, la Russie est plus inexpugnable que la Grande-Bretagne dans son île. La Pologne s'interposa longtemps entre l'Europe et elle comme un mur contre lequel elle se brisait; elle avait abattu le mur en s'installant sur la Vistule. De là elle est en position de tourner une partie de la Prusse, de fondre sur l'Autriche, d'inonder de ses hordes le centre de notre continent. La défaite même ne la mettrait pas à discrétion, car tentât-on de punir son invasion repoussée par une contre-invasion vengeresse, elle n'aurait qu'à reculer pas à pas vers ses solitudes, réserve de combat invincible, en laissant l'envahisseur aux prises avec les souffrances, les privations, les distances, l'inconnu, jusqu'à ce que l'impitoyable hiver l'anéantisse dans ses bras glacés.

Des élémens nombreux se rencontraient en Russie comme en Autriche. Là aussi, sur un même sol, s'étaient juxtaposées des races différentes, des Slaves, des Finnois, des Tartares, des Polonais, des Allemands; mais, à la différence de ce qui se voyait en Autriche, le fond de la nation consistait en une population homogène, compacte, parlant la même langue, ayant les mêmes intérêts et les mêmes passions, disciplinée et unie sous l'autorité révérée d'un Tsar, père autant que maître, dominateur de la terre, soldat du dominateur du ciel.

Aucun règne aussi vaste et aussi bien cimenté ne s'était vu depuis l'Empire romain. Comme à Rome, au sommet, un pouvoir concentré, ne se réclamant ni d'une chimère de droit divin, ni d'une réalité blessante de conquête. Les Romanofs, en effet, avaient été appelés au trône, après le soulèvement national de 1612 contre la conquête polonaise, par une assemblée nationale dans laquelle toutes les classes se trouvaient régulièrement représentées. A la base, l'omnipotente démocratie, sans analogue ailleurs, du *mir* communal. Entre les deux une noblesse ouverte, soumise au partage égal entre mâles, ne conférant aucun droit politique. « Le grade l'emporte sur la noblesse; la noblesse ne sert qu'à obtenir le grade plus aisément; nul homme n'est distingué et placé en vertu de sa naissance (1). » A tous les rangs, un peuple bon, humain, hospitalier, spirituel, flexible, entreprenant,

(1) Joseph de Maistre.

imitateur sans pédantisme, enthousiaste et tenace, naïf quoique ironique, devenant dans les rangs de l'armée un soldat « à la fois endurant et agissant, actif et passif; excellent pour souffrir, susceptible de l'obéissance passive et de l'impétuosité fulminante (1) ». Nous nous en étions convaincus au prix qu'il nous avait fallu acheter les victoires d'Eylau, de Friedland et de la Moskowa!

Il y a cependant une infériorité dans la formidable situation stratégique et politique de ce grand pays. Les deux mers intérieures où la Russie domine au sud et au nord, la Mer-Noire et la Baltique, n'ont d'autre issue que deux gorges étroites : le Bosphore et le Sund : c'est par là qu'elle respire. Supposez ces poumons fermés, la voilà en danger d'être étouffée. Tant qu'elle n'a pas assuré cette sécurité de sa respiration, autant que la Prusse, la Russie demeure condamnée à l'inquiétude ambitieuse.

Notre intérêt national ne nous obligeait pas à contester à la Russie cette garantie nécessaire. Le libre passage de ses navires à travers le Bosphore, les Dardanelles et le Sund ne pouvait pas nous inquiéter. De son côté elle n'avait pas à s'alarmer de la reprise de nos frontières perdues. Notre agrandissement jusqu'à Mayence, Cologne ou Anvers ne l'exposait ni à une diminution matérielle ni à un froissement d'orgueil, pas plus que l'ouverture de sa Baltique et de sa Mer-Noire ne nous affaiblissait ou ne nous humiliait nous-mêmes. Ailleurs, dans aucun territoire et sur aucune mer, nous ne nous trouvions en compétitions hostiles; sous aucune latitude, une arrière-pensée égoïste ne nous interdisait de seconder nos ambitions nationales réciproques. Dans le passé nous retrouvions des souvenirs qui nous le conseillaient. C'est nous qui initiâmes la Russie à la culture occidentale sous Pierre I^er^, Élisabeth et Catherine; elle avait gardé une certaine prédilection pour notre langue et notre civilisation. La méprise de 1812 ne détruisit pas cette affectueuse inclination, car vainqueurs et vaincus furent dignes les uns des autres, et, après la Moskowa comme après le Kremlin, nous avions tous répété avec Napoléon : Quel grand peuple! Est-il des conditions mieux indiquées pour une alliance sûre, intime, permanente ?

Cette alliance rencontrait cependant parmi nous de sérieux adversaires. « Prenez garde, disaient-ils, la pensée constante de la Russie est de s'emparer de Constantinople et de se consolider en Pologne. La France peut-elle concéder à Constantinople la domi-

(1) Joseph de Maistre.

nation du monde et en Pologne la ratification de la plus révoltante des conquêtes? Le peuple de la Révolution peut-il se rapprocher du tsarisme moscovite? A quoi bon d'ailleurs le tenter? L'amitié de la Russie appartient à la Prusse. Cette amitié n'admet pas de tiers et opposerait un insurmontable obstacle à un rapprochement entre la France et la Russie déjà séparées par des principes contraires. »

La plupart des points de départ dont ces objections procèdent sont contestables.

La possession de Constantinople n'assure pas la domination du monde; elle ne procure même pas l'empire de la Méditerranée; elle y donne seulement une influence de plus et non inquiétante, puisqu'elle est contre-balancée par la puissance navale de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, de la Turquie, de l'Espagne et de la Grèce (1). Par conséquent, si les Turcs devaient disparaître de Constantinople, dans l'intérêt général, mieux valait y voir la Russie qu'un de ces petits peuples turbulens et jappans dont aucun ne paraissait alors capable de dominer ses voisins, ou de s'unir à eux dans une confédération respectable.

Il n'était pas même permis d'affirmer que la conquête de Constantinople fût la visée principale de la politique des tsars. Il existe certainement dans le peuple russe un vague instinct de prosélytisme qui le pousse vers la célèbre cité de l'orthodoxie grecque. Une légende très répandue raconte qu'à l'entrée des Ottomans un prêtre élevait à Sainte-Sophie l'hostie consacrée. Il allait être immolé quand le mur de la basilique s'entr'ouvrit et se referma sur lui. Depuis lors il est là, l'hostie à la main, attendant que, les pierres du temple, purifié de la souillure de l'infidèle, se rouvrant de nouveau, il puisse remonter à l'autel et achever le saint sacrifice interrompu.

Une légende pieuse n'est pas une politique. Les tsars dans ce siècle ont compris que la destruction de l'Empire ottoman entraînerait une perturbation formidable dans laquelle ils n'étaient pas assurés de recueillir la plus grosse part des dépouilles. Grecs, Serbes, Bulgares, Roumains se seraient réveillés pour réclamer leur autonomie ; l'Autriche aurait voulu au moins Salonique; l'Allemagne n'aurait pas livré les embouchures du Danube; à Constantinople on aurait rencontré l'Angleterre. Il parut avanta-

(1) L'Anglais Mackensie Wallace le reconnait dans son ouvrage sur la Russie : « L'assertion souvent répétée, mais rarement prouvée, que la Russie pourrait embarrasser sérieusement nos communications avec l'Inde et nous disputer la suprématie navale de la Méditerranée mérite à peine plus d'attention. La possession des Dardanelles donne la suprématie navale seulement dans la Mer-Noire, non dans la Méditerranée. »

geux de maintenir la Turquie compacte en la protégeant et en essayant de s'en faire un auxiliaire et une alliée.

Les Russes réduisirent leurs exigences à l'égard de l'Empire ottoman à réclamer un meilleur traitement pour les chrétiens orthodoxes et à ouvrir un peu plus large la porte de leur Mer-Noire. Leurs difficultés ou leurs conflits armés avec la Porte ne surgirent que de l'une ou l'autre de ces exigences ; dès qu'ils obtenaient satisfaction sur ces deux sujets, ils s'arrêtaient.

Un doute n'a cependant cessé de planer sur cette politique. Il a eu des causes multiples. Sans poursuivre la destruction de l'Empire ottoman, les tsars l'ont annoncée souvent comme imminente, et l'on a cru qu'ils désiraient ce qu'ils prédisaient. Ils ont exigé d'être les protecteurs exclusifs de cet Empire, et, s'opposant à ce que d'autres prissent la place dont ils ne s'emparaient pas, ont maintes fois déclaré qu'ils sacrifieraient leur dernier rouble et leur dernier soldat plutôt que de permettre la constitution d'un empire grec à Constantinople, et l'on a considéré cette exigence de protectorat exclusif comme le déguisement d'une domination. Ils se sont immiscés sans relâche dans les affaires du Divan, en sollicitude des raïas, et l'on a supposé que cet apostolat religieux posait les pierres d'attente de la conquête prochaine.

L'attitude différente de la Russie en Occident et en Orient provoquait aussi les défiances. La Russie d'Occident, membre du parti du repos, de la Sainte-Alliance, liée au concert européen, dévouée à l'ordre établi par les traités de Vienne, ennemie des nationalités, se déclarait toujours prête à s'associer à toute action collective de compression et d'équilibre, sans s'attribuer une action spéciale et en quelque sorte exclusive. La Russie d'Orient, prononcée en faveur du progrès, des réformes, du mouvement, des nationalités, ne se croyait tenue à aucun accord avec ses alliés et n'admettait aucun d'eux à troubler son tête-à-tête avec le sultan.

En Orient même, vis-à-vis des peuples auxquels ils se dévouaient, la politique des tsars, quoique loyale, a parfois paru équivoque, parce que dans toute circonstance ils ont voulu concilier deux missions à peu près inconciliables. Un des peuples de la presqu'île des Balkans pressuré par les Turcs ou par les Grecs du Phanar, auxquels ceux-ci les avaient livrés, se soulevait-il, les Tsars, se rappelant leur rôle de protecteurs des chrétiens, intervenaient par les conseils et même par les armes : alors la Russie était populaire et bénie. Ces mêmes peuples, ne se contentant pas du joug ottoman allégé, essayaient-ils de s'en affranchir, les tsars, n'oubliant pas qu'ils garantissaient l'intégrité de l'empire turc, in-

tervenaient en sens inverse par les conseils et même par les armes: alors la Russie était haïe et maudite.

Au lendemain de 1815, l'avenir cachait encore ces difficultés dans ses mystères. A ce moment le visible était : que la conquête de la capitale de l'Empire ottoman, hypothèse discutable académiquement, n'offrait aucune chance de réalisation imminente. Les Turcs, loin de se disposer à céder le terrain, avaient plus de vitalité qu'on ne le supposait; leurs qualités de gouvernement subsistaient toujours; leur armée restait solide; les vices de leur administration s'atténuaient; deux grands hommes, Mahmoud II à Constantinople, Méhémet-Ali au Caire, préparaient la réforme du gouvernement de l'Islam. L'ouverture de leur succession n'entrait donc pas dans les données pratiques d'une diplomatie.

Le fantôme de Constantinople écarté, il ne paraissait pas que la perspective de consolider la domination russe en Pologne dût arrêter davantage. Le démembrement n'avait pas été une de ces surprises accidentelles de la destinée qui se réparent; il était le dernier terme d'une longue évolution d'un caractère inexorable. Les grandes nations ne peuvent finir que par le suicide et lorsqu'elles sont mortes ainsi, il n'est pas de troisième jour pour une résurrection. La Pologne domina un moment en Russie et elle avait été au point de la subjuguer; le fils d'un de ses rois avait été élu tsar dans Moscou. Elle perdit sa supériorité en laissant s'introduire dans son gouvernement une anarchie mortelle.

Les haines de partis avaient éteint toute prévision patriotique. Les grandes familles, divisées d'intérêt, ne songeant qu'à se procurer des avantages au détriment du bien public, ne se trouvaient d'accord qu'à mépriser les lois dépourvues de toute sanction coercitive et à traiter leurs sujets comme les bœufs de leurs étables. Moyennant 15 francs d'amende, un noble se passait la fantaisie de tuer un paysan. Avides à se procurer de l'argent, prodigues à le dépenser, sans jugement et sans suite dans les idées, prenant et quittant un parti sans raison, par pur caprice, les Polonais s'acharnèrent à détruire eux-mêmes tous les élémens de vitalité par lesquels une nation se soutient. Frédéric, attentif à maintenir cette anarchie dont il espérait profiter, était convenu avec Catherine, par l'article secret d'un traité signé en mars 1764, « de ne pas souffrir les entreprises de ceux qui tenteraient, en changeant la forme de gouvernement, d'y introduire le pouvoir monarchique ».

Tandis que la Pologne s'émiettait, la Russie se débarrassait des élémens étrangers qui l'avaient menacée, se concentrait, opposait à la monarchie élective des Polonais la monarchie hérédi-

taire et à leur tumultueuse anarchie l'omnipotence prévoyante du tsarisme. La conséquence fut infaillible. Là, comme partout, la nation divisée en elle-même fut dévorée par celle qui était unie. La décomposition intérieure de la Pologne en vint à ce degré qu'elle « ne pouvait en sortir qu'à l'aide du pouvoir absolu, et, comme elle n'avait point chez elle les élémens de ce pouvoir, il fallait qu'il lui vînt du dehors tout formé, c'est-à-dire qu'elle tombât sous la conquête (1). » Au dernier moment la Russie eût bien voulu garder toute la proie, Frédéric l'obligea à la partager. L'opération, commencée en 1772, fut continuée en 1793 et terminée après la défaite de Kosciusko en 1795. Ce démembrement exaspéra à peu près cent cinquante mille nobles; il améliora sensiblement la condition de leurs sujets. Le paysan, soumis à la domination des Russes, des Prussiens et des Autrichiens, se trouva plus heureux qu'il ne l'avait été sous l'oppression de ses seigneurs polonais.

Impuissante à sortir par elle-même ou par un secours étranger du néant où l'avaient jetée son incapacité gouvernementale et son incorrigible dérèglement, la Pologne devait renoncer à l'espérance de redevenir une nation indépendante. La rendre à l'indépendance c'eût été la rendre à l'anarchie. Elle n'avait plus qu'à choisir entre l'association volontaire aux destinées russes ou l'engloutissement dans le gouffre allemand. Mieux valait certainement le premier parti. Alexandre ne négligea aucun moyen de le rendre facile et honorable : par le traité de Vienne, il consentit à reconnaître Cracovie ville libre; il se réserva de donner au grand-duché de Varsovie, jouissant d'une organisation distincte, l'extension qu'il jugerait convenable. Il avait largement rempli sa promesse : tout en maintenant le principe de l'union avec la Russie, il s'efforça d'assurer aux Polonais la jouissance paisible de leur nationalité; il leur accorda autant qu'ils avaient obtenu de Napoléon ; il se déclara roi de Pologne, et ajouta ce titre à celui d'empereur. Un vice-roi administrerait en son nom, avec l'assistance de ministres responsables, d'une presse libre, d'un Sénat nommé à vie et d'une Chambre de députés se réunissant tous les deux ans pendant trente jours. L'armée polonaise serait commandée par son frère Constantin. C'était une espèce d'autonomie qui, avec de la sagesse et de la prudence, aurait pu s'affermir et même se développer jusqu'à une indépendance presque complète sous la suzeraineté purement personnelle du tsar. Notre amitié avec la Russie, loin de compromettre le véritable

(1) Instructions de Louis XVIII à ses plénipotentiaires au Congrès de Vienne.

intérêt polonais, lui eût assuré la seule satisfaction à laquelle il pût prétendre, en encourageant Alexandre dans ses intentions bienveillantes.

Fallait-il, à défaut de la considération polonaise, s'arrêter à l'antagonisme des principes politiques et sociaux? Il existait sans nul doute des différences profondes entre l'organisation de la Russie et la nôtre. Quelques-unes n'étaient pas à son désavantage, car son *mir* communal, sa noblesse consacrée par le grade au service public, impliquent plus de démocratie efficace que nos conseils municipaux oligarchiques et que notre noblesse réduite aux prééminences de la vanité et à la poursuite des grosses dots. L'autorité du Tsar n'était fondée sur la force qu'en apparence; elle reposait en réalité sur l'assentiment volontaire, et la souveraineté populaire n'était pas là moins qu'ailleurs l'origine et le support de l'établissement politique (1). Au surplus, en pareil cas, la similitude à prendre en considération est celle des sentimens et des intérêts internationaux, non celle des institutions politiques intérieures, dont aucune loi absolue ne détermine l'excellence, que chaque peuple adapte aux circonstances particulières de son sol, de son climat, de son développement historique.

Restait donc comme objection les prétendus liens indissolubles entre la Prusse et la Russie. En effet, une amitié personnelle a souvent uni les Hohenzollern et les Romanof, mais une antipathie née d'un instinct de race fortifié par l'opposition des intérêts n'a cessé de diviser leurs deux peuples. La Russie s'inquiétait du voisinage redoutable que lui donnerait l'essor de la Prusse. Il ne convenait pas à la Prusse que la Russie s'étendît trop. « Une fois que les Russes seraient à Constantinople, a dit Frédéric, deux années leur suffiraient pour être à Kœnigsberg. » Plus tard (1858), dans un voyage à Berlin, la reine Victoria remarqua partout dans les palais royaux des portraits dénotant un vrai culte pour l'empereur Nicolas et toute la famille royale de Russie; « mais, ajoute-t-elle, cela est tout à fait artificiel, car le pays déteste tout ce qui est russe. » Le Russe rend à l'Allemand antipathie pour antipathie, et avec d'autant plus de conviction qu'il sent depuis longtemps au-dessus de sa tête le poids du fonctionnarisme tudesque, méticuleux, dur, égoïste, contraire à ses instincts nationaux.

L'objection véritable à l'alliance russe n'était ni dans le souci de Constantinople et de la Pologne, ni dans la différence des institutions, ni dans le lien indissoluble avec la Prusse; elle naissait

(1) Tocqueville, *Souvenirs*.

de la perspective d'une mobilité d'un autre genre que celle de l'Angleterre, quoique non moins certaine.

Le tsar tout-puissant était toujours libre, sous la poussée d'une passion quelconque, de se rejeter tout à coup hors de l'alliance. On en avait vu un exemple mémorable au cours de la guerre de Sept Ans : Frédéric, pressé à la fois par la France, l'Autriche et la Russie, allait périr, lorsque la tsarine Élisabeth mourut. Son successeur, Pierre III, changea aussitôt de camp, et Frédéric fut sauvé. Mais ce Pierre était un Allemand et un grossier misérable. Il est à supposer que les tsars modernes, sérieux et inspirés des intérêts permanens de leur peuple, ne se permettraient pas les soubresauts que les exigences d'une opinion publique de plus en plus en éveil leur rendraient d'ailleurs plus difficiles. Enfin, quoi qu'on fasse, dans tous les partis il reste toujours une chance contraire. La chance contraire d'une alliance russe est la mobilité de l'empereur, comme celle de l'alliance anglaise est la mobilité du Parlement. On ne se résoudrait jamais à rien si on n'adoptait que les partis absolument sûrs : la fortune garde une part qu'il est inutile de lui disputer.

Aussi, malgré cette dernière objection, l'éventualité d'une alliance entre la Russie et la France paraissait tellement dans la force des choses, que les hommes d'État d'Autriche et d'Angleterre, auxquels elle portait ombrage, n'ont cessé de la prévoir. Metternich était convaincu que les « tendances de la France ne permettaient que dans une mesure restreinte une action commune et libre avec l'Autriche. Une action de ce genre est bien plus facile entre la France et la Russie, et cela par la simple raison qu'il n'y a pas de contact direct entre les deux empires. Ces vérités s'imposeront toujours sous tous les gouvernemens de la France, quels qu'ils soient et quelques noms qu'ils portent. » Les Anglais, depuis le projet débattu entre Paul Ier et Napoléon d'attaquer par l'Asie l'Empire britannique indien, ont constamment redouté « que la France et la Russie ne s'unissent dans quelque grand projet d'ambition réciproque (1). »

### VII. — RÉSUMÉ. — PARTI QU'ADOPTE LOUIS XVIII

En résumé, après 1815, nous n'avions rien à demander à la Confédération germanique, à l'Italie, à l'Espagne, rien à espérer de l'Autriche, tout à craindre de la Prusse. Nous n'avions qu'à opter entre deux alliances, celle de l'Angleterre et celle de la

(1) Palmerston à Clarendon, 29 septembre 1857.

Russie. Étions-nous décidés, non seulement à ne pas reprendre nos limites naturelles, mais à renoncer à toute initiative extérieure, à demeurer chez nous les pieds immobiles et les mains à la ceinture, satisfaits de n'être plus grands, semblables à des fakirs indiens accroupis sur leurs talons, — sans rompre en visière avec la Russie, c'est l'alliance anglaise qu'il fallait adopter. N'étions-nous pas résignés à rester une puissance de second ordre, méditions-nous de retrouver notre prépondérance morale et nos frontières rognées, sentions-nous circuler encore dans nos veines le sang des héros des croisades religieuses et des croisades politiques, — sans déclarer de l'hostilité à l'Angleterre, c'est l'alliance russe qu'il fallait rechercher. La première alliance était celle de l'inertie; la seconde, celle de l'ambition.

La crainte même que ceux qui redoutaient notre relèvement éprouvaient d'une alliance avec la Russie l'indiquait à nos préférences après 1815.

Louis XVIII préféra ouvertement l'amitié anglaise. Il déclara, avant même de rentrer dans son royaume, qu'après Dieu c'était au régent d'Angleterre qu'il devait sa couronne. Il n'oubliait pas qu'Alexandre, en ce moment hostile à Napoléon, avait affectueusement pactisé avec lui autrefois, faiblesse que n'avait point eue le Régent. Comme, d'autre part, Louis XVIII ne songeait pas à restaurer la grandeur française, il ne fut pas attiré par les facilités qu'il trouverait pour un tel dessein dans un rapprochement intime avec la Russie : loin de le tenter, il ne reconnut pas même suffisamment ce qu'il avait dû en dernier lieu à Alexandre. En toute occasion il affectait de le considérer comme de petite race; il prenait le pas sur lui; il ne lui envoya pas le cordon bleu, quoiqu'il le désirât; il dédaigna la main de sa sœur.

Talleyrand avait été le ministre de cette politique dévouée à l'alliance anglaise, indifférente ou plutôt hostile à l'alliance russe. Avec Richelieu l'alliance russe prévalut. Les Bourbons s'en trouvèrent bien. Quoiqu'il tînt à ne pas contracter des liens exclusifs avec nous et à conserver l'union avec ses alliés des jours de combat, Alexandre ne nous ménagea pas les témoignages de son bon vouloir. Il soutint Richelieu à la fois contre Monsieur et son entourage et contre l'implacabilité de la Prusse, les ombrages de l'Angleterre, la malveillance sournoise de l'Autriche. A l'intérieur, il contribua à faire prévaloir par ses conseils une politique libérale, il poussa à la dissolution de la Chambre de la Terreur blanche; à l'extérieur, il seconda toutes les mesures propres à adoucir nos charges, et à libérer notre territoire. La Prusse eût voulu que l'armée d'occupation retirée fût tenue à proximité de

la frontière et que la France en payât l'entretien deux ans encore. Alexandre parut y consentir, mais il demanda que cette garde fût confiée à son armée. La Prusse comprit et n'insista plus.

Les souverains coalisés avaient signé à quatre un traité par lequel ils s'engageaient à étouffer partout, même par la force des armes, toute tentative de révolution (20 novembre 1815). L'évacuation du territoire accordée, le duc de Richelieu et Louis XVIII demandèrent que la France fût associée à ce traité, qui, dès lors, ne serait plus dirigé contre elle. Castlereagh, très coulant sur l'évacuation, se montra au contraire très opposé à l'admission dans l'alliance. Alexandre vint à bout de ce mauvais vouloir. La France rendue à elle-même cessa d'être soumise à la surveillance de l'Europe; elle retrouva la dignité et la liberté de sa politique (9 octobre 1818).

Richelieu ne revint pas d'Aix-la-Chapelle, comme Talleyrand était revenu de Vienne, gorgé de pots-de-vin. Pour subvenir à sa pauvreté après sa sortie du pouvoir, ses sœurs vendirent les diamans reçus à titre de présens d'usage, qu'elles lui avaient demandés sous prétexte de s'en parer; elles en retirèrent sept ou huit mille francs. Une dotation de cinquante mille livres de rente viagère fut proposée aux Chambres, à titre de récompense nationale. Le duc s'était opposé à la présentation du projet. Lorsqu'il eut été adopté malgré la résistance de la droite extrême, il abandonna cette dotation aux hospices de Bordeaux. Inclinons-nous devant cette haute vertu civique.

ÉMILE OLLIVIER

# LA PEINTURE ANGLAISE CONTEMPORAINE

## II [1]

### SES MAITRES ACTUELS

II. — LA PEINTURE D'HISTOIRE. — LE GENRE. — LE PORTRAIT
LA LÉGENDE

#### IV. LA PEINTURE D'HISTOIRE. — M. ALMA TADEMA

M. Alma Tadema, le plus connu des peintres anglais parmi nous, n'est pas un Anglais, mais un Hollandais et un Frison. Il a vu, dans son enfance, les femmes de Leeuwarden aller au marché avec les robes brillantes, les splendides *fers* d'argent et les voiles qui ne sont plus guère portés aujourd'hui que par des figures de cire, dans des musées. Il a passé sa jeunesse à Anvers, puis à Bruxelles. C'est à Anvers qu'il a appris la peinture sous le baron Wappers; c'est à Bruxelles qu'il a peint toute sa série de scènes mérovingiennes et un bon nombre de ses scènes romaines. M. Alma Tadema n'habite Londres que depuis 1870, mais son art est anglais, bien anglais par toutes les intentions de sa donnée, par tous les artifices de sa composition.

Sa donnée, on la connaît : c'est la reconstitution la plus exacte possible de la vie antique. Ce Hollandais, dont le nom sonne un peu comme une fin de vers latin, ne peint pas n'importe qui, ni n'importe quoi. Il ne peint que les maîtres du monde, et, en deçà de deux siècles après Jésus-Christ, il se désintéresse

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre et du 1er novembre.

de la façon dont le monde peut aller. Il suit dans son jardin Tarquin le Superbe fauchant de son sceptre les pavots; il attend une audience d'Agrippa, mêlé à la foule des solliciteurs; il hue Claude se cachant derrière un rideau et rit de plaisir au défilé des Bacchantes. Rien ne vient le tirer de cette contemplation rétrospective où il vit depuis trente ans. Non seulement toutes ses lectures, non seulement toutes ses recherches, toutes ses pensées le ramènent à la cité antique; mais, pour qu'il lui fût impossible d'en sortir, il s'est bâti, aux environs de Londres, une maison romaine où son rêve est devenu réalité. Dès le jardin qui l'entoure et le portique qui y conduit, avant d'avoir mis le pied sur le seuil ou un SALVE de mosaïque vous invite, on se sent dépaysé et trop vieux de dix-huit cents ans. Comment faire ouvrir cette lourde porte de bois? Aucune sonnette, aucun marteau n'apparaît; seul un masque de cuivre, une face hideuse de comédie, grimace sur la porte. Mieux avisé, vous saisissez cette figure et vous en meurtrissez le panneau qui s'ouvre enfin avec un long écho. Voici les murs épais, les revêtemens de marbre, les escaliers brillans d'une maison antique. Voici l'atrium avec ses colonnes, la serre avec ses palmiers et, dans un coin, l'autel avec les offrandes aux dieux lares. Voici l'atelier avec son grand dôme, ses colonnes doriques, et l'on peut se croire chez Antistius Labéon, un jour où le proconsul a laissé là les affaires pour peindre. On écoute l'eau des vasques chuchoter des airs qu'elle chuchotait déjà au temps d'Ovide; on regarde briller les mêmes fleurs qui brillaient à Caprée. On oublie Covent Garden, le Derby, la crise agricole, Madagascar, et la dernière inauguration du Prince de Galles. L'artiste alors apparaît pleinement ce qu'il est : un peintre de genre, un reporter habile et sensitif, qui décrit ce qu'il a vu, raconte ce qu'il a entendu, hier, aujourd'hui, dans la foule des affranchis ou à la table des sénateurs. L'autre matin, il a aperçu quelques gracieuses jeunes filles, avec des fleurs, se ranger autour de l'escalier d'or qui descend de son atelier pour une cérémonie, une bénédiction : il les a peintes, et a envoyé cela à la *New Gallery*. Vous l'étonneriez beaucoup en lui disant qu'il ne peint pas son temps et son pays : il n'en connaît pas d'autres. Cela de l'archéologie, fi donc! Mais c'est de la vie courante. Ce n'est plus la Rome de David ou du Poussin, les cérémonies publiques, les actions d'éclat, les grands événemens qui bouleversent le monde autour des rostres retentissans. Nous avons ici la Rome de l'intimité, la Rome telle qu'on la voit dans les lettres de Cicéron à Atticus, dans Térence et dans Plaute. Pour notre époque, lasse des grands traits de l'histoire et

affamée d'anecdotes, voilà le côté le plus intéressant, parce que c'est le plus semblable à nous. La politique a changé, la guerre a changé, les institutions se sont cent fois modifiées, mais l'homme est resté le même. Que nous fait aujourd'hui un document de plus sur la bataille de Cannes ou sur le meurtre de Jules César? Mais de savoir comment l'on aimait « lorsque le monde était jeune », comment l'on jouait, comment l'on causait sous les oliviers en suivant des yeux la « vague blanchissante d'écume », cela nous attire, nous amuse et, sans nous forcer à tirer une morale, nous instruit. Dans ces figures de l'ancienne Rome, où les classiques ne nous avaient jamais montré que des patriotes surhumains, que des combattans héroïques, portant, pour toute défense, sur leur nudité majestueuse, un casque et un baudrier, M. Alma Tadema nous montre des êtres semblables à nous, faibles comme nous, pires plutôt que meilleurs, se préservant eux aussi des intempéries des saisons; et l'on est tout charmé de rencontrer des hommes là où l'on avait accoutumé de ne voir que des statues. En même temps, l'on a bien, devant ces toiles, l'impression de l'antiquité comme jamais on ne l'avait eue. Non seulement, ces anciens paraissent plus vivans, mais ils paraissent aussi plus anciens; et cet Empire dont David fut le Corneille, M. Alma Tadema nous fait l'effet de l'avoir mieux ressuscité en se bornant à en être le Sardou.

Ce n'est pas qu'à de certains momens l'anecdote ne touche l'histoire et qu'à force de fouiller, de creuser, de pratiquer des jours dans ces substructions du monde moderne, l'artiste ne soit parvenu jusqu'aux larges galeries où un flot de lumière éclaire tout un siècle de débris et un peuple de cendres. Par exemple, son *Ave Cæsar! Io Saturnalia!* est une des plus prodigieuses exhumations dont l'art nous donne l'exemple. On connaît le sujet. Caligula vient d'être assassiné. Les conjurés victorieux se sont répandus jusqu'au fond du palais qu'ils ont semé de cadavres. Cette foule aux pieds nus renverse les meubles, souille les tapisseries aux fines fleurs, s'amuse à faire la souveraine, c'est-à-dire à tuer et à piller. Les femmes emportent des objets précieux, roulés dans leurs manteaux. Arrivé dans un réduit, un des soldats, qui marche en avant, déploie le rideau dans lequel se cachait Claude, l'oncle de l'empereur mort. Il s'incline profondément, un peu comme un homme saoul, mal assis sur ses jambes, et le salue du cri : *Ave Cæsar!* Le vieil empereur, cependant, blême de peur, honteux d'être découvert, stupéfait d'être acclamé, se rejette en arrière, tâchant de se faire un voile du morceau de rideau qu'il roule en sa main crispée. Dans cette minute décisive, « grosse

d'un siècle », où se joue le sort du monde, il atermoie, se demandant si ces vivats ne sont pas une dérision sanglante, s'il est temps de se montrer, et, terrifié par l'ironique acclamation de ses partisans autant que par la pensée de ses adversaires, devant l'Empire qui se dresse, inerte il demeure, se cache, et s'effondre toujours dans sa tapisserie. Pendant ce temps, la foule répète ce cri que nous avons tous entendu à de certaines heures de vertige : *Ave Cæsar! Io Saturnalia!* ravie de faire un empereur après avoir déchaîné l'anarchie, se ruant à la servitude comme elle s'est ruée au massacre, et, après avoir foulé aux pieds le chef qu'elle devait craindre, pressée de mettre sur les autels un dieu qu'elle pourra mépriser. Enfin, au milieu de la scène, dominant toutes les têtes vivantes, sur un cippe, le buste impassible, en marbre, d'un vrai César, tourné vers un tableau qui représente un combat en mer et, sous ce tableau, ce seul mot, cette antithèse : *Actium.*

Comment M. Alma Tadema produit-il cette impression si forte, si savoureuse, si particulière de vie antique, qui n'est qu'à lui? On a l'habitude de dire que c'est grâce à son archéologie. Celle-ci est en effet merveilleuse. Non seulement ce peintre a la culture la plus raffinée des lettres anciennes, des médailles et des bronzes, des fresques et des statuettes, mais il a le flair du chasseur. Quand il ne sait pas, il devine. Ainsi dans sa peinture égyptienne de la *Mort du nouveau-né*, il a placé aux pieds du mort une parure de fleurs qu'il a supposée pharaonique, et, dix ans plus tard, on a trouvé exactement cette même parure dans des tombes royales déterrées à Derel-Bachri. Mais ce n'est là qu'un petit côté du problème. On dit l'archéologie de M. Lecomte du Nouy aussi très sûre, et cependant ses tableaux sont loin de nous donner une impression analogue à celle des restitutions de son confrère anglais. Ce qui fait le charme tout particulier de l'œuvre de M. Alma Tadema, ce n'est point son archéologie, mais son caractère réaliste et pour ainsi dire photographique appliqué à des sujets qui ne sont plus de la réalité depuis trente générations, et qui ne furent jamais du domaine de la photographie. Il est très difficile de dire ce qu'un contemporain d'Hadrien, s'il revenait à la vie, penserait des échappées d'antiquité qu'on aperçoit à *Grove end road.* Mais si le bonheur voulait qu'il n'y eût pas là des inexactitudes trop flagrantes, il aurait une sensation de réalité que certainement aucun tableau de Timomaque ou de Dorothée ne lui avait jamais donnée. L'impression neuve et piquante qu'on a devant les toiles de M. Alma Tadema ne tient donc pas seulement à ce qu'il a meublé de bibelots authentiques les chambres vides où David faisait mouvoir ses Romains. Elle tient surtout à sa façon

de composer, et cela est si vrai qu'il suffirait d'ordonner un de ses tableaux à la façon de David ou de Couture, pour que la saveur en disparût totalement, alors qu'on conserverait les mêmes données archéologiques. L'ordonnance de M. Alma Tadema consiste à éviter toute ordonnance apparente. C'est, dirait-on, l'objectif braqué sur un coin de la vie antique et saisissant au hasard tout ce qui tient dans les limites du cliché. Peu importe qu'au bas de la toile, une tête apparaisse dont on ne voit pas le corps, qu'une poitrine soit coupée longitudinalement par le milieu, qu'une main se tende sans qu'on sache si son possesseur est un homme ou une femme. L'impression de vie prise sur le fait n'en est que mieux rendue. Voyez son *Hadrien en Angleterre*, une visite aux poteries anglo-romaines. On dirait un dessin du *Graphic* ou de l'*Illustration* pour accompagner le compte rendu d'une visite princière. Si l'on habillait l'empereur d'une redingote, les dames qui l'accompagnent à la mode de 1894, — il n'y aurait pas grand'chose à changer, — les ouvriers de blouses, et si l'on donnait le tout pour une visite du chef de l'État aux poteries de Vallauris, personne n'aurait l'idée d'une composition historique. Faites la même chose avec un tableau de David et, en dépit des costumes modernes, l'idée d'une composition, d'une solennité antique subsistera toujours.

Cette impression de procès-verbal, d'*instantané*, ne va pas sans des défauts de composition. M. Alma Tadema ne l'obtient qu'en brisant toute l'ordonnance classique, en désarticulant tout le groupement synthétique sur lequel a reposé la composition des maîtres. Au lieu de ramasser l'effet, il le divise; au lieu de conjoindre les lignes, il les disperse; et l'attention, avec elles, s'en va dans tous les coins. On ne sait pas où est le tableau... Dans son *Ave Cæsar!* il y en a trois, dont deux au moins vivent de leur vie propre, sans avoir besoin de leurs voisins pour les expliquer. On peut couper la toile d'abord à la ligne du chambranle où s'appuie le buste de l'empereur, ensuite, selon une ligne perpendiculaire tombant de la main du soldat qui lève son bouclier. On obtient ainsi trois groupes homogènes: — à l'extrémité droite, le groupe du soldat et de Claude, l'un saluant l'autre. Appelez ce morceau: *Ave Cæsar!* envoyez-le au Salon, et personne n'en demandera davantage: nul n'aura l'idée que ce n'est qu'un tronçon d'une tragédie en trois actes. — Au milieu, on a le groupe des personnages tués au pied du buste de César. Cela fait un second tableau. — Enfin, à gauche, le groupe des soldats et des femmes criant, n'empiétant pas d'un pouce sur le second tableau, ne se reliant à lui et au premier que par la pensée du spectateur qui en saisit les rapports. Cette

disposition est caractéristique du talent de M. Alma Tadema. Dans sa *Fête du Vin*, dans sa *Route du Temple*, dans son *Hadrien*, dans sa *Bénédiction*, on la retrouve. Ici un groupe, là un autre, plus loin un personnage isolé; tout cela indépendant, vivant de sa vie propre, ne se rejoignant par aucun trait, ni ne s'exigeant par aucun besoin d'équilibre. On peut morceler l'œuvre un peu au hasard sans lui faire de mal; et on la morcelle en effet, si besoin est, pour les commodités de la vente. Il y a quelque temps, M. Alma Tadema, voyant qu'il ne pouvait trouver acquéreur pour son *Hadrien*, à cause d'une figure à demi nue qui se trouve sur le premier plan, — le nu étant à peu près proscrit dans l'art anglais : — « Qu'à cela ne tienne ! » s'écria-t-il, et il se mit à découper son tableau en trois, vendant fort bien deux morceaux et gardant le troisième, la figure nue, pour son atelier. Personne ne se douterait que ces morceaux faisaient partie d'un ensemble. Ce détail montre au vif le défaut de composition. Allez donc couper la *Mise au Tombeau* du Titien, qui est au Louvre ; et dites où passerait la ligne de démarcation qui n'entamerait pas quelque chose d'important, qui ne tuerait pas l'œuvre ?

Cependant on se tromperait, si l'on croyait que M. Alma Tadema se rapproche de nos modernistes français chez qui l'on ne prend pas garde à la composition, où les figures se répartissent un peu au hasard, d'elles-mêmes, comme la nature ou comme une rencontre d'atelier les a données. Loin de là, ce joyeux Hollandais qui étonne et divertit tout Londres par ses bons mots, ses *conundrums*, par sa bonne physionomie d'habitué des tableaux de Téniers, par sa rondeur joviale de félibre débauchant des quakers, est au fond un grand artificieux. Il l'est, à sa façon, presque autant que M. Burne-Jones, et nul ne saurait dire quelles peines il prend pour échapper à l'ordonnance classique et au point de vue latin. Il a en ce moment sur son chevalet un tableau intitulé *Spring :* une théorie de jeunes filles descendant une rue au milieu de monumens antiques et acclamant le printemps. Sa première esquisse était classique ; il l'a jetée pour tout refaire, en détruisant l'aspect solennel et synthétique du premier jet. Il ne compose pas, il est vrai, mais il dispose très laborieusement ses figures, et cela toujours de façon à donner à son tableau son maximum de force expressive, à le rendre le plus suggestif possible. Ce qui entre dans une toile de M. Alma Tadema, en apparence au hasard, selon le caprice d'un coup de Kodak, ce ne sont pas, comme chez nos modernistes, des morceaux sans expression : un arbre au premier plan, une barrière, un dos, une blouse, des choses qui tiennent de la place sans rien ajouter à la pensée, — mais toujours

des parties expressives. Dans son *Hadrien*, ce sont des têtes et des mains qui entrent dans le cadre, sans qu'on voie les corps : des têtes parlantes et des mains loquaces. Dans *Cache-cache*, on ne voit qu'un corps, mais deux têtes. Dans l'*Ave Cæsar* entrent au moins cinq têtes, qui chacune donnent leur note différente, sans qu'on aperçoive les corps qui les supportent. *En descendant à la rivière*, il y a cinq physionomies très expressives, cinq mains également éloquentes, et pas un corps. Remarquez que, pour l'impression que produit une scène, pour les idées qu'elle éveille, les membres, les draperies, les dos sont le plus souvent des impedimenta, du *poids mort :* ils ne disent rien. Les têtes et les mains, au contraire, sont les transmetteurs les plus directs de l'idée du peintre. Or chez M. Alma Tadema, le carré des têtes par rapport au carré total de la toile est plus élevé que chez n'importe quel artiste. Personne n'a moins de poids mort.

L'agencement des personnages est aussi inspiré par le même souci de suggérer des idées, fût-ce au prix de la perfection esthétique de l'ensemble. Que de peines l'artiste ne s'est-il pas données, dans une réplique de son tableau de *Claude*, pour mettre sur la même ligne, à la même hauteur, la série des bustes des empereurs : César, Auguste, Tibère, Caligula, puis la tête effarée de Claude, blotti dans son rideau, afin que le regard, passant de ceux-là à celui-ci, des figures pâles de marbre à la figure pâle de terreur, sentît l'antithèse ! Dans son *Ave Cæsar*, il lui eût suffi, pour unifier la composition , de placer au premier plan un soldat, vu de dos, marchant vers Claude et le montrant du doigt à la foule. Cette unique figure conjoindrait toutes les lignes du centre de la scène. On aurait alors un tableau qu'on ne pourrait morceler sans déséquilibrer tout l'ensemble. Peut-être M. Alma Tadema ne s'en est-il pas avisé ; mais s'en fût-il avisé, que probablement il n'aurait pas donné suite à cette idée. Car une pareille figure attaquerait celle de Claude et gâterait l'effet dû à ces trois régions du tableau : la foule, — le vide, — l'Empereur ! Enfin, de cette dispersion qu'affectionne M. Alma Tadema, suit naturellement la forme allongée, basse, en manière de bas-relief, qu'il donne à ses toiles, et cette forme, qui est celle des frises et des peintures de vases antiques, ne contribue pas peu à évoquer en nous la sensation authentique de la vie romaine. Or cette disposition du bas-relief, ces gestes et ces mouvemens empruntés aux peintures de lécythes, vous ne les trouverez presque jamais dans notre École française , pas plus que vous ne trouverez l'abandon des lois de la composition au bénéfice d'une idée. Nos classiques expriment des idées, mais ils composent. Nos réalistes ne composent pas, mais ils n'expri-

ment pas d'idées. M. Alma Tadema, dans sa recherche obstinée — et victorieuse — d'un art personnel et suggestif, se sépare donc bien nettement de nous. Et cela nous fait souvenir que, lorsqu'il vint étudier la peinture à Anvers, âgé de seize ans, c'est sous le baron Wappers qu'il travailla, c'est-à-dire sous le chef d'école le plus opposé à l'influence française. Sous le même maître, longtemps auparavant, avait débuté Madox Brown. — Ainsi, aux deux extrémités de la chaîne, nous retrouvons un point de départ semblable, anti-français. M. Alma Tadema peut être né en Hollande, il peut habiter une maison romaine; il n'en est pas moins un Anglais; il porte la marque britannique, et c'est à cela qu'il doit son originalité.

## V. — LE GENRE. — SIR JOHN EVERETT MILLAIS

Il y a quelques années, M. Millais se promenait avec un ami dans les jardins de Kensington, lorsque, se trouvant au delà du petit étang rond, il s'arrêta tout à coup et dit : « Comme c'est extraordinaire, de penser que jadis j'ai pêché des épinoches dans cet étang, et que maintenant je me retrouve à ce même endroit un grand homme, et un baronnet, avec un bel hôtel, beaucoup d'argent et tout ce que mon cœur désire. » Et là-dessus il reprit allégrement sa marche.

Ce mot peint M. Millais, et son histoire, et son caractère, et son art même. Car toutes ces choses sont d'un homme heureux. Enfant prodige, à cinq ans, il dessine des officiers de la garnison de Dinan avec une telle maëstria que ceux-ci refusent d'y croire. Un pari s'engage, et les incrédules en sont pour un dîner au champagne. A neuf ans, il est présenté au président de la Royal Academy, le vénérable Archer Shee, qui lui prophétise la conquête d'un royaume de l'Art, et tout de suite il commence à dessiner des bosses... A onze ans, — fait jusqu'alors inouï et dont on n'a pas vu depuis un second exemple, — il entre à l'Académie et, à dix-sept, il expose son premier tableau d'histoire. On est tenté de répéter le mot de Glocester dans Richard III : « Les printemps si précoces n'ont pas de longs étés: » mais John fait mentir le proverbe. Ses parens, enthousiasmés, écartent toutes les difficultés de sa route; les sommités officielles le considèrent avec bienveillance. Les camarades font la haie et battent des mains. Beau, svelte, le mieux fait du monde, plein de santé, d'entrain, de feu, ressemblant, disait Rossetti, à un ange, la main toujours tendue pour aider les amis, Hunt par exemple, dès leurs premiers pas dans la carrière, — ces premiers pas qui coûtent si cher, — il devient rapidement populaire. A vingt ans, il est déjà une manière de chef

d'école dans le pré-raphaélisme, et son *Festin d'Isabelle* lui donne sinon la gloire, du moins la réputation et l'auréole du persécuté. A vingt-trois ans, avec le *Huguenot*, il retourne de fond en comble l'opinion publique. C'est bien la gloire, cette fois-ci, qui étend sur lui sa main protectrice et qui la tiendra au-dessus de sa tête, pendant quarante-cinq ans, infatigablement, comme la muse de Cherubini dans l'extraordinaire tableau de M. Ingres. La gloire avec lui est amoureuse. Les Anglais l'aiment pour son talent, mais aussi pour sa belle figure anglaise, pour son aspect viril, entreprenant, libre, pour son adresse à tous les sports, parce qu'il est bon tireur, bon cavalier et admirable pêcheur de saumons. Avec de telles qualités, il peut tout se permettre. Encore pré-raphaélite, il est acclamé par la foule. Il quitte le pré-raphaélisme pour la peinture d'expression sentimentale : il est suivi par une foule encore plus grande. Il abandonne les sujets expressifs pour le portrait : la foule s'accroît toujours et le porte aux nues. Il peut adopter les théories d'art qu'il voudra, faire banqueroute à toutes ses anciennes opinions, son succès ne diminuera pas. Comme le tyran de Samos, il jetterait son anneau dans la mer qu'il le retrouverait dans le ventre d'un poisson. Portraitiste, il se révèle avec son tableau des filles de M. Armstrong, et Frank Holl et Herkomer ne sont rien auprès de lui. Les plus beaux équipages de Londres stationnent à la porte de *Palace gate*. Les faveurs officielles pleuvent. On le fait baronnet; s'il y avait un peintre lauréat, c'est lui qui le serait. Et ce n'est pas tout : il connaît aussi les grosses joies de la popularité. Les reproductions de ses peintures sentimentales font de lui l'hôte et l'ami des plus humbles familles, et ce même homme qui a recueilli les applaudissemens de Swinburne, et de Ruskin, de tous les délicats du temps, avec son interprétation d'un conte de Boccace, termine sa carrière en voyant ses *Bulles de savon* se répandre, par les soins d'un savonnier fameux, sur toutes les murailles du Royaume-Uni. Et tout cela, il le sait, il en jouit tout haut; il le dit sans fausse modestie, avec cette brave et joyeuse franchise qui le faisait s'écrier dans l'atelier du sculpteur Munro, comme on remarquait une marque rouge qu'il avait au-dessus de l'œil : « Bah! ce sont les taches du soleil! »

Voyons les taches du soleil. L'homme qui a soulevé en Angleterre un tel enthousiasme est esthétiquement le moins Anglais des artistes de son pays. Le plus populaire des peintres d'outre-Manche est celui qui se rapproche le plus des idées françaises sur l'art. Toute sa carrière qui, historiquement et esthétiquement, pourrait se définir ainsi : *De Ruskin au Pears' Soap* ou *les étapes d'une perversion*, l'éloigne de l'idéal anglais tel qu'on le trouve exposé dans

les livres. « Le premier devoir du peintre est de peindre », dit-il, et ce mot est tout à fait extraordinaire dans la bouche d'un Anglais. Il dit encore : « Un imbécile peut être un grand artiste. » Il ne choisit pas de sujets spécialement moraux, ne s'astreint pas à la vérité consciencieuse du détail, et professe ouvertement que les coins, les accessoires, les régions extrêmes du tableau, doivent être sacrifiés au centre. De plus, il peint le fait plutôt que l'idée, cherche à plaire aux yeux plutôt qu'à toucher l'âme et s'efforce franchement d'amuser la gentry. Il y réussit, bien que, moins que tout autre, il exprime ce qui est particulier au caractère anglais. Que les partisans de la théorie qui fait de l'art une émanation de la vie, expliquent son succès comme ils le pourront : pour nous, ce sera facile. L'art de M. Millais répond à un goût qui n'est pas plus anglo-saxon que latin; il répond à un goût qui est commun à certains esprits chez tous les peuples. Il satisfait la masse mondaine, les amateurs de vignettes qui, en entrant au Salon, vont droit à l'histoire sentimentale ou comique et délaissent la pensée esthétique ou l'intention morale. Il charme tout ce qui est superficiel dans l'esprit anglais, comme M. Burne-Jones charmera tout ce que la France contient d'esprits raffinés, lorsqu'on le connaîtra davantage. Et ainsi, il faudra se résoudre à trouver aux préférences esthétiques une autre délimitation que celle des douanes et une autre source que celles de l'atmosphère ou du sol.

Quelles sont donc les traits caractéristiques d'un art si universellement admiré? D'abord les sujets. M. Millais se dévoue à ces scènes attendrissantes qui firent chez nous la gloire de Paul Delaroche et de M. d'Ennery. Il raconte l'histoire d'un pompier remettant des enfans qu'il a sauvés dans les bras de leur mère, d'une femme de prisonnier venant délivrer son mari en tendant au geôlier l'ordre de levée d'écrou, et il n'oublie pas le chien qui grimpe aux jambes de son maître pour témoigner sa joie. Il montre le *Retour de Crimée :* un officier blessé est assis sur une pelouse avec sa femme et ses enfans; les enfans s'amusent avec des jouets parmi lesquels on reconnaît un ours, un coq et un lion : vous saisissez le schéma de toute la question d'Orient. Puis on voit défiler tous les couples célèbres qu'attend une tragique aventure : le Huguenot, Effie Deans, Lucie de Lammermoor, le hussard noir de Brunswick. Voici le *Royaliste proscrit*, niché dans un tronc d'arbre et baisant la main de l'amante puritaine qui lui apporte du pain. Voilà un Espagnol déguisé en moine faisant échapper d'une prison sa maîtresse qu'attend un auto da fé. Puis M. Millais s'égaie à un souvenir de famille : *Mon premier sermon;* à une anecdote historique : l'*Enfance de Raleigh.* Pour se faire pardonner la

banalité de tels sujets, il faudrait les traiter avec génie. M. Millais ne les traite pas avec génie. Son imagination n'est ni très vigoureuse ni très étendue. On sent bien qu'il n'a pas beaucoup cherché, mais on souhaiterait qu'il eût cherché davantage, ou que, du moins, il eût trouvé. Toutes les fois qu'il a peint un duo d'amour, il a mis ses deux héros exactement de même, debout, face à face : Le Huguenot, le Hussard de Brunswick, le Maître de Ravenswood, le Chevalier errant, Oui ou non? Effie Deans, ont la même attitude. Et il ne sauve pas cette uniformité par une grande vigueur de mouvement. Les poses sont justes, les masses bien balancées, les lignes parallèles coupées aux bons endroits, et il n'y a rien à reprendre. Mais il n'y a pas de trouvaille. Pour l'originalité, devant Effie Deans ou Lammermoor, on en est à regretter Paul Delaroche. Ses fonds de pierres ou de verdure égalent, pour le fini, M. Robinet et, pour la vérité de tons, M. Bouguereau. Peints avec le même relief que la figure principale, ils s'avancent au même plan qu'elle et détruisent ainsi toute perspective aérienne. Des compositions comme celle de l'*Enfant aux bulles de savon* ne soulèvent aucune critique positive; elles manquent de tout ce qui fait la grandeur d'une œuvre d'art et, pour la conception comme pour le sujet, on aimerait autant les poupons que M. Muller nous montrait jadis remplissant de crème la montre de leur papa. C'est le « Genre » dans toute sa vanité sotte et triomphante, le genre, c'est-à-dire le singe de la grande peinture et le parvenu du morceau, qui se croit plus vivant que l'Académie et plus noble que l'étude, qui jalouse l'une, dédaigne l'autre, et reste au-dessous de toutes les deux. Le « Genre », cette bourgeoisie de l'art, telle est le premier trait caractéristique de M. Millais.

Le second, c'est la précision. Une fois qu'il a composé son portrait ou sa scène de genre, il dessine le geste du modèle avec précision et sobriété. Ses personnages historiques et légendaires ont toujours l'air si simple, si défini, si ressemblant, qu'on dirait des gens qui entrent chez vous. Ce sont des portraits en effet. La plupart de ces tragiques amoureux ont été peints d'après des gens du monde, des parens, ou des amis complaisans. Ainsi son fameux Huguenot représente le général Lemprière ; la jeune femme du hussard noir de Brunswick est le portrait de la seconde fille de Charles Dickens, plus tard M$^{me}$ Perugini; Millais a peint ses propres fils dans l'*Enfance de Raleigh;* dans le célèbre *Passage du Nord-Ouest*, la tête du vieux marin est celle de Trelawney, l'intrépide explorateur. Ces morceaux sont généralement bien peints, d'une couleur éclatante qui ne va pas jusqu'à être vibrante, et d'une harmonie relative qui n'atteint pourtant pas

la finesse. — D'ailleurs, à mesure que dans l'œuvre de M. Millais on se rapproche du portrait, on découvre le meilleur de son tempérament et de sa palette. Sa composition, si banale lorsqu'elle s'étend à des sujets d'histoire ou de genre, devient intéressante, et presque originale lorsqu'elle se restreint à un portrait. Les *Œufs frais*, qui ne sont que le portrait de sa charmante fille, en costume Pompadour, venant chercher des œufs dans le poulailler, nous offrent une ordonnance excellente. Mieux encore, dans le portrait des filles de M. Armstrong, réunies à une table de whist sous un immense bouquet d'azalées, il y a une science d'arrangement qu'il faut admirer sans réserves. Tout dans ce tableau, jusqu'au titre un peu précieux : *Les cœurs sont l'atout!* ajoute au charme de ces trois figures, vues l'une de face, les autres de profil et de trois quarts. Son portrait du garde de la Tour de Londres est presque un chef-d'œuvre. Son modelé est pénible, mais il est. Ses harmonies sont criardes, mais elles s'arrêtent au point où elles ne seraient plus. M. Millais a une théorie à lui, pour excuser ses couleurs trop éclatantes : il dit que tels étaient les tons des tableaux de maîtres que nous admirons aujourd'hui, en les voyant atténués par ces deux autres grands maîtres qu'on nomme le Temps et le Vernis. Sans examiner pour l'instant cette hypothèse, on peut pardonner au peintre du *Garde de la Tour* ses violences lorsqu'elles se fondent en harmonie.

Des trois manières de M. Millais, — la manière pré-raphaélite appliquée à des scènes d'histoire, la manière romantique appliquée au genre, enfin le portrait, — c'est donc ce dernier qui l'a le plus heureusement inspiré. Mais ce ne sont pas ses portraits, ce sont ses scènes de genre qui ont fait sa vogue. Et c'est pourquoi, quand on évoque l'ensemble de son œuvre et qu'on veut le définir, sir John Everett Millais apparaît un librettiste de la peinture. Comme les librettistes d'opéra, il ne crée par ses sujets : il les choisit déjà très connus et un peu ressassés. Comme eux, il les exprime dans une langue intelligible et retentissante ; comme eux aussi, il ne déploie pas de telles facultés d'invention qu'on puisse dire qu'il les renouvelle, ni une telle maîtrise de formes qu'on puisse dire qu'il les enrichit ; comme eux enfin, il recueille les applaudissemens des loges et des parterres, sans qu'on sache bien au juste à qui ils s'adressent, au sujet ou à l'auteur, à l'histoire ou à l'historien, au livret ou à la musique.

### VI. — LE PORTRAIT. — M. HERKOMER

M. Herkomer est le grand portraitiste du Royaume-Uni. Il a peint aussi des scènes de mœurs, des paysages de la Bavière, mais

c'est le portrait qui le met hors de pair et lui donne une place parmi les maîtres anglais. Frank Holl y a obtenu de grands succès; Millais y a été aussi heureux que dans tout ce qu'il a entrepris. Mais peut-être que pour approfondir une physionomie britannique, pour y démêler tout ce que le Créateur y a mis d'amour-propre et de ténacité, de passion froide et d'emportement sanguin, de mâle noblesse et de puérile respectabilité, il fallait de nos jours encore un étranger, un Allemand, comme aux jours de Henri VIII. Comme Holbein, M. Herkomer vient d'Allemagne; mais son entrée a été moins pompeuse : ce n'est pas dans la force de l'âge, dans la plénitude du talent, avec des lettres de recommandation pour le chancelier, que le membre actuel de la Royal Academy, le maître des cent cinquante peintres de l'école de Bushey, le châtelain de Lululund, est entré à Londres. Lorsqu'en mai 1857 un ménage d'ouvriers bavarois débarquait sur la côte anglaise, menant par la main un délicat enfant de huit ans, personne n'eût pu croire à une telle fortune. Cette famille avait fui le pays natal, — Waal près de Landsberg-sur-Lech, — ruinée par la révolution de 1848, et avait émigré en Amérique. Là, malgré toute l'industrie du père, un menuisier, un de ces ouvriers artistes, énergiques, intelligens, rangés; malgré les efforts de la mère, musicienne d'instinct et d'éducation, l'on n'avait pu que vivre, et il fallait non seulement vivre, mais assurer la carrière de l'enfant. Bien d'autres se seraient découragés, accusant le destin plus fort qu'eux. Mais ce vieil Allemand, à la tête carrée, au cœur chaud, ne connaissait pas ces sophismes qui dispensent de l'effort, en exagérant l'obstacle, et vous invitent à pleurer sur des ruines, tandis que passent devant vous, sur la route, des matériaux d'avenir. Il reprit le paquebot et vint tenter la chance en Angleterre, disant obstinément : « Mon fils sera un peintre! » Le mauvais destin se lassa, les événemens cédèrent. Son fils devint un peintre, un grand peintre, comme il l'avait voulu. Sa vie devait être encore bien traversée d'épreuves, mais du moins les vaillans parens qui lui avaient fait plus douce la route devaient jouir de ses premiers pas. Et aujourd'hui qu'ils ne sont plus, on voit sur les bords du Lech, près de Landsberg, en Bavière, une haute tour gothique s'élever au milieu des arbres : c'est la tour construite par le fils en mémoire de la mère; et dans le château de Lululund, près de Londres, la grande tour du milieu porte aussi le nom de « Mother's tower ». C'est ainsi que l'artiste, par un symbolisme bien germanique, a réuni ses deux patries, — celle de la naissance et celle de la gloire, — en leur faisant porter à toutes les deux le même souvenir filial.

Le portrait, comme l'entend M. Herkomer, ne procède nulle-

ment du vieux portrait anglais, tel que Reynolds et Gainsborough l'ont compris, tel qu'on a pu le voir cet été à la galerie Sedlmeyer, tel enfin que M. Jacques Blanche essaie chez nous de le ressusciter. Il ne s'étale point parmi un déploiement de riches accessoires; il ne s'enlève pas sur des rameaux qui verdoient, ou une bataille qui rougeoie. C'est sur un fond nu que M. Herkomer place son personnage; fond idéal, comme on n'en a jamais vu nulle part, pas plus qu'on n'a vu ceux de MM. Bonnat ou Carolus Duran. Quelquefois ce fond est un mur, mur blanchâtre, où la tête projette une ombre. Aucune fantaisie coûteuse, aucun bibelot inutile, aucune couleur chatoyante qui attaque celle de la figure. Aussi la figure se détache-t-elle, saute-t-elle aux yeux du premier coup et s'impose-t-elle à l'attention. Toutefois, elle n'apparaît pas seule. M. Herkomer ne se désintéresse pas du reste de son personnage jusqu'à confier à un tailleur le soin d'en dessiner le vêtement, ou à un valet d'atelier la mission de nettoyer ses pinceaux au bas de la toile, avec l'espoir que cela fera une robe pour les yeux complaisans qui le regarderont de loin. Dans un portrait de M. Herkomer, tout joue son rôle : les bras, bien développés, pèsent sur le dossier ou se tendent vers le genou; les mains se lient l'une à l'autre comme dans *Miss Grant*, ou retombent avec lassitude comme dans *Entrée en mélancolie*. Le buste ordinairement un peu renversé, la poitrine bien cambrée, la taille flexible, les épaules fortement attachées, le cou à sa place, les draperies descendant dans le cadre, sont cherchés avec le même soin que la tête. Dans les deux portraits que nous venons de citer, qu'on a pu voir à l'Exposition de 1889 et qu'on a l'habitude d'intituler la *Dame en noir*, la *Dame en blanc*, la pose est à la fois naturelle et savante. Il y a en elle la force et le laisser aller de la vie, la solidité d'une charpente déterminée et la mollesse d'une détente des muscles au repos, la dignité de ce qui demeure et le charme de ce qui passe : ce sont des mouvemens qui font honneur au corps humain.

La couleur de M. Herkomer vaut son ordonnance : elle est d'une modération relative. Ce n'est plus là ce sombre éclat que le peintre a d'abord imité de son maître Frederick Walker; c'est encore moins l'intransigeance et le pointillisme de Watts, et ce n'est pas du tout le lustrage pénible de Millais : c'est une couleur quasi française, presque fine et harmonieuse, par touches assez larges et simples, également répandue sur tout l'ensemble, sans heurt, sans cri, sans accès. Aucun effet n'est cherché dans une opposition facile. Dans la *Dame en blanc*, d'un blanc un peu sale, la robe s'enlève en blanc sur blanc, par la seule différence d'un ton rigoureusement observé. Les figures n'ont pas un extrême relief. Les effets qu'on

obtient par des dessous travaillés et séchés, puis repeints plus largement, manquent, d'ordinaire, chez M. Herkomer, de même que la transparence passagère due à la fluidité des couleurs. La raison en est que M. Herkomer a longtemps considéré qu'un tableau à l'huile devait ressembler le plus possible à une fresque; qu'aucune substruction de couleurs ne devait précéder le ton définitif, et qu'en fait de couleurs, les plus sèches étaient les meilleures. Ceci l'a conduit à peindre son fameux tableau *la Dernière Revue* sur une toile blanche et avec des substances tellement sèches qu'il a fallu ensuite y revenir, couvrir le tableau d'enduits parasites, par devant et par derrière, afin d'empêcher un décollage complet. Il est bien curieux d'observer que ce Bavarois, venu longtemps après la révolution pré-raphaélite et formé sous un maître qui n'y avait pris aucune part, se retrouve imbu de la théorie anglaise sur la couleur, à ce point qu'on croirait entendre parler Hunt, Watts ou Rossetti.

Mais ce n'est point par là seulement que M. Herkomer se sépare de l'école continentale et se rattache à l'Angleterre : c'est surtout par l'expression intense, l'intimité profonde et la particularité individualiste qu'il donne à ses figures. Dans les deux ou trois tableaux de genre qui ont fait sa vogue, il a poussé ces qualités à un point qu'elles atteignent rarement chez nous. On exposait cette année, au *Guildhall*, sa *Dernière Revue*, qui est de 1874. D'autre part, on peut voir dans une salle de Kensington son tableau de la *Chapelle de la Charterhouse*. — Dans le premier, on voit les invalides de Chelsea, assis en ligne sur les bancs de leur chapelle, dans leurs habits rouges, assistant à l'office : c'est leur dernière revue. — Dans l'autre, ce sont les pensionnaires d'une maison de retraite, occupée par de vieux gentlemen ruinés, réunis aussi pour un office religieux. — Au point de vue psychologique, c'est au fond le même sujet : là, comme ici, ce sont des vieillards, les survivans d'une lutte pénible, qui ont trouvé enfin l'abri, le repos, le pain assuré, et qui songent au passé, si brillant parfois, sachant bien qu'il n'y a plus rien pour eux à regarder dans l'avenir qu'une route sûre et monotone qui conduit au terme où nous arrivons tous. C'est toujours la pensée du *Harbour of Refuge* peint par le maître de M. Herkomer, Frederick Walker, et qu'on peut voir à la Galerie nationale, dans la salle des Turner, où elle a été offerte par M. Th. Agnew. Le *Port de Refuge*, c'est un asile de vieillards : un jardin empourpré par les dernières splendeurs du couchant, un perron vermoulu où chemine une vieille qui retient sa vie encore quelque temps, soutenue par une jeune fille ; là-bas, d'autres pauvres hospitalisés, puis les bâtimens couverts de lierre, bien vieux

eux aussi, et qui se sont ouverts devant cette existence branlante,

Comme un port en ruine à la barque en détresse;

et ici, dans cette prairie, un jeune faucheur, un gaillard robuste, qui se hâte d'abattre le plus de foin qu'il pourra avant la nuit, image saisissante de la grande faucheuse d'hommes qui, elle non plus, dans cette maison de vieillards, ne se repose jamais...

Au point de vue esthétique, les deux sujets de M. Herkomer diffèrent complètement l'un de l'autre. Dans la *Dernière Revue*, le problème était de donner aux figures du relief sur ces uniformes éclatans; dans la *Chapelle de la Charterhouse*, d'empêcher qu'elles ne ressortent trop sur ces manteaux noirs. M. Herkomer y est parvenu. Et il y est parvenu, en partie à cause de cet intérêt individuel, profond, passionné, qu'il a su donner à chaque physionomie, en sorte qu'on dirait autant de portraits, autant de vies différentes, autant de drames intérieurs, inconnus, qui cherchent par toutes les lueurs des yeux, par tous les sourires contraints des bouches, par la gravité des rides, par les contractions broussailleuses des sourcils, à se raconter. Dans la *Dernière Revue*, un incident, introduit sans bruit, sans éclat, rompt la monotonie de ces longues files de têtes attentives à l'office. Au premier coup d'œil, on n'y prend pas garde; au second, on s'aperçoit qu'un des invalides assis au second rang baisse la tête et laisse sa main inerte, à demi ouverte sur ses genoux, comme s'il était sans souffle, et que son voisin, un vieillard comme lui, lui tâte le bras, comme pour s'assurer si ce bras est vivant, si son camarade n'a pas trépassé... Le reste de la foule ne prend aucune part à l'incident. Mais il y a dans cette figure une acuité d'observation, une recherche de pensée, qui se trouvent bien rarement chez nous.

On oublierait un des traits, et le plus distinctif, de M. Herkomer, si l'on ne voyait en lui que le peintre. Il est aussi professeur, directeur d'École, fondateur de colonie esthétique et architecte; il est impresario, décorateur, acteur, musicien, machiniste. En 1883, un gentleman de Bushey, petit village situé à 15 milles de Londres, voulait faire donner des leçons de peinture à un pupille qu'il avait. Il appela M. Herkomer. Celui-ci vint s'établir à Bushey et, le bruit de ses leçons s'étant répandu, on vit accourir une foule de jeunes artistes qui en voulaient profiter. Aujourd'hui, ils sont cent cinquante, hommes et femmes, et comme l'école elle-même ne pourrait leur suffire, car c'est une simple *nursery of art*, une ville nouvelle est sortie de terre. Plus de cinquante ateliers se sont groupés autour de l'atelier de M. Herkomer. Tous acceptent sa direction ou sollicitent ses conseils. Le

dimanche, il donne audience à ce peuple libre d'artistes dans le palais de Lululund qu'il s'est construit. Ce château représente le travail de toute une famille; son père a fait les boiseries, son oncle, qui est en Amérique, les tentures, et lui-même le plan et la décoration peinte. Lululund est bâti solidement en style roman. avec des murs énormes, qui seront encore là dans dix siècles si l'on n'y touche pas. Professeur à Oxford, M. Herkomer a exposé en chaire les principes qu'il a ainsi appliqués de ses mains, sur la pierre, la toile ou le bois. Pour amuser toute sa colonie d'artistes, il a bâti un théâtre où il a prodigué les ressources de son multiple génie. D'abord, l'illusion pittoresque est poussée aussi loin que possible : ainsi le sol, au lieu d'être fait de planches plates et nues comme à l'Opéra, est sculpté en forme de pavés. Il n'y a pas de lumière de rampe éclairant le dessous des figures. La lune de Bushey, surtout, a une réputation méritée : une boîte ronde garnie de trois lampes électriques, d'une lentille réfléchissante et d'un papier transparent sur lequel sont peintes les montagnes lunaires, monte lentement, grâce à un ingénieux mécanisme, dans un firmament de gaze. Sur ce théâtre, on joue des drames en musique où figurent M. et M^me^ Herkomer au milieu des élèves du grand artiste. Ces drames s'appellent : la *Sorcière*, la *Revanche du Temps*, *Filippo*, qui n'est autre chose que le *Luthier de Crémone*, de Coppée. Le goût de l'art dramatique est de famille chez les Herkomer : la mère de l'artiste était bonne musicienne ; son père, le menuisier, a joué le rôle de Ponce-Pilate dans la *Passion* représentée en 1849 à Waal, avec plus de naïveté encore qu'à Oberammergau, et lui-même, il compte bien remplir celui de Judas, si l'on donne encore ce spectacle dans sa ville natale. Ainsi c'est lui qui compose les pièces, écrit la musique, brosse les décors, endosse le travesti et monte sur la scène. Devant cet ensemble d'aptitudes et cette exubérance de gestes esthétiques, on croit voir revivre la figure étrange de Salvator Rosa. On croit voir aussi un de ces maîtres du moyen âge, tantôt maçon, tantôt sculpteur, ne dédaignant aucune besogne, ne repoussant aucun outil. Ce fils d'un ouvrier artiste tient à rester un artiste ouvrier. Et tout ce mouvement d'union des arts et des métiers, *Arts and Crafts*, qui, nous le verrons plus loin, est la gloire de l'Angleterre moderne, M. Herkomer en est la plus vivante et la plus originale expression.

### VII. — LA LÉGENDE. — SIR EDWARD BURNE-JONES

Sir Edward Burne-Jones est dans son atelier. Il a traversé pour y venir un long jardin moitié prairie, moitié verger, vert comme la pelouse de Mériaugis et touffu comme la forêt de Bro-

céliande. Tout est bien clos. Aucun fâcheux ne pourra le surprendre. L'orgue qui occupe le fond du hall est muet. Les ébauches qui pendent aux murs n'offrent que des tons très gris et ne peuvent distraire les yeux. Au dehors, les gouttes d'une pluie fine, la pluie de Londres, tapotent les feuilles, les unes après les autres, comme des doigts invisibles qui se promèneraient sur un clavier silencieux. Sir Edward ne travaille pas, il lit. Il lit un livre aimé, toujours le même, depuis trente ans, et absorbé dans la méditation que lui procure sa lecture, il conspire vaguement, idéalement contre tout l'ordre de choses établi en Angleterre. Est-ce donc quelque discours de M. Gladstone ou une diatribe socialiste de son ami William Morris? C'est bien autre chose : c'est l'histoire du roi Arthur.

Il y a environ quatorze cents ans que les Anglais et les Saxons, montés sur leurs longues barques, envahissaient la Grande-Bretagne et balayaient les restes de la domination romaine. Quelques victoires de plus et ils s'établissaient en maîtres dans l'île. Pour leur résister, un homme se leva, dont l'histoire ne dit rien, mais que la légende a fait si grand qu'il faut bénir le silence de l'histoire. Cet homme n'était pas né prince. Un jour que le trône des Bretons était vacant et qu'on cherchait vainement à s'accorder pour donner un successeur au roi défunt, on vit, au sortir de la cathédrale de Caerléon, un perron de marbre nouvellement construit et sur ce perron une enclume d'acier, et dans cette enclume, une épée enfoncée avec cette inscription : » Celui qui me retirera, de par Jésus-Christ roi sera. » Tous les chevaliers s'y essayèrent, aucun ne réussit. Un enfant, qu'un vieillard obscur avait amené de la forêt, retira aisément l'épée, et l'archevêque le couronna aux acclamations du menu peuple. Ce fut le roi Arthur, et l'épée merveilleuse eut nom Escalibor. En vain les barons voulurent discuter sa naissance : il la prouva haute par ses exploits. Il délivra Leodogran, roi de Caméliard, des païens qui l'assiégeaient et des bêtes féroces qui venaient, jusque dans sa capitale, ravir les petits enfans à leurs mères, et, en retour, il obtint la fille du roi, la belle Guinevere, en mariage. Il mena les Bretons au combat et repoussa l'envahisseur dans douze rencontres fameuses où « le ciel fut voilé par la poussière et la terre par le sang. » Il était accompagné par un vieux barde, fils d'un diable et d'une Bretonne, magicien par son père et chrétien par sa mère, qui apparaissait dans tous les momens difficiles où l'on avait besoin d'un conseil ou d'une prophétie. Ce barde s'appelait Merlin, il savait tout, pouvait prendre toutes sortes de formes ; il enflammait les courages par ses prédictions et, l'heure de la lutte arrivée, jetait des enchantemens terribles sur l'ennemi. A sa voix, les gens de l'Écosse, de la Cor-

nouailles, de la Cambrie, du pays de Galles, de la Bretagne française ou Armorique, tous les Bretons en un mot, tous les Celtes, accoururent se ranger sous la bannière en forme de dragon du roi Arthur en criant : « Notre nation se relèvera et chassera les Saxons! » Non seulement Arthur chassa les Saxons, mais il conquit successivement le Danemark, la Norvège, la France, et fit reculer les Maures. Ce fut une espèce de Charlemagne breton. Il favorisa l'ordre fameux des chevaliers de la Table Ronde, tous égaux entre eux, tous ne formant qu'un seul cœur, tous preux éprouvés, consciences d'or, muscles d'acier, dont l'habit était fait de quatre étoffes : « le courage, la richesse, l'adresse et la courtoisie. » Ces chevaliers, Lancelot, Gauvain, Ivain, Keu, Tristan, neveu du roi Mark, Perceval chevalier du Graal, Ider, Bedivere, Galahad, Modred et bien d'autres, réunis à la cour du roi Arthur, à Camelot, étonnaient le monde par leurs exploits. Toutes les fois qu'ils entendaient parler d'une dame à protéger, d'un géant à humilier, d'une guivre ou d'un dragon à décapiter, d'une gageure extraordinaire à tenir, l'un d'eux partait et lorsqu'il revenait vainqueur, c'étaient des fêtes et des tournois sans fin.

Un jour, tandis qu'ils étaient réunis dans une salle, à Camelot, un grand bruit ébranla les voûtes, une vive lueur éblouit les yeux, et le Graal, cette coupe où but Jésus à la Sainte-Cène, et qui fut rapportée en Angleterre par Joseph d'Arimathie, passa comme un éclair. Tous les chevaliers jurèrent de le revoir. Vainement le roi les supplia-t-il de ne pas l'abandonner dans sa vieillesse. « O mes chevaliers, quand vos places seront vides à mes côtés, s'il s'élève quelques plaintes dans mon royaume, elles resteront sans écho, tandis que vous serez à courir après des feux errans! » Ils partirent à la *Queste du Graal*, et, au bout d'un an, trois seulement revinrent exaucés, ayant pu joindre l'objet de leurs désirs. Les autres avaient suivi des « flammes errantes. » L'ordre fameux était décimé. Le déclin du règne commençait : cette expédition du Graal avait été son 1812. Alors la trahison se glissa parmi les preux de la Table Ronde. Lancelot, le plus vaillant et jusque-là le plus fidèle, fut pour le roi Arthur ce que Tristan était en même temps pour le roi Mark, en Cornouailles, et sans l'excuse du « boire amoureux. » — La reine Guinevere, surprise avec Lancelot, s'enfuit dans un couvent où on la recueille sans la connaître et où elle apprend, par une jeune novice, que tout le royaume est en feu à cause d'elle. Modred a levé l'étendard de la révolte. Lancelot n'est plus là pour défendre le vieux roi. Les Saxons tentent un retour offensif. Il va se livrer un combat suprême. A ce moment, les pas d'un chevalier retentissent sur les dalles du cloître : Guinevere comprend que c'est le roi qui

a découvert sa retraite. Elle se jette à terre, le visage caché dans ses cheveux; elle entend, sans le voir, Arthur lui pardonner et lui dire adieu. Puis les pas s'éloignent... C'en est fait... Sur le champ de bataille de Camblann, la victoire, à son tour infidèle, abandonne les Bretons. Les chevaliers de la Table Ronde tombent un à un, autour du roi qui s'affaisse lui-même, mortellement blessé.

Le peuple ne voulut pas croire à la mort d'Arthur. Le bruit courut qu'une barque mystérieuse l'avait emporté dans l'île d'Avalon, séjour des héros. « Il reviendra! » disait-on dans les châteaux et dans les chaumières de la Grande et de la Petite Bretagne, courbés sous la domination anglaise; les druides l'ont dit : « Les héros peuvent naître deux fois. » Les Bretons, repoussés par les Anglo-Saxons, acculés dans cette pointe qui termine l'Angleterre au sud-ouest, ne perdirent jamais l'espoir de voir reparaître le « vieillard plus blanc que la neige, monté sur un coursier blanc. » Ils l'attendirent pendant dix siècles, confians aux prédictions de Merlin, en dépit des événemens qui les démentaient et des Pères du Concile de Trente qui les condamnaient. Tous les vainqueurs de la race celtique, toutes les dynasties étrangères entendirent, l'un après l'autre, résonner à leurs oreilles les terribles accens prophétiques de l'enchanteur. Devant eux tous, le spectre du roi Arthur se dressa, cherchant, comme celui de Banquo, à prendre une place vide au festin du pouvoir. Henri II Plantagenet, comme Jean sans Terre, Harold, comme Henri VI, luttèrent contre cette ombre, sans pouvoir la dissiper. Leurs scribes écrivirent, leurs guerriers combattirent, leurs ménestrels chantèrent en vain. Henri II alla même jusqu'à déterrer près du monastère de Glastonbury, dans l'île d'Avalon, un cadavre du soi-disant Arthur et lui fit faire de magnifiques funérailles, mais les Bretons persistèrent à le croire vivant. Longtemps après, ils poursuivaient à coups de pierres les étrangers qui en doutaient. A chaque soulèvement national, à chaque figure nouvelle d'adversaire des Anglo-Saxons, il leur semblait que c'était lui qui revenait. Ils crurent le reconnaître dans ce Guillaume le Conquérant qui arrivait de France, en chantant la gloire de Charlemagne; dans ce Prince Rhys qui défit le Conquérant sur les montagnes de Carno; dans ce Kadwalader qui abattit les forteresses normandes, dans ce Lywélin qui, appelant les Gallois parmi les marécages de la Cambrie, affama les Anglais. Mais tous ces chefs finirent par succomber, et la tête du dernier, plantée au haut d'une pique sur la Tour de Londres, épouvanta les regards bretons... Alors les fidèles regardèrent du côté de la France : ils saluèrent cet Arthur de Bretagne qui fut élevé dans les bois par les barons amis, comme le grand Arthur, et qui semblait bien « le jeune sanglier de guerre » an-

noncé par Merlin. L'enfant fut assassiné par Jean sans Terre... Ils attendirent longtemps, puis de nouveau ils acclamèrent le Revenant dans cet autre Arthur, duc de Bretagne, le connétable, qui, avec Jeanne d'Arc, écrasa les Anglais. — Ainsi les prophéties de Merlin passèrent de peuple en peuple, enflammant les Bretons d'Angleterre contre les Anglo-Saxons et les Bretons de France contre les Anglais ; en un mot, les Celtes de partout contre les races conquérantes. Cette légende, coupée cent fois et cent fois repoussée comme le rosier qui unit les tombes de Tristan et d'Iseult, n'est pas demeurée le privilège de la Grande-Bretagne. De ce côté-ci comme de l'autre côté de la Manche, on a raillé longtemps « l'espoir breton », c'est-à-dire cette fidélité à une dynastie disparue et à un idéal intangible qui a animé pendant dix siècles les guerriers armoricains, qui anime peut-être encore aujourd'hui les électeurs du Finistère, et qui fit, qu'en 1793, lorsque les chouans marchaient au combat, ce n'était pas le nom de Louis XVII qui retentissait dans leurs chants nationaux, c'était encore et toujours le nom de l'immortel blessé de Camblann, du roi Arthur...

Sir Edward referme son livre et songe à la singulière destinée des légendes... Même aujourd'hui, l'*Espoir breton* n'est pas mort. Il n'est pas plus resté enseveli dans l'ossuaire de Quiberon que dans la châsse de Glastonbury. On voit renaître dans le monde entier de la pensée un courant sympathique au cycle d'Arthur. Ce n'est plus une espérance politique, c'est une opinion esthétique. L'esprit celtique s'est réveillé et s'insurge contre l'esprit teuton. Il ne s'agit plus de chasser hors de l'île les fils des anciens Saxons et des Angles, mais toutes ces figures d'un académisme faux et lourd qui sont jadis venues d'Allemagne, et aussi cette conception aristocratique de l'art qui règne depuis si longtemps dans le Royaume-Uni. La mélancolie, le mystère, la subtile douceur de l'esprit celtique sont revenus à la mode avec le pré-raphaélisme. En même temps, le goût de l'art décoratif, de l'art appliqué aux choses utiles, aux meubles, aux maisons, aux outils de la vie, de l'art démocratique en un mot, remplace le goût exclusif du tableau de chevalet, « friandise réservée aux riches comme le champagne ou les orchidées. » Le mystère opposé à l'historiette, la libre fantaisie substituée à l'agrément académique, la conception éducatrice et populaire de l'Art succédant à son rôle aristocratique, voilà des produits de l'esprit celtique. Les chefs de ce mouvement, chose bien curieuse à noter, sont des Gallois, des Irlandais, des Écossais des montagnes, précisément les descendans des vaincus de Camblann. « J'ai vécu moi-même, dit M. Grant Allen, à Oxford, lorsque l'esthétisme était encore un culte ésotérique. Et j'ai remarqué alors que presque chaque par-

tisan du nouvel Évangile était un Celte déclaré, un Gallois ou un Highlander, un Irlandais, ou au moins avait une origine celtique. Soyez mes témoins, ô vous des collèges de Christ Church, de Magdalen, de Brasenore ! » — Voilà au milieu de quels combattans Arthur rentre en maître dans les ateliers. Après Rossetti qui a fait *Lancelot dans la chambre de Guinevère*, *Lancelot et Guinevère à la tombe d'Arthur*, le *Saint-Graal*, *Lancelot et la Dame de Shalott*, c'est Burne-Jones lui-même qui peint *Merlin et Viviane*, la *Queste du Graal*, *Sir Galahad*, le *Sommeil d'Arthur;* c'est William Morris, Arthur Hughes, Val Prinsep, Spencer Stanhope, presque tous les néo-préraphaélites qui, d'accord avec les poètes Swinburne, Tennyson, ressuscitent la légende. On peut se faire une idée du renouveau de la légende arthurienne là-bas par celui de la légende napoléonienne ici. On a tout prouvé contre l'un et contre l'autre héros : ils renaissent tous les deux à la gloire, et de l'empereur des Français comme du roi des Bretons, on peut dire que, si le peuple ne le croit plus vivant, il regrette parfois, dans les sombres jours, que les druides se soient trompés en disant que « les héros peuvent naître deux fois. » Mais dans sa destinée esthétique, le roi Arthur est plus heureux que l'Empereur. Il est assez loin dans l'histoire pour qu'on ne puisse pas prétendre nous le faire plus vrai en le faisant moins beau. Lorsque Napoléon et ses dix-huit maréchaux se seront enfoncés dans l'ombre fabuleuse où est l'ami de Merlin, il se trouvera peut-être alors un Tennyson qui le montrera attendant tout armé dans l'île d'Avalon, ou dans l'île de Sainte-Hélène, et l'on aura beau faire des exhumations comme Henri II Plantagenet ou comme Louis-Philippe, la figure encore vivante apparaîtra sous les traits idéalisés d'un demi-dieu. Lorsque les temps seront assez reculés pour qu'on puisse grandir les types, changer les costumes et revêtir les preux qui luttèrent à la Moscowa comme ceux qui succombèrent à Camblann, il pourra venir un Burne-Jones et un William Morris, qui, l'un dessinant, l'autre tissant, enchanteront les regards au XXX<sup>e</sup> siècle par des tapisseries où l'on verra flotter les figures de Ney, de Murat, de Joséphine ou du prince Eugène. Alors l'histoire aura servi à quelque chose, parce qu'elle aura élevé les yeux et la pensée des hommes vers des êtres plus beaux qu'eux, au lieu de les tenir baissés sur des mesquineries ou des laideurs. Et la physionomie de l'Empereur, si longtemps « ballottée entre Marius et César », sera enfin fixée, non pas comme est fixée, par exemple, celle de M. Thiers, mais comme est fixée celle de la Joconde, parce qu'elle aura atteint non pas la vérité, cette beauté de l'histoire qui change toujours, mais la beauté, cette vérité de l'art, qui ne change jamais...

L'art de Burne-Jones a fleuri de la semence fournie par Madox Brown et sur la tige cultivée par Rossetti. Comme Rossetti, dès sa prime jeunesse, avait couru à Madox Brown, Burne-Jones à vingt-deux ans courut à Rossetti. Il avait vu de lui quelques dessins illustrant les poésies d'Allingham. Bien que né d'une famille opposée à toute idée d'art, dépourvu, aussi loin qu'on remonte, d'aïeux artistes, élevé dans le milieu le moins esthète du monde : Birmingham, impérieusement destiné à l'Église par son éducation, la vue de ce dessin d'*Elfinmere* signé D. G. R. lui fit la même impression que, sept ans avant, la vue d'*Harold* avait faite sur Rossetti. Il ne pensait qu'à cette figure. Dans la cour d'Oxford, il en causait avec son ami William Morris, comme lui étudiant, et comme lui destiné à la cléricature, et ils s'exaltaient tous deux. Un jour, n'y tenant plus, il vint à Londres pour tâcher de voir le maître dont son âme rêvait. Il n'osait aspirer à parler à un tel génie, mais le suivre des yeux, entendre le son de sa voix, lui paraissaient les plus hautes félicités permises à un mortel. Cette félicité lui fut donnée un soir qu'il attendait dans la salle de dessin du collège pour les ouvriers, blotti sous un bec de gaz, et se demandant à chaque nouveau venu qui entrait : « Est-ce lui ? » Le maître enfin parut. Burne-Jones lui fut présenté et admis à faire partie de son cénacle. Là, il eut l'horreur d'entendre des gens, qui n'étaient après tout que des hommes, questionner l'Enchanteur, discuter avec lui, et même, — ô sacrilège ! — le contredire en face. Pour lui, assis dans un coin, ravi dans une silencieuse extase, il contemplait son dieu environné des nuages de fumée que toutes les pipes pré-raphaélites répandaient autour de lui.

Ceci se passait en 1856. Dès lors, Burne-Jones, laissant la théologie se mit à la peinture, sous la direction de Rossetti, qui, tout d'abord, lui fit exclusivement copier des réalités, mais en lui contant ses rêves. Pendant ce temps, son ami William Morris bâtissait des maisons et écrivait des poèmes. Il lui semblait qu'on n'accordait pas dans le monde moderne assez d'attention aux arts de la décoration et du mobilier, à ces *arts mineurs*, comme il les appelle, qui sont pourtant les seuls dont nous jouissions constamment. On ne va pas tous les jours dans un musée, ni tous les soirs à l'Opéra, mais on dort toutes les nuits dans un lit, on lève à chaque instant les yeux sur la tapisserie, sur les meubles qui nous entourent. Ces humbles amis des yeux, ces compagnons incessans du goût, peuvent beaucoup pour l'affiner ou l'encanailler, le développer ou le perdre. Doter l'Angleterre d'une architecture, d'un mobilier esthétiques, tel fut dès le premier jour le but de William Morris, et tel il reste encore aujourd'hui, bien que compliqué par toutes sortes d'intentions socialistes. Papiers

peints pour intérieurs modestes, tapisseries pour riches hôtels, vitraux pour églises, tapis, rideaux, garnitures de canapés, de fauteuils, tout le déballage d'un grand magasin d'ameublement est jeté sur le marché de Londres par l'exquis poète du *Paradis terrestre* et des *Nouvelles de nulle part*. Pour faire les dessins de ces tapisseries, il fallait à William Morris un grand artiste : depuis trente-quatre ans, cet artiste est Burne-Jones. Cette collaboration incessante commença dans l'atelier de Rossetti. Dès 1860, Morris faisait construire par l'architecte Philip Web une maison à Upton, près de Bexley, inspirée de ses principes et priait son ami de venir la décorer. L'artiste accepta et, se tournant vers l'Italie, choisit comme sujet les *Noces de Buondelmonte*. Deux ans après, il partit pour cette terre d'Italie dont il devinait si bien le ciel et là, en compagnie de Ruskin, il consulta les maîtres.

Revenu à Londres, il se dégage des imitations, des liens antérieurs, et son style est définitivement fixé. Tel nous le trouvons alors, tel il demeurera jusqu'au bout. Dès ce moment, ses inspirateurs évidens sont Botticelli et Mantegna. Loin d'en faire mystère, il remplit son salon de reproductions de ces deux maîtres, comme Turner aimait à montrer des Claude Lorrain à côté de ses propres toiles. A Botticelli, il emprunte son type de femme, celui que vous pouvez voir dans la fresque des *Noces de Tornabuoni*, dans l'escalier du Louvre : les yeux grands et ronds, les pommettes rendues saillantes par la dépression de tout le bas du visage, un nez légèrement retroussé, la bouche charnue et sensuelle remontée assez près des narines, le menton allongé. A Mantegna, il prend ses types élégans de chevaliers couverts de cuirasses, à tel point qu'en regardant son roi Cophetua en extase devant la mendiante dont il va faire sa reine, on croit revoir le François de Gonzague agenouillé devant la *Vierge de la Victoire* au milieu de la salle des Primitifs, au Louvre. Ainsi, il va hardiment demander aux Florentins le secret de leur grâce corporelle. Il leur prend leurs figures, et, dans ces figures déjà renaissantes, vigoureuses, presque classiques, il insuffle lui, l'homme du Nord, l'esprit fatal, mélancolique et pessimiste de Byron. Il envoûte ces Italiens faits pour le sourire et il les transforme en sombres compagnons de Merlin. Il fait réciter des vers de Swinburne à des statues de Donatello. Ses figures ont déjà des muscles de Renaissans et font encore des gestes de Primitifs. La beauté s'achève déjà, mais ne s'étale pas encore. On dirait qu'elle s'ignore et veut presque se dissimuler. Botticelli pleure, Mantegna a le spleen, Burne-Jones est né.

En effet, regardez sa *Briar Rose*, son *Persée*, sa *Queste du Graal*, son *Saint Georges*. Ses chevaliers s'avancent dans la toile avec

des demi-mouvemens jolis, mais gauches comme s'ils marchaient sur des pointes d'épées et s'ils avaient peur d'être contaminés par tous les objets qui les entourent. Ils font ordinairement une retraite de corps pour se garer de la chose vers laquelle ils tendent la tête. Ils sont las de leur force, embarrassés de leur taille et quasi honteux de leur beauté. Ils sont bâtis comme des colonnes et ils penchent comme des roseaux. Leur tête trop lourde de songes retombe sur leurs épaules et tout le corps fléchit sous ce poids. On dirait de jeunes dieux timides qui vont pour la première fois dans le monde. Ils ne savent que faire de leurs bras d'athlètes, de leurs poitrines de vainqueurs aux courses olympiques, de leurs jarrets de chasseurs de sangliers. Aucun membre n'est raidi pour un effort; aucun geste n'est rapide, ni violent. S'ils étreignent, c'est avec lassitude; s'ils tuent un monstre, c'est à regret. Les muscles sont sains, les épaules droites, bien effacées, les cuirasses sont rigides, mais un mal mystérieux fait chanceler toute cette enveloppe de chair et de fer. On sent leur détachement et leur indifférence pour cette magnifique machine humaine que la Nature a mise à leur disposition. Ce sont des âmes étonnées d'être prises dans des corps.

Cette impression de lassitude exquise et d'élégante gaucherie, de psychologie compliquée un peu pessimiste, Burne-Jones la donne au moyen de plusieurs déviations systématiques de la nature auxquelles il plie ses figures. — D'abord, il les fait de huit têtes et demie, parfois davantage, et, à leur usage, il construit à ses palais des portes d'une hauteur extraordinaire pour leur largeur. — Ayant établi sa figure très longue, il exagère encore cette impression en remontant un peu les hanches, mais comme il veut laisser au buste toute sa souplesse, au lieu de donner la saillie la plus forte des hanches en haut, il l'arrondit et la descend très bas. — De même, il exagère la largeur des hanches chez la femme par rapport aux épaules et la diminue chez l'homme, en sorte qu'on dirait parfois, dans sa *Roue de la Fortune* notamment, qu'il a voulu illustrer la ridicule théorie d'après laquelle le tronc de l'académie masculine aurait la forme d'un œuf posé sur le petit bout, et le tronc de l'académie féminine, d'un œuf posé sur le gros bout. — Le personnage une fois bâti, il fait presque toujours porter le poids du corps sur une seule jambe, comme Ingres dans sa *Source*. Cette jambe rigide s'arque en dedans; sur elle, tout un côté du corps se tasse; la hanche ressort et remonte, l'épaule s'abaisse, mais l'autre côté du corps se développe souple, onduleux; l'épaule se relève, la jambe détendue cède, et le genou jaillit légèrement en avant, repoussant le pied derrière le plan. Cette pose se représente à satiété dans les œuvres de Burne-Jones. Puis, pour plus de mol-

lesse encore et plus de légèreté, la jambe dont le genou plie en avant repose sur la pointe du pied, ce qui relève le genou plié au-dessus du genou rigide. Cette affectation est très systématique, car lorsqu'un homme s'appuie naturellement sur une seule jambe, il pose cependant le pied de l'autre pleinement à terre, sans quoi l'attitude deviendrait très fatigante. — Prises ainsi, les figures de Burne-Jones ont toujours l'air de descendre un escalier. Ses anges, seuls, ne descendent pas. Allongés vers le sol, les pieds à quelques centimètres de terre, ils ressemblent à des pendus. Les bras de ses chevaliers ne sont jamais raidis, et l'ondulation, produite par une distension complète des muscles, se prolonge jusqu'au bout des doigts, la main retombant souvent inerte, comme une parure. On ne se les figure pas courant, travaillant, combattant. Son Persée, dans les replis du monstre, a l'air d'un jardinier indolent, qui grimpe à un arbre fruitier, armé d'un sécateur. Cependant le buste ne se courbe pas; les épaules sont rarement voûtées. C'est la tête qui s'abat douloureusement sur la poitrine, et en même temps que le front se baisse vers la terre, les yeux brillans sous cette arcade regardent vers le ciel, ce qui donne à la figure la plus banale une attitude méditative et passionnée. Le cou est très flexible, comme tout le corps qui ondule perpétuellement. Les draperies suivent cette ondulation ou, plus souvent, s'y opposent. Les plis très nombreux, ordinairement horizontaux, entourent le corps, le lient, le ligottent comme les mille petites ficelles dont les Lilliputiens emprisonnèrent Gulliver. Çà et là des écharpes, agitées par des ouragans chimériques, se déroulent dans l'air. Malgré le charme des détails, on ne peut se dissimuler que Burne-Jones n'atteint l'élégance infinie de ses figures ainsi posées qu'en sacrifiant le grand trait des proportions et le naturel des poses. Et il faut bien que la foule même s'en rende vaguement compte, puisque les tableaux qu'elle considère comme ses chefs-d'œuvre : le *Roi Cophetua*, le *Chant d'Amour*, l'*Amour dans les ruines*, et la *Cour du jardin* dans la *Briar Rose*, sont justement ceux où il ne se trouve pas une seule figure apparente *debout*.

Ces personnages vivent dans un monde que Burne-Jones leur a créé, enclos de treillis de roses, où les rochers sont des rocailles, où les forêts sont des charmilles, comme lorsque le Paradis ressemblait à un jardin bien tenu dont le propriétaire se serait diverti à accumuler les essences les plus rares, les merveilles les plus coûteuses. Peu ou point de ciel; le cadre descendant toujours très bas, ne permettant pas au regard de s'enfuir, ni à l'attention de s'égarer, les rabattant tous deux sur la physionomie du personnage, sur la fenêtre de l'âme, sur l'âme elle-même. Les grands ciels ne sont jamais le fait des peintres psycho-

logues. Si Circé se relevait, elle se heurterait la tête au plafond, et cette idée augmente le malaise qu'on éprouve en la voyant courbée en deux, le bras allongé vers le cratère de vin qu'elle offrira aux Grecs, et où elle verse parcimonieusement les gouttes du philtre abhorré. Point ou peu de perspective. Dans l'*Escalier d'or*, les figures placées au bas de cette échelle extraordinaire sont à peine plus grandes que celles qui sont encore sur les marches les plus hautes. Dans l'*Amour parmi les ruines*, les lignes parallèles du portique divergent, en s'éloignant, au lieu de converger. Dans l'*Annonciation*, l'ange Gabriel est à ce point plus grand que la Vierge, qu'il semble que le tableau doive être regardé de haut en bas, mais la descente des lignes fuyantes du portique montre bien que la ligne d'horizon passe aux yeux de la Vierge, et qu'ainsi le premier plan se trouve en bas et non en haut. Dans la construction du temple de Jérusalem, la perspective est sacrifiée de parti pris. — La chronologie n'est pas plus en faveur auprès du peintre. S'il ne prend pas tous ses sujets dans le cycle d'Arthur, il les revêt tous des couleurs de la légende, même son *Annonciation* qui se passe sous des bas-reliefs Renaissance, même son *Adoration des Mages* où un condottiere offre des présens à la victime future de Ponce-Pilate. Ses Grecs parlent comme Chaucer et ses héros bretons se promènent dans un décor du Décameron. On les appellerait volontiers sir Troïlus et lady Cressida. Comme les doux rêves socialistes de son ami William Morris, on pourrait intituler les œuvres de Burne-Jones : *Tableaux de nulle part.*

Chimérique aussi sa couleur, en ce sens que la vérité du ton est ce qui le préoccupe le moins. C'est le brillant du verre poli, le louche éclat du bronze lumineux, la splendeur assourdie du miroir noir. Mais quoique très vive, cette couleur devient parfois harmonieuse. Rien de doux alors comme les reflets d'une rose sur une cuirasse, d'un pied nu sur un pavé de marbre, d'une draperie sur un fond de métal. Rien de plus reposant que cet aspect de vieux vitrail. Malheureusement la facture en est aussi pénible que l'effet harmonieux. On sent un effort continu et répété, un labeur opiniâtre qui sans cesse recommence. Aucun laisser aller, aucune liberté du pinceau. C'est, en apparence, l'alchimie de M. Hébert et parfois de Millet. On ne voudrait pour rien au monde être obligé de copier un tableau de Burne-Jones. Quand tout ce travail n'aboutit pas, on ne sent que la peine, et la facture fatigue l'œil du spectateur autant qu'elle a fatigué la main de l'exécutant. Les pierres ont l'air d'être tissées comme des tapisseries, et les draperies d'être maçonnées comme des murailles. Les étoffes semblent de plomb, les pieds de coton, les fleurs de fer. Beaucoup de tableaux de

Burne-Jones sont de l'aquarelle, mais pour se figurer une aquarelle de Burne-Jones, il faut vider ce mot de tout son sens habituel, en chasser toute idée de fraîcheur, de fluidité, de gaieté, de fantaisie, de taches savantes et joyeuses, et d'heureuse réussite, tout souvenir de Turner ou simplement de miss Clara Montalba. L'empâtement le plus compliqué, par petites touches sèches sur d'autres touches séchées, la recherche exclusive du corps, *body*, aux dépens de la vibration, et de la couleur riche au lieu du ton fin, donnent à ces figures l'aspect de statues peintes et vernissées. Elles ne baignent pas dans l'air ; leurs contours ne se fondent pas dans la couleur ambiante ; elles gisent dans le vide d'une cloche pneumatique. Mais quand, malgré tout, les chairs sont parvenues à être solides et les mains à être modelées, on oublie le reste : le labeur de la facture, la convention de la donnée, l'âcreté de la touche, la lourdeur de cette pâte feuilletée. Le portrait de miss Amy Gaskell, exposé cette année à la *New Gallery*, arrachait aux plus obstinés un cri d'admiration. Faux de ton, faux d'effet, épais de facture, mais merveilleusement modelé sous sa blancheur mate, il donnait l'impression d'un beau portrait de M. Hébert : on maudit la manière, on s'incline devant le résultat.

Dessinées souvent par à peu près, toujours peintes avec lourdeur, les figures de Burne-Jones sont, en revanche, admirablement posées. La composition, si on la restreint à l'agencement des lignes, l'ordre et le mouvement qu'on met dans les contours, n'a peut-être pas aujourd'hui en Europe un maître égal à ce maître. Non qu'il sache ordonner de grands ensembles : le *Festin de Pélée*, le *Miroir de Vénus*, offrent un intérêt trop divisé pour être puissant. Même l'*Escalier d'or* contient plusieurs figures qui ne sont que des redites et dont l'absence ne nuirait nullement à l'ensemble. Mais ses figures isolées, comme cette *Espérance* qu'il montre debout dans une prison, une main tenant une tige fleurie, l'autre perdue dans un nuage, mettant ainsi un peu d'elle-même hors des barreaux de fer de la vie, ou bien encore cette *Foi* sous un dôme, tenant la lampe symbolique, ou bien sa *Sibylle de Delphes*, ou bien ses *Jours de la création*, sont des merveilles d'agencement. — Chaque jour de la création est représenté par un ange, debout, dans un fouillis de plis de robes et de plumes d'ailes, tenant un globe de cristal. Dans ce globe vient se refléter le travail fait par Dieu, pendant la période de temps qu'il représente. Ainsi, le troisième jour, on voit s'y profiler de fins feuillages selon le mot : Et Dieu dit : « Que la terre porte du gazon et l'arbre produisant du fruit... » Le cinquième jour, on voit dans le globe un vol de grands oiseaux de mer, et les pieds de l'ange reposent sur une grève pleine de coquillages. A mesure que la semaine créatrice

s'avance, les anges des jours précédens se rangent derrière celui qui tient le globe principal. Il est impossible d'imaginer un symbolisme plus gracieux et moins pédant.

Regardons maintenant un duo, *Merlin et Viviane*, par exemple, œuvre déjà ancienne et bien inférieure aux *Jours de la Création*, mais d'un sentiment très profond. On sait le sujet. Pour se délasser de la politique et de la guerre, Merlin se promenait quelquefois, sous la forme d'un jeune escholier, dans la forêt de Broceliande. Là, il rencontra une jeune fille appelée Viviane, née d'une fée qui lui avait fait ces trois dons au berceau : être aimée de l'homme le plus sage du monde; faire faire à cet homme toutes ses volontés; apprendre de lui toutes les choses qu'elle voudrait savoir. Le vieux Merlin ne pouvait échapper à la destinée. Puisque c'était lui, l'homme le plus sage du monde, il devait aimer Viviane, et comme celle-ci se désolait de ses continuels voyages à la cour du roi Arthur et qu'elle lui demandait chaque fois de lui enseigner sa magie, par exemple l'art d'endormir quelqu'un, puis de l'emprisonner « sans pierres, sans bois et sans fer, seulement par enchantement », il devait lui céder en cela comme en tout le reste. Il devinait pourtant où elle voulait en venir; il avait dit : « La louve doit lier le lion sauvage si étroitement qu'il ne pourra plus remuer. » Mais prévoir le danger, en amour, cela sert-il jamais à quelque chose? Un jour qu'ils étaient assis dans un buisson d'aubépines fleuries, Viviane, caressant les cheveux blonds de l'Enchanteur, l'endormit, puis se levant, tourna neuf fois son écharpe au-dessus du buisson, en faisant neuf enchantemens que Merlin lui avait appris. Quand le devin ouvrit les yeux, tout avait disparu. Il se trouvait dans un château enchanté, à jamais prisonnier, inutile désormais à Arthur, comme le dit Tennyson dans un de ses vers monosyllabiques :

*And lost to life and use and name and fame.*

Burne-Jones a choisi le moment où Viviane vient de ravir au devin le livre très savant où sont écrits, en des langues mortes et en caractères longs comme des « pattes de puces », les enchantemens subtils. Elle s'est dressée, fine, longue, onduleuse, et tenant le grimoire au bout de ses doigts fuselés, elle tourne la tête, une tête d'oiseau intelligent et perfide, vers le bon philosophe encore couché dans l'aubépine, à la fois souriant à sa beauté et inquiet de sa traîtrise.

Mais prenons une scène un peu plus compliquée, bien que de trois personnages seulement : le *Chant d'amour*, par exemple, qui est peut-être, au point de vue de la composition, le chef-d'œuvre de Burne-Jones. Nous voyons une jeune fille agenouillée presque de

face, sur un coussin, au milieu d'un gazon fleuri. Elle joue de l'orgue sur un de ces petits instrumens que les anges touchent dans les tableaux des Primitifs, parmi les nuées, les trompettes, les ailes et les gloires. Plus près de nous, vu de dos, mais la tête tournée de profil vers le centre de la composition, un chevalier dans son armure, assis par terre, les jambes repliées, écoute. De l'autre côté, un jeune berger, qui est l'Amour, demi-nu, couronné de feuillages, les paupières baissées, un genou en terre, presse doucement le soufflet de l'orgue. Au premier plan, des fleurs. Au fond, un groupe de maisons ou la cour d'un château, puis le cadre qui plane très bas. Pas de ciel; la pensée ne se perd pas dans l'azur du Paradis : le ciel, ici, ce sont les yeux de la jeune fille. Pas d'histoire; il n'y a rien à deviner, mais tout à éprouver : l'histoire ici, c'est la vie de deux cœurs et un peu d'air qui ébranle les ondes sonores. On s'intéresse, selon le précepte de Ruskin, à la vie même des êtres et non à ce qui va leur arriver. Pas de mouvement, sinon le geste de l'Amour souffleur, mouvement doux, continu, sans effort, comme dans un rêve. On s'intéresse à la forme même du corps humain, non à sa déformation. Le dessin du chevalier et de sa dame est admirablement pur. Les attitudes des trois figures, assez différentes pour se compléter, assez semblables pour s'unir, tendent à cette synthèse classique et latine qu'on peut bien mépriser en théorie, mais à laquelle, en examinant toutes les belles œuvres, on trouve qu'elles sont revenues. La pyramide est replacée sur sa base. De quelque côté que le regard se dirige, les lignes le ramènent au centre, et l'élèvent au visage de la musicienne éternelle, à ces lèvres qui s'entr'ouvrent, à cette mélodie qu'on n'entend pas mais, qui remplit tout, comme la cloche invisible dans l'*Angelus* de Millet, à cette harmonie qu'on éprouve par tous les traits et tous les modelés de cette vision : au chant d'amour.

Quand on a épuisé les critiques de détail, on dit de Burne-Jones, — et c'est là, je crois, un de ses grands chagrins, — qu'il se désintéresse de notre temps, de nos mœurs, de nos figures et de nos pensées. Si l'on veut dire qu'il ne peint pas des costumes de chez Worth, ni le mobilier des *stores*, on a raison et il faut l'en féliciter. Mais que ses œuvres suggèrent moins d'images contemporaines, moins de préoccupations actuelles, qu'elles tiennent de moins près à la vie que nous vivons que les dessins du *Graphic* ou de l'*Illustrated London News*, c'est une erreur profonde de réalistes en quête d'une superficielle modernité. L'impression ineffaçable qu'elles laissent à quiconque les a regardées, le prouve. Pour moi, je n'ai jamais pu voir certaines de ses toiles, sans que les inquiétudes et les réalités de l'heure présente fussent réveillées. Il ne m'a jamais été possible d'emprisonner ces figures légendaires

dans une époque, puisqu'elles ne sont d'aucune époque, dans une nationalité, puisqu'elles n'ont pas de nationalité, ni dans l'illustration d'une pensée étrangère qu'elles dépassent presque toujours en la transformant. Au printemps dernier, par exemple, quand on était devant l'*Amour dans les ruines* exposé à la New Gallery et qu'on regardait ces deux graves amans aux robes bleues, assis sur les colonnes brisées d'un vieux palais Renaissance, parmi les buissons d'églantines, là où autrefois tout un monde a vécu, où toute une civilisation a brillé, doucement songeurs tous les deux à ces choses disparues qu'ils remplacent en faisant régner l'amour là où ont trôné les lois, les vertus et les religions, on ne pensait guère à Browning, ni à sa banale évocation du passé. On pensait aux ruines du présent, aux ruines trop réelles où nous vivons et que nous ont faites ceux qui nous ont précédés. Les ressemblances entre le tableau du monde actuel et ce tableau de légende, n'étaient que trop visibles... Tout a croulé de ce qui soutenait nos pères. Eux-mêmes, ils ont démoli avec rage, avec méthode, avec obstination. Que nous reste-t-il à faire ? Croire? — Ils n'ont laissé que des doutes... Espérer? — Ils ont fermé le ciel... Vouloir? — Ils nous ont expliqué que ce sont les circonstances qui veulent pour nous et que c'est l'hérédité qui nous détermine... Admirer, respecter? — Quoi donc qui n'ait été scientifiquement mis à nu et doctoralement bafoué?... En politique, il nous restait la bâtisse de la Révolution. Un grand historien est venu, suivi de beaucoup d'autres, qui, avec les plus hautes intentions et peut-être, hélas! avec justice, ont jeté bas ses façades et renversé ses statues. Nous avions des figures légendaires de héros; ils les ont détruites, les unes après les autres, sans prendre garde que chaque fois que l'acier froid de la critique, manié comme l'aiguille de l'envoûteur, perce une légende, tue une image, il tue aussi les héros bien vivans, en chair et en os, que cette belle légende, que cette splendide image eût suscités... On s'est attaqué à plus haut encore. On a renversé l'idée de Dieu de son socle. Il semblait qu'on mettrait à la place quelques idées morales qu'on dit avoir précédé les religions et devoir y survivre, mais il n'en est rien. Notions de la famille, notions de la propriété, notions même du patriotisme, on les insensibilise une à une, sous les piqûres subtiles du sophisme qui font à peine mal et, au contraire, amusent par leur inédite âcreté. Préjugés, vérités, conventions, respect, liens sociaux, sous l'ongle de la bande noire, tout ce ciment tombe, tout se désagrège, tout s'effrite. Il n'y a plus que quelques placages suspendus en l'air, quelques balcons qui strient inutilement le ciel. Les jeunes gens qui entrent aujourd'hui dans la vie, comme ceux que Burne-Jones fait entrer dans sa toile, trouvent le sol jonché de

débris... Que faire alors? — Ce que font ceux-ci : *aimer*. Dans ce désarroi des consciences, dans cette dispersion des efforts tentés pour le Bien, les uns croyant qu'il sortira d'un plus grand mal et se ruant à l'attaque de ce qui reste du monument social, sous prétexte qu'il n'en reste pas assez pour nous abriter; les autres le démolissant parce qu'il en reste trop; d'autres, vieux incendiaires, s'efforçant de garder quelque chose des planchers et des voûtes, mais sans oser consolider les fondemens qu'ils ont minés toute leur vie; tous, pour des motifs différens, concourant à la ruine totale, par espérance ou par découragement, par indécision ou par indifférence, par audace ou par peur, seul un drapeau flotte respecté, un remède paraît efficace, un sentiment unit les bonnes volontés et paraît une sûre carrière aux dévouemens qui cherchent le devoir : c'est la pitié pour la misère humaine, c'est la charité, la donation de soi-même, c'est l'amour. Seul, aux yeux des contemporains il excuse les fautes ou les répare; seul, il élève la passion, même la passion politique, et la purifie. La femme qui a failli, si elle a beaucoup aimé, il lui est beaucoup pardonné. L'homme d'État qui a commis de lourdes erreurs, qui a déchaîné les pires malheurs sur sa patrie, s'il a beaucoup aimé cette patrie, a le pardon de tout un parti, parfois de tout un peuple. Seul, avec les églantines, l'amour continue son œuvre parmi les choses disparues. Seul, il ressemble à une loi suprême, puisqu'on a été jusqu'à dire que « toute licence est permise sauf contre lui. » Et ce sentiment est universel. Au moment même où l'on admirait le tableau de Burne-Jones dans Regent Street, à Londres, on se pressait à Paris, au Champ-de-Mars, devant le tableau de M. James Tissot. Ce Christ en chape, serré contre deux misérables, parmi les débris d'un palais brûlé par la Commune, les réconfortant par la vue de l'immense sacrifice, de l'éternelle pitié, n'était-ce pas aussi un Amour dans les ruines? Et l'admiration qu'il soulevait n'était-elle pas due au sentiment qui s'en dégageait, bien plutôt qu'à ses médiocres qualités esthétiques? L'*Amour dans les ruines*, l'œuvre de Burne-Jones, ce n'est donc pas une vision des temps passés, quelque folie de Gauvain, quelque idylle de Lancelot, quelque gageure du roi Arthur : c'est, sur l'horizon assombri de nos luttes, de nos doutes et de nos désespérances, la figure même de la folie humanitaire et sociale, de la grande folie de demain...

ROBERT DE LA SIZERANNE.

# SOMMATIONS RESPECTUEUSES

## HISTOIRE DE PETITES GENS

### I

Toute l'après-midi, Passerel avait fait des comptes, et, cependant, à huit heures il aidait encore son charretier à charger du ciment dans le banneau afin que, demain, dès la première heure, on pût aller au chemin de fer. Aussi, quand il eut dîné, le jeune homme éprouva le besoin de sortir, de marcher un peu pour se délasser.

Mais où se rendre ? Au café ? Il n'y mettait presque jamais les pieds ; et puis il eût fallu changer de vêtemens, les siens étant tout blancs de plâtre.

A défaut d'autre distraction, il eut l'idée de s'en aller acheter une pipe neuve, sa racine de bruyère lui paraissant prendre un méchant goût de brûlé.

Cela faisait un petit but de promenade, le marchand chez lequel il avait coutume de s'approvisionner, — un vieux brave homme de sauveteur médaillé, — demeurant de l'autre côté de la Sarthe, à un bon quart d'heure.

Il cheminait bien tranquillement, les mains derrière le dos, et venait de dépasser l'usine à gaz. Maintenant il traversait la rue des Griponnières, une ruelle étroite et sombre que cependant on n'avait pas encore allumée.

Cela intrigua le jeune homme. Lui qui, d'ordinaire, observait peu les choses de la rue s'arrêta un moment. Ses yeux errèrent sur les misérables bâtisses enfumées dont les pignons déjetés bordaient la rue.

C'était l'heure du crépuscule, une heure où dans le silence et

le repos de tout, il est difficile, si peu rêveur qu'on soit, de ne point sentir se dégager de partout une sorte de mélancolie paisible. On n'est plus le même homme, on s'intéresse alors à mille petites choses qui, dans la journée, seraient restées inaperçues. Ici c'est un chat qui court sur une corniche et dont la silhouette se découpe en ombre chinoise ; là quelque enfant malade dont on entend de la rue le gémissement plaintif ; plus loin des voix rauques de gens avinés qui se querellent.

Dans ces maisons toutes noires, dont les façades ne trahissent rien de ce qu'elles recèlent, combien d'obscurs, qu'on ne connaîtra jamais, et qui pourtant sont là tout près ! Là-haut, sous les toits, cette petite lumière éclairant une mansarde, quelle humble existence s'y cache ? Celui qui habite là, que fait-il ? Est-ce un heureux, est-ce un résigné, — ou bien quelqu'un à qui la vie pèse trop lourd ?

Tout en songeant ainsi, Passerel remarqua bientôt une lueur rougeâtre, variant d'intensité à chaque instant, qui, de l'autre côté de la rue, apparaissait à une lucarne de grenier.

Comme rien ne le pressait, il s'adossa au mur et, le cou tendu, en badaud, resta quelque temps à observer cette fenêtre.

Un ouvrier, nu-tête, à tournure de garçon boulanger, qui passait à ce moment, voyant quelqu'un le nez en l'air, se mit à regarder dans la même direction. Juste à ce moment, là-haut, une sorte de chenille brillante scintilla, serpentant derrière les carreaux.

— Voilà qui est vraiment extraordinaire ! murmurait Passerel.

— Mais, sacrebleu ! il y a le feu dans cette chambre ! s'exclama le garçon boulanger.

— Le feu ! Vous croyez ? dit Passerel brusquement.

— Parbleu ! Hé ! jeune homme... allons-y !

— Mais qu'est-ce que ça peut être ?

— Sans doute des enfans laissés tout seuls et qui auront pris des allumettes ; mais certainement ça brûle !

Et, tout de suite il cria : « Au feu ! au feu ! »

Partout en un clin d'œil les croisées s'ouvrent avec fracas. Passerel et le garçon ont couru vers la porte d'en bas, qu'ils frappent à grands coups de poing. Enfin de la maison quelqu'un répond.

La porte à peine ouverte, ils s'élancent, grimpent l'escalier en hâte. A chaque palier, il leur faut bousculer des enfans, des femmes à demi déshabillées, qui se jettent dans leurs jambes, ou, cramponnés à la rampe, poussent des cris d'épouvante.

Au dernier étage, ils se trouvent en face d'une porte fermée.

Par les fentes sourdent de minces filets de fumée à l'odeur de laine roussie.

Le garçon boulanger crie : « Y a-t-il quelqu'un ? » et il secoue la porte. On ne répond pas. Passerel, penché sur la rampe, interpelle les gens d'en bas :

— Hé ! savez-vous s'il y a du monde dans la mansarde?

— Oui ! fait une voix de femme : la Maria y est !

— Quelle Maria ?

— Une couturière... Elle est rentrée à cinq heures.

La fumée augmente d'intensité.

— Défonçons la porte à coups de pied, fait l'ouvrier.

Et les voilà tous deux qui se ruent sur la boiserie. Mais c'est en vain : elle ne cède pas.

— Si j'essayais de la briser avec mon couteau ? — Il se met à genoux. C'est dur, les doigts glissent, s'écorchent, mais Passerel est adroit et vigoureux.

Enfin la porte a sauté; mais maintenant la fumée arrive à flots, lourde, suffocante. Il faudrait établir un courant d'air, ouvrir la fenêtre. Oui ! mais comment arriver jusque-là ?

Passerel se risque ; malheureusement tout de suite il est pris à la gorge, chancelle et manque de tomber.

Lui, le camarade, il s'y prend mieux : un mouchoir mouillé sur la face, il s'élance hardiment, parvient jusqu'à la fenêtre, brise les carreaux à coups de coude. Aussitôt l'air du dehors fait irruption dans la chambre.

Mais en même temps, avivées soudain, des flammes jaillissent. Ce n'est rien : un tapis, un paquet de vêtemens, de vieux journaux qui brûlaient à côté d'un petit fourneau à charbon. On les piétine, et c'est fini.

— Maintenant, vous autres, vite de la lumière !

Un voisin en apporte. Il entre, marchant avec précaution, tout effaré.

— Et... la femme, la voyez-vous? demande-t-il.

Là dans le coin, par terre sur un matelas, elle gît sans connaissance, la figure toute congestionnée, le cou gonflé, les bras tordus. On se précipite, on la soulève : elle doit vivre encore, car les membres ne sont pas rigides.

Qu'est-ce qu'il faut faire ? On ne sait pas trop. Des femmes, qui viennent d'entrer, veulent qu'on lui fasse avaler de l'eau.

Mais le garçon boulanger, avec cet esprit de ressource, ce sens pratique des artisans :

— Non, c'est pas ça ! Vous autres, déshabillez-la, faites-la

respirer en lui soufflant dans la bouche... Moi je cours chercher un médecin. Vous, les femmes, allez-vous-en, — vous gênez!

Et le voilà déjà parti.

A trois ou quatre, assez gauchement, on s'efforce de dégager la poitrine. Afin de faciliter la respiration, on a déboutonné la robe, dégrafé le corset; mais la jeune femme a les épaules larges, ce qui gêne pour la dévêtir.

Et puis ça manque d'ensemble, chacun tiraille de son côté : « Voyons donc! Vous! vous allez lui casser le bras... Pas de ce côté-là! »

A deux, on lui comprime les côtes; puis Passerel, les lèvres collées sur celles de la femme, lui insuffle de l'air, très fort. On répète le mouvement bien des fois; malheureusement cela ne paraît pas produire grand effet, et c'est rudement fatigant. Passerel, tout étourdi, cède sa place à un autre.

Pendant que de lassitude il a dû s'asseoir dans un coin, il se demande, tout en s'essuyant le front, ce que c'est que cette fille-là?

Il regarde, non sans une certaine émotion, le pauvre être inerte que cinq ou six mains palpent, secouent comme une loque.

— Une chouette poitrine qu'elle a, hein! murmurent deux individus de mauvaise mine, entrés en curieux, qui regardent par dessus les têtes des autres.

— Oui, une belle fille!

Dans le corridor, où l'on entend chuchoter, quelqu'un dit à haute voix : « Mais sait-on pourquoi elle a voulu se détruire? »

Personne ne répond. Il y a là une voisine, une femme d'âge, qui, le bonnet de travers, les mains sur les hanches, son gros ventre en avant, contemple ce spectacle avec des yeux qui, bien sûr, ne témoignent pas beaucoup de sympathie pour la couturière. Cependant elle ne dit rien, la voisine! Maria est peut-être *décédée*, et, dans le petit monde, on a un grand respect de la mort. C'est même pour cela que bientôt la voisine se fâche et fait déguerpir, en les tirant par les oreilles, quatre ou cinq effrontés gamins qui, les polissons, s'étaient glissés dans la chambre, et se bousculaient pour voir.

Enfin des pas sonores dans l'escalier : c'est la police.

Les agens, eux, ont l'habitude de ces cas-là.

Ils savent la bonne manière. L'air qu'on insuffle aux asphyxiés, on doit s'en emplir la bouche seulement, — pas les poumons.

Puis maintenant c'est un élève en pharmacie qui arrive tout essouflé, un gros ballon d'oxygène dans les bras.

Il fait merveille. Déjà un premier petit tressaillement ; puis la malade commence à s'agiter, à remuer les doigts.

Elle n'est pas encore hors de danger, — loin de là; mais, du moins, on va pouvoir la transporter à l'hôpital.

## II

D'autant plus disposé à compatir aux misères d'autrui que lui-même avait déjà beaucoup enduré, Passerel fut singulièrement troublé par cette aventure.

Né en Algérie, à Saïda, poste-frontière du sud, il n'avait guère connu son père, lieutenant d'infanterie, mort des fièvres, alors qu'Augustin n'avait encore que six ans. Sa mère, nature faible et indolente, trop vite consolée, erra avec l'enfant pendant plusieurs années dans diverses villes, au hasard des liaisons plus ou moins avouables auxquelles elle s'abandonnait, jusqu'à ce que, se sentant vieillir, voyant fondre aussi peu à peu le petit pécule qui lui restait, elle se décidât à revenir en France, — un pays d'honnêtes gens au moins, disait-elle, un pays où on ne la volerait pas comme on l'avait volée en Algérie.

Elle se fixa au Mans, où une vieille cousine, son unique parente, l'avait engagée à venir s'établir. Sur les conseils de celle-ci, elle prit un fonds d'herboriste, — métier qu'on lui garantissait plus facile que les autres, mais où, grâce à son incurable désordre, elle acheva en peu d'années de manger jusqu'à ses derniers sous.

La malheureuse était bohème dans l'âme. Sa bourse, ainsi que son cœur, s'ouvraient au premier venu. A peu près impotente, elle n'en continuait pas moins à donner à son fils le spectacle de lamentables défaillances. Et comme, dans le peuple, les enfans ont tout de suite l'intelligence singulièrement éveillée à de certaines choses, Augustin comprenait trop bien ce que l'individu, dont on cherchait toujours à lui expliquer la présence d'une façon plus ou moins plausible, faisait dans la maison.

De tels exemples eussent dû le corrompre : ils ne servirent qu'à lui inspirer un profond dégoût, une insurmontable répulsion pour tout ce qui n'était pas avouable et régulier.

Il venait d'atteindre ses seize ans, quand un soir, en rentrant, il trouva sa mère étendue sans mouvement sur le carreau, morte subitement de la rupture d'un anévrisme.

Pendant trois ans, il fit des emballages chez un commissionnaire en tissus; puis il trouva une assez bonne place chez un

entrepreneur. Peu à peu il acquit une certaine position dans la maison, mais sans réussir pourtant à s'élever au-dessus de la condition précaire de l'employé qu'un patron peut congédier à sa guise.

On le considérait, dès cette époque, comme un garçon très opiniâtre, exact, soigneux et d'une parcimonie rare. Fort méthodique, ponctuel, il faisait tous les jours les mêmes choses aux mêmes heures, sans en éprouver d'ennui. Par exemple, c'était un original. Il avait des manies bizarres, entre autres celle de cataloguer toute chose, de noter à chaque instant sur son carnet cent sortes de renseignemens utiles, des recettes de ménage, — et aussi des proverbes ou des pensées. Dans sa chambre, il y avait, épinglée au cadre de la glace, une liste de tous les effets d'habillement, meubles, objets de lingerie qu'il possédait, et, çà et là, sur des carrés de papier piqués au mur, quelques maximes philosophiques.

A cette époque, un héritage absolument inattendu lui tomba du ciel. Bien qu'il ne fût pas son plus proche parent, une vieille cousine en mourant lui léguait une dizaine de mille francs. Aux mains d'un garçon qui savait la valeur de l'argent, ce petit capital devenait un puissant levier de réussite. Le tout était de ne se point tromper. Passerel réfléchit deux ans avant de prendre parti; puis, un beau jour, son patron ayant refusé de le prendre pour associé, il s'établissait à son compte dans la banlieue.

Le métier d'entrepreneur n'est pas bien compliqué; il comporte peu de risques quand on veille à ne pas faire d'avances à de mauvais payeurs. Il demande surtout de la conscience dans le choix des matériaux employés, et une étroite, une minutieuse surveillance des ouvriers. Passerel avait remarqué que beaucoup de gros propriétaires de la région, qui avaient des fermes éparses aux quatre coins du département et jusqu'en Bretagne, auraient préféré n'avoir jamais affaire, pour les réparations, qu'à un seul entrepreneur, quitte au besoin à payer un peu plus cher. Mais la plupart de ses confrères du Mans, gens mariés, ne voulaient pas se donner l'ennui des déplacemens. Passerel alors se fit une spécialité des travaux à distance. On l'envoya parfois jusqu'en Vendée, et, quand il remit ses mémoires, l'on fut tout étonné de voir qu'il prenait moins cher que d'autres. Peu à peu sa réputation se fit si bien, qu'au bout de trois années Passerel tenait son affaire bien en main. Peu ambitieux, il n'avait plus qu'à chercher à se maintenir.

Le succès ne l'avait pas gâté. Il continuait à vivre en sage et à rester seul : il lui eût d'ailleurs été difficile de se marier, étant sans cesse en déplacement; mais, d'un autre côté, il n'eût voulu pour rien au monde s'embarrasser d'une liaison. En dehors des occasions de dépense qu'il eût redoutées, son amour-propre un peu fier ne se fût pas facilement accommodé de ces situations louches qu'on est toujours obligé de dissimuler au monde. Peut-être aussi devait-il à l'existence solitaire qu'il menait depuis sept ou huit ans, une certaine exaltation de cette sentimentalité romanesque dont nul homme — même peu cultivé — ne sait se défendre, quand il a des besoins d'affection. C'était peut-être cette secrète chaleur d'âme qui le préservait des choix vulgaires, — sort presque inévitablement réservé à ceux qui, désirant une compagne, ne trouvent qu'une maîtresse, et finissent, un jour, par s'en contenter. D'ailleurs, homme à systèmes absolus, aimant à classer toutes choses par compartimens, il estimait qu'il y a deux sortes de vie : l'une, pour ceux qui endurent, l'autre, pour ceux qui jouissent; la vie d'affaires, — celle où l'on peine sur le labeur professionnel, — et puis la belle vie, vie d'émotion et de plaisir, réservée à de rares privilégiés. On devait patiemment se résigner à la première tant qu'on n'était pas riche, mais il était bien permis d'aspirer à l'autre pour plus tard. De sorte que Passerel, — s'il rayait provisoirement la femme de son programme, — entrevoyait, dans un rayonnement de lumière, un horizon rempli de visions nobles. A ses yeux l'amour était quelque chose d'infiniment noble; seulement cela était loin, très loin...

En attendant, on ne le voyait jamais dans aucun des endroits où l'on s'amuse. Deux ou trois fois seulement il s'était décidé à aller au théâtre, et encore était-ce pour ne pas mécontenter un client qui lui avait envoyé des billets de faveur.

Et voici qu'inopinément, en plein dans cette vie, stagnante comme l'eau verte d'une mare de forêt, tombait à grand fracas ce drame de désespoir. Ce suicide manqué d'une jeune fille le bouleversait d'autant plus que, pour lui, un suicide était la chose du monde la plus absurde, la plus blâmable, — une vraie faillite et une énigme aussi. Pourquoi cette hâte à courir vers l'engloutissement, vers le gouffre noir où tout disparaît à jamais?

Est-ce que mourir n'est pas une misère pire que toute misère? C'est vrai que la vie est parfois mauvaise, mais, après elle, grand Dieu, qu'y a-t-il donc de meilleur?

S'il ne s'expliquait pas le suicide, il était obligé de reconnaître qu'il foisonne dans les romans où sont dépeintes les mœurs du grand monde parisien. De là à en arriver presque insensiblement

à voir, dans la mort volontaire, une fière protestation, l'expression d'un hautain et distingué dégoût de tout ce qu'il y a de bas et de vil ici-bas, il n'y avait pas loin.

C'est ainsi qu'après l'aventure de la mansarde, Maria se trouva bénéficier de ces tendances de l'esprit de Passerel, grand lecteur de feuilletons. Peut-être aussi la beauté de ce corps de jeune fille à la peau très blanche, qu'il avait étreint dans ses bras pendant qu'il s'efforçait de lui conserver la vie, contribuait-elle à parer d'un séduisant prestige le souvenir de la pauvre asphyxiée.

Toujours est-il que tel était son désir de la retrouver, de lui parler, d'essayer de pénétrer le secret de son désespoir, qu'il n'en dormit pas.

— Allons, fit-il le surlendemain en se levant, j'irai tantôt à cet hôpital. Elle doit aller mieux. Je demanderai à la voir. Je dirai que je suis son... son quoi? eh bien! son patron. Et, comme j'ai travaillé pour l'économe, il me laissera entrer, même si ce n'est pas jour de visite.

## III

Au moment de se mettre en route, il eut une hésitation. Cette démarche, en somme, ne risquait-elle pas de le compromettre, de l'engager dans quelque chose de pas clair? Si cette femme allait trouver là un prétexte pour entrer dans sa vie! Mais ces scrupules, il les apaisa d'une de ces phrases toutes faites qui se prêtent si bien à nous tromper nous-mêmes : « Visiter les malades des hôpitaux, mais c'est *une bonne action!* »

Il ne devait jamais oublier l'impression profonde dont il se sentit pénétré quand, le large escalier de pierre une fois gravi, il se trouva à l'entrée d'une longue salle où s'alignaient, à droite et à gauche, des files de petits lits blancs, tous semblables. Assise au fond, une religieuse lisait. Passerel se dirigea vers elle, en essayant d'amortir le bruit de ses pas, afin de ne pas réveiller celles des malades qui pouvaient dormir. Il allait lentement sur ce parquet ciré, qui ne semble fait, tant il est glissant, que pour des chaussons d'infirmières.

A mesure qu'il avançait, des têtes se soulevaient, regardant avec des yeux qui pour un instant brillaient, puis presque aussitôt redevenaient mornes. — « Non, ce n'est pas pour nous, » semblaient dire ces pauvres yeux, qui se refermaient sous une lassitude découragée.

D'autres malades, encore plus nerveuses, se renfonçaient brus-

quement entre leurs draps avec une grimace, un geste dépité.

Maintenant la sœur s'était levée, et, de son pas léger, venait au-devant de lui. Elle étendit timidement la main, prit le permis de visite, puis, après avoir dévisagé Passerel d'un œil si prompt, qu'à peine entrevit-il un battement de paupières, elle le conduisit devant un lit qui se trouvait entre deux fenêtres hautes à tout petits carreaux bien luisans.

— Voici! dit la sœur, de sa voix un peu chantante. Elle repose... Cette jeune fille est encore bien malade.

— Ah! j'espérais que... Mais cela va mieux, n'est-ce pas, ma Sœur?

— Oui, seulement l'amélioration sera lente, à ce qu'a dit M. le docteur ce matin. Elle ajouta avec un apitoiement un peu forcé: « Il dit que le charbon leur empoisonne le sang. »

La Sœur restait là. Ses mains fluettes remuaient machinalement le petit crucifix qui pendait sur sa poitrine.

Devinant chez elle une secrète défiance, Passerel voulut la rassurer, et, de l'air le plus dégagé qu'il put : — Ma Sœur, j'étais le patron de Maria. J'ai été très surpris de ce qui lui est arrivé. Je viens tâcher de savoir ce qui l'avait réduite à cette terrible extrémité... Attenter à ses jours, c'est bien affreux... Je veux éviter que... à l'avenir..

— Oh! dit la Sœur, dont la face placide eut un léger frémissement, bien sûrement, monsieur, il ne faut pas que cela recommence! — Elle parlait très bas, ainsi que les gens pieux parlent de certaines choses honteuses : « Il est probable, reprit-elle, que cette malheureuse fille endurait... une trop grande misère. — Je ferai ce qu'il faudra, ayez-en l'assurance, ma Sœur. — C'est bien, monsieur. » Et elle s'inclina avec un pâle sourire, remerciement reconnaissant pour le sauvetage d'âme qu'allait sans doute essayer ce monsieur si charitable.

Assis sur une chaise au pied du lit, Passerel, les bras croisés, attendait le réveil de la malade.

Bientôt Maria commença à remuer, puis elle poussa un gémissement plaintif de petit chat grognon. Enfin les paupières s'entr'ouvrirent lentement.

En apercevant si près d'elle quelqu'un d'inconnu qui la regardait attentivement, elle fronça le sourcil, et, d'instinct, referma les yeux, comme si elle voulait d'abord chercher ce que pouvait bien être ce grand monsieur-là. Peut-être l'avait-elle déjà vu quelque part...

Un moment après, elle rouvrait les yeux, se redressait un peu sur l'oreiller. Non, elle ne le reconnaissait pas, pas du tout. Alors, dans son embarras et à tout hasard, comme si ce fût chez cette fille le premier mouvement et le plus naturel, elle arrangeait ses cheveux, s'efforçant d'être gracieuse. Et cependant on voyait qu'elle était encore bien malade... Lui, il demeurait immobile, sans rien dire, très sérieux. A la fin, Maria, s'imaginant que c'était quelque nouvel interne qui inspectait les malades :

— Ah! monsieur, ça va mieux, mais allez! je vous garantis que j'ai encore joliment mal dans la tête... ce que ça me bat!... ça me tape!... — Et le poing fermé vers sa tempe elle faisait le geste d'appuyer comme pour renfoncer la douleur. Bientôt, se faisant câline, elle murmura : — Oh! vous devriez bien me faire donner du chocolat, dites!

Passerel approcha sa chaise, et, à voix basse, afin que la religieuse ne prît pas ombrage de ce qu'il allait dire :

— C'est moi, mademoiselle, qui vous ai sauvé la vie,... l'autre jour... je vous ai empêchée de mourir brûlée... le feu déjà prenait à votre robe.

Maria eut un petit sursaut des mains accompagné d'une grimace. Puis ses yeux s'assombrirent.

Ce que Passerel lui rappelait là, sans doute, n'évoquait devant elle que de fâcheuses images. Brusquement : — Ah bien, pour sûr, si c'est vous, non!... j'vous remercie pas, vous savez! — Et aussitôt elle tourna la tête de l'autre côté.

Passerel était vexé. Il se disait qu'en vérité il méritait mieux! Habituellement sa bonne mine, sa tenue très propre et soignée lui valaient un autre accueil.

Il eut envie de partir tout de suite, en lançant un « bonsoir, mademoiselle! » bien sec. Mais, comme il se dominait assez pour ne jamais céder à une poussée de mauvaise humeur, il resta.

Puis, au bout d'un instant, comme décidément Maria ne bougeait pas, il dit d'un ton très poli :

— Ah!... Eh bien, mademoiselle, vous me paraissez fatiguée : je m'en vais, satisfait de voir que votre état s'améliore. Je vous salue.

Maria se retournant aussitôt avec un air de confusion qui n'était pas sans grâce : — Oh! oui, monsieur... bientôt je pense que ça ira mieux... Adieu, je vous dis adieu, mais... ça me ferait pourtant plaisir que vous reveniez.

— Je reviendrai, fit Passerel, dont toute la maussaderie venait de s'envoler.

Le surlendemain, quand l'entrepreneur retourna à l'hôpital, il trouva Maria en meilleure santé.

Elle se montra très aimable. Évidemment elle avait réfléchi, et, soit qu'elle vît simplement dans ce visiteur une distraction pour les longues heures de sa journée de convalescente, — soit qu'en face des autres femmes de la salle elle fût bien aise de paraître posséder un amoureux, — soit pour d'autres raisons encore confuses dans son esprit, elle examinait, elle détaillait Passerel avec des yeux qui trahissaient, en même temps qu'une vive curiosité, un non moins vif désir de plaire.

Alors ils se mirent à causer, un peu par à-coups, un peu comme des gens qui n'ont pas des « masses » d'idées. Ils s'entretenaient de la nourriture de l'hôpital, des médecins, des sœurs, de telle ou telle malade. Celle-là était toujours à grogner, racontait Maria; celle-ci s'en allait de la poitrine et pleurait tout le temps à la pensée que son mari se remarierait. C'était pas gai... Puis la conversation parut décidément languir, Passerel n'osant pas aborder le seul sujet qui vraiment lui tînt au cœur : les motifs qui avaient poussé Maria au suicide.

La jeune fille restait étendue, le bras légèrement replié sur le traversin, la tête un peu inclinée de côté. Un sourire voulu aux lèvres, elle cherchait à surprendre le pourquoi de cette gêne que Passerel paraissait éprouver auprès d'elle. Était-ce le silence de cette grande salle d'hôpital qui le troublait? Si elle ne pénétra guère ses pensées, du moins son examen lui fit décidément trouver ce jeune homme très à son goût. Ah! oui, il lui plaisait bien: aussi n'eut-elle pas peur de le lui laisser trop entendre...

Quand il se fut retiré, Maria, tout à fait contente d'elle-même, se mit à fredonner un petit air entre les dents. Elle fut enchantée quand sa voisine de lit lui souffla : « Ma petite, j'ai entendu; eh bien! à votre place, je tâcherais de me l'attacher. Vous savez, il est bien, et ma foi! quoiqu'il ait les yeux creux, vraiment il n'a pas l'air méchant; on doit pouvoir s'en arranger... Et puis... bien habillé; on voit qu'il a des économies, qu'il est à son aise. Il ne vous battra pas, celui-là... comme l'autre. »

Passerel de son côté emportait de Maria une impression plus favorable. Ce devait être une fille sage, pensait-il... A vrai dire, il la devinait un peu molle, un peu à la merci des impulsions de son tempérament, pas fort intelligente non plus.

Mais, tout en marchant, il se demandait si c'était bien indispensable qu'une femme, qui n'était pas riche, fût intelligente. Pour quoi faire? Ne se résignera-t-elle pas plus mal à la médiocrité de

sa situation quand son imagination lui fera voir d'autres joies et d'autres jouissances par delà les limites de l'étroit horizon dans lequel sa vie est enfermée? Et puis... Maria avait de si beaux cheveux, un si séduisant sourire, quelque chose de si hardi, de si fringant dans sa manière de vous regarder, qu'il oubliait de la juger et se laissait charmer. Vraiment elle méritait bien qu'on ne l'abandonnât pas.

Un moment pourtant il se demanda s'il était bien sage de retourner à l'hôpital. Il pressentait vaguement comment cela finirait et ne se faisait pas encore à l'idée d'associer sa vie à celle de la couturière. Mais il fut faible : « Certainement je reviendrai la voir une fois, ou deux... pas plus. Il faut pourtant bien que je la mette dans la bonne voie, que je lui trouve du travail. Il faut... » Que ne fallait-il pas!

Donc il revint. Il revint souvent, si souvent même que, maintenant, en entrant dans le dortoir il lui semblait retrouver des objets et des êtres avec lesquels il était familier depuis un temps infini.

Plus rien d'ailleurs, ou bien peu de chose, de cette pénible émotion dont il avait été empoigné lors de sa première visite, quand il avait aperçu toutes ces malades et cette salle immense dont le silence était si glaçant. Il se disait que, sans doute, à ce moment-là, pour leur avoir trouvé un air sinistre, il fallait que les choses lui fussent apparues sous un jour absolument faux. Comme les impressions varient! Ainsi cette blancheur uniforme des lits, le luisant froid des parquets, la pâleur des murailles nues que soulignait tout en haut un long et mince filet gris-vert, et, pour unique ornement, un grand crucifix de métal sur une croix noire, tout aujourd'hui lui semblait s'harmoniser sans nul effort.

C'est vrai que, parfois, on entendait de douloureux soupirs, des cris étouffés; mais... cela suffisait-il pour vous assombrir l'âme à ce point? Pourquoi supposer que les femmes qui se laissaient aller à se plaindre tout haut étaient incurablement atteintes?

Si Maria l'eût désiré, certainement le docteur lui aurait donné l'exeat. Son appétit était dévorant. Aussi Passerel arrivait-il chaque jour avec quelque friandise, des sucreries, des gâteaux.

D'abord la religieuse avait risqué des observations : cela ne devait pas se faire, c'était interdit par le règlement, mais le jeune homme, — non sans se le reprocher un peu, — avait gagné l'indulgence de la Sœur en lui faisant quelques cadeaux, à elle

aussi. Et alors, tout heureuse de pouvoir procurer de petites douceurs à ses malades préférés, la sainte fille ne disait plus rien; même elle fermait les yeux sur... autre chose; car vraiment elle ne pouvait guère s'empêcher de songer parfois que ce patron avait des yeux bien tendres pour son ouvrière...

Maria d'ailleurs ne dissimulait guère ses sentimens. Elle accueillait son visiteur avec une joie manifeste, elle ne se gênait pas pour se vanter tout haut, dès que Passerel n'était plus là, qu'aussitôt sa sortie ils se mettraient en ménage. Cela faisait enrager toute la salle, où l'on trouvait à cette effrontée plus de chance qu'elle n'en méritait. « Bien sûr qu'elle avait fait semblant de se tuer, celle-là! Il en aurait de l'agrément avec une dévergondée pareille! »

La veille du jour où Maria devait quitter l'hôpital, Passerel, qui tout le temps de la visite avait gardé un ton de plaisanterie, dit brusquement :

— En somme, Maria, nous avons causé d'une quantité de choses, mais vous ne m'avez tout de même jamais raconté pourquoi... vous aviez voulu vous tuer?

Il avait dit cela sans raideur, mais cependant d'une façon qui montrait que l'heure de l'explication ne pouvait plus être retardée.

Un nuage passa sur le front de la jeune fille. Elle resta un moment embarrassée à regarder fixement le bout de ses doigts. Cependant... elle avait dû la prévoir depuis longtemps, cette question!

Enfin elle balbutia : « Je ne trouvais plus d'ouvrage... je devais de l'argent au propriétaire... » Une larme brilla dans ses yeux.

Passerel, trop ému pour ne point se contenter de cette explication, ne comprit pas que Maria le trompait. Il ne songea pas à contrôler ce qu'elle disait, et pourtant rien n'était plus simple que d'aller s'enquérir dans la maison même où elle avait habité. Au contraire, il fut touché, très touché : c'était vraiment bien à elle, si fraîche, si avenante, de n'être pas tombée dans le vice, comme tant d'autres.

Elle, qui, par momens, le regardait à la dérobée, murmura très bas, avec un sanglot dans la voix :

— Je ne voulais pas *mal faire!*

— Oh! la brave fille, pensa Passerel, qui se sentit tressaillir. Il était pris cette fois, pris par la pitié, et elle prend bien, la pitié!

Mais Maria, qui ne savait pas sa victoire aussi complète, et pensait sans doute ne s'être pas assez fait valoir, revint à la charge. « Ah! oui, elle aimait mieux passer les nuits sur son aiguille, sans feu dans la chambre, que de manger *de ce pain-là!*... Et pourtant, si elle avait voulu, plus d'un monsieur de la ville... »

Passerel lui posa doucement la main sur l'épaule :

— Je vous en prie... n'en dites pas davantage... Soyez tranquille,... vous n'aurez plus la misère à redouter. Je suis là.

Le lendemain, Maria s'installait dans une petite chambre que Passerel venait de meubler pour elle, au fond d'une impasse d'un quartier du Mans, fort éloigné de celui où elle habitait précédemment.

## IV

Assez vite l'entrepreneur retrouva son sang-froid.

En somme, il s'était emballé. C'était maintenant une liaison pour de bon, c'est-à-dire de graves ennuis d'avenir, car les liaisons, si on ne sait pas au juste comment elles finiront, on le pressent toujours plus ou moins. On a en permanence devant les yeux une menace de déchirement : cela peut être encore loin, mais tôt ou tard l'orage crèvera; dans trois mois ou dans trois ans : simple question de temps... Pourtant, se disait-il, on a vu parfois certaines de ces compagnes de rencontre devenir très sages, se montrer de bonnes ménagères; mais c'est rare! et Maria... Certes, elle était bien gentille, et quand elle venait à lui les bras tendus, les lèvres prêtes au baiser avec de gracieuses attitudes d'abandon, son corps souple et vigoureux faisait plaisir à étreindre; mais enfin... il y a autre chose!

Et Passerel était bien obligé de s'avouer qu'il la connaissait trop peu, cette femme. De son passé il ne savait toujours rien, sinon qu'elle avait été élevée dans un hospice d'enfans assistés, — médiocre garantie!

Et alors cet esprit méthodique et précis, qui ne pouvait se passer de voir clair en toutes choses, souffrait de rester dans l'incertitude sur la valeur morale d'une maîtresse qui le tenait déjà plus qu'il n'aurait voulu. Il se faisait de grands reproches de n'avoir pas exigé d'elle de plus franches explications. Parfois des pressentimens un peu sombres l'envahissaient, surtout aux heures où il était seul à son chantier; à d'autres momens, la gaîté, l'entrain débordant de Maria l'étourdissaient. Il s'en voulait bientôt d'avoir peur du bonheur qui s'offrait. Pourquoi donc toujours gâter les heures présentes par le souci morose de

l'avenir? Demain? Mais sait-on jamais ce que sera demain?

D'ailleurs, qui sait si la continuité patiente d'une ferme discipline ne la transformerait pas? Passerel était encore à l'âge heureux des illusions, l'âge où l'on s'imagine que l'amour fait des miracles, que l'on peut conduire et diriger l'âme d'une femme à laquelle on s'attache d'amour, de la même façon qu'un jardinier conduit la pousse de ses arbres.

Elle avait besoin d'un guide qui lui apprît à voir les côtés sérieux de la vie, d'un ami dévoué qui patiemment vivifiât ses bons instincts. Ce guide, cet ami, ce serait lui, Augustin. Il lui apprendrait ce qu'elle ignorait, de sorte que, plus tard, quand on en viendrait à se séparer, du moins, Maria serait de toutes manières en état de se tirer d'affaire et de se suffire à elle-même.

Et tout de suite il s'attela à sa tâche. L'instruction de Maria avait été négligée : il s'efforça de la compléter. Tous les soirs, après dîner, il lui donnait des leçons d'orthographe, de calcul et même d'histoire.

Pour commencer, elle montra quelque bonne volonté; d'ailleurs cela l'amusait : c'était du nouveau, c'était drôle parfois. Certains noms de rois la faisaient pouffer de rire. Mais bientôt, quand Passerel voulut l'obliger à écrire des devoirs, alors une migraine survenait juste à point pour que le professeur dût, ce jour-là, remettre sa leçon. A partir de ce moment, ce fut de la part de Maria une lutte sournoise, hypocrite, une perpétuelle comédie pour se dérober à un effort qu'elle trouvait assommant.

Une nouvelle déception attendait le jeune homme. Chemin faisant, il s'aperçut que sa maîtresse avait fort mauvais caractère. Il lui fallait mesurer les termes de ses moindres observations, si fondées fussent-elles. Des expressions parfaitement innocentes la choquaient, et Passerel se trouvait d'autant plus embarrassé que, souvent, le mot qui la révoltait n'avait nullement le sens que Maria, prenant décidément tout à rebours, avait imaginé de lui attribuer.

Elle commençait aussi à se montrer maussade et agressive, pour rien, pour le plaisir de bouder, d'abord, et ensuite de se réconcilier. Dans d'autres momens elle jouait l'indifférence et la froideur, au besoin la jalousie, s'imaginant piquer ainsi la curiosité de Passerel. Cela, du moins, occupait le tapis, mettait un peu d'animation, de variété dans la vie du ménage, empêchait, croyait-elle, son amant de s'ennuyer et, du même coup, de la trouver ennuyeuse.

L'entrepreneur, qui n'aimait ni les émotions ni les secousses, qui acceptait très volontiers que demain fût tout pareil à aujourd'hui, et pour qui la meilleure soirée était celle passée en tête à tête autour de la lampe, lui lisant, elle travaillant à l'aiguille, en arrivait à se demander, avec inquiétude, jusqu'à quel point cette femme-là allait compromettre toutes ses habitudes et bouleverser sa vie.

Il est vrai qu'elle le tenait par où il se croyait le moins vulnérable, par les sens. Entraîné par la vigueur d'un sang jeune, Passerel était pris par instant de transports enthousiastes, durant lesquels sa maîtresse lui semblait transfigurée.

Ensuite brusquement il retombait à plat, s'apercevant trop tard que l'aimée était étroitement engagée dans les plus basses réalités. Il lui semblait même, parfois, à sa grande surprise, trouver en elle une bien étrange expérience des choses de l'amour...

Passerel fit l'acquisition d'une machine à coudre. Maintenant Maria n'aurait plus de prétextes pour flâner. Il fallait d'ailleurs qu'elle travaillât, la dépense allant vraiment trop vite dans la maison.

D'abord enchantée de sa jolie machine, qu'elle ne se lassait pas de nettoyer et de faire reluire, elle se mit au travail avec une ardeur dévorante. Les journées semblaient trop courtes.

Malheureusement deux semaines ne s'étaient pas écoulées que, par une vraie fatalité, la jeune femme dut cesser brusquement.

Les trépidations la fatiguaient, lui donnaient, disait-elle, des crampes d'estomac, des douleurs de reins, des bourdonnemens insupportables dans les oreilles. Et l'on voyait que vraiment elle souffrait.

« C'est singulier! ne serait-ce pas de l'anémie? songea Passerel. Elle se nourrit mal. »

Alors il lui donna plus d'argent pour la table, remplaça leur cidre par un bon bourgogne qu'il mit lui-même en bouteilles un dimanche matin avec la sollicitude qu'inspire la chose payée cher. Le pharmacien ayant conseillé les ferrugineux, Passerel acheta des pilules et fit venir plusieurs caisses d'eau d'Orezza.

Il fallait maintenant s'occuper très sérieusement des affaires du chantier, qui n'avaient point été sans souffrir quelque peu. Passerel prit le parti de recommencer au plus vite ses longues

tournées pour sa clientèle de Bretagne. Ce n'était, pour le moment, qu'une absence de trois à quatre semaines.

Avant son départ, il régla soigneusement tout, de façon à ce que rien ne manquât dans la maison. Les armoires furent bourrées de provisions : de la sorte Maria ne serait pas tentée de faire des dettes chez les fournisseurs, et elle aurait aussi moins souvent besoin de sortir. Il ajoutait mille recommandations, la prévenant qu'il allait, par cette absence même, faire l'épreuve de ses qualités de ménagère. A son retour, et selon la manière dont elle se serait conduite, il la jugerait définitivement... On verrait. Peut-être... Qui sait?...

Maria fut très touchée, fit les plus belles promesses, et, quand le cher Augustin fut prêt à partir, elle se pendit désespérément à son cou; elle pleurait comme une vigne; et le jeune homme s'en alla très ému, — si ému qu'il se promit d'abréger son voyage.

L'entrepreneur revint donc au Mans aussitôt qu'il lui fut possible, et beaucoup plus tôt qu'il ne l'avait indiqué. Dans la délicate pensée de faire une surprise à sa chérie, il n'annonça pas son arrivée.

Dès l'entrée il tombait au milieu d'un désordre inexprimable. On eût pu croire que la maison venait d'être dévalisée par une bande de cambrioleurs. Passerel stupéfait ouvrit un des placards à provisions : il était vide. Un autre, celui qu'il avait rempli de bouteilles de vin, ne contenait plus que quelques tessons. Dans la cuisine, tout était sens dessus dessous, les tiroirs ouverts; des boîtes éventrées gisaient par terre. De la poussière, des vieux papiers, des torchons souillés, des assiettes sales en tas dans les coins. C'était complet.

Et Maria? Un quart d'heure s'écoula, elle ne rentrait pas. En proie à une exaspération croissante, Passerel, peu à peu, se rendait compte que, durant son absence, ce n'avait dû être qu'une longue orgie. Bonne fille, sans défense, incapable de rien refuser aux autres, Maria s'était laissé envahir, avait certainement fait largesse de tout ce qu'elle possédait.

Ah! oui, l'épreuve était décisive!

Et elle ne rentrait toujours pas!

Alors il se rendit chez la blanchisseuse d'en bas, qu'il savait être une amie de Maria.

Dans la boutique, personne qu'une apprentie occupée à repas-

ser, qui, en le reconnaissant, s'arrêta toute secouée de saisissement. Au fond, dans une petite salle à manger, Maria et la blanchisseuse, toutes deux en peignoirs fripés, assises autour de la table, étalaient des cartes pour une réussite. Dans un saladier fumait du vin chaud.

Au bruit, Maria se retourna. Elle avait les yeux fixes, la face comme cuite, les paupières lourdes. Au lieu de se jeter au cou de Passerel :

— Tiens, c'est toi... Veux-tu... un verre... dis, Augustin? fit-elle d'une voix pâteuse. La malheureuse était ivre.

Passerel la saisit brusquement par le bras. Il serrait si fort, il avait dans le regard une expression de colère si intense, qu'à travers les vapeurs du vin, la fille comprit qu'il fallait obéir, et vite! Elle se laissa pousser vers l'escalier. Plusieurs fois en montant elle trébucha et tomba sur les genoux. Alors elle roulait, dégringolait quelques marches et geignait lamentablement.

Quand enfin ils furent arrivés dans la chambre, Maria, à qui la notion exacte de la situation revenait peu à peu, s'effraya du silence de Passerel, de ses yeux terribles. N'allait-il pas la battre? Alors elle tenta de venir l'embrasser. Mais lui, quand il vit de près cette figure gonflée qui riait bêtement, fut tout à coup empoigné d'une de ces rages où l'on ne sait plus ce qu'on fait. Il souffrait trop. Puisqu'elle se dégradait, il fallait la traiter comme on traite les filles du ruisseau. Pour un rien il allait la gifler, l'assommer.

Maria avait tenté de s'asseoir sur une chaise; mais, prise de peur, elle manquait son coup, se laissait tomber par terre, et aussitôt se cachait la tête dans les mains. Roulée en boule, tapie contre le lit, elle sanglotait : — Pardon, dis! Pardon, dis! Je ne recommencerai pas!

— Misérable, voleuse! lança Passerel, le bras levé.

Des injures!... Elle aimait mieux cela que des coups.

Quand elle s'aperçut qu'il restait maintenant sans rien dire, elle reprit peu à peu son aplomb. Déjà elle s'était redressée, et, appuyée sur les mains, cherchait à se relever tout à fait. Oh! l'œil mauvais qu'elle avait en le regardant!... Brusquement, d'un ton arrogant :

— Ça s'fait pas avec une femme... dans ma position... lever la main... sur elle!

— Quoi?

— Oui!... et de huit mois! Va, ça t'apprendra, espèce de lâche!

Enceinte de huit mois!... Et il n'y en avait pas cinq qu'il la connaissait.

Passerel se prit la tête dans les mains, poussa désespérément un « Mon Dieu ! mon Dieu ! » et se sauva en faisant claquer violemment la porte derrière lui.

## V

Il était bien malheureux, bien accablé, avec cela, le cerveau vide, aucune idée de ce qu'il fallait faire.

Ah ! cette fois c'était le désastre ! Il eût excusé bien des choses, passé peut-être l'éponge sur le pillage des provisions ; mais comment pardonner cette duplicité, cette fourberie de tous les instans, prolongée pendant plus de quatre mois ?

Il comprenait maintenant pourquoi Maria avait tenté de s'asphyxier.

Oh ! ce qu'elle avait dû rire tout bas de sa naïveté ! Et les voisins, le boucher, la blanchisseuse, l'épicière du coin, quelles bonnes parties de plaisir, quelles gorges chaudes sur le monsieur sentimental, l'amoureux de romance, qui donnait dans la machine à coudre, dans l'ouvrière bien sage. L'imbécile, qui n'avait rien vu !

Le lendemain, il avait réfléchi : « Il ne s'agit pas de gémir comme un enfant : il faut prendre un parti. Et d'abord, si vile qu'elle soit, elle n'en est pas moins malheureuse, cette fille. C'est lourd, à l'époque où nous vivons, c'est lourd pour une femme d'arriver seule à élever un enfant : je dois faire quelque chose pour elle. Oui, je le dois ! »

Et puis une séparation immédiate c'était le ridicule. Pourquoi avouer ainsi à tout le quartier qu'il venait seulement de découvrir la grossesse de Maria ? Il prit donc le parti de retourner provisoirement chez elle. Aussitôt l'accouchement, se dit-il, je la mettrai à la porte, elle et son enfant; mais je ne veux pas avoir la responsabilité d'un malheur ; et, si je la chassais immédiatement, qui sait ce qui arriverait !

Trois semaines plus tard, Maria mettait au monde un garçon.

Cela se passa le matin entre neuf et dix heures, de sorte que l'entrepreneur l'apprit au moment où il rentrait pour déjeuner. Comme il vit qu'on le regardait, il affecta devant les voisines de prendre la chose avec une sorte d'indifférence souriante, témoignant ainsi qu'il n'était dupe de rien.

Il s'agissait maintenant d'aller déclarer l'enfant à la mairie.

Maria désirait qu'il s'appelât Arthur; mais Passerel, soupçonnant que c'était le prénom du père, répondit sèchement qu'Arthur était un nom absurde.

— Eh bien! alors, soupira l'accouchée... le nom que tu voudras... Je me sens bien fatiguée. Qu'on me laisse.

« Qui vais-je prier de m'accompagner à la mairie? » se demanda Passerel. Alors il songea à un vieil ouvrier peintre, ancien employé du théâtre, qui demeurait au cinquième étage et souvent s'était montré fort complaisant. Passerel monta le voir. Le peintre, un petit homme coquet, fluet, aux yeux vifs, qui était en train de nettoyer la cage de son merle, accepta de grand cœur, réclamant seulement le temps de faire un bout de toilette en l'honneur de M. le maire.

Tout en se rasant, le peintre s'informait du nom qu'on allait donner au mioche. Quand il sut qu'il n'y en avait pas encore de choisi, il trouva la chose bien bonne, et, tout de suite, offrit le sien, Gustave.

— Y a plus laid, vous savez!

— Ah! je veux bien, dit Passerel en haussant les épaules avec insouciance; la mère s'en rapporte... et moi... qui n'ai rien à y voir, ce que cela m'est égal! Va pour Gustave.

Arrivés à la mairie, ils durent attendre leur tour avant de défiler devant le préposé aux naissances, — personnage important, solennel et loquace qui se mit à les dévisager.

— Un garçon? quel nom désirez-vous qu'il porte? articula l'employé municipal.

— Gustave.

— Les parens se sont-ils mariés ici?

— ... Ils ne sont pas mariés, répondit, après un moment d'hésitation, Passerel, qui, chose singulière, n'avait pas prévu la question.

— Alors... l'enfant s'appelle Gustave tout court? C'est peu, vous savez. Je crois devoir vous prévenir que cela le gênera plus tard... de n'avoir pas de nom de famille.

— Mais je supposais... les enfans naturels... je croyais qu'ils avaient le nom... de leur mère.

— Distinguons!... Après qu'elle les a reconnus... et quand elle veut bien les reconnaître, repartit l'employé. Jusque-là rien que le prénom!

— Ah! par exemple, c'est curieux, ça, murmurait l'ouvrier: je ne le savais pas non plus. Il est vrai que... je n'y ai jamais fait atten-

tion. Bien sûr que vous autres, messieurs, dans vos bureaux, vous connaissez la loi mieux que nous... C'est votre métier. Mais tenez, pourtant, chose... machin... Nicolas, de la rue des Chanoines, le choriste, eh bien, quand il a eu...

— Je ne connais pas de Nicolas rue des Chanoines, ricana l'employé, mais je sais qu'un enfant né hors mariage ne peut porter un nom dans l'acte de naissance que si sa mère ou son père se présentent à la déclaration. Cela ne se discute pas!

— Malheureuse, cette affaire-là, disait le peintre, en secouant la tête, tout à fait malheureuse. Rien qu'un prénom... c'est vraiment pas... *meublant*. Pauvre gars!

— Il y a un moyen, fit le fonctionnaire, et ce n'est pas difficile.

— Un moyen? Lequel?

— Si vous préférez que l'enfant ait un nom, eh bien! reconnaissez-le!

— Vous voulez rire! Mais il n'est pas de moi, le gamin! fit l'ouvrier avec un grand geste, comme pour s'en défendre.

— Qu'est-ce que cela fait? Vous ne seriez pas le premier. Vous êtes célibataire? Oui? Alors ça ne peut pas vous gêner. C'est si ennuyeux de n'avoir pas de nom. Ce petit-là aura toute sa vie l'air d'un chien perdu. Cela peut lui nuire énormément, vous savez. Mais il n'y a donc pas de père?...

— Oh! fit le peintre, pour celui-là!...

Après tout, voyons, fit le peintre, qui se dandinait les deux mains aux goussets de son gilet, dans l'attitude d'un homme qui en vient peu à peu à prendre une grande résolution; — après tout, ce n'est pas la mer à boire... Donc c'est dit, monsieur l'employé, marquez-le-moi à mon compte, le mioche...

— Permettez! répliqua Passerel vivement : si quelqu'un ici doit prêter son nom, c'est plutôt moi.

— Oh! monsieur Augustin. — Et le peintre s'inclinait en arrondissant le coude. — Faut pas vous offenser! Si cela vous est le moins du monde agréable, passez devant... Moi, ce que j'en faisais, c'était pour le petit... mais je n'insiste pas... Gustave Passerel, ça ne fera pas plus mal que Gustave Lardinois. Et puis, ajouta-t-il en riant, ça vaut mieux! comme ça nous faisons chacun notre cadeau : vous le nom, moi le prénom.

L'entrepreneur semblait avoir hâte, maintenant, d'en finir. Il signa nerveusement, puis, à peine eut-il signé, qu'il regretta cette signature si promptement donnée.

— Plus tard, hasarde-t-il... Si plus tard... le vrai père se déci-

dait... l'enfant reprendrait son nom, n'est-ce pas? C'est bien entendu?

— Voyons... vous n'y songez pas! fait l'employé, le contemplant par-dessus ses lunettes avec une moue de commisération : hors mariage, *mossieu*, il n'y a pas de père *vrai* ni de père *faux*... Tout le monde sait que la recherche de la paternité est interdite en France, n'est-ce pas? Alors le père légal c'est celui qui a donné son nom. Le donne qui veut, personne n'est forcé... Vous avez signé librement.

Et voyant la figure de Passerel se rembrunir :

— Oh! vous savez, après tout, des paternités comme ça... on en prend un peu à son aise...

— Ça c'est sûr, déclare le peintre. Je vous garantis que, si ç'avait été moi!...

Passerel descend avec lui le grand escalier de la mairie. Arrivés sur la place, ils marchent un moment côte à côte :

— Allons, père Lardinois, je vous remercie : venez prendre un verre.

Au bout d'un instant, tout en marronnant :

— Ça me taquine... ce que je viens de faire là. Voyez-vous. Si c'était à recommencer!... Ce n'est pas que j'aie peur pour plus tard, car, enfin, je ne lui dois rien à cet enfant; seulement c'est bête, c'est bête comme tout de se fourrer dans des... des histoires...

— Mais non, mais non. Vous verrez que ça ne vous gênera pas. Et puis, comme on dit, il ne faut jamais regretter une bonne action.

## VI

Le petit fut mis en nourrice à trois lieues du Mans. Maria aurait désiré le garder près d'elle, mais Passerel s'y refusa.

— Je veux bien me charger de lui pour un temps, mais qu'il coûte le moins cher possible!... Et surtout qu'il n'empêche pas sa mère de travailler... Elle en aura besoin...

Désormais Maria était prévenue : à bout de patience, Augustin ne lui passerait rien.

Au fond il était absolument résolu à rompre dès la première occasion.

La jeune femme n'insista pas, mais son orgueil était cruellement blessé. Bientôt rétablie, elle se mit à bouder du matin au soir, ne lui répondant que par monosyllabes chaque fois qu'il lui adressait la parole. Ces airs de victime irritaient Augustin; de jour en jour la situation se tendait davantage.

— Tout a une fin! murmurait Passerel.

Un soir, en rentrant, il s'aperçut, aussitôt la lampe allumée, que la machine à coudre n'était plus là. Enlevées aussi toutes les hardes de Maria. Évidemment, ne voulant pas être chassée, elle prenait les devans.

— Eh bien! dans un mois je serai loin d'ici, fit Passerel, et pour n'y jamais revenir!

C'était dur pour lui de quitter la ville où il avait commencé à amasser sa fortune, où il s'était créé, sinon des amitiés, au moins de bonnes relations. Mais Passerel se rendait compte que, si jamais Maria réussissait à le reprendre, il était irrémédiablement perdu. Or, il la connaissait assez pour ne pas douter qu'elle essayât un jour ou l'autre de rentrer dans sa vie. En ce moment elle vivait sur l'argent de la machine à coudre et de ses hardes mises au Mont-de-piété, mais cela ne durerait guère.

En face d'un tel danger il ne fallait pas se contenter de demi-précautions. Aux grands maux les grands remèdes!

Et puis il y avait autre chose. Passerel s'était renseigné sur les conséquences légales de la reconnaissance qu'il avait passée à la mairie, et son émoi avait été profond d'apprendre qu'il pourrait être obligé de pourvoir à la moitié des dépenses de nourriture et d'éducation de l'enfant. Jolie perspective! Un fardeau et aussi un ridicule. Or il ne voulait ni de l'un ni de l'autre; la seule possibilité de se dégager c'était de s'en aller loin, très loin, et d'y commencer une existence nouvelle.

Mais où allait-il se fixer?

Il se rendit d'abord à Amiens; cette ville ne lui plaisant pas, il alla visiter Montdidier, puis Saint-Quentin. Là il parcourut les environs en quête d'un endroit favorable, et, finalement, jeta son dévolu sur une petite propriété dans le faubourg, une maison avec un jardin, vaste cour, de beaux hangars derrière où il installerait sa fabrique. Maintenant, il allait plutôt fabriquer du plâtre et ne s'occuper qu'accidentellement de maçonnerie et de bâtisse.

A vrai dire, l'habitation était un peu triste, assez isolée d'ailleurs, et en plein dans les fumées des manufactures; mais on y serait bien tranquille. Sans doute le sol en paraissait un peu aride; mais en le chargeant de terreau on pourrait créer un joli jardin fruitier avec quelques massifs de fleurs sur le devant.

Il éprouva bien des ennuis avant de partir du Mans : Maria le poursuivit de ses injures. Il y eut une scène violente dans la rue. Mais enfin c'était fini, bien fini. Pas de crainte qu'elle vînt si loin le relancer!

Sa nouvelle entreprise prospéra tout de suite; elle prit même

assez de développement pour que Passerel, qui pouvait désormais envisager l'avenir avec sécurité, estimât le moment venu de chercher à se créer une famille.

D'abord il songea à une jeune fille de Soissons qu'il avait vue à un dîner de baptême chez un charpentier du voisinage. Avenante, gaie, les parens aisés, c'était un bon parti. Mais, après mûre réflexion, il lui parut qu'elle ne serait peut-être pas la femme d'intérieur, sage et réfléchie qu'il désirait. Or maintenant il avait dépassé la trentaine, et sa tendance naturelle à envisager la vie d'un point de vue un peu austère s'accentuait encore.

A quelque temps de là, un architecte de ses amis lui parla de la fille d'un inspecteur primaire.

On la disait intelligente et instruite, parfaitement élevée; en revanche, peu de fortune et une santé qui laissait à désirer, au moins depuis quelques années.

Mais Passerel, qui ne tenait pas à l'argent, se dit que les accidens nerveux qu'on lui signalait n'étaient, sans doute, que des troubles passagers nés d'un excès de travail en vue des examens, et il ne s'y arrêta pas. D'ailleurs n'est-on pas toujours obligé de passer sur quelque chose ?

Ilfit sa demande; on l'agréa avec empressement, et six semaines plus tard l'union était célébrée.

L'année suivante, il eut la joie de devenir père d'une gentille fillette. La vie lui souriait décidément, car il était très heureux dans son ménage. Certes Augustin ne pouvait être de ces maris mous, dont la docilité est telle qu'au besoin on les chargerait de donner la soupe aux enfans. Sa bonté avait parfois des accens un peu rudes, mais femme de tête, M^me^ Passerel savait s'en accommoder. Seulement, il lui fallait un certain courage, car, en prenant des années, Passerel, n'avait pas précisément gagné du côté de l'enjouement, et la maison n'était point tous les jours folâtre.

Cette atmosphère un peu morose déplaisait au beau-père, brave homme aux joues rubicondes, toujours vert malgré ses soixante-cinq ans :

— Vous ne riez pas assez, Augustin. Vous êtes un honnête garçon, piocheur, homme de devoir ; mais enfin il faut s'animer, il faut rire aussi quelquefois. Elle fait partie de la santé, la bonne humeur! Sans aller jusqu'à soutenir avec le vieil Hippocrate qu'au moins une fois le mois il est sain de courtiser Bacchus, je voudrais vous voir prendre un peu plus de bon temps : votre petite Pauline, si vous me l'élevez ainsi, sera triste comme un

bonnet de nuit. Je voudrais lui voir plus d'entrain. Croyez-en mon expérience, l'enfant doit rayonner au dehors, se dépenser.

— Beau-père, vous avez dix fois raison, répondait Passerel. Mais... on ne se refait pas, et j'ai toujours été comme ça. J'essaierais de semer la gaîté autour de moi que je n'y arriverais pas. Puis, voyez-vous, si je réfléchis trop, maintenant, c'est que jadis, quand j'étais plus jeune... je n'ai pas toujours... *assez* réfléchi. J'ai eu mes heures de légèreté.

Passerel disait cela sur un ton un peu mélancolique.

— Mais... mon brave Augustin, faisait le vieil universitaire, à vous entendre on croirait qu'il a bien pu vous arriver d'agir avec précipitation!... Est-ce Dieu possible?

Un pli soucieux se creusait au front du gendre, qui répondait évasivement, mais souvent restait absorbé dans ses pensées tout le reste de la soirée. Le bonhomme n'y comprenait rien, et, parfois, levant les bras au ciel : « Quel drôle de garçon! »

Cependant Pauline grandissait. C'était une fillette un peu sauvage, impressionnable, qui se prenait à pleurer pour un rien, mais laborieuse, sage et très aimée dans son couvent, le couvent des Sœurs Bleues.

Un coup terrible allait l'atteindre. A la suite d'une épidémie de fièvre typhoïde qui sévissait dans le pays, M^me^ Passerel, qui s'était dévouée à soigner de pauvres gens du voisinage, fut frappée à son tour. La maladie s'attaquait à une constitution trop frêle pour ne pas faire de rapides et dangereux progrès. L'issue en devait être fatale...

Vers ses seize ans, Pauline à son tour fut si malade qu'elle faillit mourir. « Le chagrin qui la consume! » dirent les uns; — « Maladie de croissance! » opina le médecin, qui n'était pas sans inquiétude. Aussitôt qu'elle lui parut en état de supporter le voyage, il voulut qu'elle allât aux eaux du Mont-Dore. Mais l'entrepreneur ne pouvant abandonner ses affaires, la prescription n'était point facile à exécuter : aussi fut-il trop heureux que la supérieure des Sœurs Bleues lui offrît de confier Pauline à deux religieuses de sa maison qui se rendaient aux mêmes eaux.

La jeune fille se trouva très bien du traitement. Quand elle revint, elle avait meilleur teint, ses lèvres étaient moins blêmes, ses yeux moins cernés. Elle mangeait maintenant de bon appétit, semblait plus gaie, plus disposée à sortir, à voir du monde. Passerel, pour achever la convalescence, emmena sa fille faire un petit voyage aux grottes de Han, sur les bords de la Meuse

et l'on revint par Notre-Dame de Liesse, un lieu de pèlerinage très renommé dans la contrée.

Toujours absolu, toujours entier dans sa manière d'agir, ainsi que le sont volontiers les gens qui vivent repliés sur eux-mêmes, Passerel commença par témoigner beaucoup de reconnaissance aux Sœurs; il considérait presque qu'il leur devait l'heureux état de santé de sa fille.

Et puis, brusquement, son attitude se modifia. Il avait remarqué que Pauline, qui cependant venait de terminer ses classes, ne sortait plus du couvent et semblait se plaire infiniment moins dans la maison paternelle. Alors il se froissa. Plein de respect pour les choses de la religion, il estimait qu'avant tout une jeune fille appartient à sa famille, et, cela, les Sœurs l'oubliaient trop. Un jour il découvrit dans le buvard de Pauline quelques numéros du *Rosier de sainte Thérèse*, un journal où chaque ligne semblait exhaler un parfum de rêverie supra-terrestre, en même temps que l'on n'y dissimulait guère un complet dédain de la vie de ménage.

Passerel, se fâchant tout rouge, jeta le journal au feu. Il exigea même que Pauline espaçât davantage ses visites au couvent. Jamais la jeune fille ne lui résistait. Elle obéit, mais le cœur bien gros, car elle trouvait la maison de son père bien triste et bien monotone...

## VII

Depuis quelque vingt-trois ans qu'il avait quitté le Mans, Passerel n'avait, pour ainsi dire, jamais entendu parler de Maria. Par l'intermédiaire d'un ancien contremaître de son chantier il lui avait fait tenir, quatre années durant, une petite rente, afin de l'aider à élever son enfant. Elle était avertie qu'au plus petit ennui qu'elle tenterait de lui causer, ces subsides cesseraient; pas une seule fois Maria ne se plaignit.

Beaucoup plus tard il lui revint que cette fille avait fini par tomber assez bas, devenue quelque chose comme servante à tout faire dans un débit louche fréquenté par la pire populace. Ce fut tout! En somme il ignorait ce que son ancienne maîtresse et l'enfant qui portait le nom de Passerel étaient devenus, même s'ils vivaient encore; et, par une faiblesse un peu singulière chez un homme aussi ferme, il n'osait pas s'en informer. Il lui semblait que c'eût été réveiller un danger possible.

Un matin, il trouva, en dépouillant son courrier, une lettre dont l'enveloppe, écrite à l'encre rouge, en gros caractères, por-

tait le timbre de Paris, rue de Charonne. Il l'ouvrit ; elle était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Mon nom est Gustave Passerel... »

— Sacrebleu! fit l'entrepreneur en sursautant, qui est-ce qui me tombe là?

« Défunte ma mère m'a dit ce qui en était. Donc je ne viens pas, au rapport de ce que vous n'avez pas fait grand'chose pour nous jamais... »

— Il n'a pas l'air trop poli, ce garçon-là, grommela Passerel.

« ... Je ne suis pas votre vrai fils, ça c'est une affaire entendue, donc si je viens, c'est qu'il n'y a pas moyen d'éviter de vous causer.

« La chose à vous dire est que je suis pour me marier avec une qui s'appelle Virginie Besson repasseuse, moi ébéniste.

« On nous a dit à la mairie du vingtième qu'il fallait votre consentement : ça nous a paru drôle; mais ils ont répété comme ça que oui, quand même que vous seriez pas mon père; alors faut se conformer; et pour lors je vous écris la présente. Moi et Virginie nous profitons de l'occasion pour vous présenter nos salutations avec respect,

« Gustave Passerel,

« 87, rue des Cendres.

« *P. S.* — Elle vous souhaite que ça aille chez vous comme vous voulez et que vous nous ferez pas des ennuis, n'est-ce pas, pour nous empêcher de nous marier, — que ça n'avancerait à rien du tout, au contraire, parce que c'est notre idée; et puis, ça vous est bien égal. »

Au premier moment, l'entrepreneur s'était senti si rudement secoué qu'il en perdit son sang-froid ordinaire, et lut tout de travers. Devant ses yeux les mots dansaient une véritable sarabande. Il s'imaginait que cet intrus, ce Gustave, allait essayer de s'introduire dans son foyer, tout au moins de le faire chanter.

Oh! il lui tiendrait tête, il se défendrait résolument; mais Pauline!. —Comment s'y prendre pour éviter qu'elle ne découvrît tout à coup ce vilain passé de son père? elle si prompte à se faire toujours de gros chagrins avec si peu de chose, — et ensuite tenace, obstinée dans ses bouderies,

Tout cela lui avait rapidement traversé l'esprit et il restait, les yeux hagards, en face de cette terrible lettre.

Mais, en la relisant plus posément, il vit avec satisfaction que ses alarmes étaient déraisonnables. Maria n'existait plus, voilà déjà qui était acquis... Et, d'autre part, le jeune homme... En somme, quoi? Il s'agissait d'une formalité... d'une signature banale à donner, et ce garçon ne pouvait vraiment pas se passer d'écrire. C'était de toute évidence.

« Chez qui va-t-on signer ces choses-là? » se demanda l'entrepreneur, très pressé d'en finir. Ce doit être chez les notaires. Il allait s'en occuper, et tout de suite encore, afin de ne pas s'exposer à une lettre de rappel. Ah! non, surtout avec Pauline qui reste souvent dans le bureau à lire le courrier par-dessus l'épaule de son père, — mauvaise habitude qu'il l'a laissé prendre! Mais voilà! quand elle était petite, cette enfant s'amusait à jouer avec le papier, les plumes, la cire à cacheter. Elle gardait les enveloppes, les coupait avec des ciseaux en tout petits morceaux...

Devenue jeune fille, elle avait continué à regarder le courrier, sans se douter que cela ne devait pas se faire. Du reste, n'est-ce pas elle qui, la plupart du temps, écrit les réponses que dicte son père? Grand Dieu! si elle avait été là, ce matin, si elle avait ouvert la lettre!... Pas de temps à perdre... Non... il ne faut pas... Sapristi non!... Dans dix minutes, je serai chez le notaire!

Et cependant, quand sonna midi, Passerel n'était pas encore sorti. Diverses petites choses l'avaient retardé; un devis pressé qu'il avait eu à étudier, une réparation à expliquer au contremaître, et puis des matériaux retournés par un client qu'avant de les rentrer en magasin il fallait examiner de près.

La vérité vraie, c'est qu'au moment de passer sa redingote pour aller chez le notaire, il s'était senti tout ennuyé de cette démarche. Après un moment d'hésitation, il se persuadait que ce qui le taquinait tant, c'était de confier à un étranger des choses aussi intimes. « Ils ne sont pas tous discrets, les notaires, se disait-il. Oui, celui de la grande rue, M. Duval, on le dit très bien, très convenable... C'est vrai, mais ses clercs? Ma foi! ce n'est pas une grosse dépense que d'aller à Paris; je n'en suis pas à cela près. J'irai à Paris. Ceux de là-bas, il leur en passe tant par les mains qu'ils ne retiennent pas les noms. En attendant, nous sommes aujourd'hui mercredi, c'est jour de marché à Ham. Je vais atteler, je filerai demain à Paris. »

Au lieu de prendre par le chemin qui longe le canal, il avait, afin d'être à l'ombre, pris par le bois de Soigne, qui commence

aux premières pentes de la vallée de la Somme et couvre tout le plateau à droite.

Le cheval montait au pas, lentement, car il s'arrêtait à tout instant pour secouer les mouches qui le tourmentaient.

Passerel, laissant sa bête aller comme elle voulait, se vit assailli par de vieux souvenirs. Il ne pouvait se défendre de songer à ce fils de Maria qui venait de lui apparaître ainsi à l'improviste.

Ce Gustave, oui !... il le revoyait le jour de sa naissance... Une petite chose flasque et rouge qui grimaçait et geignait. Et voilà que c'était un homme maintenant.

Et *elle*, de quoi était-elle morte?

Maria... Maria... une pauvre fille à plaindre! Oui, elle avait dû en endurer de la misère... Pas méchante, non! mais bête, ah Dieu! oui, et quel désordre!... Il n'y avait rien à faire!... Rien! Eh!... qui sait! Peut-être que, s'il avait eu plus de poigne, les choses auraient mieux tourné. Mais bah! à quoi bon revenir sur tout cela! Et l'entrepreneur se mit à fouetter sa bête :

— ... Il ne doit pas être mal bâti, son garçon, ce Gustave Passerel, oui, *Passerel*... Dire que c'est celui-là qui continuera mon nom... moi qui n'ai qu'une fille... c'est curieux!

Peu à peu, sous l'influence du grand silence de la forêt, ses réflexions l'absorbèrent de plus en plus.

— Et cette Virginie, qu'est-ce que ça peut bien être?... Quelque brave petite ouvrière à laquelle il aura fait la cour, — oui, je vois ça, — le soir, en sortant de l'atelier. Comme on suit souvent la même route, on s'est remarqué, on cause, on se plaît tout de suite. Mon Dieu, oui! Dire que la plupart du temps il n'en faut pas plus!... Bientôt on se met ensemble, par économie, pour n'avoir qu'une seule chambre. Et puis la petite devient enceinte; tout naturellement elle parle mariage?... Sur ce, le garçon, généralement, file. C'est honteux, mais c'est ainsi, hélas!... Une fois, par hasard, il est honnête, il épouse... — Les choses ont très bien pu se passer de cette façon; mais elles ont pu, tout aussi bien, se passer... autrement. Qu'est-ce qui me prouve que cette Virginie n'est pas tout simplement quelque araignée de proie qui a agrippé un bon garçon... trop simple... qu'elle rendra ensuite malheureux comme les pierres?... En ce cas, voilà toute une existence gâchée, perdue. C'est si gobeur les jeunets, et c'est si roué les filles, surtout à Paris! Et... personne pour le guider, pour lui donner un bon conseil!

Ah bah! fait-il tout à coup d'un ton bourru... En voilà des

bêtises !... et il se met à pousser vivement son cheval, qui aussitôt prend le galop.

Ce n'est pas mon affaire, tout ça... je m'en lave les mains. Advienne que pourra !

Cependant il se sent très chaud à la tête, et sa vue se trouble, — le déjeuner sans doute, qui ne passe pas. En vérité, toute cette histoire le préoccupe. N'importe, il ne se fera pas davantage de mauvais sang. Chacun ses affaires, après tout!

Mais à la montée suivante, ses perplexités le reprennent : « Pourquoi la loi exige-t-elle que moi, Augustin Passerel, je signe une pièce? Elle veut sans doute qu'il y ait quelqu'un pour examiner si ce mariage convient; et elle m'en charge, moi, — que je sois le père ou non. Si je signe, c'est que j'approuve. Car enfin, dans mon industrie, je ne signe jamais un devis, un travail, une lettre, sans m'être rendu compte à fond : j'examine avant, je réfléchis. Eh bien ! aujourd'hui je m'en irais signer à l'aveuglette, sans rien savoir !... quand ma signature va peut-être fixer à jamais le sort d'un pauvre garçon sans expérience, qui mérite qu'on s'intéresse à lui. J'imagine qu'il n'a pas dû être heureux tous les jours.... du vivant de sa mère... ni peut-être depuis qu'elle est morte... En bonne conscience qu'est-ce que cela coûterait de s'informer un peu? Allons, c'est dit, je vais écrire à Paris. Si les renseignemens sur la fille sont à peu près bons, je signe; sinon... eh sinon!... Je dois refuser. Il n'y a pas à dire. Oui, je refuse. Il sera furieux, m'écrira des sottises, et puis après? je n'en mourrai pas! Et qui sait si, un jour, il ne m'en sera pas reconnaissant? »

Déplorables, les renseignemens sur le passé de la nommée Virginie Besson, 27 ans, — par conséquent plus âgée que Gustave, — absolument déplorables.

Dès le soir même, l'entrepreneur, aussitôt que Pauline fut montée à sa chambre, s'installait à son bureau et, posément, préparait sa réponse.

Sur un ton très ferme, mais en ayant bien soin d'éviter tout mot blessant, il disait qu'informations prises, il refusait d'endosser la responsabilité d'un mariage ne présentant pas suffisamment de garanties.

Passerel sortit ensuite pour jeter sa lettre à la poste. Chemin faisant, il se disait que, bien sûr, en dépit de ses précautions de langage, le retour du courrier allait lui apporter une bordée d'injures.

A sa très grande surprise, un mois, deux mois même s'écoulèrent sans que le Parisien donnât signe de vie. « Tant mieux !

le garçon aura compris quelle insigne folie je voulais l'empêcher de commettre. Eh bien! c'est singulier comme on a parfois de ridicules appréhensions! Moi qui ai tant hésité!... Voilà, en définitive, une bonne action qui ne m'aura pas coûté trop cher. »

## VIII

Certaine après-midi que la jeune fille était seule à la maison, occupée à tricoter, sa fenêtre ouverte, une voiture de maître s'arrêta devant la grille du jardin. Deux messieurs jeunes encore, bien mis, chapeau haut de forme, cravate blanche, en descendirent.

Ils examinèrent d'abord la propriété, paraissant chercher à se rendre compte, à défaut de numéro sur la porte, si c'était bien là qu'ils avaient affaire. Pauline, qui, à demi cachée par les rideaux, les observait, fut frappée de ce qu'ils n'avaient point du tout l'aspect de cliens de la fabrique. D'ailleurs ceux-ci, d'habitude, ne sonnaient pas de ce côté : ils gagnaient directement le magasin par l'impasse longeant le jardin.

En vérité, c'était cette fois une visite extraordinaire!

Au coup de sonnette, la jeune fille se demanda si elle devait ouvrir. Évidemment ce n'était pas elle que les beaux messieurs venaient voir. Mais son père ne serait peut-être pas content qu'elle ne pût pas lui dire ce qu'ils voulaient. Et puis du moment où c'étaient des personnes *très bien*... Elle s'en fut ouvrir.

Les deux messieurs saluèrent en s'inclinant, avec une expression de déférence qui flatta beaucoup la jeune fille. De la part de gens aussi *comme il faut*, cette attitude témoignait que, malgré la simplicité de sa tenue, on ne la confondait pas avec une bonne.

— M. Passerel est-il chez lui, mademoiselle?

— Non, monsieur : mon père est parti au marché de Ham, avec sa voiture; je crois qu'il sera ici vers cinq heures.

— Cinq heures! hum! mais il n'est guère que quatre heures et demie.

Ils se consultaient du regard.

— Si nous attendions, dit le plus petit, un homme à physionomie fine, des lunettes, les yeux vifs. Attendons : cela serait plus commode que de revenir.

— Mon cher confrère, désolé de vous valoir cette corvée, soupira l'autre, — un grand maigre, très fané, avec une décoration violette, la voix usée et traînante.

— Par ici, messieurs, disait la jeune fille... Si vous voulez bien vous donner la peine...

— Volontiers, mademoiselle; nous vous suivrons jusqu'où il vous plaira de nous conduire, murmura d'un air galant le petit monsieur.

Fort troublée par ce compliment, et, en même temps, désireuse d'expliquer pourquoi c'était elle qui avait ouvert, Pauline balbutiait : « Je me trouve seule, pour le moment; la bonne est sortie pour faire une course, à côté... Je pense qu'elle ne va pas tarder à rentrer. »

Ils sourirent en se touchant un peu du coude.

— Est-ce assez... enfant? fit l'un à voix basse.

— Bah! elle est si jeune!...

— Hé! hé! elle pourrait bien avoir dans les dix-huit ans, ma foi!

— Si vous voulez bien vous asseoir, messieurs, reprenait Pauline, qui, tout émue, allait, venait, affairée, s'empressant, avançant des chaises.

Quand elle n'eut plus rien à remuer, voulant encore dissimuler son embarras, elle se remit à son ouvrage, avec cet air très absorbé que savent si bien prendre les jeunes filles.

Après un court silence les deux messieurs qui avaient inspecté la pièce d'un rapide coup d'œil, s'étaient mis à causer. On voyait qu'ils devaient se connaître intimement. Leur entretien roulait sur des affaires de tribunal, de procès, de successions. Ils parlèrent d'un testament que l'un d'eux venait de déposer au greffe et qui paraissait suspect : on parlait d'écriture imitée.

— Je suis sûre que ce sont des notaires, se dit Pauline, très fière d'avoir toute seule trouvé cela. Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici? Serait-ce pour un héritage?... Un héritage?... C'est impossible, nous n'avons pas de famille. Alors qu'est-ce que cela peut bien être? Tout à coup elle songea : « Tiens! mais... les notaires... ce sont eux aussi qui... pour les mariages. »

Et soudain lui vint l'idée que peut-être elle aurait plu à quelque jeune homme de la ville... Et, alors, on venait demander sa main.

Cela la fit tressaillir, moins de plaisir que d'inquiétude, tant la vie du monde l'effrayait... Ensuite il lui sembla que peut-être... il y avait des jeunes gens qui étaient bien doux. En tous cas on pourrait toujours voir, se rendre compte. Mais qui cela pouvait-il bien être... celui qui demandait sa main?

Pauline cherchait vainement dans sa petite cervelle d'oiseau. Elle restait fort indécise, n'ayant vraiment remarqué personne. « Et je sors si peu... Serait-ce le jour où je suis allée au cirque

avec père? Non... pas possible, en y réfléchissant... c'est ridicule, ils ne viennent pas pour moi. Je suis encore trop fillette pour qu'on me demande... Pourtant! on en voit qui se marient à dix-sept ans. » Et alors son imagination s'exaltait rapidement, lui montrant mille choses brillantes, une noce superbe, tout le quartier en émoi. Certes à ce moment-là elle ne pensait plus à ses amies les Bonnes Sœurs que pour les voir lui sourire à travers les grilles du parloir le jour où elle irait leur dire adieu.

Mais l'un des deux messieurs, le grand à la figure lasse, eut un geste d'impatience qui la désola, et elle redescendit brusquement du haut de son beau rêve. Depuis un moment il regardait sa montre avec une grimace piteuse, et la pauvre Pauline était obligée de s'avouer tristement qu'un notaire qui viendrait pour un mariage n'aurait certes pas cette figure-là.

— Saperlotte! mais j'ai un rendez-vous très important à cinq heures et demie : il est le quart, je n'y serai jamais.

— Eh bien! confrère, nous reviendrons, murmura le petit.

— Ah non, non! mon ami, ça non! c'est très aimable à vous de me l'offrir; mais moi je ne puis revenir.

Puis, plus bas encore, de façon que la jeune fille ne pût pas entendre :

— C'est déjà assez assommant d'être obligé de se déplacer à deux...pour une affaire d'assistance judiciaire, c'est-à-dire gratuite. Pour ce prix-là, on ne revient pas!

— C'est selon : cela dépend de l'importance...

— Bah! dans l'espèce, nous n'avons pas de scrupule à avoir, car, entre nous, s'il y a dans la loi quelque chose d'absurde, ne sont-ce pas ces fameux actes par lesquels un fils expédie à son père des étrangers afin de lui demander *respectueusement conseil* sur le mariage qu'il se *propose* de contracter, — alors qu'il sait déjà que ledit père refuse nettement son consentement? Dans la copieuse collection de nos hypocrisies sociales, celle-ci n'est-elle pas une des plus ridicules?

Et si seulement ces *sommations*, — car c'est leur vrai nom, — avaient jamais servi à empêcher une bêtise?

Mais quand un fils ou une fille en est là, rien ne l'arrête plus. En ce moment, mon bon, nous sommes les pantins plus ou moins risibles d'une comédie, pour ne pas dire d'une farce, et le sérieux avec lequel nous tenons le rôle ne fait honneur qu'à notre art... de dissimulation.

— Il y a du vrai! murmurait l'autre, mais c'était sans conviction, et le ton chez lui démentait les paroles.

Au bout d'un instant le grand murmura :

— Si nous laissions là notre papier timbré? Hein? Le papa, en rentrant, méditera le poulet, puis il viendra nous apporter sa réponse. Qu'en dites-vous?

L'autre, plus timoré, sans doute, paraissait perplexe.

— Ce n'est pas très... régulier, cela, mon ami... Il ne faudrait cependant pas, par cela seul que ce sont de petites gens... Enfin, au surplus, c'est vous qui avez la responsabilité... Je ne suis ici qu'en second, décidez! Tout au moins je verrais peut-être une difficulté pratique à nous y prendre ainsi que vous le projetez. Allez-vous déposer l'acte entre les mains... de cette jeune fille?

Les deux hommes restèrent un moment silencieux.

— C'est délicat, reprit le petit à lunettes; pour moi je préférerais procéder régulièrement, le déposer chez un voisin.

— Un voisin! vous n'y pensez pas! Nous sommes presque à la campagne ici, mon cher; je suis sûr qu'on est potinier en diable dans le quartier. Le voisin! mais il le lira, notre acte! Si nous le plaçons sous enveloppe, il est encore capable de décoller l'enveloppe!

— Oh! de grâce, mon cher! plus bas, je vous en prie, plus bas; sans vous en douter, vous haussez le ton... elle va nous entendre!

— Dites donc, réfléchissons une minute... A votre appréciation, cette jeune fille connaît-elle l'existence du frère bâtard?

— C'est probable, c'est même certain. Comment dissimuler entièrement ces choses-là? Le jeune homme a dû commencer par venir ici. S'il n'est pas venu, il n'aura pas manqué d'écrire... et pas pour une seule lettre. Et puis c'est si fin, si rusé, les jeunes filles!... D'ailleurs il n'est pas impossible que quelqu'un, une bonne congédiée, par exemple, ou encore une voisine, une méchante petite camarade à la pension, ne lui ait maintes fois envoyé par la figure les histoires à papa. Enfin, je le répète, avant que d'en arriver à se battre à coups de sommations, le père et le fils ont dû avoir toute une correspondance. A n'en pas douter, cette fillette-là est au courant.

Le notaire ajouta en souriant :

— D'ailleurs voici un petit moment que je l'observe. Voyez donc comme son attitude est bizarre, comme elle s'efforce de se tenir raide et grave tandis que ses mains tremblent malgré elle. La petite sait à merveille ce que nous sommes venus faire ici, allez, mon bon ami!

— J'avoue... que j'ai un peu la même impression...

— En tous cas, nous pourrons nous y prendre de telle façon

que, si elle n'est pas encore initiée, elle ne se doute de rien... Voici : je vais faire semblant de vous lire quelques lignes d'un soi-disant bail. Vous écouterez avec cet air pénétré et méditatif que vous savez prendre à l'occasion...

— Parfaitement!...

— ... Puis nous mettrons la pièce sous enveloppe, nous cachetterons et... voilà!...

— Soit! allons-y!

— Mademoiselle, nous... ne pouvons plus attendre, fit l'un des notaires en se levant. Nous venions pour le bail, le nouveau bail... Il n'y a pas d'indiscrétion, je pense, à vous dire que monsieur votre père est en pourparlers pour louer de nouveaux chantiers en ville, afin d'y mettre des matériaux de démolition... Ah! vraiment, vous ne le saviez pas? Eh bien! monsieur votre père y songe, et très sérieusement. Voyons, confrère, notre acte est bien en règle... je ne me suis pas trompé? Parcourons-le ensemble.

Et le petit notaire feint de lire en ronronnant :

«... ledit terrain d'une contenance totale de deux ares, quinze centiares, édifié de hangars au rez-de-chaussée, greniers au-dessus... »

Oui, parfaitement! rien n'y manque... Mademoiselle, je vais vous confier ce projet d'acte que vous voudrez bien remettre à monsieur votre père.

Et il tend la pièce à la jeune fille. Puis feignant d'éprouver un scrupule subit:

— Pourtant... ce serait... mieux, plus convenable peut-être vis-à-vis de M. Passerel père, que Mademoiselle fût censée ignorer de quoi il s'agit, car enfin... de ma part, — ajoute-t-il avec un sourire de bonhomie, — ce que je vous ai dit c'est... une indiscrétion. Il est vrai que nous voyons à qui nous avons affaire, fait-il en plongeant ses yeux dans ceux de Pauline... Une petite jeune fille, bien comme il faut, réservée... discrète. Auriez-vous par hasard une enveloppe, mademoiselle?...

— Certainement, monsieur, certainement! et Pauline se dépêche de fouiller dans le tiroir.

— Voici. Elle est à l'en-tête de papa, mais...

— Oh! cela ne fait rien.

Sur l'enveloppe l'officier ministériel écrit en lettres majestueuses et bien bouclées : *Projet de bail*, puis il ferme soigneusement.

Cinq heures et demie. Les deux notaires sortent rapidement. Le plus grand se dandine d'un air satisfait. En traversant le

jardin, il fredonne un petit air. Au moment où ils vont remonter en voiture : — Allez-vous au concert ce soir, confrère?

— Ma foi, non ; je ne sors jamais le soir... la santé de ma femme est si délicate...

Ainsi, messieurs, vous avez cru que c'était facile à jouer, une simplette comme Pauline... Eh bien ! vous vous êtes trompés ; qui veut trop prouver !... On ne cause pas si longtemps, si confidentiellement *pour un bail*. « Et puis, se dit Pauline, mon père ne m'a jamais fait part qu'il voulût s'agrandir. D'ailleurs, je suis sûre d'avoir entendu le mot *mariage*. J'en suis sûre... ainsi ! »

Elle tourne et retourne la lettre, cette lettre close qui est si intéressante, si attirante.

Tout à coup, sans le faire exprès, elle déchire un peu...

— Ah ! mon Dieu !... qu'est-ce que papa va dire?

Alors elle réfléchit... Le mieux serait peut-être de remplacer l'enveloppe. Cela, n'est-ce pas, lui sauvera toute explication. Donc elle déchire tout à fait. Après tout, puisque c'était pour elle qu'on venait !...

Elle lut. Elle lut l'acte, — cette invitation, polie en la forme, insolente au fond, d'avoir à consentir au mariage du sieur Gustave Passerel, *fils naturel* d'Augustin Passerel.

Les bras lui tombèrent de stupeur. Elle ne comprenait pas, pas du tout. Elle ouvrait de grands yeux, mais des yeux qui ne voyaient pas. Elle restait comme perdue au milieu d'épaisses ténèbres. Peu à peu devant elle, béante et stupide, une clarté se leva, grandit : oh! elle avait un frère... un frère! mais ce frère était *naturel*. Quel mot étrange : *naturel*. Elle l'avait déjà entendu une fois. Oui, elle se rappela qu'un certain soir d'hiver qu'il faisait de la neige, leur médecin s'était écrié, en arrivant de chez une bohémienne qu'il venait d'accoucher : « Dire que les femmes honnêtes souffrent si longtemps, et, qu'à chaque instant ; nous voyons des filles de la dernière catégorie être débarrassées en un clin d'œil. Ma parole ! les enfans *naturels* viennent au monde plus facilement que les autres. »

Donc les enfans *naturels* étaient les enfans du vice. Alors... son père?... Oh !

Il fallait que ce secret fût bien honteux, sans cela, pourquoi le lui eût-il dissimulé?... Oh! quelle horreur!... Avec quelle créature abjecte avait-il donc vécu autrefois!

Le coup fut terrible. Son père... Son père! Et elle mettait la main devant ses yeux afin de ne plus voir.

Quoi! Dieu permettait des choses pareilles! Un père pouvait se dégrader, se souiller, se mêler à des... à des... Elle ne trouvait pas de mots pour son immense dégoût.

Alors elle éclata en sanglots convulsifs.

Toute d'intuition, d'une sensibilité toujours en émoi et qui s'offrait d'elle-même aux rudes contacts des choses extérieures, Pauline eut soudain le sentiment que son respect, sa tendresse pour son père venaient de s'effondrer à jamais.

Ah! c'était donc cela la vie? Oui, les Sœurs avaient raison; elles le lui disaient bien...

Brusquement Pauline fut prise d'une grande peur de se sentir seule. Elle appela au secours, mais personne ne répondit.

Éperdue, elle courut jusqu'au magasin.

Par une véritable fatalité, le contremaître et le comptable étaient l'un et l'autre absens. Alors ce fut une terreur insensée, une sorte de démence. Une vision effroyable se dressa devant ses yeux : son père venait à elle entouré d'une tourbe de femmes échevelées qui chantaient des choses!...

Tout le long de la rue c'étaient de ces maisons à façades peintes en rouge, en vert, en rose, comme il y en avait derrière la caserne, et dont elle avait entendu dire tout bas qu'il ne fallait jamais les regarder, qu'elles étaient infâmes... Aux fenêtres de ces maisons des gens ivres criaient, hurlaient.

Lui, *son père*, il était tout barbouillé de vin, à peine vêtu. Il titubait et semblait marcher vers elle avec des yeux!... oh!

Alors, la tête perdue, le visage en feu, elle courut d'une traite chez les Sœurs. Sitôt arrivée, sitôt la porte franchie, elle tomba sans connaissance sur le carreau.

## IX

Ce soir-là, Passerel, retenu à dîner par un client, ne rentra de Ham qu'à onze heures du soir.

Il avait fait le tour de l'impasse et, descendant de voiture, préparait sa clef pour ouvrir la porte de la cour, quand elle s'ouvrit d'elle-même.

Il y avait là, semblant attendre son retour, le comptable, le garde-magasin, et le directeur d'une usine du voisinage, un M. Mallet.

— Ah çà, mais qu'est-ce qui se passe? fit l'entrepreneur, stupéfait de trouver tout ce monde chez lui. A cette heure-ci... quoi?

Chacun baissait la tête sans répondre.

Le comptable se décidant :

— Voilà, monsieur : tantôt, à un moment où malheureusement

il n'y avait personne ici, il paraît que deux messieurs, des notaires... Nous ignorons ce qu'ils ont dit à Mlle Pauline, mais... ce qu'il y a de sûr...

— Quoi?

Le comptable balbutiait.

— Sacrebleu! gronda l'entrepreneur, allez-vous parler, à la fin!

— Venez, mon ami, venez dans votre cabinet, dit M. Mallet: nous allons causer... en hommes... Du calme, je vous en prie, du calme... C'est un caprice, un coup de tête d'enfant nerveuse, rien de plus, mais... votre fille s'est... enfuie au couvent. Elle ne veut pas revenir. Vous allez trouver une lettre de la supérieure, et un papier timbré que... — vous m'excuserez de l'avoir parcouru, — mais, dans la circonstance, vous absent...

Passerel comprit tout. Il était outré. Pour le moment, ce qui l'exaspérait, c'était que tant de monde se mêlât de ses affaires. Il déclara net qu'il n'avait besoin de personne et demanda brutalement qu'on lui fît le plaisir de le laisser tranquille. Il était assez grand pour voir tout seul ce qu'il avait à faire.

L'un après l'autre, lentement, grommelant des excuses, — pas contens du tout, ils s'en allèrent. C'était la bonne, disaient-ils, qui, la tête à l'envers, avait couru les chercher... Pour eux, à cette heure-là, ils auraient autant aimé être dans leur lit... bien sûr!

Quand Passerel se trouva seul, il essaya de se contenir pour lire posément.

La lettre de la supérieure!... une enfilade de phrases vagues, filandreuses, où se trahissaient, et la crainte que Passerel ne vînt faire un esclandre au couvent, et le désir de garder la jeune fille. Quant au grimoire des notaires, ça n'en finissait pas. Quatre pages pour dire ça!

Sa lecture achevée, Passerel resta pendant un grand quart d'heure les bras croisés, comme pétrifié; puis la colère le ressaisit de plus belle. Cette fois c'était une révolte, une fureur d'être si mal payé d'une bonne action. Et penser qu'il allait devenir un objet de dérision pour toute la ville!

Il entendait déjà les gens ricaner : « Il n'a que ce qu'il mérite... Les sœurs lui prennent sa fille, c'est bien fait. Voilà ce qu'on gagne à se mettre bien avec les calotins. »

Alors, lentement, à force de s'exaspérer il en arrivait à une sorte de haine vis-à-vis de sa fille, elle qui, pieuse soi-disant, osait juger son père, osait le condamner. Et on leur enseigne que

le père est dans chaque famille le représentant de Dieu!... Oui, elle le *condamnait!* Et pour avoir quoi fait? L'acte le plus honnête de sa vie...

Il frappait du poing sur la table en répétant : « Je suis *une victime, une victime du devoir!* » Il le criait.

Aux heures graves de leur vie les gens du médiocre n'y manquent jamais; ils prennent tout au tragique; ils gesticulent, ils déclament comme s'ils étaient sur un théâtre; ils parlent la face vers un public imaginaire.

Il alla se coucher, toujours furieux, le cœur bien meurtri, mais, au demeurant, encore plus fier de lui-même.

Le lendemain ses idées s'étaient légèrement modifiées. Il voulait bien admettre à la réflexion que sa fille avait dû recevoir un effroyable coup en apprenant d'une aussi rude façon qu'elle avait un frère dont la naissance restait *inavouable*.

Alors il fallait se décider à lui expliquer les choses... mais... comment? Par lettre?

Évidemment!

Eh bien non, il n'écrirait pas! C'était irritant, à la fin, d'être obligé de dire à Pauline que... que... cette Maria, à l'époque où il l'avait prise pour maîtresse... Allons donc! Des choses aussi... aussi... scabreuses à une jeune fille!

Et pourtant!... Car, seule, une explication complète, la vérité entière, prouverait à Pauline combien la conduite de son père avait été généreuse.

Ah! le vieil ouvrier peintre, si on le retrouvait! Mais non, bien sûr, il est mort...

Eh! parbleu, mais il y a la lettre de ce garçon. Elle dit les choses assez clairement.

Aussitôt Passerel, prenant la lettre de Gustave, la mit sous enveloppe avec ces simples mots écrits en travers au crayon :

« Lis, et tâche de comprendre enfin, malheureuse enfant, toi qui te permets de me juger. »

Deux heures après une servante apportait du couvent cette réponse :

« Je ne juge personne, mon père, mais je souffre bien cruellement. Je vous en supplie, laissez-moi disparaître dans l'ombre du cloître, afin d'y prier pour ceux qui en ont tant besoin! »

— Les misérables! Elles lui ont dicté cette lettre, fit Passerel qui déchira le papier en mille morceaux.

Le lendemain il était chez le procureur de la République, lui

exposait l'affaire et le priait de faire réintégrer à sa fille son domicile, fallût-il employer la force.

Le procureur, un homme flegmatique, à la parole lente, une belle tête fine, intelligente, quelque chose d'amer dans l'expression, voulut des détails, fit parler longtemps le plaignant; puis, quand Passerel eut fini :

— Monsieur, je suis à votre disposition, mais j'ai peur, j'ai bien peur, que vous ne fassiez fausse route. Oh! je vous plains de tout mon cœur. — Le procureur s'arrêta un instant, regardant vaguement au loin, comme si cela réveillait en lui de tristes souvenirs. Il reprit d'une voix plus ferme : — Mais je crois, — si vous voulez me permettre de vous donner très franchement mon avis, — que déjà votre lettre d'hier était une maladresse. Votre pauvre fille paraît en proie à une crise exigeant, de votre part, beaucoup de douceur, de diplomatie et de ménagemens. Attendez, le temps vous aidera : il n'est pas possible qu'un petit travail ne se fasse pas dans cette jeune tête. Sa santé ne laisse-t-elle pas un peu à désirer? Oui. Alors raison de plus... Si vous saviez que ces fillettes nerveuses ne sont, en somme, que de grandes convalescentes...

— Attendre! jeta Passerel qui suffoquait de colère; et dans tout le quartier, qu'est-ce qu'on va dire? Que je ne suis pas un homme, que je ne sais pas me faire respecter? Non, monsieur! charbonnier est maître chez lui; c'est mon affaire, je vous remercie de vos conseils, *mais c'est mon affaire*. Il y a une loi, j'en réclame l'application.

Et il se redressait, il se carrait, la poitrine bombée, sa forte moustache toute hérissée, l'œil dur.

— Monsieur, je n'insiste pas; la police est à votre entière disposition : votre fille va vous être reconduite par la gendarmerie, — à moins que vous ne préfériez aller vous-même la chercher.

— Oh! je préfère me présenter au couvent escorté de la force publique. Comme cela tout le monde verra que j'exerce mes droits.

Les religieuses n'essayèrent même pas de discuter l'ordre du Parquet.

Au bout de quelques instans Pauline arrivait. Elle se tenait les yeux baissés, les lèvres serrées, et se borna à saluer son père d'une courte et sèche inclination de tête, mais sans proférer un mot. Elle semblait pouvoir à peine se tenir sur ses jambes.

— Viens, fit le père : j'ai une voiture qui attend devant la porte. Passe devant.

Pauline sortit toute frémissante, les yeux obstinément fixés

par terre, feignant de ne rien voir, pas même la foule d'ouvriers et d'ouvrières qui accouraient en hâte des fabriques, à la nouvelle que des gendarmes envahissaient le couvent, très curieux de *voir ça*.

Quand la voiture s'ébranla, on entendit dans les groupes des huées hostiles à l'adresse de la fille, en même temps que des femmes criaient : « Bravo, monsieur Passerel ! »

Aussitôt rentrée à la maison, Pauline s'assit sur une chaise, dans un coin, et elle resta là, les bras croisés, refusant obstinément de dire un mot. A l'heure du dîner, elle ne voulut pas se mettre à table. Du pain et de l'eau lui suffiraient bien.

Cette résistance silencieuse déconcertait absolument l'entrepreneur. Il eut alors un moment de découragement profond. Que faire ?

...S'il essayait de lui parler tendrement, de l'embrasser... s'il lui rappelait tout ce qu'il avait fait pour elle ; car, enfin... durant bien des années, il avait remplacé près d'elle sa mère... sa mère qui dormait dans le cimetière ; et puis, tout bas, il lui dirait sa triste aventure d'autrefois.

Mais il était bien pauvre causeur, Passerel. Il craignit de ne pas savoir, d'autant que le masque hostile de sa fille l'intimidait. Il la voyait crispée, roidie, jouant un rôle.

Alors il regimba contre son émotion, il refoula les larmes qui le gagnaient, et ce fut d'un ton âpre, un peu ironique même, que, tout en arpentant la pièce, il raconta à Pauline l'histoire du Mans, le suicide manqué de Maria, son faux ménage avec cette fille, la naissance de l'enfant, la déclaration à la mairie. Il affectait un air dégagé, un ton dédaigneux.

— Je suppose que maintenant tu as conscience d'avoir été aussi sotte qu'injuste, fit-il, la voix vibrante. Et, s'arrêtant, il se campa devant sa fille, le cou tendu, le sourcil froncé, presque menaçant.

Pauline n'avait pour ainsi dire rien saisi de ce que disait son père ; ses yeux papillotaient, le cœur lui battait à rompre. Et puis la pauvre fille était tellement persuadée d'avance que l'explication, l'inévitable explication, allait être un tissu d'horreurs !

— Eh bien ? demanda Passerel, la gorge étranglée devant ce silence persistant.

Pauline articula péniblement :

— Je prierai Dieu pour mon père et pour mon frère.

— Ah ! petite misérable ! — Et, perdant toute patience, il leva la main, comme s'il allait frapper sa fille. Puis, brusquement,

la poussant devant lui, il ouvrit la porte de la rue. Elle pourrait désormais aller où elle voudrait ; il ne la connaissait plus : « Adieu pour toujours, tu emportes la malédiction de ton père. »

Passerel à compter de ce jour devint mauvais. Il fut pendant un mois perpétuellement hargneux, rendant la vie intenable à sa vieille bonne, dur avec son contremaître, avec ses ouvriers. Plusieurs de ceux-ci se plaignirent : il les chassa.

Alors quand il n'y eut plus guère dans sa maison que des visages nouveaux, il s'y ennuya. Comme il s'ennuyait, il ne resta chez lui que le moins possible.

Il fréquenta les cafés, se mit d'un cercle de gens du quartier, grands amateurs de dominos, de piquet et de manille. Il y passait toutes ses soirées.

On entendait souvent sortir de sa bouche des expressions amères contre les religieuses ; il ne les attaquait pas directement, mais il leur reprochait de faire la concurrence aux ouvrières pauvres, réclamait pour les couvens des surcroîts d'impôts. Il s'en prenait aussi à leur vœu de célibat, qui lui paraissait révoltant. Tout cela n'était point sans surprendre quelque peu les camarades, car Passerel avait toujours passé pour être bien avec les prêtres.

On le laissait parler. Cela ne gênait personne... que lui-même qui s'embrouillait dans ses cartes et jouait alors tout de travers.

Chose étrange, ce n'était plus du tout à Gustave Passerel qu'au fond de soi-même il s'en prenait. D'abord le garçon lui avait récemment écrit un mot pour l'informer qu'il renonçait à son projet de mariage, — sans dire pourquoi, d'ailleurs. Mais cette résolution, — qui cependant pouvait s'expliquer de bien des manières, — Passerel se plut à y voir une marque de déférence à son endroit, la récompense de son énergique refus, si bien qu'il ressentait comme une sorte de gratitude pour le jeune homme.

Pas davantage il ne se demandait si sa fille ne suivait pas une pente naturelle en se résignant à cette existence où, à défaut de plaisirs, les heurts, les chocs de la vie lui seraient du moins épargnés. Il aurait bien pu s'avouer qu'elle n'était pas très douée, Pauline ; que c'était une petite nature étroite, un peu sèche. Et alors si rien ne la portait vers cette offrande de soi qu'est le mariage, ne valait-il pas mieux qu'elle se fît religieuse ?

Tout cela, hélas ! était à cent coudées au-dessus de l'intellect de Passerel et, l'eût-il pu, que raisonner ainsi eût été trop dur pour son amour-propre de père.

Maintenant on se le montrait du doigt dans les marchés. Il semblait que son malheur lui eût fait une popularité : « Tu vois celui-là en redingote, le grand, très fort, qui a une barbe grise? c'est Passerel! celui à qui, dans le temps, les religieuses ont volé sa fille... Faut voir comme il les arrange ! »

Bien des années ont déjà passé sur tout cela. L'entrepreneur a maintenant les cheveux blancs, la démarche lourde. Récemment on l'a nommé conseiller municipal, et il siège parmi les plus avancés de gauche.

Certaines gens prétendent que, s'il s'est mis dans la politique, c'est pour s'étourdir, qu'il est très malheureux, que jamais il n'a pu se consoler du départ de sa fille. D'autres, au contraire, soutiennent qu'il n'y pense plus; que l'an passé, quand la sœur Sainte-Madeleine (c'est le nom que Pauline a adopté en prenant le voile) a été très malade, — une fluxion de poitrine, — son père l'a su et n'est pas allé la voir.

Cela est vrai. Mais on assure qu'à chaque instant il envoyait chez le médecin. Un soir même, un triste soir d'hiver que la sœur Madeleine était beaucoup plus mal, on le vit qui, les pieds dans la neige, attendait à la porte. Il y resta presque toute la nuit...

MASSON-FORESTIER.

# LES COMÉDIENS FRANÇAIS

PENDANT

# LA RÉVOLUTION ET L'EMPIRE

TROISIÈME PARTIE (1)

## VIII

Officier d'artillerie, premier consul, empereur, Bonaparte eut et garda toujours le goût très vif des choses et des gens de théâtre. Était-ce pressentiment de ses propres destinées, et dans les tragiques aventures des héros de Corneille, de Racine, de Voltaire, aimait-il à voir les vicissitudes de sa propre fortune se dérouler devant lui?

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux!

C'était peut-être aussi conscience de ce qu'il y avait de théâtral dans son génie. Mais c'était surtout besoin d'étendre l'ubiquité de sa domination jusqu'aux choses qui eussent dû lui sembler le plus étrangères ou le plus indifférentes; de mettre le plaisir même en tutelle; et de s'emparer, pour les diriger, de tous les moyens qu'un chef d'État peut avoir d'agir sur l'opinion. L'ancienne monarchie, la Révolution lui avaient indiqué la voie, et, dans un pays comme la France, il avait de bonne heure mesuré l'influence du théâtre. C'est l'explication à la fois de l'insignifiance de la littérature dramatique sous son règne, et de ce qu'il a mêlé de

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril et du 1er août.

rudesse tyrannique aux faveurs dont il a de tout temps comblé les comédiens.

Au commencement du Consulat, on joue la comédie de société à la Malmaison; d'abord sur une espèce de théâtre portatif qui se dresse dans la galerie près du salon, puis dans une petite salle que Bonaparte fait construire en un mois du côté de la ferme : elle pouvait contenir deux cents personnes, et l'inauguration eut lieu le 12 mai 1802. Parmi les artistes ordinaires, M^me^ Bonaparte, sa fille Hortense, Caroline Murat, Eugène de Beauharnais, Didelot, le général de Lauriston, et surtout Bourrienne, qui joue en perfection les rôles à manteaux. Talma et Michot font répéter. Quant à Bonaparte, il se contente du rôle de spectateur et s'amuse beaucoup à ces jeux. Bourrienne se plaint-il que son travail ne lui permette guère d'apprendre ses rôles, il prend ses manières caressantes, lui demande de faire cela en sa faveur : « Vous me faites tous rire de si bon cœur! Ne me privez pas de ce plaisir-là! Je n'en ai pas trop, vous le savez bien! » Pour encourager ses comédiens, il leur donne des collections de pièces de théâtre richement reliées, de beaux costumes; ils jouent à la Malmaison : les *Héritiers*, *les Étourdis*, *Défiance et Malice*, *les Projets de mariage*, *le Dépit amoureux*, *le Barbier de Séville*. Voici la distribution du *Barbier* : Rosine, M^lle^ Hortense de Beauharnais; Almaviva, le général de Lauriston; Figaro, Didelot; Bartholo, Bourrienne; Bazile, Eugène de Beauharnais; l'Éveillé, M. Isabey. Hortense était une charmante Rosine, et si fort éclatait son zèle que son mariage avec Louis Bonaparte n'arrêta point les répétitions.

Les grandeurs impériales, une étiquette plus sévère ne permirent plus ce plaisir : de loin en loin seulement il y eut spectacle de société à la cour. Quand l'Empereur revint de Vienne, on imagina de lui offrir un petit vaudeville de Barré, Radet et Desfontaines, adapté pour la circonstance : les honneurs de la soirée furent pour M^me^ Louis Bonaparte et M^me^ de Rémusat, celle-ci dans un rôle de vieille Alsacienne enthousiaste de l'empereur, rêvant toujours, pour son héros d'exploits invraisemblables, et s'émerveillant de voir ses rêves dépassés par la réalité : elle chantait ce couplet :

Ce qui dans le jour m'intéresse
La nuit occupe mon repos.
Ainsi donc je rêve sans cesse
A la gloire de mon héros.
Les songes, dit-on, sont des fables,
Mais quand c'est de lui qu'il s'agit,
J'en fais que l'on trouve incroyables,
Et sa valeur les accomplit.

Napoléon fut enchanté; il semblait même un peu ému, et chacun de féliciter son voisin en répétant avec admiration : « L'Empereur a ri! l'Empereur a applaudi! »

Aux comédiens du monde succèdent les professionnels. Subvention de cent mille francs, décret de 1803 qui associe les comédiens français pour l'exploitation du théâtre, divise la Société en vingt-cinq parts, admet les nouveaux à quart de part, haute surveillance de M. de Rémusat qui les gouverne comme un premier gentilhomme de la chambre d'autrefois, — tout atteste une sympathie raisonnée, la volonté précise de renouer la tradition de Louis XVI, *son pauvre oncle*, comme il l'appellera après le mariage autrichien. Une salle de théâtre s'élève derrière l'orangerie du palais de Saint-Cloud : aux premières loges, les princes et les princesses de la famille impériale, les dames d'honneur; au rez-de-chaussée, les généraux, sénateurs, conseillers d'État; aux secondes, les invités et personnes attachées à la cour. L'inauguration solennelle se fait le 12 juin 1803, avec *Esther* jouée par Talma, Monvel, Lafon, M^mes^ Duchesnois, Volnais; tout le corps diplomatique est là, et personne n'ose applaudir, ni pleurer avant le signal du maître; il occupe seul le devant d'une loge à droite du théâtre, au fond ses aides de camp se tiennent debout; en face, dans la loge de gauche, trône Joséphine entourée des dames du palais. En 1805, les comédiens français donnent quelques représentations à Saint-Cloud : *les Templiers*, *le Mariage secret*, *le Menteur*. Déjà l'empereur a pris l'habitude de ne consulter que son bon plaisir. Vous serez favorisés, privilégiés, nantis, rentés, Messieurs de la comédie, mais vous marcherez comme un régiment, et pour vous aussi le mot « impossible » sera rayé du dictionnaire. S'il prend au maître fantaisie de voir jouer par exemple le *Tartufe des mœurs*, et que la principale actrice, M^me^ Desrosiers, soit malade, qu'importe? M^lle^ Mézeray apprendra le rôle en vingt-quatre heures et le jouera. « Dès que l'Empereur, observe M^me^ de Rémusat, avait prononcé cet irrévocable *je le veux*, ce mot se répétait en écho dans tout le palais. Duroc, Savary surtout, le prononçaient du même ton que lui; M. de Rémusat le répétait à tous les comédiens, étourdis des efforts de mémoire ou du dérangement subit auquel on les soumettait. Les courriers partaient pour aller chercher à toute bride les hommes ou les choses nécessaires. La journée se passait en sottes petites agitations, dans la crainte qu'un accident, ou une maladie, ou quelque circonstance imprévue ne s'opposât à l'exécution de l'ordre donné... Il faut avoir vécu dans les cours pour savoir à quel point les plus petites choses prennent de la gravité, et combien le mécontentement du maître, même quand il s'agit

de niaiseries, est désagréable à porter. Les rois sont assez sujets à le témoigner devant tout le monde, et il est insupportable de recevoir une plainte ou une brusquerie en présence de gens auxquels on sert de spectacle. Bonaparte, plus roi que qui que ce soit, grondait durement, souvent hors de propos, humiliant son monde, menaçant pour un motif léger... Le jour de spectacle à Fontainebleau, j'éprouvais toujours un souci qui me devenait une sorte de petit supplice sans cesse renaissant; la frivolité du fond et l'importance des suites en rendaient le poids plus importun. »

En 1806, les comédiens français ne jouent pas moins de trente et une fois à Saint-Cloud, et Napoléon étudie chaque pièce, discute, le plus souvent avec Talma, les personnages, la manière de les interpréter : dans *Cinna*, dans *le Cid*, il fait rétablir les rôles de Livie, de l'Infante, les confie à Raucourt et Georges. Quant aux audiences qu'il accorde aux artistes, aux comédiens, aux savans, elles ont lieu le matin, à l'heure de ce déjeuner qu'il expédie souvent en huit minutes, qu'il prolonge parfois si la conversation l'intéresse, s'il reçoit des savans comme Monge, Berthollet, Denon, Corvisart, ses anciens compagnons d'aventure en Égypte, les peintres David, Gérard et Isabey. Talma eut l'honneur d'assister assez souvent à ces entretiens et n'y faisait pas mauvaise figure : ce distrait dans la vie ordinaire se montrait au besoin bon courtisan, fort empressé à écouter les conseils de Napoléon, fussent-ils un peu chimériques, habile à régler sa conduite sur les progrès de la fortune du maître. Il avait interrompu ses visites lorsque le premier consul fut proclamé empereur. Ne valait-il pas mieux qu'on remarquât une absence modeste qu'une assiduité envahissante? Au bout de quelque temps, Napoléon s'en aperçut et dit à Regnault de Saint-Jean-d'Angely : « Est-ce que Talma me boude? » Dès le lendemain le tragédien se présentait aux Tuileries, vêtu du costume de cour, épée et habit à la française : à la figure satisfaite de l'Empereur, il comprit que celui-ci goûtait son respect des convenances. Et sans doute quelques-uns de leurs entretiens ont été arrangés ou même inventés de toutes pièces, mais il en est aussi qui reflètent le personnage à merveille et prennent un caractère d'authenticité par leur ressemblance avec ses actes et ses paroles ordinaires, par un parfum de vérité qui s'échappe de certaines pensées : sans compter qu'avec un tel homme il faut s'attendre à tout. De grands et petits cadeaux récompensent l'acteur favori, tantôt vingt, trente, quarante mille francs pour payer ses dettes, tantôt un camée rare qui rappelle les traits du donateur, ou bien un superbe cachemire porté par l'impératrice un soir que Talma s'est surpassé lui-même dans *Othello*. Et si, dans *Néron*, il

lui reproche de ne pas faire sentir assez le combat d'une mauvaise nature avec une mauvaise éducation, il approuve pleinement sa pantomime, lorsque Agrippine énumère ses bienfaits : tandis qu'elle parle, Talma-Néron jouait négligemment avec son manteau, marquant ainsi l'indifférence et l'ennui que lui cause ce sermon; Monvel lui avait conseillé ce jeu muet, dont Lekain s'avisa le premier. Persuadé que la tragédie est tout aussi bien dans la nature que la comédie, on sait que l'empereur prétendait ramener ses interprètes à la plus grande simplicité.

En 1807, la cour s'installe pendant deux mois à Fontainebleau pour célébrer le mariage de la reine de Westphalie : princes et princesses de la famille impériale ont reçu l'ordre d'y transporter une partie de leurs maisons, de tenir table particulière, de donner des fêtes. Chasses où les dames de chaque Altesse portent un costume spécial; concerts où se succèdent les meilleurs artistes de l'Italie, la Grassini, la Catalani; spectacles de la Comédie-Française, — tout est réglé d'avance. C'est presque le parterre d'Erfurt, et Talleyrand circule à travers cette cohue chamarrée, en répétant avec son grand air impassible : « L'empereur ne badine pas, il veut qu'on s'amuse. » Mais justement on ne s'amusait pas, ou l'on ne s'amusait que quand il n'était pas là : l'ennui tombant de haut n'en était que plus pesant. On décrète à la rigueur et on paie l'enthousiasme, mais la joie ni le plaisir ne se mènent au tambour; et Napoléon s'étonnait que les visages restassent froids, allongés, au lieu de s'en prendre à lui-même. Trop de tragédies! Les interminables tirades en assommaient ces jeunes femmes qui auraient donné Corneille, Racine et Voltaire pour une demi-douzaine de comédies pimpantes : puis, comme on n'osait pas applaudir devant l'Empereur, la salle semblait une banquise. Quant à lui, il arrive au théâtre fatigué de la chasse, mécontent, préoccupé, rêve ou s'endort : et sans doute telle tragédie de Baour-Lormian ou d'Arnault ne mérite pas meilleur sort, et les premiers projets de divorce, la lutte contre l'Angleterre, les affaires espagnoles, ont de quoi absorber le maître de céans. Mais se permettre toutes les libertés, toutes les indiscrétions, n'en tolérer aucune, supprimer l'influence de la femme et la réduire à la condition d'un instrument de plaisir, une telle politique tue forcément le sourire, la joie, le bon goût dans une cour comme dans un salon : et cependant, ces choses que les pessimistes, les solitaires affectent de dédaigner, le monde, la société, l'élégance des mœurs, la grâce, il en savait l'importance, puisqu'il choisissait de préférence chambellans, dames d'honneur, dames du palais parmi les personnages de la vieille cour ou leurs descendans.

Le théâtre du palais des Tuileries venait d'être terminé, et,

pendant l'hiver de 1808, on y donna, aux jours de cercle, des spectacles français ou italiens, à la grande joie des habitans de Paris, auxquels on distribuait les places des galeries supérieures. Un soir qu'on attendait Leurs Majestés pour commencer, toute la cour était en costume de gala, quand tout à coup l'ordre vint de jouer sans plus tarder : l'Empereur se trouvait un peu souffrant, et ne paraîtrait pas. MM. de Talleyrand et de Rémusat voulurent éclaircir ce petit mystère, et n'eurent pas de peine à provoquer les confidences de Joséphine. A la nouvelle de l'indisposition, elle était montée dans sa chambre, l'avait trouvé très agité par la pensée de ce divorce qu'il jugeait nécessaire avec son cerveau, et repoussait avec son cœur, Joséphine étant de toutes les femmes celle qu'il avait le plus tendrement aimée. A sa vue, il l'attire, sans égard pour sa toilette, la presse dans ses bras, répète mille fois en pleurant : « Ma pauvre Joséphine, je ne pourrai point te quitter », tandis qu'elle répondait : « Sire, calmez-vous, sachez ce que vous voulez, et finissons de telles scènes. » Toute la nuit se passa dans des alternatives de tendresse et de crise nerveuse... et voilà pourquoi Leurs Majestés faussèrent politesse aux spectateurs.

Le divorce eut lieu cependant, et le mariage de Marie-Louise amenait aux châteaux de Compiègne et de Saint-Cloud la Comédie-Française. Elle y joue *le Cid*, *Phèdre*, *Andromaque*, *Britannicus*, *le Legs*, *Iphigénie en Aulide*, et les malicieux de chuchoter que le choix d'*Iphigénie* ne paraît pas heureux, la nouvelle impératrice ayant l'air d'une victime de la politique, et de rappeler une aventure désagréable survenue l'an dernier chez le prince de Neuchâtel, au château de Grosbois. Le prince avait appelé la troupe des Variétés pour jouer *Cadet-Roussel maître de déclamation*, une farce au gros sel où l'acteur Brunet se montrait d'une verve désopilante. A la surprise générale, on l'entend se lamenter de n'avoir pas d'héritier : « Il est douloureux pour un homme tel que moi de n'avoir personne à qui transmettre l'héritage de sa gloire. Décidément je vais divorcer pour épouser une jeune femme avec laquelle j'aurai des enfans. » Embarras des spectateurs, tristesse de Joséphine, colère de l'empereur, qui interroge son hôte : « Depuis quand joue-t-on cette pièce ? — Depuis un an, Sire. — Et elle a eu du succès ? — Un immense succès. — C'est fâcheux, si j'en avais eu connaissance, je l'aurais interdite. »

Marie-Louise n'aimant guère la tragédie, on la remplace par la comédie, et la salle de Compiègne voit défiler *le Misanthrope*, *Tartufe*, *la Gageure imprévue*, *la Jeunesse de Henri IV*, *le Secret du Ménage*, *les Projets de Mariage*; Fleury, M^lle^ Mars, Michot, Volnais y obtiennent de grands succès. Napoléon se montre plus galant pour la fille des Césars que pour Joséphine, et, pendant

le séjour de Fontainebleau, à la fin de 1810, pendant les fêtes des Tuileries et de Trianon pour célébrer la naissance du roi de Rome, la comédie continue d'alterner avec la tragédie : peu à peu même elle l'emporte sur cette dernière : de 1810 à 1811, l'empereur dépense cent mille francs en spectacles. Le 25 août les comédiens français donnent à Trianon *les Projets de Mariage* et *la Grande Famille* ou *la France en miniature*, pièce de circonstance d'Alisson de Chazet; les artistes de l'Opéra exécutent un ballet, puis l'empereur, chapeau à la main, donnant le bras à l'impératrice, et suivi de toute la cour, se rend à l'Ile d'Amour, tandis que, dissimulés dans des barques, des musiciens jouent leurs morceaux les plus tendres. Un tableau flamand en action, un grand souper, terminèrent la fête de Marie-Louise.

## IX

Napoléon appelle souvent à l'étranger ses comédiens : dans la pensée de l'impresario, ils doivent contribuer au succès de la pièce qu'il joue pour l'univers, et ces odyssées les charment, puisqu'elles satisfont leur goût d'imprévu, l'amour de la gloire, la vanité et l'intérêt. Être du voyage devient l'objet de toutes les ambitions, le prétexte de mainte intrigue ; le maître désigne lui-même les élus, et peu lui importe de contrister ses favoris eux-mêmes. Ne fait-il pas rayer de la liste, en 1808, Mme Talma qu'il a prise en grippe? « Dites-lui de ne pas reparaître dans la tragédie, » ordonne-t-il à Talma.

Cette habitude date du Consulat. En 1803, pendant une tournée triomphale en Belgique, entouré des ministres, des ambassadeurs, des généraux, dans une apothéose de *Te Deum*, de revues et de fêtes, il a mandé Raucourt, Monvel, les Talma qui jouent quatorze fois à Bruxelles, une fois à Gand, tandis que Rodolphe Kreutzer, Frédéric Duvernoy et Dalvimarre, artistes de sa musique particulière et de l'Opéra, donnent plusieurs concerts ; l'affluence était énorme, malgré le prix élevé des places : neuf francs les premières et deuxièmes loges, six francs les troisièmes loges et parquets, au théâtre de Gand. Le 4 juin 1804, la Comédie-Française prête serment de fidélité à l'empire, et bientôt après rejoint Napoléon à Mayence : les Talma, Mlle Georges, restent à Paris pour le service ordinaire ; Saint-Prix, Damas, Lafon, Desprez, Mmes Raucourt, Thénard, Bourgoin, Duchesnois, Gros composent la caravane dramatique, accompagnés du secrétaire de la Comédie, du magasinier, du chef des gardes, du premier garçon de théâtre et du perruquier. Du 18 septembre au 2 octobre, ils donnent *Iphigénie*

*en Aulide, Phèdre, Cinna, Andromaque, Horace, Bajazet:* le 11 octobre, ils sont de retour à Paris.

Aussitôt après la proclamation de l'empire, commence le régime des ordonnances et décrets. Depuis longtemps les acteurs en prennent trop à leur aise, l'abus des représentations en province et à l'étranger excite des plaintes très vives : Lafon a trouvé le moyen de s'adjuger six mois de congé dans une seule année. Il importe de mettre bon ordre à ces erremens, et l'ordonnance du 21 novembre y pourvoira : amende de cent cinquante francs pour le comédien à part entière s'il prévient la veille qu'il ne jouera pas le lendemain; amende égale au produit de la représentation s'il fait manquer le spectacle ; privation momentanée du titre et des appointemens de sociétaire s'il reste deux mois et demi sans faire son service ; exclusion de la société sans pension si le fait se renouvelle. Une ordonnance de 1805 oblige tous les sociétaires à paraître aux cérémonies du *Bourgeois gentilhomme* et du *Malade imaginaire*. Le décret du 8 juin 1806, qui ramène à dix le nombre des théâtres, dans *l'intérêt des mœurs et de la littérature*, et soumet à un arrêté ministériel les répertoires de l'Opéra, de la Comédie-Française, de l'Opéra-Comique, défend à tout autre théâtre de jouer leurs pièces : deux théâtres pour les grandes villes, un dans les petites. Napoléon voulait supprimer le théâtre de la Montansier, et Cambacérès trouvant la mesure trop sévère : « Je ne m'étonne pas, riposta l'empereur, que l'archichancelier soit pour la conservation de la Montansier ; c'est le vœu de tous les vieux garçons de Paris. » Et le théâtre de la Montansier, toléré par grâce, défendu par ses jolies actrices, dut émigrer du Palais-Royal à la Cité. Mais, hélas ! le nouveau décret ne produit guère d'effet, trois nouveaux théâtres s'ouvrent, les grands ne font rien, l'Opéra a des dettes, Feydeau n'attire personne, les Français ne battent que d'une aile (1), tandis que le public s'écrase au *Pied de Mouton* et aux ballets de la Porte-Saint-Martin. Et de plus en plus draconiens, décrets, arrêtés pleuvent comme grêle : décret du 25 avril 1807 qui reconnaît deux classes de théâtres, les grands et les secondaires, interdit de rien jouer en dehors du répertoire autorisé et jette une foule d'artistes sur le pavé par la suppression de seize théâtres ; décret du 29 juillet 1807 qui règle les représentations à bénéfice, donne pleins pouvoirs aux préfets, sous-préfets et maires, d'empêcher les acteurs de prolonger leurs congés dans les départemens, fixe à huit le nombre des théâtres « de notre bonne ville de Paris » ; décret du 1er novembre 1807, nommant le comte de Rémusat

(1) La recette de l'année 1804 s'élève au chiffre de 559671 francs, dont 111494 fr. pour la location; les droits d'auteur emportent 40000 fr., le droit des pauvres le onzième de la recette brute.

surintendant des quatre grands théâtres impériaux (Opéra, Français, Feydeau [Opéra-Comique] théâtre de l'impératrice [Odéon]); — enfin, plus tard, le décret de Moscou, décret trompe-l'œil, rédigé pendant les longues, les énervantes journées d'attente, lorsque l'empereur espérait qu'Alexandre allait demander la paix, destiné à donner le change aux habitans de Paris, à l'Europe sur sa situation. C'est le Code de la Comédie, trop connu sans doute pour qu'il convienne de l'analyser en détail : surveillance et direction du surintendant, administration du commissaire impérial, produit des recettes divisé en vingt-quatre parts, engagement pour chaque sociétaire de jouer pendant vingt ans, fixation des retraites et traitemens, comite administratif de six acteurs nommé chaque année par le surintendant, formation du répertoire, amendes, débuts, congés, lecture des pièces nouvelles, élèves du Conservatoire, tout est prévu dans cet acte où l'empereur essayait d'endormir les angoisses de son âme.

La Comédie-Française ainsi constituée, il l'emmène à Erfurt et à Dresde. Le 19 septembre 1808, quatorze artistes quittent Paris et font assez grande diligence pour commencer leurs représentations le 28 : ce sont Saint-Prix, Talma, Damas, Lafon, Desprez, Lacave, Varennes, M^mes^ Raucourt, Talma, Duchesnois, Bourgoin, Gros, Patrat, Rose Dupuis; ils ont pour chef Dazincourt, nommé directeur des spectacles de la cour, déjà malade du mal qui va l'emporter. Napoléon a pris tous les premiers sujets de la tragédie, pas de comédiens : on ne comprend guère Molière en Allemagne; et il importe avant tout de montrer aux Germains la beauté, la grandeur de notre scène tragique. La salle de spectacle d'Erfurt est petite, malpropre; Dazincourt la répare en soixante-douze heures : au milieu de l'orchestre, une estrade, deux fauteuils où prennent place Napoléon et Alexandre, des chaises garnies pour les rois, de simples banquettes pour les grands-ducs et princes souverains. Le 3 octobre, dans la première scène d'*Œdipe*, lorsque Philoctète dit à son confident

> L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux,

Alexandre se tourne vers son voisin et lui serre la main avec une grâce charmante, faisant ainsi l'application du vers. Le 6 octobre, grande partie de chasse dans la forêt d'Ettenburg, fête au palais de Weimar et représentation de *la Mort de César*. Napoléon a lui-même indiqué la pièce : chaque vers forme allusion, et il semble s'y complaire, se comparant à César au milieu des conjurés, épiant les mouvemens, les émotions de cette foule royale. Auprès, autour de lui, Alexandre, duc et duchesse de Weimar, reine de

Westphalie, rois de Bavière, de Wurtemberg et de Saxe, grand-duc Constantin, prince primat, prince Guillaume de Prusse, duc d'Oldenbourg, prince de Mecklembourg, etc. La contrainte est telle que personne n'ose jeter les yeux sur son voisin; les acteurs, eux-mêmes, gênés, étriquent involontairement leurs gestes. Alexandre et, à son exemple, chaque souverain tint à honneur de laisser quelque riche souvenir aux artistes de la Comédie. Napoléon leur accorda des gratifications prises sur sa cassette particulière, et le bordereau des dépenses occasionnées par le voyage, le séjour et le retour de la troupe ne s'éleva pas à moins de 38 000 francs.

Grande rumeur au Théâtre-Français en juin 1813 : l'Empereur mande ses fidèles. Mais quoi! point de tragédiens : seuls les comédiens ont ordre d'arriver sans perdre une minute à Dresde, et de se frotter les mains, et d'espérer leur revanche, une réédition d'Erfurt. Tout se passe militairement : 3 000 francs à chaque voyageur pour frais de route; 1 500 francs aux chefs d'emploi pour leurs dépenses particulières; ceux qui n'ont pas de voiture en trouvent une à leur porte; les domestiques, les bagages suivent en diligence. A Dresde, les appartemens sont retenus suivant les grades. D'ailleurs MM. de Bausset et de Turenne, chargés de la surintendance du théâtre, s'efforcent de deviner leurs goûts, leurs désirs, de leur épargner l'ennui d'un séjour à l'étranger. Avec une rapidité féerique, ils ont arrangé dans l'orangerie du palais Marcollini une salle qui peut contenir 200 personnes. Les comédiens débutent le 22 juin par *la Gageure imprévue* et *la Suite d'un bal masqué*, pièce qui faisait fureur à Paris. Et pourquoi cette infidélité? L'influence de Marie-Louise a-t-elle décidé ce miracle, ou plutôt cette disposition naturelle de l'esprit qui, au printemps de la vie, s'attache aux illusions héroïques, et respire vers les passions violentes dont la tragédie reflète l'image, tandis que, dans l'automne, il se rapproche davantage du monde réel, étudie avec plus d'intérêt la société, les caractères et toute la mécanique compliquée des sentimens tempérés?

Mais il y a un dieu pour les tragédiens. Un beau matin, on apprend que M^lle^ Georges, la transfuge de 1808, est à Dresde : elle s'est échappée de Saint-Pétersbourg, a gagné Stockholm, retrouvé Bernadotte, qui lui a donné une escorte, un parlementaire; le roi Jérôme l'adresse à Napoléon, et Caulaincourt l'a reçue à sa descente de voiture. Elle tombe dans les bras de ses camarades, qui déguisent leur mauvaise humeur, aux pieds de l'empereur, qui la relève *tendrement*, et la voilà pardonnée, fêtée, comblée de faveurs; le télégraphe est mis en mouvement, Talma arraché de Bordeaux, Saint-Prix enlevé de Paris, et, quatre jours après,

Horace et Manlius, escortés de l'attirail tragique, faisaient leur entrée à Dresde.

A Dresde comme à Erfurt, les comédiens jouent devant un parterre de rois : l'empereur et l'impératrice d'Autriche, vingt princes allemands, des ducs souverains, *les chambellans de l'aigle*, mais des chambellans tout prêts à casser leurs clefs sur sa tête; car l'heure est troublée, l'armistice semble précaire, la paix impossible : on croit entendre les derniers coups de canon de Lutzen, le sol tremble du fracas des armées qui vont se coaliser. Trois fois par semaine, comédie à la cour, et, comme le théâtre du palais est trop petit pour la tragédie, on la réserve pour le grand théâtre de la ville, où l'on est admis, sans rétribution, avec des billets du comte de Turenne. La comédie put y jouer aussi, et, quelques-uns se montrant disposés à en tirer profit, Fleury, affirment ses Mémoires, avait combattu la proposition : « Lorsque je suis à Dresde, dit-il, c'est d'après les ordres de Sa Majesté et pour son service; je me regarde en ce moment comme dans sa maison, et je ne jouerai jamais la comédie sur le théâtre de ville pour de l'argent; gratis, tant qu'on voudra! Je suis aux ordres de l'Empereur, et sans doute Sa Majesté n'a pas l'intention de faire payer par la ville de Dresde les personnes attachées à sa maison. » On fit part du propos à l'empereur : « — C'est Fleury qui a parlé ainsi? s'écria-t-il; avouez que c'est Fleury : je reconnais là sa hauteur... Ma foi, c'est bien, c'est très bien! » — Et, par son ordre, les comédiens donnèrent plusieurs représentations gratuites. La noblesse saxonne, très friande de spectacles, les fête, les choie, et Baptiste cadet intrigua de façon fort plaisante les invités du général Durosnel, sous le costume de Milord Bristol, diplomate anglais se rendant au congrès de Prague. Ils jouent vingt-cinq fois en quarante jours, et la récompense ne se fait pas attendre : 111 500 francs de gratifications prises sur la caisse des théâtres, ainsi réparties : Desprez, Saint-Prix, Saint-Fal, Baptiste cadet, Armand, Vigny, Émilie Contat, Bourgoin, chacun 6 000 francs; — Talma, M^lle Georges, 8 000; — Fleury, M^lle Mars, 10 000; — Michot, M. et M^me Thénard, Michelot, Mézeray, 4 000; — Barbier, 3 000; — Maigneu, 2 000; Préchot, 1 500; les figurans, le perruquier, le machiniste, chacun 500. Les frais de retour s'élevèrent au chiffre de 42 800 francs.

Fleury, M^lle Mars (1), étaient mieux traités que les autres, et l'esprit de celle-ci n'avait pas nui sans doute à cette faveur. A Dresde l'empereur cause plusieurs fois avec elle, l'invite même à déjeuner, et, un jour qu'il la questionnait sur ses débuts : « Sire, dit-

(1) Née en 1778, morte en 1847.

elle avec beaucoup de grâce, j'ai commencé toute petite. Je me suis glissée sans être aperçue. — Sans être aperçue! reprit Napoléon. Vous vous trompez. Croyez, mademoiselle, que j'ai toujours applaudi avec toute la France à vos rares talens » (1). En réalité, la fille de Monvel, l'élève de Valville, de Dugazon, de Louise Contat, avait débuté d'une façon assez modeste, et rien, tout d'abord, ne semblait présager l'éclat et la durée de son règne théâtral : gestes pointus, extrême maigreur, bras et mains rouges; seuls des yeux très vifs permettaient d'espérer une beauté qui eut un été, un automne si prolongés, point de printemps : le temps, ce grand sculpteur, l'amour et le succès se chargèrent de remplir les vides et d'adoucir les angles. Quand on songe qu'elle monta sur les planches en 1792, et n'en descendit qu'en 1841; que, presque sexagénaire, elle revendiquait encore des rôles d'ingénue; que le public ne murmurait pas, tout haut du moins, contre une telle prétention; qu'elle éprouva et inspira très longtemps des passions qui contribuèrent sans doute à l'entretenir dans cette chimère de jeunesse éternelle... on cherche les raisons de cette longue fortune; on n'en trouve point qui suffise dans le prestige de l'illusion scénique; et le pouvoir de la volonté, d'une volonté de femme, en est la seule explication. Mars est de la lignée de Ninon de Lenclos, d'Adrienne Lecouvreur, des Quinault, de Louise Contat : comme la première, elle aurait pu rendre grâce à Dieu tous les matins de son esprit et le remercier de l'avoir préservée des sottises de son cœur; de la dernière, elle apprit l'art de faire sortir au dehors ce que sa timidité étouffait au dedans, de mettre en relief mots et tirades; son intelligence fit le reste, lui enseigna le don de plaire au public, de rester sa favorite, d'être celle qu'on cite toujours, qu'on approuve dans ses tentatives et ses audaces, à qui tout se convertit en succès, en gloire. Elle a du bonheur, et cette collaboration du hasard que Mazarin appréciait si fort. Mais aussi comme elle sait nourrir sa renommée! Quels dîners exquis et quels jolis sourires pour les journalistes qui la dispensent! On prétend qu'elle va souvent le dimanche au bureau de certain journal pour savoir ce que certain critique *pensera* d'elle, le lendemain. Geoffroy s'avise-t-il de porter aux nues une rivale, M^lle^ Leverd, dont le parti balance quelque temps le sien, vite un beau cadeau d'argenterie, et l'abbé rentre dans le rang. Et peut-être Coupigny jalousait-il ce don, lorsqu'il faisait cette remarque sublime : « Voilà vingt

(1) *Notice biographique sur M^lle^ Mars*, Hetzel, 1847. — Œttinger, *Roman biographique de M^lle^ Mars*, Leipzig, 1850. — *Confidences de M^lle^ Mars*, par M^me^ Roger de Beauvoir. — *Souvenirs anecdotiques sur M^lle^ Mars*, par M^me^ Élisa Aclocque, 1847. — Véron, *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*. — Geoffroy, *Cours de littérature dramatique*.

ans que je dîne deux ou trois fois par semaine chez Mlle Mars, et elle ne m'a jamais rien donné! » Parasites, amis désintéressés, lui fabriquent l'opinion publique, dont elle a besoin; ils lui laissent ses mots, lui prêtent les leurs ou ceux des autres. Grâce à cette complicité, elle prend toujours et ne rend jamais, cumule les rôles d'ingénues, de jeunes amoureuses, de grandes coquettes. Faire revivre dans tout son éclat le répertoire de Molière, donner en quelque sorte une âme nouvelle à Célimène, Agnès, Elmire, ne lui suffit point : avec son merveilleux flair du succès, elle sent que la jeunesse et, avec la jeunesse, la réputation va vers l'école romantique, et, triomphant de ses propres répugnances, elle mettra son talent flexible, sa voix enchanteresse au service de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas : sa dernière création sera Mlle de Belle-Isle. A cinquante ans de distance, un vieux critique la revoyait ravissante d'amour chaste et de grâce virginale dans la scène du cinquième acte d'*Hernani*, comparable à tout ce que Shakspeare a rêvé de plus suavement poétique. « La perfection de l'art, ajoute Pontmartin, secondée par une inspiration subite et une émotion longtemps contenue, ne pouvait aller plus loin... L'admiration factice, l'enthousiasme de parti pris, se changèrent en délire. Nos *aînés*, qui connaissaient le riche répertoire de Mlle Mars, se demandaient par quel prodige cette grande artiste, si habile à rendre les nuances des rôles de Sylvia ou de Célimène, d'Elmire ou d'Araminte, se révélait tout à coup, non pas égale, mais infiniment supérieure à toutes les actrices de tragédie ou de drame. » Mais la cabale était forte; aux représentations suivantes, *ces gueux de payans* paraphrasaient à coups de sifflets le vers célèbre :

Avec impunité les Hugo font des vers;

et les hugolâtres, craignant que Mlle Mars, habituée à n'embourser que des complimens, ne se décourageât, lui apportaient tous les soirs, dans sa loge, bouquets et couronnes, hommages et dithyrambes passionnés, exagéraient le chiffre de la recette, répétaient sur tous les tons que les sifflets ne la visaient point. Mais elle de répondre dans un transport de colère : « Tout cela est bel et bon; ils ne s'adressent pas à moi, mais c'est moi qui les reçois en plein visage, tandis que M. Hugo est libre d'aller se promener sur le boulevard. Non, c'est impossible! je suis à bout de forces. Encore deux soirées comme celle-ci, et je renonce à la lutte! » Ce qu'elle se garda bien de faire.

C'est une charmeuse, quand elle veut; mais elle ne veut pas toujours, traite souvent avec hauteur ses camarades, et ceux-ci en restent à l'admiration, comme la mère du comte de Narbonne

vis-à-vis de Napoléon. Et je la vois fort affairée de sa beauté, de ses amours, de sa célébrité, de son salon, mais moins souvent d'être bonne. Qu'elle ait élevé une nièce de sa sœur, secouru en cachette d'anciens artistes tombés dans la misère, rien de mieux; mais ne semble-t-il pas qu'elle sacrifiât le principal à l'accessoire, elle qui ne vit point son fils aîné, ne s'occupa de lui que dans son testament : un fils compromettant, un calendrier vivant, qui lui rappelait ce qu'elle aurait tant voulu effacer et faire oublier? Samson lui présente la jeune Plessy, âgée de quinze ans, qui doit jouer avec elle *Une passion secrète* de Scribe, et elle paraît s'intéresser à la débutante. Arrive la première représentation : la toile tombe, et l'on entend les cris de : Mars! Plessy! les premiers poussés par la claque, les autres partant de l'orchestre et du balcon. Et la petite, prenant la main de son tuteur dramatique : « On me demande, monsieur Samson! Vous n'entendez donc pas? on me demande! » Samson, un peu inquiet et flairant le péril, envoie chercher la comédienne dans sa loge, elle descend, lui présente la main de fort mauvaise grâce, et sans souffler mot, sans remercier, se laisse conduire sur la scène, puis se retire du même air. Le lendemain, elle fit une scène effroyable au directeur, l'accusant de conspirer contre elle en faveur de Plessy, et, à plusieurs reprises, elle évita de rendre le salut de Samson.

Non seulement les camarades de la Comédie, mais les femmes du monde et les amis avaient à pâtir de son caractère impérieux, des inégalités de son humeur : quelques dames de la meilleure compagnie lui formaient une petite cour, séduites par son excellent ton et l'agrément de sa conversation; soudain éclataient une crise, des exigences, des caprices intolérables : de guerre lasse les dames se retiraient. Après quelques jours de bouderie, Mars, n'y pouvant plus tenir, montait en voiture, et allant trouver chaque intime, se faisait câline, suppliante, fascinatrice, la ramenait au cercle commun. Et cela durait jusqu'à un nouvel éclat, suivi d'une nouvelle réconciliation. Son caractère ne lui obéissait pas aussi bien que sa séduction, et, d'avoir beaucoup d'esprit, cela n'empêche nullement de dire ou commettre des maladresses, cela aide seulement à les réparer. Mêmes alternatives de brouille et de tendresse avec les amis du sexe fort, car un dieu malin a mis en elle le don de contrefaire, de se moquer, de médire drôlement, et sa verve s'exerce contre ceux-là mêmes qu'elle aime le mieux. Mais avec quelques-uns, comme Arnault, Romieu, Étienne Béquet, le comte de Mornay, elle trouve à qui parler. Un jour par exemple elle s'avise d'affirmer au baron Taylor que Charles Maurice, directeur du *Courrier des Théâtres*, ne dînait jamais chez elle. Le propos ayant circulé, Charles Maurice lui demanda pourquoi elle

n'avait pas ajouté : « Parce qu'il me refuse toujours, mais en revanche je dîne assez souvent chez lui. » Elle balbutia, battit la campagne, et se composa une de ces petites mines savantes qu'elle tenait en réserve pour les cas difficiles.

Mars avait de l'esprit, elle aimait les arts avec passion, elle parlait en perfection du sien : on la célébra sur tous les tons (1); tout d'elle eut le privilège d'intéresser. Que ne dit-on pas de son attitude ou plutôt de ses attitudes politiques? Impérialiste ardente, elle avait imaginé de paraître en scène couverte de violettes des pieds à la tête; elle aurait lancé ce calembour injurieux en parlant des gardes du corps de Louis XVIII : « Les gardes du corps n'ont rien de commun avec Mars. » Fureur de la jeunesse royaliste, qui se donne rendez-vous au parterre, l'accueille avec des huées, des murmures : A genoux! à genoux! Elle fait tête à l'orage, et, profitant d'un instant d'accalmie, jette cette réponse d'une voix douce et ferme : « Messieurs, je ne me mettrai point à genoux : si vous n'avez pas la bonté de me laisser jouer mon rôle, je vais quitter le théâtre pour toujours. » Changement à vue : les spectateurs paisibles tremblent de la perdre, les applaudissemens étouffent les clameurs, et la pièce s'achève sans encombre. Les opinions politiques d'une jolie femme sont presque toujours le reflet d'une rancune ou d'une amitié personnelle; elles ont leurs caprices, leurs révolutions, et peu importent ici logique, principes, raison. Mars apprit sans doute que Napoléon l'avait un jour traitée de « vieille fille qui fait assez bien la jeune » : les diamans, les cadeaux de Louis XVIII achevèrent la conversion, et comme on la complimentait sur la beauté des pendans d'oreilles que le Roi venait de lui envoyer : « — Ce n'est pas l'*autre*, dit-elle, qui me les aurait donnés. » Mais M^lle^ Patrat observa courageusement : « Je ne sais, mais il vous a donné assez souvent ce qu'il fallait pour en avoir de plus beaux. »

Son âge, voilà le tourment, le cauchemar, la plaie secrète et sans cesse saignante. Penchée sur son miroir, contemplant avec angoisse ce visage qu'elle aussi regrettera l'an prochain, elle comprend bien qu'elle vieillit; mais elle ne veut, elle ne sait vieillir. Et quelle joie pour les petites camarades qui peuvent ainsi lui rendre la monnaie de sa pièce, se venger de ses exclusions, de ses épigrammes; pour Bourgoin, qui l'appelle toujours *la Vieille!* Comme elles se rendront à la cour d'assises pour suivre le procès du vol des diamans de Mars, où elle devra dire son âge! et

(1) Mars à la Comédie, Elleviou à l'Opéra-Comique, furent un temps les arbitres suprêmes de la mode. On affirma que, pour ses chapeaux, Mars avait un traité secret avec sa modiste, qui s'engageait à n'en confectionner de pareils que huit à dix jours après qu'elle les avait portés.

quel remue-ménage, quel *triquetraque* des pieds, lorsqu'elle *oublie* quelques années ! Dans une heure d'abandon, elle racontait à un vieil ami le trait suivant : Le colonel *** (l'ami du cœur) souffrant d'une rage de dents, ne consentait à aller chez le dentiste qu'avec elle. Les voilà chez Duchesne : nouvelles hésitations. « Courage ! jeune homme, fait avec bonhomie l'opérateur, quand ce ne serait que pour faire plaisir à la maman ! » Elle aimait l'amour, comme cause et comme effet, comme but et comme moyen, afin de prolonger l'illusion de la beauté, parce qu'il l'empêchait d'entendre la raison et l'ironie qui commandaient la retraite, cette première mort des grands artistes.

## X

La charge du comte de Rémusat l'obligeant à de fréquentes absences, M^me de Rémusat le remplace dans le gouvernement du tripot comique. Patricienne de race, d'esprit, et vraiment l'égale des femmes les plus accomplies d'autrefois, épouse habile à mettre en pleine lumière les vertus d'un mari qu'elle adore, fidèle à ses amis, sachant toujours dire la chose qui convient et devinant plus vite encore qu'elle n'apprenait, elle possède l'art de manier les hommes et les choses, fait merveille lorsqu'elle s'occupe des comédiens de Sa Majesté Impériale. Et comme la *première chambellane* n'a garde d'oublier les égards dus à la dignité officielle, et que sa déférence est en raison directe de ses talens, elle s'empresse de mander à son mari les *pétoffes*, cancans et caquets qui courent sur le monde théâtral et le monde sans épithète, les mesures qu'elle a osé prendre, sollicite son approbation, ses conseils, les lui souffle au besoin sous forme d'avis délicatement proposés ; si bien qu'en feuilletant cette correspondance, on pourrait reconstituer l'histoire intime de la Comédie à cette époque (1).

Ce n'est pas une sinécure qu'elle doit remplir : ses sujets indociles en prennent à leur aise, cherchent à narguer l'autorité enjuponnée. Personne pour la seconder : la faiblesse, ou l'état de santé du commissaire Mahérault le réduisent presque au rôle de soliveau ; il se contente de gémir, de se plaindre au comte de Rémusat : « Il respire une odeur de cadavre, » et les médecins ne le croient pas en état de gagner la saison des eaux. La question des congés revient sans cesse sur le tapis : faire le malade, trouver des défaites pour se dispenser du service ordinaire, qu'est-ce que cela pour des gens qui ont dans le répertoire l'arsenal de toutes les

(1) *Lettres de M^me de Rémusat*, 2 volumes, 1804-1814. — *Mémoires et Correspondance*, 9 volumes. — Ludovic Halévy, *Une Directrice de la Comédie-Française*, préface du t. XVI des *Annales du Théâtre et de la Musique*.

ruses? M^lle Georges demande un congé pour aller voir son père, qui se meurt; mais, à peine arrivée à Amiens, elle y joue *tant qu'elle peut*. Et le chapitre des querelles féminines! Louise Contat traite d'impertinente la petite Patrat, la menace de la faire chasser, parce qu'elle n'a pas admiré les débuts de sa fille. Si M^me de Rémusat n'y prenait garde, son temps se passerait à écouter ces doléances, et son salon semblerait celui d'une concierge.

Hélas! les comédiens jouent dans le désert, ils servent toujours les mêmes pièces, et il y aurait besoin de donner à ces paresseux *une façon, en terme de jardinier*. Recettes nulles; les chefs d'emploi sont à la campagne: M^lle Raucourt brille par son absence, M^lle Fleury par l'excès contraire; tous les journaux les accablent de reproches mérités. Croiriez-vous qu'ils voulaient fermer boutique? Mais elle s'y est opposée: ils joueront deux, trois fois par semaine, pendant le voyage de leurs camarades à Mayence. Encore un gros tracas, ce voyage! car il a fallu expédier là-bas un lot de tragédiens, de tragédies; et ce sont de nouvelles récriminations, les uns se plaignant de leur abandon, les voyageurs se disputant pour les voitures. Enfin M^me de Rémusat aplanit les difficultés; elle fait le *petit chambellan*, va elle-même au foyer de la Comédie. Le 28, arriveront à Mayence les tragédies demandées, sauf *le Cid*, « parce que nous n'avons point de père noble »; mais elle remplace *le Cid* par *Horace*, et Sa Majesté aura son compte. Et remarquez l'injustice humaine: le public murmure du départ des comédiens, qu'il n'allait pas entendre; leur retour, de meilleures représentations, n'attirent personne (1804-1805); la concurrence des petits théâtres enlève à la Comédie sa clientèle qui court à de méchans mélodrames comme *le Revenant de Bérézale*. Seuls *les Templiers* font encore de l'argent. Oh! ces *Templiers!* M^me de Rémusat les goûte infiniment; elle a assisté à la répétition générale, et elle a trouvé de grandes beautés dans cet ouvrage, des caractères et un style bien soutenus, un dialogue serré, un Philippe le Bel point trop odieux ni trop faible, un Jacques Molay ferme et vertueux sans arrogance; Lafon, Baptiste aîné, Saint-Prix, M^lle Georges et Talma y remportent de grands succès, et maintenant on dispute sur *les Templiers* comme jadis sur Gluck et Piccini. Et le public juge comme M^me de Rémusat; il applaudit trente-cinq fois de suite. « Enfin voilà un ouvrage bien écrit et français. On dit que cet auteur en a encore d'autres, tous tirés de l'histoire de France, ce qui me charme. Il essaie aussi un poème épique sur les Macchabées, dont nous entendrons quelques morceaux, si vous voulez, parce que Chaptal veut absolument m'amener l'auteur. » M^me de Rémusat rencontre des contradicteurs: son mari d'abord, l'empereur ensuite, qui estime que la

royauté joue là dedans un assez vilain personnage, sans compter Geoffroy, qui voit dans cette défense des *Templiers* une approbation des idéologues, des libéraux. Elle tient bon, se pique au jeu, met en avant des argumens que son cœur de mère et de femme juge irrésistibles : elle a mené son fils Charles aux *Templiers*, et il a pleuré plusieurs fois, et depuis il cause de la tragédie, il en a retenu des vers, il les joue, et les beaux sentimens qu'ils affirment ébranlent sa jeune âme. Qu'est-ce que pourrait objecter M. le premier chambellan? Ses amis, sa mère, M$^{me}$ de Vergennes, pleurent et repleurent comme le public : pourquoi l'empereur ne serait-il pas content, alors qu'un tonnerre d'applaudissemens accueille ce mot de Philippe le Bel parlant du roi d'Angleterre :

La terreur de mon nom le poursuit dans son île?

Et l'on peut croire qu'en effet la mauvaise humeur du maître se calma, puisqu'il fait jouer *les Templiers* à Saint-Cloud, le 25 juillet 1805, et que l'auteur remporta un prix de 10000 francs institué par lui.

Les tribulations de M$^{me}$ de Rémusat reprennent de plus belle : tantôt c'est Napoléon qui, à l'improviste, réclame pour Saint-Cloud des spectacles en dehors du programme; une autre fois ce sont M$^{lles}$ Duchesnois, Volnais, Bourgoin, qui lèvent l'étendard de la révolte, se plaignent du premier chambellan, arrachent à la bonté de Joséphine l'ordre de leur délivrer congé et part. Que fût-il advenu si M. Auguste de Talleyrand n'avait observé qu'il lui fallait un ordre écrit de Sa Majesté? Heureusement celle-ci n'a pas osé se compromettre à ce point, et elle a congédié les solliciteurs avec de l'eau bénite de cour. M$^{me}$ de Rémusat voit l'impératrice, qui, comprenant son imprudence, recule sur toute la ligne, déclare que les princesses de théâtre ont chamarré la vérité. C'est égal! en attendant que son mari revienne, il devrait écrire une *bonne lettre salée*, faire luire l'espoir des récompenses pour les zélés, prêcher la nécessité d'attirer le public par des ouvrages bien montés. La bonne lettre salée est envoyée et fait son effet. Duchesnois vient demander pardon : « Elle a désiré que je vous écrivisse qu'elle était une folle, et j'ai promis que vous le croiriez. » Mais la Comédie n'est pas seule; un vent d'indiscipline souffle de toutes parts : Campenon, remplaçant provisoire de Mahérault malade, a reçu mainte lettre où on le menace de la bastonnade, parce qu'il manifeste quelque fermeté; à l'Opéra, Rolland, Nourrit, M$^{me}$ Branchu, donnent leur démission, refusent de connaître l'autorité de M. de Luçay; on ne va plus à ce théâtre que pour *entendre* les jambes de Duport et de M$^{me}$ Gardel. De grâce, ramenez-nous de Vienne les grands talens, Crescentini, Marchesi, Bianchi, la Catalani! Aux

Bouffons (les Italiens), les deux premières cantatrices, Fertendis et Barilli, s'obstinent à ne pas jouer ensemble; à l'Opéra-Comique, Martin, le rival d'Elleviou, en plein succès du *Hullah de Samarcande*, se trouve empêché par un rhume subit, pour lequel M. de Talleyrand lui inflige dix-huit heures de prison. La prison! mot magique qui assouplit les résistances les plus obstinées : sonne-t-il à leurs oreilles, les absens rentrent comme par enchantement, se déclarent prêts à chausser le *brodequin* et le *cothurne*, à *prendre les deux masques*.

Quant à Talma, ses dettes vont de pair avec ses maux de nerfs, mais l'on a peine à croire qu'il ne joue point de ces derniers. Mme Talma se jette aux pieds de Mme de Rémusat : elle va perdre son mari, il devient fou, ses meubles sont saisis. La jeune femme la console, demande où est Talma; il attend dans un fiacre. « Je le fais venir; il arrive comme un vrai spectre tragique, pâle, maigre; en entrant chez moi, il s'évanouit, il pleure, il crie et m'effraie véritablement. » Elle promet de solliciter un secours, l'engage à lui remettre un compte bien exact de ses dettes; elle tâchera que son mari intervienne auprès de ses créanciers. Et lui de pleurer, de les appeler ses anges tutélaires, et l'aimable femme ne peut s'empêcher de pleurer aussi, de faire porter chez lui une vingtaine de bouteilles de bon vin de Bordeaux. N'y a-t-il pas là un peu de mise en scène? Ne vous rappelez-vous pas *le Joueur, les Fourberies de Scapin*, et tous les bons tours qu'imaginent ces coquins de neveux pour duper les oncles débonnaires; d'autant plus que le neveu Talma demeure incorrigible, et ne peut se tenir de gaspiller son argent après comme avant?

Les comédiens reprennent *le Festin de Pierre*, *le Mariage de Figaro*, *Manlius*, *Gaston et Bayard*, pièce nationale remplie des plus belles applications. Puis ce sont les fêtes qu'on prépare pour le retour de l'empereur, avec quel enthousiasme! Tout le monde désire la paix, on est excédé de victoires, blasé sur les miracles : la *véritable gloire des femmes, c'est le bonheur;* et Dieu veuille qu'il ne faille pas *se résoudre* encore à de nouveaux triomphes! L'Opéra prépare une apothéose assez étrange : il s'agirait de représenter, sur la scène les Tuileries le Carrousel, et l'empereur lui-même faisant son entrée triomphale. Quant aux Français, Dazincourt a apporté un projet que Mme de Rémusat envoie à son mari, et Lebrun se charge de l'ode.

Elle est accablée de *lectures*, mais ceci n'est pas pour lui déplaire, et les auteurs, qui ont bientôt flairé son goût littéraire, s'empressent de lui soumettre leurs manuscrits : ainsi font Lemercier, Legouvé, Alexandre Duval, Desfaucherets, Raynouard, et ils s'en trouvent fort bien, car elle défendra leurs intérêts, et ils rencontrent

chez elle des auditeurs éclairés, Fontanes, Monge, Morellet, Carion-Nisas, Norvins, M^lle de Meulan, Cuvier, Pasquier, M^mes de Vintimille, de Fezensac, sans compter sa mère, M^me de Vergennes, « un heureux accident de son salon. » Un bon feu, du thé, ce n'est guère plus que M^lle de Lespinasse, qui donnait simplement à causer et non à manger; elle n'ignore pas qu'elle aurait plus de réputation si elle avait plus d'argent, car ce vilain métal fait la moitié de l'esprit d'une maîtresse de maison. Elle-même se plaisante agréablement à propos de cette invasion littéraire : « J'ai peur, en vérité, que tu ne retrouves à ton salon un certain air de bureau, et à ma mère et à moi la figure de Cathos et de Madelon : si je me laisse faire, d'ici à huit jours j'aurai entendu trois tragédies, une comédie en cinq actes et un opéra-comique. Tandis que tout dort à Paris, le monde littéraire veille seul, et, à cause de vos dignités, il ne se barbouille pas la moindre feuille de papier qu'on ne se croie obligé d'obtenir votre protection par mon suffrage. » On lit chez elle, on lit pour elle chez M^me de Pastoret; la comédie de Lemercier, *Plaute chez le meunier*, lui semble fort spirituelle; *les États de Blois* n'auront qu'un succès d'estime; elle était pleine de préventions contre *la Mort d'Henri IV*, mais elle a versé des larmes à la lecture, et la tragédie de Legouvé lui inspire une lettre enthousiaste : le rôle du roi est noble et touchant, celui de la reine très passionné, celui de Sully très beau. Diplomatiquement elle admire le monologue où le Béarnais développe le plan qu'il va exécuter contre l'Autriche, et qui est l'histoire exacte de la dernière campagne : impossible, en applaudissant Henri IV, de ne pas penser à l'empereur. Plus tard les rôles sont intervertis : lorsqu'elle accompagne Joséphine à Aix en Savoie, elle demande des nouvelles à M. le surintendant, qui s'entend *en plaisirs comme en bonheurs*, regrette visiblement ses tracas comiques. N'est-il pas naturel d'aimer les besognes où l'on excelle? D'ailleurs, elle a avec les gens de théâtre quelques affinités, elle est une délicieuse comédienne de société, et son fils Charles de Rémusat, le futur ministre de 1840, de 1871, héritera d'elle cette passion. Elle a organisé une troupe d'enfans, dont, à l'âge de huit ans, il est lé Fleury et le Talma : cela le divertit, le force à parler haut et intelligiblement. En 1805, les enfans jouent *les Plaideurs, l'Avocat Pathelin, avec un ensemble étonnant*, devant un auditoire de parens : à ce propos, Charles avoue à sa mère qu'il trouve les veilles des jours de plaisir bien plus agréables que les lendemains, et il lui demande pourquoi on ne s'amuse pas autant tous les jours de la vie; il ignore la loi des contrastes, qu'il vaut mieux courir que tenir, et qu'on a plus de bonheur par ce qu'on désire que par ce qu'on possède. En 1806, pour célébrer la fête de M^me de

Vergennes et de cinq autres Adélaïdes, Desfaucherets compose une petite comédie entremêlée de couplets, où il joue avec M^mes^ de Rémusat, de Vintimille, etc., et le jeune Charles, qui remplit le rôle d'un petit Savoyard, qu'un diseur de bonne aventure convertit en automate pour attirer la foule. M. Tourotte et M^me^ de Rémusat ont commencé par un proverbe, Crescentini s'est fait entendre, on mange des glaces, et à minuit chacun se retirait fort content. Réunir cinquante personnes, les amuser pleinement, sans autre dépense qu'un léger effort de mémoire, trois paravens et un rang de bougies sur une planche, une telle simplicité ne semble-t-elle pas une leçon et une ironie pour ces maîtresses de maison qui entassent cinq cents invités dans un salon où deux cents à peine seraient à l'aise, et croient le bonheur de ceux-ci augmenté en raison directe des fleurs rares, des articles parus le lendemain, des artistes qu'on n'a point écoutés ?

## XI

*Désordre et Génie!* Ce titre d'une pièce de Dumas explique en un sens la vie de Talma (1). Fantaisies d'artiste et de grand seigneur, passions et caprices, générosités de premier ou de second mouvement, réceptions fastueuses, manie de la bâtisse, imprévoyance égoïste, ignorance du prix de l'argent, goût du jeu vers la fin de sa vie, il semble rechercher avec ardeur toutes les occasions de pousser au pire ses affaires privées, quitte à s'étonner et se lamenter si la situation se tend de façon trop pénible, si les dépenses croissent en proportion géométrique et les recettes en proportion arithmétique, s'il oublie régulièrement de remettre à M^me^ Talma la somme nécessaire pour payer les fournisseurs et faire aller le ménage. Parts de sociétaires, congés, représentations à bénéfice, traitement de professeur au Conservatoire, aubaines de tout genre leur assurent une centaine de mille francs par an ; mais, semblable à cet ivrogne qui, s'il entend sonner deux sous dans sa poche, a pour quatre sous de soif, ses désirs dépassent ses facultés, et les architectes flattent sa ruineuse inconstance. A Brunoy, il habite le château pendant qu'il fait travailler aux communs, va se loger aux communs lorsqu'on rebâtit le château, et

(1) Th. Muret, *l'Histoire par le Théâtre.* — A. Dumas, *Mémoires de Talma.* — M^me^ de Staël, *De l'Allemagne.* — Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe.* — Jules Simon, *Une Académie sous le Directoire.* — Charlotte de Sor, *Napoléon en Belgique et en Hollande.* — Audibert, *Indiscrétions et Confidences, Louis XI, Retz et Talma.* — Brifaut, t. I^er^, pp. 216, 250 et suiv., 305, 306, 488. — Pontmartin, *Épisodes littéraires, Causeries littéraires,* t. V. — Véron, *Mémoires d'un Bourgeois de Paris.* — Laugier, *Notice sur Talma.* — Regnault-Warin, *Mémoires sur Talma.* — Legouvé, *Soixante ans de souvenirs.* —Régnier, *Entretiens et études sur le Théâtre.* — Copin, *Talma pendant la Révolution et l'Empire,* 2 vol.

vingt fois peut-être le parc, la petite rivière qui le traversait, les allées, changent de face et de place (1). La fête qu'il offrit au célèbre acteur Kemble éclaire bien ses habitudes de prodigalité.

Kemble l'avait reçu magnifiquement à Londres, et, lorsqu'il vint à Paris, Talma voulut le surpasser. Point d'objections, point de conseils; aux remontrances de M[me] Talma, il répond fièrement : « J'entends que celui que l'on veut bien appeler le premier acteur de France reçoive avec éclat le premier acteur de l'Angleterre. » On supprimera plusieurs cloisons pour installer une table de cent couverts, on improvisera sur la terrasse des salons de réception, et depuis la porte cochère, on marchera dans un bouquet de fleurs et d'arbustes. Talma, en costume d'étiquette, escorté des deux semainiers de la Comédie, recevra au bas de l'escalier son hôte, et le conduira dans une salle où l'attend l'élite de la société artistique et littéraire : aussitôt Baptiste cadet, Michot, Potier, jouent un proverbe fort gai; puis voici Beaupré qui se fait précipiter du plafond sur le théâtre, où il raconte, avec une verve irrésistible, qu'ayant reçu la mort des braves, il est entré tout droit au ciel, mais que son ignorance des rites consacrés, ses jurons et certains propos cavaliers aux dames de céans l'en ayant fait chasser, il revient sur la terre et prie Talma de le faire entrer aux Invalides. A la fin du souper, l'amphitryon se lève, porte un toast à Shakspeare; au même moment une draperie tombe, découvre le portrait en pied du grand tragique peint par Girodet, Gros, Gérard et Guérin : au bas du cadre, Kemble lit avec émotion ces mots : « A son digne interprète! Au célèbre Kemble! » et au-dessous : « Par les artistes français. » — « Chacun de nos grands peintres, dit Talma, a voulu mettre la main à ce chef-d'œuvre, et je suis heureux et fier de vous offrir ce précieux gage de l'École française. » L'acteur anglais remercie, porte à son tour son toast : « A l'immortel Molière! Au grand peintre de la nature! Au plus fécond, au plus habile scrutateur du cœur humain! Vous ne savez pas, vous autres Français, quelle fut l'origine de Molière : je vais vous l'apprendre. Dieu, en le créant, lui dit : « Je te charge d'aller corriger les hommes en les faisant rire. » Il le plaça sur un nuage brillant, qui devait le conduire à Londres; mais survint un petit coup de vent qui le jeta vers Paris ». Kemble termine en buvant à Corneille, à Racine, aux sociétaires de la Comédie. Déjà il avait exprimé à Talma son admiration (2) lorsque, après l'avoir vu

(1) Devenu plus sage dans ses dernières années, il paya ses nouvelles dettes, et laissa même à ses héritiers une fortune honnête.

(2) M[lle] Mars et Talma avaient l'habitude de répéter jusqu'à satiété les scènes touchantes, afin de parvenir à ne plus pleurer réellement; c'est ce que tous deux appelaient : user les larmes.

jouer Oreste, pâle d'émotion et la voix altérée, il lui demanda : « Mais est-ce bien vous que je revois? Je croyais que les Euménides vous avaient dévoré! » Puis vint le tour des dames : poètes, chansonniers firent assaut d'esprit en leur honneur; les danses, des proverbes improvisés prolongèrent la fête jusqu'au matin.

Un de nos moralistes les plus aimables, arbitre infaillible en matière d'élégance intellectuelle et de bon ton, un de ces êtres trop rares chez lesquels la politesse n'est que la grâce de la bonté et qui ne s'estiment jamais plus que leur fortune, Brifaut a laissé un fin croquis du salon de Talma à cette époque : les personnages ont un peu changé, la pièce demeure sensiblement la même; Julie n'est plus là, mais celle qui la remplace, malgré tout son mérite, n'a pu enlever au salon cette physionomie artistique et, disons le mot, un peu libre, qui choquait sans doute le causeur de prédilection des grandes dames du faubourg Saint-Germain.

« Quelle foule dans le salon de Talma, ou plutôt quelle foire que ce salon! Grands du jour, courtisans de l'ancien régime, artistes, hommes de lettres, savans, intrigans, agioteurs, se donnaient la main et jouaient au boston devant le foyer doré de l'opulent successeur du pauvre Lekain. J'ai vu souvent là le peintre Gérard, qui mettait autant de finesse dans sa conversation que dans ses compositions, causer avec le vieux Ducis, ce patriarche tragique, à la tête superbe, aux cheveux blancs, à la parole forte des prophètes, dont il avait l'air inspiré et le regard étincelant; le mathématicien Legendre écouter Masson jouant des proverbes ou mystifiant quelque nouveau débarqué de la province; M^me^ Gay, ce tourbillon d'esprit, envelopper, enlever, étourdir le bon Clavier l'helléniste, qui n'en pouvait plus et restait suffoqué. Que vous dirai-je? La brillante M^me^ de Bawr... le peintre Guérin, si habile et si modeste; Arnault, Chénier, Lemercier, les trois tragiques qui s'étaient partagé la succession de Voltaire, comme Antiochus, Cassandre et Lysimaque se distribuèrent l'héritage d'Alexandre; tant d'autres, dont les noms m'échappent, rendaient par leur association les fêtes de Talma aussi piquantes qu'elles étaient recherchées. Malgré la maîtresse du lieu, dont le ton toujours réservé et convenable n'avait pas l'avantage d'imposer, les bonnes manières et le langage mesuré n'entraient que rarement dans le programme de la soirée. Le plus curieux, le plus divertissant de tous, qui le croirait? c'était Talma, Talma lui-même. Quand il prenait un livre de parades et qu'il nous lisait *Léandre hongre* ou *Gilles ravisseur*, c'était à se pâmer de rire. J'ai vu de vieux amateurs se rouler sur le tapis, des femmes sortir en se tenant les côtes. Je lui disais souvent : « Vous avez manqué votre vocation.

Que faites-vous au Théâtre-Français? Votre place est aux Variétés. Vous êtes né pour détrôner Potier. » Il ne m'a pas cru : il a perdu la moitié de sa gloire. Le pauvre homme! »

C'étaient là toutefois d'assez rares bonnes fortunes, et le plus souvent Talma retombait dans cette apathie somnolente, dans une simplicité peu ornée, d'où il ne sortait que lorsque son âme recevait une secousse. Mais cette torpeur intellectuelle, on la galvanisait sûrement en mettant la conversation sur l'art théâtral : alors métamorphose complète; soudain apparaissait un autre homme, éloquent à force de passion, discutant avec profondeur les secrets du métier, découvrant à chaque mot des effets nouveaux, donnant d'excellens conseils à ses amis Lemercier, Ducis, capable de changer le dénouement du *Manlius* de Lafosse, embrasé du désir de reculer les bornes de son talent, d'élargir les voies, d'aller au delà. Il aime le peuple, il aime la jeunesse, joue volontiers dans les représentations populaires, fait changer le programme d'un spectacle pour complaire aux élèves de l'École polytechnique, reçoit comme des amis les débutans, Brifaut, Lamartine et tant d'autres qui lui soumettent leurs pièces. A grand renfort de tirades nébuleuses, il leur démontre comme il faut jeter bas et reconstruire leur échafaudage tragique, et, tout en tronquant ses phrases, en bronchant sur les termes, de ce chaos d'idées jaillissent des éclairs, la lumière se fait aux yeux du protégé; l'expression avorte souvent, il abuse de certains vocables : *comme ça, comme ça;* oui, mais sa pensée crée, la scène à faire apparaît. Tout lui est sujet, moyen d'études : ses tournées en province, où il essaie de nouveaux effets, ses courses à travers Paris, aux Halles, où il voit les passions du peuple s'agiter dans toute leur véhémence, les entretiens élevés où il pénètre chez ses interlocuteurs les sentimens nuancés et complexes derrière lesquels s'abritent ceux-ci. Il avait joué la comédie dans sa jeunesse, et plus tard, dans *Pinto*, dans *l'École des vieillards*, il déploiera une souplesse de talent inattendue. Après la lecture de *l'École des vieillards*, il interpelle Casimir Delavigne : « Monsieur, c'est moi qui jouerai Danville, car Danville c'est moi. » (Il avait alors une liaison avec une jeune femme qu'il aimait furieusement, en Othello.) Grand tumulte au théâtre et dans le public. Eh quoi! faire jouer ensemble M^lle^ Mars et Talma! Sacrifier une recette sur deux! s'attaquer à la grande règle des emplois! à l'autre grande règle de la séparation des genres! Du coup Damas offrit sa démission. Mais Talma faisait la pluie et le beau temps à la Comédie, et l'événement lui donna raison, doublement raison, puisque l'acteur animé d'une passion sincère la rend rarement bien sur la scène, dépasse d'ordinaire le but. Bonhomme et charmant au premier acte, il fit frémir dans

la grande scène du quatrième acte : tout au plus les vieux amateurs retrouvaient-ils un de ses gestes favoris (1) dans la tragédie : un pied relevé légèrement sur la pointe, communiquant par son balancement au corps, à la voix, une faible trépidation pathétique.

Masque de César romain, yeux bleu foncé dont la prunelle se dilate comme celle des fauves, voix grave, superbement timbrée, qui tout d'abord vous enfonce la tragédie dans l'âme, Talma met ces précieux dons au service de sa volonté. Amis, admirateurs ont critiqué les défauts de sa première manière, noté les diverses phases de son talent : d'abord irrégulier, se livrant à sa fougue, aux grands éclats de voix, aux mouvemens désordonnés sous l'influence d'une révolution qui cherchait à innover partout; — puis les conseils, l'exemple de Monvel, une maladie de langueur pénétrant son âme, diminuant son ardeur et ses forces, la gesticulation frénétique et l'enflure du débit proscrites, la diction acquérant la puissance, la franchise et l'éclat, la tragédie parlée d'un ton constamment simple, toujours noble, souvent terrible ou sublime. « Nul acteur, écrit Lemercier, ne possède peut-être mieux le secret de se transformer, de s'isoler en scène, de s'y laisser comme saisir par les frénésies, de s'y concentrer ou de s'élancer hors de lui-même, de produire idéalement et de rejeter pour ainsi dire hors de sa présence les fantômes imaginaires, de se mettre en face des spectres, des furies, afin de s'en épouvanter, de les interroger, de leur répondre ainsi qu'à des êtres réels que ses accens et ses gestes rendaient presque visibles aux spectateurs. Le théâtre le pénétrait d'une chaleur brûlante et lui devenait un trépied. » Peut-être, au gré de certains, brise-t-il trop le vers tragique, le parle-t-il comme de la prose, et de là sans doute, cette repartie de Fontanes à l'empereur : « Sire, Alexandre, Annibal et César ont été remplacés : Lekain ne l'est pas. » Fontanes se souvenait. Talma joue pour ses contemporains : aux héros, aux victimes, aux spectateurs des drames de la Révolution et de l'empire il faut autre chose qu'aux sujets d'une monarchie tranquille où le plaisir, la grâce de l'existence étaient la grande affaire : d'ailleurs il excelle dans les rôles de force et d'horreur, où se déchaînent la jalousie, le désespoir, l'appétit du crime; il rend moins bien les passions douces.

En rentrant dans sa loge, Talma trouve des amis qui jouent à l'écarté et lui reprochent parfois de les gêner, d'autres qui le félicitent, discutent son jeu; et lui, dans sa modestie relative, leur révèle une omission, telle pensée mal interprétée, l'idéal poursuivi.

(1) Voici les autres, d'après Charles Maurice : relever sa ceinture, se frotter les mains, les croiser en les jetant sur une épaule, s'essuyer le front, lever les yeux au ciel.

Chose admirable! tandis qu'il semble envoûté par les fantômes de la tragédie, il conserve tout son sang-froid, demeure plein d'attention pour ses camarades, se préoccupe presque autant de leurs rôles que du sien, ne donne jamais un coup de poing, ne fait pas de noirs à une héroïne, tue mieux que personne. « Je ferais une addition dans les fureurs d'Oreste, » dit-il en 1822, et cette disposition lui permet de frapper davantage l'âme du spectateur. Un jour qu'il jouait l'*Œdipe* de Voltaire, il s'aperçoit que Desmousseaux s'est barbouillé de charbon pour figurer les rides du visage, et entame avec lui un dialogue en partie double. Une autre fois, dans *Sylla* (1), tandis que Talma débite un monologue, Aristippe, figurant, s'amuse à jouer avec le casque placé sur la table. *Laissez ce casque!* dit l'acteur au milieu d'une tirade. Un instant après, le figurant recommence. *Ne touchez donc pas à ce casque!* reprend le tragédien. Enfin, à une troisième récidive : *Mais pourquoi touchez-vous donc à ce casque?* Tout ceci sans que le public s'aperçût de rien, et, de retour dans les coulisses, il ne songea même pas à gronder l'obstiné. Ne voilà-t-il pas deux argumens assez péremptoires en faveur du *Paradoxe sur le comédien ?*

Nommé professeur au Conservatoire en 1806 avec Fleury, Lafon, Baptiste aîné, Dugazon, son enseignement contrastait avec celui de ses collègues. Fleury, aussi sévère pendant la leçon qu'il se montre gracieux avant, après ou ailleurs, remplaçant l'éloge par le silence, donnant volontiers à son appréciation la forme de l'ironie; Baptiste aîné, le plus zélé, le plus consciencieux des maîtres; Talma, professeur fantaisiste, adoré de ses élèves, qu'il réunit plus souvent chez lui qu'au Conservatoire, et transporte d'admiration lorsqu'il joint l'exemple au précepte, prompt à la louange, doux et patient, le plus distrait et le plus inexact des hommes. Mais quand sa papillonne lui a fait grâce, lorsque ses disciples peuvent l'attraper, quelle délicieuse revanche! comme il se prodigue, et quel merveilleux théoricien de l'art dramatique! comme il leur apprend à poser la voix, à la conduire à travers les inflexions les plus hardies, sans compromettre la noblesse du débit! En simple costume de ville, une chaise entre les jambes, le lorgnon à la main, il paraissait aussi tragique que sur la scène. « Pas de force! que la trace ne s'en aperçoive pas! recommande-t-il à une Phèdre de sa classe : songez que Phèdre, consumée depuis longtemps par sa passion, a passé trois jours et trois nuits sans dormir! Phèdre vit de la fièvre qui la brûle et du rêve qui la poursuit; elle n'est pas sur terre, elle est dans les nuages. » Et, raconte Régnier, la voix, le regard du professeur se voilaient

(1) Il portait dans ce rôle une perruque qui le faisait ressembler à Napoléon. Succès de perruque, ricanèrent les ennemis de la pièce et de l'acteur.

quand il faisait parler l'épouse de Thésée. Un jour qu'il enseignait le rôle de Séïde dans *Mahomet*, on en était à l'endroit où, après avoir égorgé Zopire, le jeune fanatique, succombant sous l'horreur de son crime, tombe en murmurant :

Je sens que mes genoux s'affaissent.

Arrivé là, l'élève s'arrête, et, ne sachant comment s'y prendre, l'implore du regard. « Il faut essayer ! » dit Talma. Il portait ce jour-là une toilette de bonne fortune, cravate blanche, habit bleu à boutons de métal, le carrick (houppelande de drap jaune à plusieurs collets), avec culotte de couleur jaune descendant au-dessous du genou, bottines noires à retroussis jaunes, au-dessus desquelles flottait un amas de rubans jaunes de la même nuance. « Je ne peux pas, observe-t-il, me jeter à terre parce que je me salirais, mais vous comprendrez bien sans cela. Quand il a commis son crime, il en sent l'horreur : troublé, égaré, il ne voit pas Palmire à ses côtés et l'appelle. Bientôt à la fureur succède l'accablement, il chancelle, ses jambes refusent de le soutenir, il tombe. » En même temps, Talma s'affaisse sur un vieux paillasson, se relève en époussetant la poussière qui le couvre, et, comme l'élève ne reproduit pas à son gré sa pantomime, il la recommence trois fois, non sans la faire précéder chaque fois de ces mots : « Je ne me jette pas à terre parce que je me salirais, » tant l'âme de l'artiste l'élevait au-dessus de tout autre souci !

Autant il accepte avec douceur les conseils qu'il sait dictés par la sympathie, autant son amour-propre se redresse ombrageux lorsque la critique part d'un écrivain hostile, qu'une cabale cherche à le dénigrer en lui opposant tel ou tel acteur notoirement inférieur, un Joanny, un Lafon (1). Fils d'un médecin, destiné d'abord à la prêtrise, puis à la profession paternelle, mais entraîné par une vocation irrésistible, comédien de société, puis comédien nomade en province, Lafon avait débuté avec éclat à la Comédie dans le rôle d'Achille d'*Iphigénie en Aulide*. « Allez à Paris, lui avait conseillé un ami, un parent de Barras : c'est là le bon endroit ; là sont les beaux exemples, les grandes leçons, le vrai public, la vraie renommée. » Un horrible accent gascon dont il se défit à grand'peine, de l'emphase, le goût du clinquant et du pompeux, la manie de faire sentir à l'excès la rime et la césure, en même temps beaucoup de verve, de chaleur, des gestes nobles, une démarche tragique, du panache, en un mot ses qualités et ses

(1) Né en 1775, mort en 1846. — De Marne et Ménétrier, *Galerie historique des comédiens de la troupe de Nicolet*. — *Galerie historique des acteurs français, mimes et paradistes*. — *Galerie historique de la Comédie-Française*. — Rolle, *Constitutionnel* du 18 mai 1846.

défauts lui assurèrent des partisans ardens, nombreux, enchantés surtout de faire pièce à Talma, en portant aux nues celui qu'ils présentaient comme un rival, presque comme un maître.

Et de l'école de Thalie
Achille vient de s'élancer,

écrivait un poète de petits vers, Vigée : tout Paris raffolait du débutant, de l'épître de Vigée. Les choses en vinrent au point que M^lle^ Raucourt paya des parterres pour huer le ménage Talma, en lui opposant Volnais et Lafon. Ce dernier annonçait à tous venans qu'il détrônerait Talma: poussé à bout, le grand tragédien accepta le défi, réclama le droit de jouer alternativement les rôles où Lafon croyait exceller. Sifflé à plusieurs reprises, il eut encore le chagrin d'entendre le parterre réclamer que le personnage où il venait de paraître fût rempli par Lafon le lendemain. Dans son désespoir, il songeait à quitter le Théâtre-Français, à aller jouer la comédie en Angleterre, on réussit à l'en détourner, et, comme il cherchait des pièces où il pût prendre sa revanche, sa bonne étoile lui envoya le *Manlius* de Lafosse. Il n'y avait là qu'une scène, point de dénouement : le personnage principal s'effondrait au quatrième acte. Il en courut la chance, on remit *Manlius* au théâtre en janvier 1806, et du coup le public reconnut la distance du talent au génie. Ce qui n'empêchait point Lafon de conserver son intrépidité de bonne opinion, de n'appeler jamais son rival par son nom ; il ne le désignait jamais que par ce sobriquet : *l'Autre*, l'autre Lafon, le second après Lafon s'entend, de telle sorte que, agacé par cette fatuité, Lauraguais ne put se tenir de le rabrouer : « Monsieur Lafon, je trouve que vous êtes trop souvent *l'un* et pas assez *l'autre*. » Chacun d'ailleurs eut sa part et son domaine, Rolle l'a très bien remarqué. « Ce qu'il fallait à Talma, c'était la fatalité antique, les grandes mélancolies, les secrets poignans du cœur, les plaies profondes de l'âme humaine, le cri de la conscience déchirée et saignante. Lafon n'est ni varié, ni profond, ni grave, ni terrible ; ses héros de prédilection ont des émotions de surface, des sentimens plus démonstratifs que vraiment intenses ; il entend mieux Voltaire que Corneille et Racine, sauf dans le rôle d'Achille, « ce héros gascon de la Grèce », dont les allures superbes, flamboyantes, convenaient à son naturel épanoui ; au demeurant, homme loyal, instruit, auteur d'une mauvaise tragédie, *la Mort d'Hercule*, d'un commerce sûr, d'une bonté allant jusqu'à la faiblesse, ayant gardé dans la vie privée les habitudes théâtrales, et amusant par cette vanité même qu'il étalait avec tant de candeur. »

Une épreuve plus longue, plus douloureuse, fut infligée à Talma par l'abbé Geoffroy, le créateur, le *dieu du feuilleton dramatique*,

excellent humaniste, d'un bon sens énergique, d'esprit sarcastique, peu délicat, mais sain et vigoureux, solide jusqu'à la lourdeur, admirateur passionné des maîtres du XVII^e^ siècle. Pourquoi a-t-il pris en grippe Talma? Pourquoi dix ans et plus ne perd-il aucune occasion d'exacerber sa vanité, en lui opposant Lekain ou ses contemporains, en lui décochant mille traits aigus dans un mélange habile de louanges et de critiques? Est-ce parce que l'acteur s'abstenait de certaines attentions auxquelles l'abbé passait pour être sensible, et qui faisaient donner par un camarade ce singulier conseil : « Eh! mon Dieu! fais comme moi, paie-le! » N'est-ce pas plutôt que l'art de Talma s'inspirait de Shakespeare, et aussi de cette révolution sociale qui avait enfanté de nouveaux modèles de vertus et de crimes, dont il s'était imprégné jusqu'aux moelles, et que Geoffroy ne pouvait sentir tout cela?

Quoi qu'il en soit, quand Talma joue, il le prend à partie dans le *Journal de l'Empire*, le harcèle, blâme, non sans raison, ses longues et continuelles opérations de finance en province, s'étend longuement sur ses défauts; il écrit, dit-il, pour l'intérêt de l'art et l'art mérite plus de considération que Talma. Il a « des dons extraordinaires qui font frissonner, du naturel, de la sensibilité; mais... il a de faux principes et une méthode vicieuse qui gâtent les dons que la nature lui a prodigués. » — Dans Oreste, « il exprime le vrai délire et la passion du désespoir; » mais « quel dommage que cet acteur, qui a de grands moyens pour le tragique sombre et terrible, ignore les élémens de son art! C'est un homme d'esprit et de talent qui ne sait pas lire. » — Ou bien encore : « Talma rend d'une manière effrayante tout ce qui appartient à Shakspeare. Il est à la tête de la Société des amis du Noir, ainsi que Ducis, qui est son père, comme Voltaire était celui de Lekain. Il y a aussi entre les deux acteurs la même différence qu'entre les deux auteurs... Talma a joué Néron; tantôt pesant, tantôt outré, presque jamais noble; bon dans quelques momens, il manque surtout de goût et d'intelligence... » Et pendant la maladie nerveuse de Talma, en 1809 : « Hélas! peu s'en est fallu qu'il ne soit allé rejoindre les ombres de Baron et de Lekain, et leur raconter les révolutions de notre théâtre. C'en était fait sans doute de la tragédie, qui aurait eu bien de la peine à se tenir sur son cothurne... »

Rien de tout cela ne dépassait les droits de la critique; l'acteur, dès qu'il entre en scène, aliène son indépendance, vend l'aspect de sa personne; et sa prétention d'empêcher qu'on ne le déclare médiocre ou mauvais est aussi naïve que celle du romancier, du peintre, qui n'accepteraient que l'encens pour leurs œuvres. Mais les journaux étaient alors peu nombreux, le

*Journal de l'Empire* fort important, les arrêts de Geoffroy fort redoutés, et appréciés. Paraître devant lui, affronter le regard inquisitorial du terrible exécuteur des hautes œuvres littéraires, jetait Talma dans un trouble extrême, et il s'indignait à la pensée que depuis deux ans celui-ci jouissait gratuitement d'une loge au théâtre : ces circonstances expliquent, sans la justifier, la ridicule incartade du tragédien. Une tentative de rapprochement dans le cabinet de Lainez, chanteur à l'Opéra, n'avait abouti qu'à creuser le fossé entre les deux hommes. Le 9 décembre 1812, tandis que « le père des comédiens examinait tranquillement le jeu de ses enfans, » Talma entre brusquement dans sa loge, l'air furieux, l'œil égaré, ordonne à Geoffroy d'en sortir, le bouscule, et même l'égratigne assez fortement; mais, se trouvant seul contre quatre, il est bientôt forcé de céder la place, et continue quelque temps encore à proférer injures, menaces dans le couloir. Grand mouvement dans la salle : tous se lèvent; les acteurs s'arrêtent, deviennent à leur tour spectateurs, et voilà la ville, les journaux, partagés en deux camps. Lettre de Talma, qui somme l'Aristarque de l'attaquer devant les tribunaux, jure de le confondre, l'accuse formellement de vendre à beaucoup d'artistes son indulgence et leur tranquillité; article de Geoffroy, qui termine son récit par cette promesse... bientôt oubliée : « J'abandonne M. Talma aux flatteurs, présent le plus funeste que puisse faire aux princes de théâtre la colère céleste. C'est ici mon dernier mot sur cet acteur: un profond silence est désormais ce que je lui dois : il est devenu étranger pour moi; je ne le connais plus, je ne peux plus avec honneur dire ni bien ni mal de son talent : mes éloges auraient l'air de la crainte et de la bassesse; mes critiques ressembleraient à la haine et à la vengeance. »

Quelques jours après, Talma, dans le rôle de Rhadamiste, fut accueilli du commencement à la fin par des applaudissemens et des sifflets. Quelqu'un même cria : « Talma en prison! » et l'empereur, parlant de l'incident avec Constant, aurait blâmé sans réserve l'acteur et répété à plusieurs reprises : « Un vieillard! un vieillard! cela n'est pas excusable! Parbleu! est-ce qu'on ne dit pas du mal de moi? N'ai-je pas aussi mes critiques qui ne m'épargnent guère? » A vrai dire, les détracteurs de Napoléon parlaient fort bas, ou s'ils s'exprimaient librement, c'était à l'étranger, hors de ses atteintes. L'équipée de Talma n'eut aucune suite fâcheuse pour lui, tandis qu'elle porta un rude coup au prestige de Geoffroy, et agrandit la brèche où devaient se précipiter ses ennemis : Dussault l'attaqua dans son propre journal sous le couvert d'un anonyme transparent. Il mourut le 26 février 1814, « d'un amour-propre rentré et de deux frayeurs chroniques. »

## XII

Cette même année 1812 marque quelque désarroi au Théâtre-Français : décors lamentables, figurans mal habillés, orchestre piteux ; Andromaque défigurée à la cour ; diction monotone, ennuyeusement vaporeuse, de certains acteurs, avec la « lourde éternité de syllabes mortellement allongées », vides fâcheux par les départs successifs de Contat, Dazincourt, Grandménil, Monvel, Mme Talma ; abus des congés ; représentations de la Comédie désorganisées par celles de Fontainebleau, Compiègne, Saint-Cloud, à tel point qu'en août les pensionnaires seuls jouaient *Adélaïde du Guesclin;* disette de pièces nouvelles, public de plus en plus rare. L'année 1813 s'annonce sous de meilleurs auspices : le décret de Moscou ramène petits et grands dans le devoir; l'Empereur veut qu'on s'amuse, que la joie officielle masque les sombres perspectives de la retraite de Russie : on ira au spectacle, comme on va au bal, la mort dans le cœur. Les comédiens votent l'achat de trois chevaux pour le service des armées, donnent une représentation gratuite, deux tragédies nouvelles, *Tippoo-Saïb* de Jouy, et le *Ninus II* de Brifaut; puis ce sont les débuts de Mlle Humbert, où, à la grande joie du parterre, une dame s'élança de sa loge en criant : « Bravo, Talma! » et en lui envoyant des baisers enthousiastes. On rapporte même qu'un vieil officier, qui avait fait dix campagnes, s'évanouit en le voyant jouer Oreste, et, lorsqu'il revint à lui, interrogea : « Dites-moi, a-t-il tué sa mère? » Pendant la campagne de France, la foule continue d'assiéger les théâtres. Talma se prodigue dans *Ninus II*, *Iphigénie en Aulide*, *Rhadamiste*, *Œdipe;* les acteurs lisent les bulletins de victoires. Tous ces théâtres donnent des spectacles destinés à réchauffer le patriotisme : à l'Opéra, *l'Oriflamme*; à l'Ambigu : *Charles-Martel ou la France sauvée;* à la Gaîté : *Philippe-Auguste à Bouvines;* à l'Opéra-Comique : *Bayard à Mézières;* aux Variétés : *Jeanne Hachette;* aux Français: *le Siège de Calais* et la *Rançon de du Guesclin*, d'Arnault, où Mlles Georges et Mars chantèrent faux et contribuèrent à la chute de la pièce. Déjà le mécontentement grandit et se manifeste au moyen de l'opposition par allusion; ainsi l'on applaudit avec frénésie ce couplet du *Tableau parlant :*

Vous étiez ce que vous n'êtes plus,
Vous n'étiez pas ce que vous êtes,
Et vous aviez pour faire des conquêtes,
Vous aviez ce que vous n'avez plus.

En plein mois de mars, le théâtre Feydeau remporte un de

ses plus brillans succès avec *Joconde*, joué pour la première fois le 28 février 1814, un mois avant la reddition de Paris : on court entendre M^me Gavaudan, Martin, et l'on revient chez soi en fredonnant leurs couplets, comme on faisait en 1792, alors que les journées les plus dramatiques n'empêchaient guère les Parisiens de s'occuper de leurs intérêts, de leurs plaisirs.

Le mardi 29 mars, la recette de la Comédie descend à 343 fr. 84 avec *Gabrielle de Vergy* et *l'École des maris;* relâche les 30 et 31 mars; réouverture le 1^er avril avec *l'Homme du jour* et *la Suite d'un bal masqué*. Une foule parée de cocardes blanches se rend à l'Opéra, où l'on attend le roi de Prusse et l'empereur de Russie; la pièce annoncée est le *Triomphe de Trajan*, mais, un des acteurs se trouvant malade, Denois supplie les spectateurs d'agréer *la Vestale*, et, malgré leurs protestations, obtient gain de cause, car, dit-il, « Leurs Majestés ont accepté l'échange : ils vont honorer le spectacle de leur présence. » On se console en faisant jouer l'air de « Vive Henri IV! » les dames jettent dans la salle des cocardes blanches; Lays chante des couplets en l'honneur des souverains étrangers, acclamés, hélas! comme des libérateurs. Les affiches des théâtres sont, elles aussi, devenues royalistes du jour au lendemain : on donnait *la Partie de chasse de Henri IV*, *la Bataille d'Ivry*, *Henri IV et d'Aubigné*, *Une journée de Henri IV*, *les Clés de Paris*, *le Souper de Henri IV*, *la Jeunesse de Henri IV*, *Henri IV ou le Siège de Paris*. Tout le mois d'avril se passe en ovations aux souverains, au comte d'Artois; le public voit partout des allusions, applaudit tout ce qui, de près ou de loin, lui rappelle l'événement. Le 28 avril on joue à la Comédie une tragédie de Lebrun nommée aussitôt le *Retour du lys*, et le calembour fait fortune; le jour même de l'entrée de Louis XVIII à Paris, les Comédiens déposent chez un notaire 1200 francs pour contribuer à rétablir la statue de Henri IV (1). Les hommages poétiques vont leur train, et M^me Talma publie dans le *Journal des Débats* des vers dédiés à la duchesse d'Angoulême (2). S'étonnera-t-on si l'enthousiasme se manifeste non moins ardent lorsque Napoléon, en 1815, assiste à la représentation d'*Hector*, joué par Talma et Duchesnois? Un public bonapartiste avait pris la place du public royaliste, et les événemens, plus forts que les hommes, devenaient une école d'immoralité.

Les bienfaits de Napoléon dénonçaient Talma comme bonapartiste : les vainqueurs voulurent qu'il fît amende honorable : on le força de lire des vers contre le régime impérial : on publia des

(1) Le 22 juin 1815, le Théâtre-Français fait 65 fr. de recette; le 23, 132 fr.; le 26, 94 fr; le 27, 165 fr.; le 28 juin, relâche, les alliés rentrent à Paris.

(2) Après la mort de Talma, elle épousa en troisièmes noces le comte de Chabot.

caricatures où il donnait à son protecteur des leçons de grâce et de dignité. Après la seconde Restauration, les attaques se renouvelèrent plus violentes, et Talma craignait beaucoup leur effet, pour sa tranquillité d'abord, ensuite pour sa pension; mais il eut la chance de rencontrer un défenseur autorisé dans Brifaut, qui publia une lettre où il justifiait habilement M^lle^ Mars et le tragédien : on accusait faussement celui-ci de ne pas aimer le roi, et il eût été digne de mépris s'il n'eût donné quelques souvenirs à son bienfaiteur. A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon, revoyant Talma, l'avait interrogé : « Le roi vous a parlé? — Avec une extrême bonté, » répondit l'acteur. Brifaut arrangeait peut-être l'entretien pour les besoins de la cause; en tout cas, Louis XVIII, qui avait l'art du compliment, eut la délicatesse d'ajouter à ses éloges ce mot, qui leur donnait plus de prix : « J'ai pourtant le droit d'être difficile, j'ai vu jouer Lekain. » Le 16 novembre, accompagné de Monsieur, du duc d'Angoulême, de Madame et du duc de Berry, le Roi se rendit à la Comédie : dès cinq heures du matin des gens armés de lanternes faisaient queue; le contrôle fut culbuté, nombre de curieux entrèrent dans la salle sans billets, et les places du parterre se vendaient jusqu'à cent vingt francs; une partie de la première galerie avait été convertie en loges découvertes pour la famille royale. A sept heures, le duc de Duras, premier gentilhomme de service, se présentait seul dans la loge royale, et annonçait : Le Roi! L'émotion des spectateurs alla au paroxysme, à la vue de la duchesse d'Angoulême, la prisonnière du Temple; on pleurait, on criait. Talma, dans le rôle de Néron, fit merveille.

Il a d'ailleurs atteint sa propre perfection; et, pendant les douze années qui lui restent à vivre, les amateurs et la foule, Paris et la province le proclament le tragédien idéal, au-dessus de l'éloge, au-dessus de la critique. Désormais son histoire est surtout celle de ses rôles, et l'on peut passer sous silence sa séparation d'avec M^me^ Talma, les incohérences de sa vie privée, quelques démêlés avec le Comité administratif de la Comédie au sujet de trop fréquentes absences. Au commencement de 1826, sa santé, toujours chancelante depuis la perte de sa fille, commença de s'altérer profondément. Le 13 juin, il paraît pour la dernière fois sur la scène dans le rôle de Charles VI, et bientôt les médecins durent se déclarer impuissans. Le 12 octobre, sept jours avant sa mort, Dupuytren chargea son neveu, M. Amédée Talma, de l'avertir que l'archevêque de Paris demandait souvent de ses nouvelles. — « Ah! fit le malade, que je suis touché de son souvenir! Je l'ai connu autrefois chez la princesse de Wagram. C'est un bien digne homme! — Mais, reprit le neveu, il est venu déjà te voir : je lui

ai parlé et lui ai même promis que tu le recevrais aussitôt que tu serais mieux. — Oh! non: ma première visite sera pour lui! » Et sans doute l'idée d'une réconciliation avec l'Église dut hanter Talma, car il avait répondu au vicomte de Courtivron que, dès qu'il le pourrait, il irait à la messe, « non pas pour les entendre, car ils déclament tout de travers. » Mais il était franc-maçon; le curé de sa paroisse, en 1790, avait refusé de bénir son mariage avec Julie; et, dans une distribution de prix présidée par l'archevêque de Paris, ses enfans n'avaient pas été appelés, n'avaient pas reçu leurs prix en public. Talma, outré de cet affront, auquel le prélat était demeuré étranger et dont il lui fit exprimer ses regrets, prit la résolution d'élever ses fils dans la religion réformée.

M. de Quélen donnait un sage exemple de tolérance en suivant l'exemple des curés de Saint-Sulpice et d'Antony à la mort de Molé : le premier avait prononcé son panégyrique, le second avait écrit qu'il tenait à honneur de recevoir les restes de Molé et demandé aux comédiens que sa lettre fût conservée aux archives du théâtre ; peut-être aussi l'archevêque craignait-il le renouvellement des scandales qui marquèrent les obsèques de Raucourt en 1815. Il connut la conversation de Talma avec son neveu, et se présenta de nouveau : un second refus lui permit de penser qu'il se heurtait à un parti pris d'opposition irréligieuse, au moins de la part de la famille, et cette apparence revêtit un caractère de certitude lorsqu'on lut dans les journaux qu'à plusieurs reprises le malade avait exprimé devant témoins sa volonté qu'on le conduisît directement de sa maison au cimetière. L'opposition se donna rendez-vous à ses funérailles; une foule immense suivit son cercueil, et Lafon, Arnault, Jouy, parlèrent sur sa tombe ; à Paris, les théâtres royaux furent fermés plusieurs jours, ceux de province les imitèrent.

Le pouvoir et le droit de tout faire ont pour bornes l'étiquette des mœurs, la résistance des préjugés séculaires. Napoléon Ier, qui osait tant de choses, ne songea point à donner la croix de la Légion d'honneur à Talma, ou ne voulut point risquer un tel défi à l'opinion publique : on sait quelles clameurs souleva cette décoration de la Couronne de fer, un ordre étranger, accordée à Crescentini, ténor italien et... chantre de la Chapelle Sixtine ; on sait comment cette indignation fut emportée par ce cri si comique lancé par Mme Grassini en manière de plaidoyer : « Et sa *blessoure* donc, pour quoi la comptez-vous ? » Depuis longtemps, l'Angleterre s'était affranchie de cette hypocrisie sociale : les honneurs que décernaient en 1826 au tragédien français le peuple et l'opposition libérale, quelque grands qu'ils parussent, n'étaient rien à côté de ceux dont la nation anglaise, en plein XVIIIe siècle, comblait

ses artistes favoris. A la mort d'Anne Oldfields (1730), de Garrick (1779), le clergé célèbre le service funèbre, et citoyens, députés, pairs du royaume, grands seigneurs, suivent solennellement le cercueil à Westminster, où l'on enterra Garrick dans le coin des poètes, sous le monument de Shakspeare, son bien-aimé poète. Deux ans avant, en pleine Chambre des communes, Burke réclamait pour lui le droit d'assister aux débats, proclamant qu'il devait à Garrick ses talens de diction, et la Chambre l'exempta nommément de l'ordre donné par le speaker d'évacuer la salle. Personne aujourd'hui ne songe à s'indigner qu'on décore nos comédiens, qu'on leur fasse fête dans les salons, qu'on ne reconnaisse plus d'autre distinction que celle du caractère, du talent et de l'éducation : toutefois nous n'avons pas encore songé à des apothéoses du genre de celles que les Anglais ont décernées à Garrick, que la République a justement imaginées pour Gambetta ou Victor Hugo. De quel côté se trouvent le bon goût, le tact, la mesure? Ne semble-t-il pas qu'un grand citoyen, un grand poète, méritent un peu plus de leur pays qu'un comédien illustre? Il y a, il y aura toujours plusieurs espèces, plusieurs qualités de renommée; et, de penser qu'au même moment, sur les points les plus opposés de notre univers, des vers de Victor Hugo ou de Lamartine, une tragédie de Shakspeare ou de Racine font communier tant d'âmes dans la religion de l'idéal; que leur génie engendre à l'infini des pensées, des œuvres nouvelles; cette gloire si pure, presque éternelle dans ses effets, ne doit-elle pas l'emporter sur celle du comédien qui trois fois par semaine s'adresse à quinze cents personnes, — gloire éclatante assurément, mais enfin qui s'alimente à d'autres foyers d'inspiration et à laquelle il manquera toujours de pouvoir se créer d'elle-même? On nous accordera du moins que cette restriction théorique ne nous a pas empêché de sentir tout le prix d'une Mars ou d'un Talma, et d'essayer, pour notre part, de dire ce qu'ils ont ajouté quelquefois aux poètes mêmes dont leur nom ne se séparera pas.

VICTOR DU BLED.

# L'HÉRÉDITÉ MORBIDE

I. A. Sanson, *l'Hérédité normale et pathologique*, 1893. — II. Nordau, *Dégénérescence*, 1893. — III. Ch. Féré, *la Famille névropathique, théorie tératologique de l'hérédité et de la prédisposition morbides et de la dégénérescence*, 1894.

La maladie est une peine non seulement lorsqu'elle arrive en réalité, mais même lorsqu'elle ne vient pas, si on a de bonnes raisons de la craindre pour soi-même ou pour les siens. Vivre sous la menace du mal est une souffrance perpétuelle. Or, une des raisons de craindre les plus légitimes est sans contredit l'hérédité, qui dans un grand nombre de maladies passe pour fatale. L'étude de l'hérédité morbide est donc pleine d'intérêt, non seulement parce que la connaissance de ses lois impose des mesures préventives; mais parce que l'étude particulière des restrictions qu'on peut apporter à la fatalité de ces lois a aussi un résultat avantageux, qui est de soulager en les rassurant ceux qui n'ont plus qu'à subir leur sort. A ce double point de vue, la question de l'hérédité morbide mérite considération autant au point de vue pratique, qu'au point de vue théorique.

Qu'est-ce donc que l'hérédité morbide? L'hérédité biologique, dit Sanson, est la transmission des ascendans aux descendans, par voie de génération sexuelle, des propriétés ou qualités naturelles ou acquises. Parmi les propriétés acquises, il faut comprendre les propriétés morbides. L'hérédité des propriétés morbides paraît obéir aux mêmes lois que celles de l'hérédité des propriétés naturelles, pour laquelle on peut accepter les formules de Darwin : 1° *Loi de l'hérédité directe et immédiate*, d'après laquelle les parens tendent à léguer leurs caractères physiques et moraux à leur descendans directs ; 2° *Loi de prédominance de l'hérédité directe*, suivant laquelle les caractères de l'un des deux générateurs prédominent dans le produit ; 3° *Loi d'hérédité en*

*retour*, hérédité de race, qui s'applique aux faits souvent observés d'*atavisme*, c'est-à-dire à la réapparition chez les descendans des caractères d'un ancêtre plus ou moins éloigné ; 4° *Loi de l'hérédité homochrone*, c'est-à-dire de l'apparition des caractères héréditaires aux mêmes époques de la vie chez les ascendans et chez les descendans. Les pathologistes font un abus de langage lorsqu'ils appliquent l'expression d'*hérédité collatérale* à la coexistence d'une même maladie chez des parens collatéraux : les faits de ce genre rentrent dans la loi de l'hérédité en retour ou atavique. On a admis une *hérédité* dite d'*imprégnation*, qui consisterait en ce qu'une femelle pourrait transmettre aux produits d'un second conjoint des caractères du premier ; les faits qui ont pu servir à appuyer cette hypothèse, dont M. Sanson a fait justice, sont probablement aussi des faits incompris d'hérédité en retour.

Il s'en faut d'autre part que l'hérédité morbide obéisse d'une façon constante aux lois de l'hérédité normale. C'est un fait notoire que dans les familles morbides les maladies ne se transmettent pas le plus souvent avec une similitude parfaite. L'*hérédité homologue* ou *similaire* qui s'observe surtout dans les maladies mentales est rare pour les autres maladies ; ordinairement la maladie se transforme dans les descendances : un diabétique donne naissance à un fils ataxique, à une fille hystérique, à une autre qui devient épileptique. On a groupé ces faits sous les désignations d'*hérédité dissemblable*, *par transformation* ou *par substitution*, désignations paradoxales, car c'est justement la ressemblance qui est le principal caractère de l'hérédité. John Hunter semble avoir prévu les objections que l'on peut faire à ce genre d'hérédité, quand il soutient qu'il n'existe pas de maladies héréditaires, à proprement parler, mais seulement une disposition héréditaire à les contracter. Cette hypothèse, encore qu'un peu vague, pouvait rendre compte non seulement de l'hérédité dissemblable, mais aussi de l'absence d'hérédité qui est heureusement assez fréquente. L'hérédité morbide a d'autant plus de chances de se manifester que les deux générateurs sont atteints de la même tare. Les mariages consanguins qui ont été accusés de jouer un rôle important dans la genèse des névropathies, de la surdi-mutité et des dégénérescences en général, n'agissent en réalité que par l'accumulation de l'hérédité. La consanguinité n'opère qu'en favorisant l'hérédité des qualités familiales bonnes ou mauvaises : dans les familles saines, elle est à rechercher; dans les familles morbides, elle est à éviter; la zootechnie fournit de nombreux faits à l'appui de cette opinion, déjà suffisamment justifiée par les observations sur l'homme.

La sélection pathologique des névropathes, qui semblent s'at-

tirer par des sympathies invincibles, réalise les mêmes chances de dégénérescence que la consanguinité morbide. Cette sélection pathologique se manifeste non seulement chez les névrosés, les hystériques, les vésaniques, mais aussi dans une autre catégorie d'anormaux, les criminels, chez lesquels le vice devient la base d'unions progressivement dégénératives.

Plusieurs maladies infectieuses, qui se propagent ordinairement par contagion, peuvent être transmises à l'enfant soit par la mère, soit même par le père, la mère demeurant indemne. La maladie étant due à un agent d'infection spécial, c'est-à-dire à un être qui a une existence propre, cette transmission ne peut pas être considérée à proprement parler comme un fait d'hérédité. Les élémens générateurs n'ont pu que servir de véhicules à l'agent morbide ou à ses produits. Ce qui a été transmis, ce n'est pas un caractère naturel et ce n'est même pas un caractère définitivement acquis, c'est une propriété étrangère et accidentellement surajoutée, susceptible de disparaître ou d'être détruite. La transmission des maladies infectieuses ne répond donc pas aux conditions exigées par la définition de l'hérédité biologique.

Les maladies qui répondent à cette définition sont unies par des liens évidens de parenté : quelle que soit la variété de leur aspect elles constituent une véritable famille.

L'hérédité directe et similaire de certaines maladies a frappé de tous temps les observateurs; mais c'est surtout dans les maladies mentales que cette hérédité a été le plus souvent régulièrement constatée. Les travaux d'Esquirol, de Parchappe, de Guislain, de Baillarger, de Moreau de Tours, n'ont fait que révéler des différences de degré dans la fréquence de cette cause.

Assez souvent, la tare familiale se manifeste d'une manière graduelle : une ou plusieurs générations montrent des troubles légers, pour ainsi dire préparatoires. L'hérédité a besoin d'être accumulée, capitalisée en quelque sorte, avant de se traduire par une entité morbide à laquelle on puisse imposer un nom. On trouve souvent, parmi les ascendans des aliénés, des individus atteints d'un état habituel de surexcitation, des enthousiastes, des originaux, des inventeurs malheureux, des dissipateurs, des irréguliers affectés de tics intellectuels ou moraux.

L'hérédité ne se manifeste pas au même degré dans toutes les formes de folie : elle est moins évidente dans les formes aiguës que dans les formes chroniques. Les troubles mentaux en général ont de grandes chances de se transmettre par hérédité lorsqu'ils sont en activité au moment de la conception. Ils se transmettent moins sûrement quand les générateurs se trouvent comme en temps d'armistice ou de trêve, et surtout s'ils ont eu leur

première atteinte après la naissance de l'enfant. Les faits dans lesquels on voit un individu qui n'a pas encore été aliéné transmettre à ses descendans la prédisposition à le devenir montrent bien que ce qui se transmet, ce n'est pas la maladie elle-même, mais bien l'aptitude à l'acquérir. Il n'est pas très rare d'ailleurs de voir un fils atteint d'une névropathie dont son ascendant ne sera affecté que plus tard. L'hérédité morbide élude souvent la loi de l'homochronie.

L'hérédité accumulée aboutit à la production d'individus souvent reconnaissables à des malformations physiques, et à des émotivités anormales, qui constituent ce qu'on appelle les stigmates physiques et les stigmates psychiques de la dégénérescence. Toutefois on ne peut pas dire que l'hérédité imprime à la folie des caractères absolument spéciaux; mais il faut reconnaître que les héréditaires, plus sensibles aux excitations de toutes sortes, souffrent plus souvent d'accès aigus sous l'influence de causes insignifiantes et, plus souvent chez eux, ces accès disparaissent aussi facilement et aussi subitement qu'ils se sont produits.

C'est dans la folie qu'on observe le plus souvent la transmission similaire, mais certaines formes sont plus aptes à passer d'une génération à la suivante, par exemple la folie du suicide. On cite une famille dont dix membres se donnent la mort dans l'espace de cinquante ans. Un des faits les plus curieux de ce genre est rapporté par le névrologiste américain Hammond : un individu âgé de 35 ans se coupe la gorge avec un rasoir dans un bain; il laisse trois enfans : deux fils qui se tuent au même âge et de la même manière; une fille qui, à 34 ans, se détruit aussi en se coupant la gorge dans un bain; cette dernière seule a un fils qui, après deux tentatives avortées, se tue à 31 ans par un procédé identique.

Parmi les faits les plus propres à démontrer le caractère familial des affections mentales, il faut citer les cas de folie gémellaire et certains cas de folie collective développés dans une même famille. On rapporte des faits bien observés de jumeaux atteints des mêmes troubles psychopathiques, se manifestant par accès contemporains, bien que ces individus fussent séparés l'un de l'autre par de longues distances.

Aujourd'hui, on ne peut pas mettre en doute l'hérédité des troubles mentaux, aussi bien de ceux dont on ne connaît pas les lésions anatomiques que de ceux qu'on croit connaître mieux, comme la paralysie générale et la démence sénile. Mais ce dont il est encore moins permis de douter, c'est que le plus souvent il ne s'agit pas d'hérédité directe et similaire, mais ordinairement d'hérédité dite collatérale et dissemblable. Le fils peut ne pas hériter

de son père, et si c'est le neveu qui hérite, on le voit en général atteint d'une affection mentale différente de celle de son oncle. Il faut donc convenir que ce qu'on entend par hérédité dans les maladies mentales ne répond pas le plus souvent à la définition de l'hérédité biologique normale.

Cette dissemblance si fréquente dans l'hérédité de la folie s'accentue si on considère les alliances de la famille psychopathique. Dans les familles d'aliénés, on rencontre en effet très fréquemment des troubles nerveux très différens par leur aspect. Un psychiatre anglais, Prichard, a désigné sous le nom de folie morale un trouble d'esprit qui non seulement entraîne à des actes anormaux et le plus souvent nuisibles, mais s'accompagne d'un défaut de conscience de la valeur morale de ces actes. Ce genre de folie diffère de la folie impulsive dans laquelle le malade est poussé à des actes violens, nuisibles ou criminels, par une force invincible, mais qui lui laisse l'appréciation plus ou moins saine de la valeur de ces actes. Ces formes morbides, qui ne vont guère sans quelque trouble général de l'intelligence, ont une analogie frappante avec le vice et le crime.

Le vice et le crime sont du reste, comme la folie, souvent héréditaires : on observe aussi chez les criminels l'hérédité directe et similaire, mais bien plus souvent ils se rencontrent combinés dans les familles avec les troubles de l'esprit les plus divers : folie, imbécillité, idiotie, etc. Ce n'est pas seulement dans la même famille qu'on observe la combinaison de la folie et du crime : c'est souvent aussi chez le même individu. Les médecins des établissemens pénitentiaires ont constaté depuis longtemps la fréquence des troubles mentaux chez les détenus, et ils ont acquis la conviction que les causes de la folie dite pénitentiaire sont inhérentes au prisonnier et non à la prison. Du reste, on l'a déjà remarqué, la débauche, les perversions instinctives se rencontrent fréquemment dans les antécédens héréditaires des aliénés. Lorsque la maladie se caractérise chez un délinquant, elle éclaire d'un jour nouveau la multiplicité des condamnations antérieurement subies. Du reste, les criminels et les fous sont unis aussi bien par l'analogie de leurs caractères morphologiques et psychologiques que par l'hérédité. Les grandes commotions sociales, en fournissant une occasion aux instincts criminels, et une excitation aux prédispositions vésaniques, peuvent mettre en lumière des monstruosités psychiques héréditaires et manifester pour ainsi dire expérimentalement le lien qui unit ces deux tares. Parmi ceux qui ont pris une part particulièrement malfaisante aux insurrections de ce siècle, on cite bon nombre d'individus qui ont été traités comme aliénés, ou qui ont eu des aliénés dans leur famille. Ces associations et ces

combinaisons suffiraient, à défaut d'autres argumens, à combattre la théorie atavique du crime.

Ce n'est pas seulement la criminalité qui a des liens de famille avec la folie. Le tempérament artistique, le génie lui-même ont avec elle de fréquentes connexions : il n'y a pas de grand génie sans quelque mélange de folie, dit un ancien. Nombreux en effet sont les hommes illustres à différens titres qui ont été atteints de troubles mentaux divers, ou qui appartenaient à des familles où ces troubles étaient communs. C'est la fréquence de ces associations qui a conduit Moreau de Tours à sa formule : *Le génie est une névrose*. Au reste, si les grands hommes sont rarement exempts d'un grain de folie, il n'est pas rare non plus que les imbéciles possèdent un grain de génie. C'est ainsi qu'on trouve dans les asiles des calculateurs, des musiciens qui, s'ils ne sont pas tout à fait dignes du nom de *génies partiels* que Félix Voisin leur a donné, n'en font pas moins preuve d'aptitudes remarquables dans leur spécialité.

M. Nordau a cherché à démontrer la constance de ces associations chez une certaine catégorie d'artistes et de littérateurs dont l'imagination semble prendre plaisir à s'éloigner des idées communes. On lui reproche de n'avoir pas compris que la folie de ces soi-disans décadens ne consistait qu'à vouloir étonner ou scandaliser, et qu'au fond ils ne pensent guère autrement que leurs contemporains. Si ce reproche peut atteindre M. Nordau, il ne suffit pas cependant à laver les auteurs visés du soupçon de folie. C'est en effet un fait d'observation courante que ceux qui simulent la folie ont été aliénés, le sont, ou le seront. La répugnance que beaucoup de personnes éprouvent à admettre la parenté du génie et des autres anomalies de l'esprit, ne repose que sur un préjugé sans fondement. La constatation d'un fait biologique ne constitue pas un opprobre. Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire a dit avec raison que les monstres sont monstres par leur organisation tout entière : on peut dire aussi bien que les anormaux sont anormaux par leur organisation tout entière ; et ce qui est vrai au point de vue anatomique l'est nécessairement au point de vue psychologique.

La civilisation favorise la production d'êtres exceptionnels, aussi bien des hommes de génie que des êtres les plus dégradés par le vice ou par les perversions intellectuelles. Les nations les plus civilisées se distinguent autant par le nombre de leurs aliénés et de leurs criminels que par celui de leurs hommes de talent. La civilisation produit ou au moins excite la tendance à la variation, qui se manifeste principalement dans le sexe masculin, que l'on voit fournir le plus grand nombre d'anomalies psy-

chiques de tout ordre, et en particulier les défauts les plus caractérisés, comme l'idiotie, la surdi-mutité, bien moins fréquentes dans le sexe féminin, et aussi le génie. Le développement parallèle du génie, de la folie et du crime constitue une des illustrations les plus intéressantes de la tendance à la variation qui caractérise l'évolution de l'humanité, et qui aboutit à une inégalité progressive contre laquelle les lois restrictives de l'individualisme ne sauraient prévaloir.

Les anomalies psychiques sont fréquemment alliées dans les familles et dans les individus avec d'autres maladies du système nerveux, maladies à lésions ou maladies sans lésions connues, les névroses. La fréquence relative des manifestations nerveuses, soit isolées, soit associées aux maladies mentales et à d'autres maladies dont il sera question bientôt est tellement prédominante, que l'ensemble de ces manifestations morbides familiales a pu être désigné sans contestation sous le nom de *famille névropathique.*

Les maladies nerveuses peuvent se montrer héréditaires, et directement passer du père au fils : on peut citer des exemples de cette hérédité directe pour l'ataxie locomotrice, pour l'épilepsie, pour l'hystérie, etc. ; mais le plus souvent encore, comme dans les psychopathies, c'est l'hérédité indirecte et dissemblable que l'on observe. Les liens de famille entre les maladies à lésions du système nerveux et les névroses s'établissent non seulement par des coïncidences fréquentes chez des parens, mais encore par leurs manifestations chez le même individu, soit en même temps, soit à des périodes différentes de sa vie. Il n'est pas rare non plus de rencontrer, dans l'histoire d'un même malade, des troubles mentaux et des troubles névropathiques; du reste un certain nombre de maladies comportent ces deux ordres de symptômes.

Le tableau déjà passablement chaotique de l'hérédité morbide serait encore incomplet si on omettait d'ajouter que, parmi les membres d'une famille nerveuse, on rencontre souvent des individus affectés de troubles de la nutrition, goutte, rhumatisme chronique, diabète, maladies héréditaires aussi assez souvent, et qui, autant par leurs allures que par leur parenté, méritent bien le nom de névroses de la nutrition. Et il faut encore noter que d'autres maladies de nature parasitaire ou soupçonnées telles, comme la tuberculose et le cancer, paraissent plus fréquentes dans les mêmes familles. Cette dernière coïncidence peut s'expliquer par ce fait que le système nerveux réglant la nutrition, peut, lorsque son activité est en défaut, diminuer la résistance de l'organisme, et favoriser l'action des agens morbides.

La question de l'hérédité morbide se complique encore par la constatation de deux faits qui sont absolument hors de doute

C'est d'abord que, dans un grand nombre de familles tarées, il existe des individus parfaitement indemnes, sans qu'on puisse interpréter ces exceptions par les incertitudes de la paternité; et d'autre part, qu'un grand nombre d'affections généralement regardées comme héréditaires ou familiales peuvent apparaître dans une famille en dehors de toute hérédité. On connaît même actuellement plusieurs maladies qui méritent le nom de familiales, et atteignent plusieurs enfans d'une même génération sans qu'on puisse leur trouver un semblable, un analogue, soit dans la ligne paternelle, soit dans la ligne maternelle. La persistance d'individus sains dans une famille en décadence peut s'expliquer par la loi de l'hérédité en retour. Mais l'apparition d'une maladie familiale sans aucune ressemblance dans les ascendans constitue bien une exception aux lois de l'hérédité normale. Cette exception semble indiquer que des maladies dites héréditaires peuvent être simplement congénitales et dues à un vice de développement.

On est même en mesure aujourd'hui d'accuser un certain nombre d'agens toxiques ou infectieux d'être capables de déterminer les mêmes prédispositions morbides que l'hérédité, grâce à l'influence qu'ils exercent sur les générateurs. C'est ainsi qu'on peut attribuer à l'alcoolisme chronique, au saturnisme, au morphinisme et à d'autres intoxications chroniques des parens un grand nombre d'affections nerveuses et de psychopathies qui se développent chez les enfans, à des âges divers, en leur conférant des caractères tout à fait différens de caractères acquis de leurs parens. Des intoxications aiguës et passagères peuvent avoir le même effet : l'ivresse des parens au moment de la conception ou pendant la gestation a été accusée, et à bon droit, de produire chez les enfans l'imbécillité, l'idiotie, l'épilepsie, etc.

Ce que fait l'ivresse toxique, l'ivresse émotionnelle peut le produire. Les émotions aiguës ou chroniques de la mère pendant la gestation peuvent sans aucun doute avoir une influence nocive sur l'enfant en déterminant des troubles de développement qui pourront se manifester, soit par des anomalies de formes, soit par des troubles fonctionnels qui trahissent des anomalies de structure. La mauvaise alimentation, une hygiène défectueuse, en agissant directement sur la nutrition de la mère, peuvent avoir les mêmes effets. Toutes ces conditions peuvent enfin se trouver accumulées dans certaines circonstances où on voit apparaître un grand nombre d'enfans défectueux ou mort-nés. L'opinion populaire ne se trompe guère dans son interprétation quand elle dit par exemple : c'est un *enfant du siège*, pour expliquer en même temps sa défectuosité et l'absence d'hérédité morbide.

En somme, la prédisposition aux maladies peut être héréditaire ou congénitale. Mais la transmission héréditaire n'est pas fatale, et le plus souvent elle est *dissemblable*, c'est-à-dire qu'elle échappe aux lois normales de l'hérédité. On peut donc arriver à admettre que la prédisposition est due à des conditions très diverses de la nutrition des générateurs. Quelques auteurs ont lié l'idée de dégénérescence à celle d'hérédité et désignent toute une catégorie de malades sous le nom d'*héréditaires dégénérés;* mais nombre d'individus, qui présentent les caractères de cette catégorie de malades, ne sont pas des héréditaires. La nécessité de ce lien entre la dégénérescence et l'hérédité doit disparaître avec la notion d'hérédité fatale : *on peut être dégénéré sans être héréditaire; et on peut échapper à l'hérédité morbide.*

Les maladies qui ne se développent qu'en raison d'une prédisposition héréditaire ou congénitale constituent des manifestations d'une tendance à la dégénérescence. Morel a montré depuis longtemps qu'une race d'aliénés, quelle que soit son origine, tend à s'épuiser dès la quatrième génération. C'est un fait qu'on retrouve dans l'histoire des autres maladies héréditaires. La tendance à la stérilité est, comme la dissemblance, un indice de la diminution de la vitalité, et on les retrouve réunies aussi bien dans les espèces végétales que dans les espèces animales qui disparaissent. C'est cette diminution de la vitalité qui constitue la dégénérescence; on la retrouve dans la disparition des variétés qui résultent du croisement de races dissemblables. M. Dixon a fait voir que, comme l'a montré Morel pour les familles pathologiques, les familles de mulâtres disparaissent si elles ne se croisent pas avec des nègres ou avec des blancs; et la quatrième génération serait aussi pour elles la limite de la descendance. On est donc autorisé à penser que c'est à titre de dégénérescences que les maladies diverses qui ne se développent guère qu'à la condition d'une prédisposition nocive se rencontrent dans les mêmes familles.

La dissemblance qu'on observe dans les familles morbides n'est pas seulement caractérisée par la variété des tendances pathologiques. La prédisposition morbide coïncide fréquemment avec des conditions physiques qui sont de nature à jeter quelque lumière sur sa genèse. Les psychopathies, les névropathies, les névroses de la nutrition coïncident souvent, surtout les premières, soit chez le malade lui-même, soit dans sa famille, avec des malformations congénitales.

Les malformations congénitales sont d'ailleurs assez souvent héréditaires comme les maladies auxquelles on les trouve associées. L'hérédité tératologique comprend des faits très analogues à ceux

qui ont été signalés dans l'hérédité pathologique. Si on voit assez souvent des malformations comme le sexdigitisme, la syndactylie, l'ectrodactylie se transmettre directement pendant plusieurs générations, bien plus souvent on voit dans une même famille des malformations différentes. C'est que, suivant l'âge de l'embryon auquel un même trouble de nutrition se produit, la malformation peut varier de forme et de siège. On a même admis que la variation des espèces pouvait avoir une origine tératologique ; cependant on ne connaît guère de malformations qui se soient établies définitivement. On peut citer les chats sans queue du Japon et de l'île de Man; mais en admettant l'origine tératologique de ces races, elles constituent une exception unique.

Si on observe souvent des malformations variées dans la même famille, il n'est pas rare non plus de rencontrer la multiplicité des anomalies chez le même individu; et c'est cette multiplicité qui mérite surtout d'appeler l'attention.

La plupart des malformations compatibles avec la vie peuvent coïncider avec les affections du système nerveux: et les malades dont le système nerveux est le plus gravement atteint sont justement ceux qui présentent le plus souvent des malformations multiples: les idiots, les imbéciles présentent presque toujours des anomalies congénitales qu'on retrouve aussi fréquemment chez les sourds-muets, chez les épileptiques, etc. Chez les aliénés on rencontre des anomalies moins grossières, mais qui paraissent de plus en plus fréquentes à mesure qu'on étudie avec plus de soin la morphologie de ces malades. Pour les névropathes, l'étude des anomalies physiques est encore le plus souvent négligée; mais elles n'en sont pas moins très fréquentes chez eux. Plus une névropathie laisse d'importance aux conditions causales accidentelles, moins les malades qui en sont atteints présentent d'anomalies morphologiques. Chez les épileptiques qui ont été atteints à un âge avancé et qui avaient résisté par conséquent à un grand nombre d'agens provocateurs, on trouve beaucoup moins d'anomalies que chez ceux qui ont été atteints dans l'enfance ou dans l'adolescence. Si les premiers ont tenu contre un plus grand nombre de causes occasionnelles, c'est qu'ils étaient moins prédisposés, comme ils étaient moins anormaux.

Les malformations tératologiques ne se rapprochent pas seulement des névropathies par leur parenté et par les caractères de leur hérédité; mais on peut retrouver dans leur genèse, en dehors de l'hérédité, toutes les conditions défectueuses de la génération et de la gestation qui ont été accusées, et à juste titre, de pouvoir donner naissance aux maladies du système nerveux : émo-

tions, chocs, mauvaise alimentation, alcoolisme, ou toute autre intoxication, infections, etc. On a noté la plus grande fréquence des malformations chez les enfans naturels, dans les cas de conception pendant l'ivresse, de disproportion d'âge des générateurs, etc.

Si au point de vue du développement et des anomalies intellectuelles le sexe masculin paraît présenter une tendance plus marquée à la variation, il paraît en être de même au point de vue de la morphologie. M. Francis Warner ayant passé en revue tout récemment, dans les écoles d'Angleterre, 50000 enfans, trouve 8,77 pour 100 d'anomalies physiques chez les garçons et seulement 6,78 chez les filles ; les anomalies fonctionnelles se trouvent aussi plus fréquentes chez les garçons dans cette enquête. Une étude de ce genre devrait comprendre aussi les enfans qui ne fréquentent pas l'école pour cause d'infirmités. Néanmoins son résultat concorde avec les statistiques chirurgicales qui nous montrent que les anomalies de développement les plus communes, comme le bec-de-lièvre, sont plus fréquentes dans le sexe masculin.

Les rapports de la tératologie avec la pathologie peuvent être illustrés par des faits nombreux et variés, dans lesquels on voit une anomalie locale d'un organe ou d'un tissu déterminer le siège d'une lésion pathologique, et montrer que les défauts congénitaux constituent les facteurs personnels les plus importans des maladies. Ce n'est pas abuser de l'hypothèse que d'admettre que les organes qui montrent des aptitudes fonctionnelles restreintes ont quelque défaut de développement anatomique. Du reste, dans l'évolution normale des organes, nous voyons que certaines parties qui se sont développées plus péniblement et plus lentement, et sont plus sujettes à des anomalies, subissent les premières l'atrophie sénile. Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'elles subissent aussi plus facilement l'influence des agens morbides.

Comme la monstruosité, la prédisposition morbide est le résultat d'une évolution troublée. De même que, dans les familles, les anomalies de formes peuvent présenter des localisations très diverses, de même les anomalies de structure peuvent varier de siège. On peut ainsi comprendre comment, sous l'influence des conditions diverses qui provoquent d'ordinaire les manifestations des maladies héréditaires — puberté, ménopause, fatigue, chocs physiques ou moraux, intoxications, infections — on voit survenir dans une même famille des affections diverses, mais portant le plus souvent sur le même système. Il est à remarquer que la plupart de ces conditions provocatrices n'agissent qu'en raison de l'épuisement qui en résulte. On inscrit souvent la croissance au

nombre des conditions favorables au développement des maladies. Mais, en réalité, les périodes de croissance, où les processus de nutrition sont les plus énergiques, ne peuvent être et ne sont que des périodes de résistance : c'est dans le temps qui suit les périodes de croissance et surtout les périodes de croissance rapide que la susceptibilité se développe.

Si les troubles d'évolution du système nerveux sont les plus importans au point de vue de la genèse des maladies, c'est que c'est lui qui domine les phénomènes de la vie de nutrition aussi bien que ceux de la vie de relation. Les troubles d'évolution de ce système peuvent servir à rendre compte des nombreuses variétés des manifestations morbides dans les familles pathologiques.

Le défaut de ressemblance dans la descendance qu'on retrouve dans les familles pathologiques et tératologiques met en évidence le défaut d'énergie embryogénique qui s'accentue dans ces familles au point d'en arriver à la stérilité au bout de quelques générations. L'atténuation de la puissance embryogénique qui peut se traduire par des défauts d'élémens très divers, peut servir à l'interprétation de ce qu'on appelle l'hérédité morbide dissemblable et de cette autre hérédité paradoxale désignée sous le nom d'hérédité morbide collatérale.

Il est à remarquer que la dissemblance dans les familles morbides n'est pas absolument désordonnée. Le chef d'une famille de dégénérés donne naissance à des produits dissemblables par des troubles d'évolution divers et diversement situés qui créent des prédispositions morbides variées, mais dont la variété n'est pas telle qu'on ne retrouve dans leurs manifestations des analogies capables de constituer un air de famille. La dégénération en effet ne s'opère pas sans une certaine règle. Comme l'a bien vu Morel, les dégénérés dissemblables d'une famille ressemblent à des dégénérés dissemblables d'une autre famille, de sorte que d'où qu'ils viennent, les dégénérés, comme les monstres, sont susceptibles d'une classification scientifique. *La dégénérescence a ses lois comme l'évolution normale* : quelle que soit sa cause, elle se manifeste sous un nombre relativement restreint de formes communes.

La théorie de la nature tératologique des manifestations de l'hérédité morbide est actuellement la seule qui puisse permettre d'expliquer comment des conditions très diverses de la génération, telles que l'extrême jeunesse ou l'âge trop avancé des générateurs, leur disproportion d'âge, les troubles permanens ou même passagers de leur vitalité, l'ivresse, les intoxications, les infections, l'épuisement accidentel du système nerveux, la neuras-

thénie acquise, peuvent produire les mêmes effets que l'hérédité morbide. On n'a pas à s'étonner en effet de voir que les dégénérés par hérédité ne diffèrent pas des dégénérés par troubles de la nutrition des générateurs, si les dégénérescences résultent en général de troubles de l'embryogénie qui se réduisent en somme à des troubles de la nutrition. La théorie tératologique de l'hérédité morbide et de la dégénérescence permet de comprendre non seulement la dissemblance dans l'hérédité morbide, mais encore l'absence d'hérédité dans les maladies du groupe soi-disant héréditaire, mais qui mérite mieux d'être qualifié de dégénératif.

Les troubles du développement sont d'autant plus importans au point de vue de leurs conséquences qu'ils se produisent à une époque plus rapprochée du début de l'évolution. Les formes extérieures sont déjà constituées longtemps avant que la structure des organes ait atteint sa perfection. C'est ainsi que, chez l'homme, la naissance surprend en plein développement certaines parties du système nerveux et des plus importantes au point de vue de la vie de relation. Il est donc facile de comprendre qu'il peut exister des troubles d'évolution du système nerveux dus à l'hérédité morbide ou provoqués par des influences de milieu sans déviations morphologiques extérieures. On a du reste attribué à des troubles d'évolution du système nerveux plusieurs lésions des centres que l'on trouve dans des névropathies familiales où on peut ne pas rencontrer de malformations externes.

Une race se forme par la fixation des caractères spécifiques transmissibles par génération sexuelle. Les familles et les individus qui composent la race transmettent à leurs descendans des caractères de famille et des caractères individuels, se combinant avec une variété infinie pour constituer des personnalités qui ne peuvent cependant différer entre elles que dans une mesure telle que les adaptations au milieu physique et au milieu social ne soient pas sensiblement modifiées. Lorsque les qualités spécifiques qui caractérisent la race cessent de se transmettre par hérédité; lorsque, dans une famille, les enfans cessent de ressembler à leurs parens et à leurs frères et sœurs, sans recouvrer un type ancestral, et qu'il en résulte un changement défectueux dans l'adaptation au milieu physique et au milieu social, on dit que la race dégénère. Il faut entendre en effet par dégénérescence la perte des qualités héréditaires qui ont déterminé et fixé les caractères de la race. La caractéristique de ce qu'on appelle dans les races humaines l'hérédité morbide, qui n'est autre chose qu'une dégénérescence, *c'est justement la tendance anormale à la variation de la descendance*, qui devient de moins en moins capable de s'adapter

en raison de ses défauts physiques, intellectuels et moraux. Dans les races artificielles d'animaux domestiques, la dégénérescence a souvent pour résultat la réversion vers un type primitif de l'espèce avec capacité de recouvrer les adaptations anciennes. C'est qu'en réalité on a donné le nom de « race » à une variété dont les qualités héréditaires n'avaient pas la fixité qui caractérise la race. Dans les races naturelles on n'observe pas de ces réversions. Dans les races humaines en particulier, la dégénérescence ne se manifeste pas, quoi qu'en aient dit bon nombre d'auteurs par des retours à des formes ancestrales, mais bien par des troubles de l'évolution amenant des malformations somatiques et des perversions fonctionnelles incompatibles non seulement avec les adaptations actuellement nécessaires mais même avec les adaptations ancestrales. Le bec-delièvre, le spina-bifida, les vices de conformation des organes génitaux si fréquens chez les dégénérés n'ont rien à faire avec les types ancestraux; et la stérilité, qui est l'aboutissant nécessaire de la dégénérescence, ne peut guère avoir de relation avec l'atavisme. En les considérant de près, on voit clairement que les vices de conformation des dégénérés, que l'on appelle les stigmates de la dégénérescence, sont des malformations tératologiques. Si le dégénéré ne donne pas naissance à des êtres qui lui ressemblent, ce n'est pas parce qu'il a acquis la propriété particulière de transmettre des caractères qui ne lui appartiennent pas : *mais c'est que la dégénérescence est la dissolution de l'hérédité.* L'hérédité normale nécessite une embryogénie normale; les maladies susceptibles d'être héréditaires et liées à une prédisposition paraissent résulter d'une embryogénèse troublée. Les troubles de l'embryogénèse ont des résultats différens suivant l'époque où ils se produisent; aussi n'est-il pas de règle qu'ils se transmettent directement dans leur forme.

La ressemblance que l'on trouve dans l'espèce humaine chez les dégénérés d'origine différente, ressemblance qui permet d'en faire une classification dont le cadre est en somme assez restreint, on la reproduit dans les expériences qui ont pour but de provoquer des monstruosités artificielles. Que l'on trouble l'incubation des œufs de poule par des écarts de température, qu'on les chauffe trop ou qu'on ne les chauffe pas assez, qu'on les prive d'air ou qu'on introduise dans le milieu où ils respirent des substances toxiques ou capables de modifier la nutrition de l'embryon, de l'éther, du chloroforme, des alcools, des essences, de la nicotine; qu'on fasse pénétrer ces mêmes substances dans l'albumen; qu'on les ébranle par des chocs brusques ou par des secousses

faibles, mais répétées, on produit toujours des monstruosités, mais on ne voit pas qu'une quelconque de ces causes provoque exclusivement la formation d'une monstruosité spéciale. Chacune de ces causes produit des difformités variées, dont chacune ressemble à d'autres difformités provoquées par d'autres causes. En somme on retrouve dans les couvées expérimentalement troublées les faits généraux déjà signalés dans la descendance des dégénérés : la dissemblance dans les mêmes familles et la ressemblance des types dissemblables d'une famille avec ceux d'une autre famille.

Ce n'est pas seulement parce qu'elles aboutissent à la stérilité que l'hérédité morbide et la dégénérescence concourent à la destruction des familles et des races ; c'est encore en produisant dans les familles et dans les races des différences intellectuelles et morales qui conduisent à des dissensions et à des luttes aussi néfastes que les maladies. Lorsque des croisemens multipliés d'individus normaux se sont effectués dans une même localité ou dans un même pays, ils finissent par créer non seulement des ressemblances physiques, un air de famille, un type national, mais aussi des ressemblances psychiques qui entraînent une communauté de goûts, d'intérêts et par conséquent d'idées morales susceptibles de se fixer pendant une longue suite de générations et de constituer un caractère de famille ou de nation. La dissolution de l'hérédité qui peut se réaliser, soit par l'introduction d'étrangers de races trop différentes, soit sous l'influence de causes autochtones de dégénérescence, se traduit non seulement par des dissemblances physiques, mais aussi par des dissemblances psychiques et morales qui accompagnent nécessairement les premières. Les discordes sociales qui naissent dans un peuple, comme celles qui divisent si souvent les familles de dégénérés, constituent en somme une manifestation de la dissolution de l'hérédité : elles ont leur source dans un fait biologique.

Les faits qui autorisent à considérer l'hérédité morbide ou la dégénérescence en général comme la conséquence de troubles de la nutrition pendant la période développementale de l'évolution permettent de comprendre les exceptions aux lois de l'hérédité, *et par conséquent d'entrevoir la possibilité de réaliser les moyens de favoriser ces exceptions et de lutter contre la dégénérescence.*

On ne pouvait guère manquer de proposer d'interdire par une loi le mariage à certaines catégories de dégénérés. C'était imiter par une stérilité artificielle leur procédé naturel d'extinction. La méthode serait impraticable en raison de l'impossibilité de fixer une limite, et elle serait sûrement inefficace en raison du tempérament des individus visés qui ne leur impose guère la soumis-

sion aux lois. La lutte peut être entreprise par des procédés moins incertains.

La restauration d'une race dégénérée, — le retour à la médiocrité, comme on dit, — peut s'effectuer par des croisemens avec des individus de races saines. M. Sanson a montré, par de bons exemples tirés de la zootechnie, que l'hérédité des caractères biologiques, et même peut-être du sexe, est en général sous l'influence des conditions de nutrition des générateurs. C'est le plus fort qui entraîne la ressemblance de son côté. On peut admettre que dans une union comprenant un facteur morbide, c'est le facteur sain qui a le plus de chance de l'emporter, d'autant plus qu'il a en sa faveur l'hérédité atavique de l'autre côté. Mais est-ce parce que à notre époque les élémens absolument sains sont rares? est-ce pour tout autre raison? Ce qu'on voit d'ordinaire, c'est qu'à ces croisemens les bons ont plus de chances de perdre que les mauvais de gagner.

Ce ne sont pas seulement les croisemens heureux qui sont capables de réaliser le retour à la médiocrité. On peut voir dans une famille de dégénérés les enfans naître de moins en moins défectueux à mesure que les conditions biologiques des parens s'améliorent. Que les troubles de la nutrition aient une influence nuisible et qu'inversement toutes les améliorations de la nutrition soient susceptibles de se traduire par une amélioration corrélative des produits, il n'y a d'ailleurs là rien qui doive surprendre. La génération est en somme le résultat d'un excès de nutrition : les organismes inférieurs, en absorbant dans le milieu où ils vivent plus d'élémens qu'il n'en faut pour réparer leurs pertes, augmentent de volume; quand cette augmentation dépasse une certaine limite, l'individu se fragmente pour former des êtres nouveaux. Le procédé est beaucoup plus complexe chez les animaux supérieurs, mais il est au fond le même; et Hæckel a pu appeler la reproduction une excroissance de l'individu. Les meilleures conditions de la génération sont les meilleures conditions de la nutrition. C'est à la régularité de la nutrition des feuillets blastodermiques et de leurs dérivés qu'est due la régularité de leur plissement, et encore la régularité de leur évolution ultérieure. L'arrêt du développement d'une seule cellule aux premières périodes de l'évolution est susceptible de déterminer des difformités graves.

Les faits observés dans les familles humaines, où on voit des dégénérés donner naissance à des produits de moins en moins défectueux à mesure que leurs propres conditions de nutrition s'améliorent, indiquent que sous l'influence d'une suractivité nutritive des organismes défectueux peuvent fournir une épigé-

nèse normale. Du reste, la possibilité de combattre pendant la période embryonnaire la tendance dégénérative qui se manifeste par le retard du développement, et la fréquence des anomalies morphologiques peut être établie sur des faits expérimentaux qui pour être peu nombreux n'en sont pas moins significatifs. Dans l'incubation artificielle des œufs de poule, on voit que certaines conditions capables d'accélérer le développement normal sont susceptibles aussi de résister à l'influence retardante et déformante d'agens perturbateurs qui ont été mis en jeu avant l'incubation.

Darwin a remarqué que la fonction reproductrice est la plus délicate de toutes, aussi est-elle considérablement influencée par le milieu; malgré une alimentation surabondante, un grand nombre d'animaux sauvages deviennent stériles ou ne donnent que des produits mal venus ou difformes par le seul fait d'être tenus en captivité; les animaux domestiques, au contraire, deviennent plus féconds sous l'influence d'un meilleur régime.

Si les influences du milieu se réduisent en somme à des modifications de la nutrition; si, d'autre part, les processus embryogéniques sont de même nature que les processus de la nutrition en général, on peut admettre que les influences de milieu qui sont capables de modifier heureusement la nutrition d'un organisme défectueux sont aussi capables de le mettre dans de meilleures conditions pour fournir au développement de l'embryon.

En résumé l'observation et l'expérience montrent que pour lutter avec chance de succès contre l'hérédité morbide et la dégénérescence, qui ne sont d'ailleurs pas fatales, aucune des conditions de la nutrition, aucune des influences de milieu capables d'agir sur le développement ne doit être négligée.

Ch. Féré.

# REVUES ÉTRANGÈRES

## REVUES ESPAGNOLES

**LITTÉRATURE ET HISTOIRE : Les allusions contemporaines dans le *Don Quichotte;* Juan del Encina et les origines du théâtre espagnol ; un écrivain romantique continuateur de Bossuet. — Le mariage du roi Alphonse XII avec l'Infante Mercédès.**

Les articles intéressans ne manquent pas, dans les revues espagnoles, et en particulier dans la *España moderna*, qui est sans contredit la plus importante d'entre elles. Mais ce sont pour la plupart des notes ou des dissertations sur des points très spéciaux de l'histoire et de la littérature espagnoles : histoire et littérature dont les grandes lignes mêmes nous sont aujourd'hui si peu connues, que l'intérêt de leur menu détail risquerait bien de nous échapper. La faute n'en est d'ailleurs qu'à nous seuls. Entraînés vers le Nord, attirés par l'étrangeté, et peut-être aussi par l'obscurité du brumeux génie septentrional, nous avons perdu de vue le développement intellectuel de ces races latines, qui, durant tant de siècles, avaient pensé, senti, créé à l'unisson de la nôtre. Il n'a pas fallu moins que la traduction d'un roman *tolstoïen* de M. d'Annunzio, l'année dernière, pour nous rappeler l'existence d'une littérature italienne. Et de la littérature espagnole nous continuons à ne rien savoir, ou peu de chose, tandis qu'il n'y a pas si petit écrivain scandinave que l'on ne réussisse à nous faire admirer.

La littérature espagnole existe, cependant : et rarement peut-être depuis le XVII$^e$ siècle elle a été si vivante. Mais je crains que longtemps encore nous continuions à devoir l'ignorer : car elle s'obstine à garder un caractère national très marqué, à rester essentiellement locale, à exprimer des sentimens et à parler une langue que seuls des lecteurs espagnols sont en état de comprendre. On aura beau vouloir nous

traduire, en les adaptant à nos goûts français, les romans de M. Perez Galdos et de don Juan Valera : à peine réussira-t-on à nous faire deviner comment ils peuvent avoir tant de prise sur le public espagnol. Et encore le roman est-il peut-être, de tous les genres littéraires, celui qui compte aujourd'hui en Espagne le moins de représentans d'une réelle originalité. La poésie, la critique, l'histoire surtout, en comptent bien davantage, et de bien plus intéressans ; mais poètes, critiques, historiens, tous les écrivains espagnols emploient leur talent à traiter des sujets qui décidément n'ont pas assez d'intérêt pour nous. Nous nous sommes trop éloignés de l'Espagne, nous avons trop pris l'habitude de porter ailleurs nos curiosités. Comment espérer que les savantes études de M. Menendez y Pelayo sur le vieux dramaturge Rojas, ou celles de M. Barrantes sur le poète Villegas, trouvent de l'écho dans un pays où *Don Quichotte* lui-même n'amuse plus guère personne?

En Espagne au contraire le roman de Cervantes est plus lu, plus admiré que jamais. Je ne crois pas que Dante en Italie, ni Molière chez nous, soient restés l'objet d'un culte aussi général. Il n'est pas une des mésaventures de l'ingénieux hidalgo qui ne demeure présente à tous les esprits ; et pas un mois ne se passe sans qu'un nouveau travail ramène l'attention du public sur ce personnage ridicule et sublime.

Voici par exemple un auteur qui, écrivant sous le pseudonyme de *Polinous*, se met en peine d'expliquer mot par mot le sens caché de *Don Quichotte*. Et pour commencer, se douterait-on de ce que peut signifier le nom de Quichotte ? « Imaginez un père qui, pour soustraire son fils à la cruauté de ses ennemis, le défigure, coupant ses longs cheveux bouclés, brouillant son délicat visage, couvrant ses formes élégantes d'un sarrau de paysan. *Qué hijote!* (quel fils !) s'écrie ce père, partagé entre le chagrin et la joie. Et pareillement s'est écrié Cervantes, en contemplant le fils de sa merveilleuse fantaisie changé en une caricature, mais, à ce prix, délivré de la mort. »

Tout le commentaire est sur ce ton. Polinous est plus ingénieux encore que l'ingénieux hidalgo. Il nous apprend que don Quichotte est né à la Mancha pour signifier que nous naissons tous avec la tache (*mancha*) de l'ignorance ; et que l'aubergiste (*ventero*) qui arme don Quichotte chevalier est en réalité le symbole de l'éditeur, dispensateur de la *vente*.

Moins ingénieuses, mais infiniment plus sérieuses sont les *Notes sur don Quichotte* de M. José Maria Asensio, que vient de publier la *Espana moderna*. Elles traitent de divers points de détail, notamment des premières éditions du roman, des corrections et des suppressions qu'y a faites l'auteur. Car il est aujourd'hui établi que deux chapitres au moins

du texte primitif de Cervantes ont été coupés au cours de l'impression. L'un était intitulé : *De ce qui arriva à don Quichotte dans un bal masqué.* On y voyait le chevalier se rendant à ce bal, armé et sans masque, et derrière lui venait Sancho vêtu en pénitent. Sur le conseil de Sancho, une dame s'adressait à don Quichotte, le suppliait de l'aider à sortir de la captivité où la tenait un méchant vieillard, son tuteur. On se mettait à table, après de nombreuses mésaventures. La dame s'asseyait près du chevalier : et comme le vieux tuteur essayait de l'en déloger, don Quichotte fondait sur lui, renversait la table, recevait une abondante volée de coups de bâtons.

Mais il prenait sa revanche au chapitre suivant, qui a également disparu du texte imprimé, et dont nous ne possédons également qu'une courte analyse. Dans ce second chapitre don Quichotte, miraculeusement guéri de ses blessures par une application de son fameux baume, recevait la visite de la jeune dame et s'entretenait très tendrement avec elle. Encore ne tardait-elle pas à le tromper avec don Antonio, ce dont le fidèle Sancho s'empressait de l'avertir. Mais don Quichotte mettait la chose au compte des enchanteurs ses ennemis, Et très volontiers il accédait au conseil de son cher don Antonio, qui l'engageait à aller sur le port pour y visiter les galères.

Pourquoi Cervantes a-t-il coupé ces deux chapitres ? Et que sont-ils devenus ? C'est ce que les érudits espagnols n'ont encore pu découvrir. Du moins ils ne se sont pas fait faute de chercher. M. Asensio raconte le curieux épisode des efforts de l'Académie Royale de Madrid pour obtenir communication de prétendus chapitres inédits de *Don Quichotte* qui, après avoir appartenu à la bibliothèque de Francfort-sur-le-Mein, se trouvaient en 1822 entre les mains de l'ambassadeur de Prusse à Paris. Enfin on fut admis à consulter les précieux documens. Hélas ! il y était bien question de don Quichotte, mais c'était une addition postérieure, où jamais Cervantes n'avait mis la main.

C'est que les admirateurs de *Don Quichotte* ne se sont pas fait faute, durant deux siècles, de compléter ou de corriger à leur gré le texte de Cervantes. Mainte édition du livre contient des parties entières ainsi modifiées, et le nombre des additions égale au moins celui des coupures. M. Asensio cite le trait vraiment curieux d'une édition espagnole publiée à Milan en 1610, et où les éditeurs ont remplacé l'épître dédicatoire de Cervantes par une autre de leur cru. *Don Quichotte*, comme l'on sait, était dédié au duc de Béjar. Mais les éditeurs milanais ont trouvé plus à propos d'en faire hommage au comte Vitaliano Visconti. « Sachant, lui disent-ils, que Votre Seigneurie daigne s'intéresser à la langue castillane, nous lui dédions cette histoire de l'*Ingénieux Hidalgo*. Nous l'aurions volontiers publiée en langue italienne ;

mais nous avons craint qu'elle ne perdît ainsi de sa grâce, laquelle se montre plus vive infiniment dans son langage naturel qu'en aucune traduction. » Ces éditeurs, comme on le voit, étaient hommes de goût. Il faut, en effet, lire *Don Quichotte* dans son « langage naturel » pour en apprécier toute la « grâce ». Et mieux valent encore, pour en donner tout au moins une idée, de libres adaptations comme celle de Florian que des traductions trop exactes et trop consciencieuses.

Don Quichotte est-il une satire politique, et peut-on y retrouver des allusions à des personnages ou à des événemens du temps? Autre question que traite tout au long M. Asensio. Il ne croit pas que les contemporains de Cervantes aient eu raison de voir dans son livre, comme ils ont fait, une caricature de Charles-Quint; car en toute occasion l'auteur de *Don Quichotte* a parlé avec admiration et respect de ce « foudre de guerre ». Et pourtant il y a tel trait de la vie de l'Empereur qui ressemble bien fort à certains chapitres du roman, la *Bataille extraordinaire de don Quichotte contre les outres de vin*, par exemple, ou *Ses efforts héroïques contre les figures sculptées d'un buffet*. Voici en effet ce que raconte un des premiers historiens de Charles-Quint, Juan Antonio de Vera, comte de la Roca, dans son *Epitome de la vie et des exploits de l'invincible Empereur :* « On dut lui ôter des mains, dans sa jeunesse, une épée nue, dont il s'escrimait contre des figures de tapisserie... Une autre fois, on le surprit excitant d'un bâton des lions en cage, à travers les barreaux, de telle sorte qu'on fut obligé de fermer la cage pour éviter tout danger. » Et M. Asensio ajoute que l'on pourrait appliquer à Charles-Quint la belle épitaphe composée par le bachelier Sanson Carrasco pour le tombeau de don Quichotte : « Il fut l'extravagant du monde; et il eut l'étrange aventure de mourir en héros après avoir vécu en fol. »

En résumé, d'après M. Asensio, Cervantes n'a pu manquer de mettre dans son livre une foule d'allusions contemporaines : mais ce sont des allusions dont le secret est à jamais perdu, et tout effort pour le retrouver ne saurait aboutir qu'à de vaines hypothèses. Mieux vaut prendre le livre tel qu'il est : il reste assez riche encore en allusions à des sentimens et à des faits qui sont de tous les temps, car ils forment l'essence même de la nature de l'homme.

***

La même revue a publié, dans ses deux livraisons d'avril et de mai 1894, une très intéressante étude de M. Emilio Cotarelo sur la vie et les œuvres de Juan del Encina, *le père du théâtre espagnol*. C'est encore un sujet d'un intérêt exceptionnel pour le public d'Espagne,

aussi fier au moins de son théâtre que nous le sommes du nôtre. L'Académie Royale de Madrid vient précisément de recueillir et de publier les œuvres complètes de Juan del Encina, et c'est à propos de cette publication que M. Cotarelo s'est efforcé de déterminer le rôle véritable du vieux poète dans la formation du drame espagnol.

Formation, ou plutôt transformation : car un genre littéraire ne se crée pas de toutes pièces, et les œuvres d'Encina constituent simplement le passage de la forme dramatique ancienne à la forme classique Bien avant Encina, l'Espagne comme l'Italie et comme la France avait produit des drames religieux ou *représentations;* et l'on vient, tout récemment encore, d'en publier deux : le *Poème des Rois Mages* et la *Représentation de la Naissance de Jésus*, œuvres d'un certain Gomez Manrique, qui, pour être antérieures d'un siècle aux productions pareilles d'Encina, ne leur sont pas sensiblement inférieures. Ce sont des compositions d'une simplicité toute primitive, ayant déjà, cependant, un caractère scénique très marqué.

Indépendamment de cet art religieux, maints autres élémens ont concouru à produire le drame classique espagnol. Le théâtre latin de Plaute et de Térence, à dire vrai, ne fut jamais populaire en Espagne, pas même au temps de la domination romaine. Mais les *mimes* et les *farces atellanes*, au contraire, y obtinrent tout de suite un immense succès; ils y restèrent en grand honneur de longs siècles encore après la chute de l'Empire romain.

M. Cotarelo se refuse, en revanche, à admettre l'hypothèse d'un théâtre provençal précédant et produisant le théâtre classique espagnol. Et c'est là en effet une hypothèse bien hasardeuse. Sur la foi d'un passage de Nostradamus, certains critiques romanisans ont imaginé que la Provence avait possédé, au moyen âge, toute une école de dramaturges, et que les *autos* des grands tragiques espagnols de la Renaissance n'avaient fait qu'imiter ces auteurs provençaux, les Anselme de Faydit, les Arnauld Daniel, les Roger de Clermont. Malheureusement il ne nous est rien parvenu de ces drames; et à supposer même qu'ils aient eu une valeur littéraire réelle, rien ne prouve qu'ils aient exercé la moindre influence sur l'évolution du théâtre espagnol.

La véritable origine de ce théâtre doit être cherchée dans les drames religieux, dans les farces païennes, et aussi dans toute une série de jeux et de fêtes qui, sans relever aucunement de l'art dramatique, n'en offraient pas moins une grande part de mise en scène théâtrale : les *rocas* ou rouelles, les *reinados*, ou réjouissances publiques au début d'un règne, les *mayos* ou festivals de mai.

C'est de tout cela qu'est sorti le drame espagnol. Encore fallait-il l'en faire sortir, lui donner une forme littéraire nouvelle, l'élever à la

dignité d'un art. Et c'est pour s'y être employé avant tous les autres que le vieil Encina a mérité son titre de *père du théâtre espagnol*. Lui-même d'ailleurs s'est rendu justice dans un quatrain où il se qualifie en ces termes : « Juan de Encina, le premier des poètes qui fit bonne besogne au théâtre. »

Il était né à Salamanque, vers 1468. On suppose que del Encina n'était pas son nom de famille, et plusieurs critiques ont imaginé qu'il était fils d'un poète célèbre de la cour d'Aragon, Pedro de Torellas. Mais c'est là une hypothèse tout à fait improbable, car non seulement Encina s'est plu souvent à réfuter une satire de son prétendu père contre les femmes, mais une fois même il l'a voué à la mort et aux peines de l'enfer, sans se faire faute de l'appeler de son nom. « Qu'il voie toutes ses joies changées en tristesse, s'écriait-il, puisqu'il ose médire du *sexe dévot!* » Encina a toujours beaucoup aimé les femmes, lui-même nous l'avoue ; mais le galant le plus amoureux ne parlerait pas de son père avec une sévérité aussi implacable.

Toute la biographie d'Encina est d'ailleurs assez obscure. On sait qu'il a fait ses études à l'Université de Salamanque, qu'il a été ensuite courtisan à Burgos et à Grenade, et qu'en 1492 il a obtenu un emploi dans la maison du duc d'Albe.

Dès l'âge de quatorze ans il avait écrit des vers. Il nous a laissé tout un recueil de petits poèmes qui doivent dater de sa jeunesse, et dont la plupart sont dédiés à des dames ; *A mon amie de cœur; A une demoiselle qui a causé mon pire chagrin; A une jeune femme qui me contraignit à l'aimer tandis que je vaquais à mes dévotions*. En mai 1492, il acheva une traduction des *Églogues* de Virgile. Mais c'est seulement après son entrée dans la maison du duc d'Albe qu'il eut l'idée d'employer son talent de poète à des sujets dramatiques. Pour les fêtes du château d'Albe il composa une série de *représentations* dont un premier recueil a paru dès 1496. En 1500, nous le trouvons à Rome, où les Espagnols sont fort en honneur. Il y reste près de vingt ans, puis revient en Espagne, et meurt en 1534 à Salamanque. Voilà, ou à peu près, tout ce qu'on sait de lui.

Son œuvre, en revanche, s'est conservée tout entière. Elle comprend une quantité considérable de petits poèmes lyriques, un *Art poétique* assez étendu, dédié à l'Infant don Juan, des *églogues*, des *représentations* religieuses, des *représentations* profanes, des allégories, et enfin un certain nombre d'*autos* ou véritables drames. C'est dans ces *autos* surtout qu'il nous apparaît comme un novateur. Mais déjà ses églogues contiennent un élément dramatique qui en fait en quelque sorte des comédies pastorales : on y trouve d'ailleurs sans cesse le sacré mêlé au profane ; et c'est un curieux spectacle de voir des bergers de Virgile qui se rendent à Bethléem sous la conduite d'un ange, et

qui, tout au long du chemin, s'amusent à débattre, avec force grivoiseries, des problèmes de politique ou de littérature.

Parmi les *autos* d'Encina, l'un des plus remarquables est l'*Auto de Rapelon*, ou acte de querelle. Sa popularité fut énorme, et il servit de modèle à toute une série de pièces analogues, de telle sorte que son titre devint le nom d'un nouveau genre dramatique. Le sujet est des plus simples, et fait songer à des *mimes* anciens. Deux bergers, venus au marché de Salamanque, sont entourés et houspillés par une bande d'étudians. Terrifiés, ils se réfugient dans une auberge. Ils y rencontrent un autre berger, Piernicurto (courte-cuisse), qui prend leur défense et, par ses belles paroles, les délivre de leurs persécuteurs. Ce Piernicurto est un paysan déjà déniaisé par un assez long séjour dans la ville : type curieux, qui va se retrouver non seulement dans le théâtre, mais aussi dans le roman espagnol. Une longue discussion s'engage entre lui et les deux bergers : d'abord violente et grossière, elle passe insensiblement à des sujets plus élevés, pour aboutir à une éloquente dissertation sur le bonheur des pauvres d'esprit.

Deux autres ouvrages d'Encina, l'*Églogue de Placide et Victorien* et le poème du *Triomphe de l'Amour*, comptent également parmi les chefs-d'œuvre de la littérature espagnole de la Renaissance. Ils sont intéressans plus encore par la pureté et la perfection du style que par la nouveauté du plan dramatique. Encina ne s'est point contenté de traduire Virgile, il l'a constamment imité, imprégnant d'une grâce toute classique la langue dure et sèche des vieux auteurs espagnols.

Son *Art poétique* suffirait d'ailleurs à prouver l'importance qu'il attachait aux questions de forme. Des neuf divisions dont il est composé, cinq sont consacrées à établir les règles de la technique du poète. Voici les titres de ces neuf divisions : 1° *La naissance de la poésie espagnole;* 2° *L'art du trouvère;* 3° *Différence entre le poète et le trouvère* (c'est la différence du capitaine à l'écuyer, du maître à l'esclave) ; 4° *Conditions requises pour être admis à l'étude de l'art du poète;* 5° *Mesure et distribution des pieds syllabiques;* 6° *La rime;* 7° *La différenciation des couplets;* 8° *Les licences poétiques et autres ornemens;* 9° *Comment doivent se lire et s'écrire les couplets.*

*
* *

Dans tous les articles de critique et d'histoire que publient les revues espagnoles, un nom se trouve invariablement cité, avec toutes les marques d'une respectueuse admiration : le nom de M. Marcellin Menendez y Pelayo, membre de l'Académie Royale de Madrid. Et en effet M. Menendez y Pelayo occupe dans la littérature espagnole contemporaine une place très considérable. Il est le maître incontesté de la critique : catholiques et libres penseurs, conservateurs et révolutionnaires, tous

les écrivains espagnols vénèrent son jugement et lui rendent hommage. Il exerce dans son pays une véritable souveraineté, dont il use d'ailleurs pour entretenir et fortifier dans les âmes le sentiment national. A lui surtout revient l'honneur de ce développement qu'a pris en Espagne l'histoire littéraire, depuis quelques années. Travailleur infatigable, d'une érudition très sûre et très étendue, il a plus que personne donné l'impulsion à ce mouvement de recherches, l'encourageant de son exemple et de ses conseils.

Je ne trouve malheureusement à signaler ici, parmi les plus récens travaux de M. Menendez y Pelayo, rien d'autre qu'une étude sur don José Maria Quadrado, archéologue, poète et philosophe des premières années de ce siècle : encore un de ces grands hommes de la littérature espagnole dont le nom même nous est toujours demeuré inconnu! Ses trois principaux ouvrages sont une série d'articles dans le recueil populaire des *Beautés de l'Espagne*, une *Histoire du royaume de Majorque*, sa patrie, et une *Continuation* du *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet. Romantique en littérature, admirateur passionné de l'art et de la vie du moyen âge, Quadrado était, en matière religieuse, un rationaliste mystique à la façon de Balmès. Sa *Continuation* de Bossuet est destinée à montrer par quelles voies la Providence divine réalise ses fins sous le régime démocratique, après les avoir réalisées sous le régime de la monarchie absolue.

Mais Quadrado a été, par-dessus tout, un grand écrivain, le Chateaubriand espagnol. Il a mis au service de ses idées une langue magnifique, d'une sobriété, d'une concision, d'un relief admirables. Ses descriptions archéologiques de Séville et de Cordoue sont les chefs-d'œuvre de la littérature romantique en Espagne. Et le même homme qui a écrit ces belles pages d'un art très haut et très raffiné a laissé aussi de petits manuels de piété populaires, des *Mois de Marie*, des *Mois de Saint-Joseph*, des *Semaines saintes*, qui forment, aujourd'hui encore, l'unique lecture de milliers de croyans. La chose, au surplus, n'a rien d'extraordinaire dans un pays où la foi religieuse est restée aussi profonde, aussi intacte, qu'elle l'était il y a cinq cents ans. Je crois décidément que les âmes espagnoles sont à l'abri du doute. Chez les plus libres d'entre elles, je n'ai point trouvé la moindre trace d'une hésitation sur le terrain religieux. Les naturalistes d'aujourd'hui restent d'aussi fervens catholiques que les romantiques d'autrefois. Leur foi leur est si naturelle qu'ils ne s'avisent pas d'en être gênés. La science et le talent poétique de don José Maria Quadrado ne l'ont point empêché d'écrire des *Mois de Saint-Joseph* à l'usage de dévotes illettrées; et l'on sait que l'un des plus hardis parmi les romanciers espagnols de l'école réaliste contemporaine est un prêtre, le Père Luis Coloma, de la Société de Jésus.

* * *

Je ne puis m'empêcher de signaler encore, avant de quitter la *Espana moderna*, un curieux article de M. Pirala sur le mariage du roi Alphonse XII avec sa cousine doña Mercédès, la fille du duc de Montpensier. On sait que c'est un peu contre le gré de tous que le jeune roi a épousé sa cousine, dont il était passionnément amoureux, et dont la mort, moins d'un an après, devait lui laisser de si cruels regrets. Mais on ignorait jusqu'ici, — et l'on sait maintenant, par le récit de M. Pirala, — que ce projet de mariage a failli, un moment, amener en Espagne une nouvelle révolution.

C'était en 1876. Le jeune roi venait de se fiancer officiellement avec doña Mercédès. Il l'avait fait, en vérité, contre le gré de tous; et il ne lui avait pas fallu moins que la force de son amour pour oser tenir tête à une opposition aussi unanime. Non seulement il avait contre lui sa mère la reine Isabelle, qui gardait trop de rancune au duc de Montpensier pour se résigner à le voir de nouveau sur les degrés du trône; mais tous les gouvernemens de l'Europe désapprouvaient le projet, tous jugeant dangereuse pour l'équilibre européen cette union du roi d'Espagne avec une princesse de la maison d'Orléans, sœur de la comtesse de Paris. Les ministres du roi, d'autre part, craignaient que le projet de mariage ne produisît mauvais effet sur les Chambres, qui allaient précisément rouvrir leur session. Et de toutes parts c'étaient des brochures anonymes, des entrefilets menaçans dans les journaux, dans ceux surtout que subventionnait la reine Isabelle.

Mais Alphonse XII tenait bon; et chaque jour il affirmait plus nettement sa résolution de n'écouter que son cœur. Un jour, tandis qu'il voyageait en Castille, la reine Isabelle accourut secrètement à Madrid (où il lui avait été interdit d'entrer), s'installa à l'Escurial, et adressa une circulaire à tous les membres du corps diplomatique, les invitant à venir la voir le lendemain au château de la Granja. Aussitôt le marquis de Cabra prévint le jeune roi, qui eut encore le temps de rentrer à Madrid avant l'heure de cette séance, qu'il s'agissait d'empêcher. Il s'enferma avec sa mère dans un cabinet du palais, usa de tous les moyens de persuasion, représenta que tout autre mariage serait impossible, même au point de vue politique, et finit par obtenir gain de cause. La reine Isabelle consentit même à se montrer en public avec son beau-frère le duc de Montpensier; après quoi elle revint s'installer à Séville. Ainsi tout se termina pour le mieux; et ce petit coup d'État manqué eut simplement pour effet de hâter le mariage du roi avec sa belle cousine.

Je me réserve de parler en détail, une prochaine fois, d'une autre

revue espagnole, la *Ciudad de Dios*, fondée et exclusivement rédigée, avec approbation ecclésiastique, par une congrégation de moines augustins. De toutes les revues religieuses, c'est assurément la plus libre; les matières les plus diverses : histoire, littérature, musique, y sont traitées aussi abondamment que dans les revues laïques, et avec la même franchise de ton et de pensée. J'y ai trouvé des études sur l'opéra espagnol, sur la physiologie des cellules, qui auraient tout aussi bien convenu à la *España Moderna*.

Mais les rédacteurs et les lecteurs de cette revue bimensuelle ont tant de loisirs, que rarement une étude y dure moins d'une année. Ce sont inévitablement, à la fin de chaque article, des *continuarà*, et il faut laisser passer plusieurs livraisons avant de retrouver la continuation ainsi annoncée. De sorte que, parmi les articles dont je voudrais parler, il y en a dont je n'ai pu encore me procurer le commencement, et d'autres dont la fin est toujours à venir. Je veux du moins signaler dès aujourd'hui, à tous ceux qu'intéresse l'histoire des idées religieuses, les études très documentées du Père Manuel y Miguelez sur le *Jansénisme en Espagne*, et celles du Père Perez Aguado sur un *Congrès christiano-rabbinique* réuni à Tortose par le pape Benoît XIII, en l'année 1412.

T. DE WYZEWA.

# REVUE DRAMATIQUE

Renaissance. — *Gismonda*, drame en quatre actes et cinq tableaux, de M. Victorien Sardou.

*Gismonda* est un très agréable spectacle qui a bien réussi le premier soir et qui, vraisemblablement, plaira à beaucoup de gens. Je n'ai garde de mesurer la valeur des pièces de théâtre à leur succès; je sais trop qu'elles réussissent souvent par leurs défauts et par ce qu'il y a en elles de moins estimable. Est-ce une raison pour oublier que tout de même les pièces sont faites en vue d'être jouées, et que, en fin de compte, l'art du théâtre a pour objet d'attirer le public et non de le mettre en fuite? Songez qu'en même temps que *Gismonda* se fait applaudir à la Renaissance, *Madame Sans-Gêne* continue au Vaudeville sa longue et triomphante carrière. Le Gymnase a repris *Nos bons Villageois*. D'autres théâtres encore mettront cet hiver sur leur affiche le nom de M. Sardou. C'est un retour de faveur incontestable. Or M. Sardou est le représentant attitré d'une conception dramatique dont on nous assure qu'elle est démodée et qui, pour dire le vrai, a fait son temps. C'est contre lui, contre ses théories et ses exemples que tous les chercheurs d'une formule nouvelle ont dirigé leur efforts. Aucun autre dramatiste en notre temps n'a été plus attaqué, chargé de plus de mépris et n'a rencontré dans la presse une plus vive et plus constante hostilité. On ne peut dire d'ailleurs qu'il se soit renouvelé et qu'en vertu de sa merveilleuse et fameuse aptitude à suivre la mode il ait essayé de se plier aux esthétiques récentes. Bien au contraire, il est resté fermement attaché à son système dramatique. Les procédés qu'il emploie n'ont pas varié. Peut-être même en ses derniers ouvrages s'est-il de moins en moins appliqué à dissimuler ce que ces procédés ont d'artificiel. Ils séduisent encore. Cela est un signe. C'est une indication dont ceux-là mêmes — et nous en sommes — qui désirent voir au

théâtre l'avènement d'un art très différent de celui de M. Sardou doivent tenir compte.

Car il est en vérité bien commode de reprocher au public son ignorance, sa sottise et sa frivolité. Au lieu de l'injurier il vaudrait mieux le convertir. Ceux qui depuis tantôt vingt ans y travaillent n'y sont pas arrivés. Il se pourrait qu'il y eût de leur faute. On a longtemps gémi sur la triste situation des « jeunes » au théâtre. Ils ne pouvaient se faire jouer. L'accès de toutes les scènes leur était interdit systématiquement. On refusait à l'art nouveau la possibilité même de se produire. Depuis, les choses ont changé. Un théâtre d'expériences a été créé afin que les ouvrages qui contenaient les germes d'une rénovation pussent enfin voir le feu de la rampe. Les auteurs que le Théâtre-Libre avait révélés se sont vu accueillir sur d'autres scènes, à la Comédie-Française et à l'Odéon comme au Vaudeville et au Gymnase. La critique presque tout entière a suivi leurs tentatives avec une complaisance marquée. Il y a eu en leur faveur une conspiration de bonnes volontés. Mais voici que, au bout de quelques années, le directeur du Théâtre-Libre se voit obligé de renoncer à son entreprise, faute d'avoir dans ses cartons aucune œuvre intéressante, et après nous avoir fait essuyer une série de représentations qui allaient de la médiocrité à la nullité. Il a suffi de ce peu de temps pour que l'esthétique du Théâtre-Libre qui avait commencé par être révolutionnaire, se fût déjà figée en un poncif. Parmi les œuvres issues de ce mouvement beaucoup n'étaient pas sans valeur; mais toutes elles n'avaient que la valeur d'ébauches incomplètes. Cela explique qu'il y ait dans le public quelque déconvenue et peut-être quelque mauvaise humeur. Il se lasse d'attendre le chef-d'œuvre qu'on lui annonce chaque matin avec tant de fracas, quitte à démentir le soir la nouvelle. Il désespère de trouver parmi les nouveaux venus celui qui le maîtrisera et s'imposera à lui d'une prise assez vigoureuse. Et puisqu'on le laisse libre de s'échapper, il retourne à ceux qui jadis ont bien mérité de lui. C'est ainsi qu'il se produit à l'heure actuelle dans la marche en avant du genre dramatique un temps d'arrêt qu'on peut bien déplorer, mais qu'il faut constater.

Ce demi-échec ou ce ralentissement temporaire ne vient pas de ce que les jeunes écrivains manquent de zèle ou de ce qu'ils manquent de talent. Il tient à une erreur de principe qui leur est commune et qui fait aussi bien l'un des articles essentiels de leur programme. Ce qu'ils nient en effet, c'est que le théâtre soit un art spécial, ayant ses exigences, ses règles ou ses conventions nécessaires. Ils s'efforcent de confondre les procédés de la comédie avec ceux du roman ou ceux mêmes de la chronique. Telle est l'erreur fondamentale qui jusqu'aujourd'hui a stérilisé tous leurs efforts, toute la subtilité de leur psychologie, la hardiesse de leur observation et l'ingéniosité de leur esprit.

Ils n'admettent pas qu'une pièce de théâtre doive être « du théâtre ». Pourtant, il y a bien une technique du théâtre d'où procède ce qu'on appelle, selon le degré de perfection, l'art ou le métier. Elle est distincte de la vérité humaine et de la qualité de l'émotion. Et c'est ce qu'enseigne, une fois de plus et de façon éclatante, la dernière pièce de M. Sardou.

Si l'on veut en effet étudier de près et soumettre à l'analyse les élémens dont se compose *Gismonda*, il est aisé d'en apercevoir le peu de solidité. En se souvenant du titre primitivement choisi par M. Sardou, *la Duchesse d'Athènes*, et en s'en rapportant aux détails que nous donnaient les journaux sur les recherches érudites auxquelles l'auteur s'était livré, on pouvait s'attendre à quelque savante reconstitution d'un milieu historique. Après nous avoir promenés dans la Rome byzantine, dans l'Italie de la Renaissance, dans les Flandres, dans l'Europe du temps de la Révolution et dans la France de l'Empire, M. Sardou allait continuer avec nous son voyage autour de l'histoire. Il avait choisi pour cette fois une époque peu connue et curieuse, un joli coin pittoresque et inexploré. Dans le palais des ducs d'Athènes, voisin du Parthénon, les institutions du moyen âge se rencontrent avec les souvenirs de l'antiquité. Les titres de barons et de comtes accolés au nom des villes qu'ont illustrées les Périclès et les Miltiade y font un piquant anachronisme. De même pour les sentimens des hommes, où se mêle et se résume le travail de deux civilisations. Dans une atmosphère parfumée et douce les mœurs féodales s'amollissent et s'alanguissent. Aphrodite garde le sol où s'élèvent des temples consacrés à la Vierge. L'ascétisme cède au souffle de la Volupté... Nous en sommes pour nos frais d'imagination. Le tableau de mœurs n'est pas même esquissé. En dépit des renseignemens d'ailleurs embrouillés qu'on nous fournit aux deux premiers actes, et malgré quelques tirades et nomenclatures, il y a dans *Gismonda* moins d'histoire que dans les pièces de Dumas père ou de Victor Hugo. Le drame s'accommoderait sans peine d'un autre cadre. Les sentimens n'ont ni lieu ni date. L'Athènes féodale n'a fourni qu'un décor et qu'une toile de fond.

L'intrigue est formée d'un beau tissu d'invraisemblances. Le vœu fait par *Gismonda* de donner sa personne et son duché à celui qui arracherait son fils des griffes de la « grosse bête » était sans doute imprudent. Nous ne le discutons pas, parce qu'il ne faut discuter ni le vœu d'une mère affolée, ni surtout la donnée fondamentale d'une pièce de théâtre. Mais ce qui devient tout à fait surprenant, c'est de voir comme tout le monde exige de Gismonda l'accomplissement d'une promesse insensée. L'évêque Sophron dit à ce propos des choses solennelles. Ce n'est pas seulement le salut de l'âme de Gismonda, c'est la sécurité de l'Église, c'est l'avenir de la religion qui est intéressé à ce que cette grande dame épouse ce valet. Le peuple veut pour maître Almerio et n'en

veut pas d'autre. Les seigneurs, au nombre de quatre, ne trouvent aucun moyen de faire disparaître ce fauconnier gênant. L'absurdité éclate non moins flagrante dans les détails de l'œuvre. C'est dès le premier acte l'attitude de cette mère qui, au lieu de s'élancer et de porter à son fils un secours inefficace, reste immobile. C'est ensuite cet étrange couvent de femmes où se donnent rendez-vous tous les mousquetaires de l'endroit. C'est la confiance d'Almerio qui dort dans sa cabane, la porte ouverte, sans craindre qu'on en veuille à ses jours. C'est la naïveté des traîtres qui exposent complaisamment leurs vilains projets. C'est l'heureuse coïncidence qui fait que Gismonda se trouve là juste à point pour massacrer celui qui a failli lui tuer son enfant et qui s'apprête à faire périr son futur époux. C'est enfin au dernier acte cet intérieur d'église où tout le monde va et vient, parle et crie, cependant qu'à l'autel l'officiant récite des paroles qui, paraît-il, — et nous nous en rapportons sur ce point à l'autorité de M. Jules Lemaître, — ne figurent dans aucune liturgie.

Les personnages sont dénués de toute réalité. Ce sont personnages de théâtre tenant un emploi, jouant un rôle. Encore ce rôle est-il souvent inutile. Les gentilshommes qui entourent Gismonda sont moins que des soupirans, ce sont des figurans. Ils sont sans caractère et sans physionomie. Le seul qui tranche un peu sur la commune uniformité, Zaccharia, est « le traître », pareil à tous les traîtres de tous les mélodrames, à la fois odieux et maladroit. Almério est le « personnage sympathique ». Il est brave et loyal, fort et généreux, violent et doux, subtil et bon... ah! si bon! adorablement bon, soupire Gismonda qui de son côté vient d'être pour lui très bonne. Pour ce qui est enfin de Gismonda, ce n'est pas telle femme en particulier, ayant sa nature, son tempérament, son caractère, c'est une femme quelconque obéissant aux mêmes mobiles auxquels toute femme a coutume de se rendre; d'une façon très générale, et sans qu'il y ait lieu de préciser davantage, c'est une femme.

Le duel sentimental qui met aux prises Almerio et Gismonda fait l'intérêt psychologique du drame. Almerio est un simple fauconnier, Gismonda est une duchesse. Elle est séparée de celui qui a l'audace d'aspirer à sa main par toute la distance que le préjugé nobiliaire peut mettre entre deux êtres placés aux extrêmes de la société. Il y a entre eux un abîme. Comment cet abîme va être comblé, et comment peu à peu Almerio va triompher du mépris que la duchesse d'Athènes ne pouvait manquer d'éprouver pour lui, c'est toute la pièce. Or ce fauconnier est d'abord le sauveur du fils de Gismonda; c'est donc la mère qui s'émeut pour lui, pénétrée d'une reconnaissance contre laquelle rien ne prévaudra, non pas même l'horreur que lui inspirent les audacieuses prétentions de ce manant. Puis Almerio livre bataille aux pirates, les

repousse, tue leur chef: il a mieux servi l'État que ne font les chevaliers; et c'est donc la raison d'État qui intéresse pour lui la régente, au moment où elle succombe à une tâche trop lourde et où elle sent la nécessité de s'appuyer sur un bras victorieux. Comte de Soula par droit de conquête, Almerio est en outre, ou peu s'en faut, duc d'Athènes de par la volonté du peuple et l'acclamation de la foule. Et voilà déjà que se transfigure le valet de tout à l'heure transformé en héros d'aventure. Mais il y a plus. Mère et duchesse, Gismonda est surtout femme. Elle a besoin d'être dominée; Almerio a cette volonté ferme et tenace, âpre et persévérante sous laquelle c'est pour la faiblesse féminine une volupté que de plier. Au besoin de subir la domination effective d'un maître s'en joint un autre chez la femme et qui n'est contradictoire qu'en apparence : sa vanité se plaît aux adorations et aux génuflexions qui lui font une royauté illusoire; Almerio s'humilie devant elle, et sur un ordre parti de sa bouche il fait l'abandon de tous ses droits. C'est elle qu'il aime, non la grande dame et la riche héritière, mais la femme. Il l'aime pour la séduction de son corps et pour l'attrait de sa chair périssable. Il s'est promis de se faire aimer d'elle, et l'on sait bien quel est le secret des conquérans d'amour : c'est l'intensité de leur désir. Au surplus, il est beau; et les distinctions sociales sont moins fortes que l'instinct. Il plaît à toutes les femmes; et un homme a bien des chances d'être aimé d'une femme quand il est aimé de toutes les autres. Ce sont ces derniers argumens qui mettent en déroute les résistances de Gismonda. On nous a prévenus que son veuvage commence à lui peser. En effet, c'est quand elle sort de la cabane de son beau vainqueur qu'elle est tout à fait décidée...

Tels sont les sentimens par où passe Gismonda. Ils se réunissent et forment une sorte d'éclatante symphonie dans la grande scène du troisième acte où l'auteur a concentré tout son effort et qui est comme le duo d'amour au centre d'un opéra. Cela est disposé avec un art de progression et une science de l'effet très remarquable. Rien n'y manque, — sauf pourtant un peu d'imprévu. Tous ces mobiles ont été d'avance classés, étiquetés, catalogués. Ils produisent trop sûrement les résultats en vue desquels ils ont été combinés. Les ressorts de l'âme ne jouent pas avec cette précision. Nous ne sommes pas dupes. Nous n'éprouvons pas ce frisson que nous donne le spectacle d'êtres vivans en proie à des émotions vraies. Cela est trop arrangé et trop concerté. Au surplus ce n'est pas la première fois que nous sommes témoins d'une « crise » analogue à celle que traverse Gismonda, et qui se dénoue de même. On a rappelé le souvenir de *Don Sanche* et de *Ruy Blas*. Il y a une autre analogie beaucoup plus frappante. Une patricienne aimée d'un plébéien, commençant par le haïr, finissant par l'adorer, domptée et charmée par son énergie

virile, c'est le sujet de *Gismonda;* — et c'est *le Maître de forges.*

Je n'ai pas dissimulé les faiblesses et les insuffisances du drame de M. Sardou. Le sujet en est banal, l'étude des sentimens y est sommaire, la peinture des mœurs n'y est pas. D'où vient que tout de même le spectacle en est très attrayant et laisse une impression d'art? Cela vient de l'agencement de l'œuvre et de l'arrangement des parties. Sans doute le milieu n'est guère étudié et les indications qu'on nous donne sentent leur fantaisie. Mais justement nous nous apercevons tout de suite que nous sommes au pays de la fantaisie, dans un monde que les lois de la logique ne gouvernent pas. Nous prenons les dispositions convenables. Nous ne nous étonnons pas si l'intrigue est romanesque et nous n'attendons pas qu'on nous ouvre sur les profondeurs du cœur humain des perspectives très vastes. Il nous suffit qu'on ne nous fasse pas trop délibérément violence, et nous savons gré à l'auteur d'avoir traité avec légèreté un sujet léger. Il a eu soin d'ailleurs d'occuper notre esprit, afin de ne pas nous laisser le loisir de réfléchir et de nous reprendre. Enfin par une défiance de soi où il entre quelque modestie, il a fait appel au concours du décorateur et du costumier. L'œil est amusé. Dans les momens où l'on ne se soucie pas d'entendre, on peut regarder. Quoi qu'on en puisse dire, la mise en scène a son importance au théâtre. Un auteur est en droit d'user de tous les moyens dont il dispose pour s'emparer de son spectateur. La mise en scène, les faits, les sentimens, le dialogue dans *Gismonda*, composent un ensemble harmonieux. Cela même en fait la valeur d'art. La pièce n'ennuie pas un instant, et, après tout, le divertissement du théâtre n'a pas été inventé pour faire peser sur les hommes assemblés quatre heures d'ennui. C'est par là que s'explique le succès de *Gismonda*, et pour cela qu'il comporte un enseignement.

La pièce est encadrée avec beaucoup de goût. Elle est jouée à merveille par M^me^ Sarah Bernhardt. A peine est-ce si on peut lui reprocher dans les premières scènes quelque afféterie, et quelque excès dans les passages de violence. Partout ailleurs, pour l'expression et pour les attitudes elle est admirable. Rarement nous l'avions vue plus séduisante; et elle est bien la seule qui nous ait fait entendre des accens d'une si pénétrante tendresse. M. Guitry est un Almerio suffisant. M. de Max a dessiné de l'évêque Sophron une silhouette très pittoresque et tout à fait amusante. Les autres rôles, qui sont de second plan, sont convenablement tenus.

René Doumic.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre.

Voilà trois semaines que la Chambre des députés a rouvert sa session, et, si on excepte la journée d'avant-hier où a été posée la question de Madagascar, on serait bien embarrassé de dire ce qu'elle a fait de vraiment utile. Sans doute, on peut glaner à travers ses séances quelques faits divers parlementaires qui ne manquent pas d'intérêt, mais le résultat pratique est bien insignifiant. Est-ce la faute de la Chambre? Non. Elle n'a rien fait parce qu'on ne lui a donné rien à faire. Il en est des chambres comme des individus, pour lesquels l'oisiveté est la mère des mauvaises habitudes. Nous reprenons au commencement de cette chronique le vœu par lequel nous terminions la dernière, à savoir qu'on ne convoque désormais le Parlement en session extraordinaire de fin d'année que lorsque le budget sera prêt à être discuté. Cette manière de procéder aurait un double avantage : d'abord de stimuler au travail la commission du budget en lui laissant la responsabilité des retards qu'elle apporterait à la réunion du Parlement, ensuite de mettre dès le premier jour celui-ci aux prises avec un labeur sérieux. Il n'y a pas de meilleure école de discipline que celle-là. Que peut devenir une assemblée lorsque, en attendant la nourriture substantielle qu'on lui a promise, on amuse son appétit avec un feuilletage parlementaire sans consistance? Elle devient la proie des interpellateurs. On avait annoncé depuis longtemps tout un lot d'interpellations. Il y en avait une sur M. Mirman, jeune professeur nommé député avant d'avoir accompli son engagement décennal dans l'Université, et qui avait, pour ce fait, des démêlés avec le ministre de la guerre. Puis une seconde, adressée au ministre de la guerre pour le désordre que des mesures récentes ont porté dans l'armée. Une troisième sur les fonctionnaires qui, faisant partie de conseils électifs, ont pris une attitude hostile à l'égard du gouvernement. Enfin une quatrième sur l'orphelinat de Cempuis et son incroyable directeur, M. Robin. De ces quatre interpellations, une seule était redoutable, celle qui concernait l'application de la loi du recrutement faite par le ministre de la guerre. Quant aux autres, on ne pouvait pas rendre au gouvernement un plus grand service que de les lui adresser.

Le cas de M. Mirman se trouvait un peu compliqué par la décision de la Chambre qui, l'année dernière, avait validé ses pouvoirs. Aux

yeux de la Chambre, M. Mirman était donc éligible lorsque, au mois d'août 1893, il s'est présenté aux suffrages des électeurs de la Marne. Dès lors, il avait été valablement élu et, une fois député, nul ne pouvait l'arracher à son mandat. Telle était la thèse des radicaux : elle a une apparence de logique dont beaucoup d'esprits ont été séduits. La Chambre est souveraine en matière de validation d'élections ; elle prononce sans appel ; par conséquent, M. Mirman bénéficie aujourd'hui de la chose jugée, et personnellement il est hors de cause ; mais une jurisprudence peut en remplacer une autre, et il est à souhaiter que la Chambre ne maintienne pas dans l'avenir celle qu'elle a adoptée. A notre avis, M. Mirman n'était pas éligible en 1893. La loi dit, en effet, que nul ne peut être élu s'il n'a pas rempli ses obligations militaires, et ces obligations, tout le monde les connaît aujourd'hui que la loi est égale pour tous. Chaque citoyen valide doit servir trois ans sous les drapeaux, ou dix ans dans l'Université. Il y a équivalence entre les services. On peut choisir le régiment ou la chaire du professeur; mais, quand le choix est fait, il faut s'y tenir et remplir son engagement jusqu'au bout. On n'est éligible qu'après en avoir été régulièrement libéré. Il serait trop commode d'échapper au service militaire à vingt et un ans, puis à l'Université à vingt-cinq en se faisant élire député. Sans doute, les cas de ce genre ne peuvent pas être bien fréquens, mais ils n'en sont pas moins scandaleux, et peut-être, en un sens, le sont-ils encore davantage par le fait qu'ils ne peuvent être le privilège que d'un petit nombre. Si M. Mirman avait été dispensé du service militaire, il y aurait eu là une atteinte à ce sentiment de l'égalité qui est si vif dans tous les cœurs. On n'aurait pas manqué de dire que les députés se mettaient personnellement au-dessus des lois qu'ils font pour les autres, et leur considération n'en aurait pas été augmentée. La Chambre aurait certainement mieux fait de s'inspirer de ces considérations lorsqu'elle a eu à discuter la validation de M. Mirman ; elle a cédé alors à cette faiblesse qui est encore moins rare dans les corps collectifs que chez les individus, et qui consiste à remettre à plus tard, à abandonner aux circonstances, à laisser à d'autres la solution des difficultés embarrassantes. M. le ministre de la guerre a fait son devoir l'année dernière lorsqu'il a déclaré qu'à ses yeux M. Mirman, après avoir rompu son engagement décennal, retombait sous le coup de la loi militaire et que, au commencement de novembre 1894, il devrait rejoindre son corps. La Chambre était donc avertie. Elle a pensé qu'en un an il pouvait se passer bien des choses, et que le roi, l'âne ou moi serions morts. A quoi bon se mettre en peine par avance d'un problème qui peut-être ne se poserait pas? Le problème s'est posé; on savait comment il était résolu dans la pensée de M. le ministre de la guerre ; la Chambre a eu le bon sens de se rallier à cette interprétation de la loi. Elle a corrigé autant qu'il était en elle le mal qu'elle

avait fait il y a un an. Les électeurs sauront désormais qu'en votant pour un candidat qui n'a pas rempli ses obligations militaires, ils s'exposent à être représentés non pas à la Chambre, mais à la caserne. Si cela leur convient, c'est leur affaire. Quant au gouvernement, sa fonction principale est d'appliquer la loi, et il n'y aurait pas de pires violations de la loi que celles qui viendraient du ministre de la guerre. La Chambre l'a compris un peu tard; mais mieux vaut tard que jamais.

On n'a pas jugé indispensable, au moins jusqu'à ce jour, de rédiger une loi aussi formelle pour dire que les fonctionnaires devaient respecter le gouvernement qui les emploie. Cette vérité a semblé tenir du caractère de l'évidence, bien qu'un assez grand nombre d'incidens aient pu l'obscurcir dans les esprits. M. le président du Conseil disait l'autre jour qu'il avait fait beaucoup pour restaurer en France le principe d'autorité : il faut croire que ce principe était bien bas, si on en juge par ce qui reste encore à faire pour le relever tout à fait. A dire vrai, on ne voit pas très distinctement le progrès dont a parlé M. Charles Dupuy; mais il serait injuste de ne pas reconnaître ses efforts, parfois très méritoires, pour combattre le mal où nous nous débattons. Un fait entre beaucoup d'autres avait particulièrement frappé les esprits. Après le dépôt par le ministère et le vote par les Chambres du projet de loi contre les menées anarchistes, le conseil général des Bouches-du-Rhône a voté un blâme direct contre cette loi qualifiée par lui de réactionnaire, et contre le gouvernement qui en avait pris l'initiative et la responsabilité. Parmi les conseillers généraux qui ont voté ce blâme se trouvaient trois fonctionnaires : un juge d'instruction et deux professeurs. Le gouvernement a enlevé l'instruction au juge et déplacé les deux professeurs. Les radicaux ont vu là un beau sujet d'interpellation. Comme dans le cas de M. Mirman, ils ont invoqué le caractère intangible et sacré du mandat électif. Ce mandat opère à la manière d'un talisman au profit de tous ceux qui en sont investis; il confère des droits qui dispensent de tous les devoirs, même de ceux qu'on peut avoir envers l'armée nationale, même de ceux qu'on a envers le gouvernement dont on est l'agent. Un juge, par exemple, qui est chargé d'appliquer la loi lorsqu'il est assis, en robe et en bonnet carré, sur son fauteuil de magistrat, est libre de la condamner et d'en flétrir les auteurs lorsqu'il siège en redingote au conseil général. Les transformations de Maître Jacques dans Molière ne sont pas plus complètes. La conscience du mandataire élu ne doit de compte à personne : il fallait voir avec quelle belle indignation les radicaux en défendaient la liberté! Soit, elle est absolue; mais, ici encore, on se trouvait en présence d'une opposition entre deux principes différens. S'il est vrai qu'un conseiller général est libre de voter comme il lui plaît, il ne l'est pas moins qu'un fonctionnaire doit obéissance et respect au gouvernement, et le gouvernement n'a pas

autre chose à connaître. On ne peut pas lui demander de s'embrouiller dans des distinctions où se perdraient les plus fins casuistes. Il a des conditions d'existence qu'il ne lui est pas permis de laisser altérer. Si certaines consciences sont trop délicates ou trop fières pour se soumettre aux obligations d'un fonctionnaire, ceux qui en sont affligés n'ont qu'à se rappeler que nul n'est tenu d'être fonctionnaire. Que ne donnent-ils leur démission? Rien ne serait plus franc, plus digne, plus respectable. Tout le monde les approuverait. Ce qui n'est ni franc, ni digne, ni respectable, c'est le fait d'un magistrat qui applique la loi dans le prétoire, et qui la déclare odieuse et inique dans un conseil général; et c'est, d'une manière plus générale, le fait d'un fonctionnaire qui, tout en restant l'agent d'un gouvernement, le trahit. M. Dupuy n'avait pas autre chose à dire à la Chambre, et c'est bien d'ailleurs ce qu'il lui a dit.

Mais, presque aussitôt, la discussion a dévié, et on a vu se produire sur un très grand nombre de bancs l'opinion très nette qu'il y avait incompatibilité irréductible entre les fonctions publiques salariées et un mandat électif. Les Chambres, lorsque le gouvernement n'a pas assez d'autorité pour les en dégager, sont à la merci de l'incident du jour; l'impression qu'elles en éprouvent les empêche de voir au delà. Elles oublient combien il est dangereux de légiférer par voie de motions spontanées, c'est-à-dire irréfléchies. Quand une solution leur paraît très simple, elles sont portées à la croire très bonne et elles mettent une sorte d'impatience à la voter. C'est un peu ce qui est arrivé l'autre jour. La majorité de la Chambre pensait évidemment que le moyen le plus sûr d'empêcher le retour de scandales qu'elle réprouvait était d'interdire aux fonctionnaires l'entrée des assemblées électives. Le moyen est efficace, en effet, mais il a le défaut de priver ces assemblées des lumières que leur apportent très utilement des magistrats, des ingénieurs, des professeurs, etc. Le plus grand nombre s'abstient très correctement de faire de la politique; faut-il, pour la faute de quelques-uns, les expulser tous? Une mesure aussi radicale n'est pas sans inconvénient. Elle a celui d'ouvrir de plus en plus la porte aux seuls politiciens de profession, qui déjà envahissent tout et ne rehaussent rien, ni au point de vue du caractère, ni au point de vue de la compétence. On a raison de fermer aux fonctionnaires les assemblées politiques, mais les conseils généraux ne font pas de politique, ou du moins ne doivent pas en faire. S'ils en font, ils violent la loi, et les fonctionnaires qui s'associent à cette violation sont doublement coupables. Il y a certaines incompatibilités locales qu'il serait sage d'introduire dans la loi. On comprendrait très bien, par exemple, qu'un fonctionnaire ne fût pas éligible dans le ressort, ou même dans le département où il exerce sa fonction : aller plus loin serait inutile et excessif. Telle était, sans doute, la pensée du gouvernement lorsque,

voyant le sentiment de la Chambre et l'espèce d'entraînement qui en résultait, il a promis de présenter un projet de loi « sur » les incompatibilités qui peuvent exister entre les fonctions publiques et les mandats électifs, mais s'est refusé à prendre l'engagement d'en présenter une qui établirait nécessairement et dans tous les cas cette incompatibilité. La loi sera-t-elle sur, sera-t-elle contre la compatibilité? On n'imaginerait pas le parti que les radicaux ont tiré de cette distinction qui rappelait *la Folle Journée* de Beaumarchais. Un moment, au milieu d'un si grand tapage, le gouvernement a paru en danger. Il a montré une fermeté dont il est juste de lui savoir gré et qui a conservé la question intacte. La Chambre la résoudra, après l'avoir étudiée, par un vote réfléchi et non pas par un ordre du jour de circonstance. Au fond, le gouvernement a défendu sa liberté.

Mais de tous ses succès, le plus grand, à coup sûr, a été celui que lui a procuré l'interpellation relative à l'orphelinat de Cempuis. Nous ne reviendrons pas sur cette affaire à la fois lamentable et ridicule. Tout ce qui a été dit à ce sujet a été pleinement confirmé et aggravé par les explications de M. le ministre de l'instruction publique. La séance a été curieuse, et même amusante. M. Lavy, député radical, qui ne manque pas de facilité, mais qui en a, ce jour-là, malencontreusement abusé, a parlé pendant deux heures et demie, et de son discours se dégageait en plein relief la figure d'un M. Robin, grand philosophe, admirable éducateur, pédagogue presque génial, que tous ses élèves adoraient et auquel les plus hautes autorités rendaient hommage. Très cruellement, M. le ministre de l'instruction publique avait refusé à M. Lavy de lui communiquer son dossier, et il l'a laissé s'enferrer jusqu'à la garde. Après quoi, il a pris la parole. Jamais assemblée n'a été en quelques minutes plus complètement retournée. Les faits, drus, serrés, pressés, se succédaient à la charge de M. Robin, et chacun d'eux était une preuve éclatante de la détestable éducation que l'on donnait à Cempuis. Le choix des professeurs était livré au hasard. M. Robin prenait tout ce qui se présentait, Hongrois, Polonais, Italiens, Allemands; nous croyons même qu'il y a eu un Chinois. Enfin, des actes d'immoralité très graves se sont produits, notamment par le fait d'un professeur qui a commis six attentats à la pudeur sur des petites filles de moins de treize ans. M. Robin l'a renvoyé, mais, au lieu de signaler les faits à la justice, il les a soigneusement cachés. Bien plus, il a donné au coupable un certificat où il lui refusait à la vérité les aptitudes pédagogiques, mais où il le déclarait propre à rendre de bons services dans le commerce ou dans l'industrie. A partir de ce moment, la cause était entendue. L'extrême gauche était atterrée, anéantie. L'enseignement internationaliste de Cempuis n'a pas provoqué une indignation beaucoup moins vive lorsqu'on en a connu les détails. Les auteurs de l'interpellation se sont empressés de

la retirer pour échapper au vote qui devait la clore; mais elle a été aussitôt reprise par plusieurs membres du centre, et une majorité écrasante a approuvé les explications et la conduite de M. le ministre de l'instruction publique. Un doute pourtant, une inquiétude subsiste dans les esprits. Comment M. Robin a-t-il pu rester si longtemps à la tête de l'orphelinat de Cempuis? L'acte odieux que nous avons relaté, et qui, finalement dénoncé par un tiers, a été l'objet d'une condamnation judiciaire, date de plus de dix ans. N'a-t-il pas été connu de l'administration supérieure? Et, s'il l'a été, comment M. Robin n'a-t-il pas été révoqué aussitôt?

On le voit, le ministère devait sortir facilement victorieux de ces interpellations maladroites. Celle qui a été adressée à M. le ministre de la guerre était plus sérieuse et, dans d'autres circonstances, elle aurait eu sans doute un dénouement moins favorable. La question se réduit à des termes très simples. Il y a plusieurs mois, sur le conseil de quelques membres de la commission de l'armée, justement effrayés des accroissemens numériques opérés dans l'armée allemande, M. le général Mercier a voulu augmenter aussi le chiffre de l'effectif sous les drapeaux. Il a donné des instructions aux conseils de revision pour qu'on incorporât un plus grand nombre d'hommes, en se montrant moins rigoureux sur les conditions d'aptitude physique. C'est ce qui a été fait. La conséquence naturelle était la nécessité d'une augmentation de crédits, que M. le général Mercier a demandée dans un premier budget: elle s'élevait à une douzaine de millions. Puis, que s'est-il passé? M. le ministre des finances a prié ses collègues de faire à tout prix des réductions dans leurs prévisions de dépenses, et il l'a obtenu en particulier de M. le général Mercier. Dès lors, on avait, ou du moins on allait avoir sous les drapeaux plus d'hommes qu'on ne pouvait en entretenir. Cette impossibilité matérielle devait se présenter au commencement de novembre, c'est-à-dire au moment de l'incorporation de la classe. M. le ministre de la guerre n'a pas trouvé d'autre moyen d'y échapper que d'ordonner des libérations anticipées parmi les soldats des classes antérieures qui avaient tiré les numéros les plus élevés : il a pris dans ce sens un arrêté et écrit une circulaire. La mesure était-elle légale? La majorité de la commission de l'armée a jugé que non, mais l'unanimité de cette commission a été d'avis que la mesure était déplorable et qu'elle affaiblissait la force actuelle de notre armée. Et cela pour deux motifs. Le premier est que le hasard des numéros les plus élevés faisait sortir des rangs des hommes qui avaient été répartis en plus grand nombre dans tel régiment que dans tel autre, et dont quelques-uns étaient gradés. Il en résultait un trouble inégal, mais d'autant plus profond, dans nos régimens et une dislocation partielle de nos cadres inférieurs. Le second motif était qu'on libérait, au bout d'une année ou deux de service, des hommes instruits et valides, pour les rempla-

cer par des conscrits dont quelques-uns auraient dû être ajournés ou exemptés pour faiblesse de constitution. Il n'y avait pas et il ne pouvait pas y avoir au Palais-Bourbon deux opinions à ce sujet. Malheureusement le mal était fait ; il était déjà irréparable lorsque la Chambre a été saisie de la question ; fallait-il renverser le ministre de la guerre, et le gouvernement qui se déclarait solidaire avec lui, pour un résultat négatif, et cela au moment où les représentans de la République vont à Saint-Pétersbourg assister aux obsèques du tsar? L'occasion a paru mal choisie pour donner une nouvelle preuve de l'instabilité ministérielle qui a diminué plus d'une fois, au dehors, la confiance qu'on avait en nous. Mais les esprits sont restés émus et troublés, et on annonce qu'au moment de la discussion du budget de la guerre, la question sera reprise et traitée plus à fond qu'elle ne l'a été il y a quelques jours.

Le moment est toujours inopportun pour introduire dans notre armée le moindre élément de désordre, mais peut-être l'est-il surtout aujourd'hui, où on parle d'une expédition à Tananarive et qu'elle paraît inévitable. Nous n'avons pas d'armée coloniale, nous en avons même moins que jamais, puisque nous avons tari la source de son recrutement, et, bon gré mal gré, un corps expéditionnaire devra faire des emprunts à notre armée de terre. La question de Madagascar a été posée avant-hier devant la Chambre par une question de M. Boissy d'Anglas et par la réponse qu'y a faite M. le ministre des affaires étrangères. Depuis quelques jours, le bruit s'était répandu que M. Le Myre de Vilers avait échoué dans sa mission : personne n'en a été surpris, tout le monde s'y attendait. Le gouvernement malgache, égaré par les souvenirs du passé, s'est fait plus facilement et plus promptement que nous à l'idée de la guerre, et il semble même qu'il ait voulu la provoquer pour se débarrasser du peu qui reste du traité de 1885. M. Hanotaux ne se faisait sans doute aucune illusion en envoyant M. Le Myre de Vilers à Tananarive : il voulait seulement, par cette suprême tentative de conciliation, montrer l'étendue de notre modération et laisser tous les torts à ceux qui en accepteraient la responsabilité. M. Le Myre de Vilers n'était pas chargé de négocier ou d'imposer un traité nouveau, mais bien d'obtenir que celui de 1885 devînt désormais une réalité. On lui a répondu par des contre-propositions dérisoires. A ce moment, presque tous nos compatriotes avaient déjà évacué l'intérieur de l'île et s'étaient réfugiés dans les ports. L'exode est maintenant complet. M. Le Myre de Vilers lui-même a quitté Tananarive ; toutefois il est resté à Tamatave, attendant, soit un retour improbable du gouvernement hova à de meilleurs sentimens, soit son propre rappel. Le gouvernement n'a pas voulu le rappeler avant que les Chambres, mises par lui au courant de la situation, se fussent prononcées sur les résolutions à prendre. Jamais, il faut le dire, la liberté du Parlement n'a

été mieux respectée. Il est maître de se prononcer dans le sens qui lui conviendra. Si le gouvernement a des idées très arrêtées sur la conduite à suivre, il a évité avec un soin scrupuleux de faire ce premier pas qui aurait engagé non seulement lui, mais le Parlement et le pays, sans que ces derniers aient eu le temps et le moyen d'exprimer leur volonté. Le gouvernement, lui, a son opinion faite : il l'a montré en déposant tout de suite une demande de crédits de 65 millions, en vue d'envoyer 15 000 hommes à Madagascar et de les diriger sur Tananarive. Une commission sera nommée aujourd'hui même pour étudier ces propositions.

L'attitude de la Chambre, pendant le discours de M. le ministre des affaires étrangères, a été très significative : elle a été silencieuse, recueillie, presque impassible. Le temps est passé où il suffisait de parler de Madagascar pour provoquer sur tous les bancs, depuis l'extrême droite jusqu'à l'extrême gauche, un entraînement auquel personne n'échappait. Depuis lors, on a pris des renseignemens, on s'est éclairé, on a su qu'un tiers à peine de la grande île était utilement cultivable, que tout d'ailleurs y était à faire, qu'il n'y avait pas la moindre route, pas même de sentiers, et que la fièvre s'étendait comme un mur de défense sur presque toutes les côtes. Ceux qui croient et qui disent que Madagascar serait une colonie supérieure au Tonkin n'ont certainement consulté aucun de ceux qui en sont revenus. La vérité, et la Chambre en a le sentiment, est qu'il s'agit là d'une entreprise de longue haleine, sérieuse, coûteuse, qui demandera des efforts considérables, lesquels seront peut-être médiocrement rémunérés dans l'avenir. Des fautes nombreuses, commises depuis 1885, nous ont amenés peu à peu à la situation où nous sommes. Cette situation est d'autant plus grave que notre liberté de détermination est plus apparente que réelle, et que, s'il est permis d'hésiter sur ce qu'il y a à faire, il faut pourtant faire quelque chose Nous ne pouvons, ni abandonner Madagascar, ni nous y réduire à une situation inférieure à celle dont nous jouissions avant 1885. Nous ne pouvons pas supprimer dix années de notre histoire, désavouer les responsabilités encourues, renoncer à des droits déjà chèrement acquis, nous dérober enfin à des devoirs internationaux que nous avons acceptés. La Chambre a bien fait de prendre le temps de réfléchir ; mais, plus elle réfléchira, plus elle comprendra l'impossibilité de reculer.

Tout ce qu'elle doit demander au gouvernement est de ne faire que ce qui est indispensable pour atteindre le but, et, surtout, elle ne doit pas permettre que ce but se déplace ou se dénature dans le cours des opérations. La conquête pure et simple de Madagascar et la substitution de notre souveraineté à celle des Hovas ont des partisans très ardens, mais, à notre avis, très légers et très imprudens. Ce serait folie de compliquer par des prétentions semblables une entreprise qui est déjà

assez difficile en elle-même. Nous avons le protectorat de Madagascar, il nous suffit. Le protectorat n'est autre chose qu'un système de colonisation à bon marché. Tous les grands gouvernemens colonisateurs, depuis les Romains jusqu'aux Anglais, nous en ont donné des exemples et des modèles auxquels nous avons trop longtemps fermé les yeux. Lorsque enfin nous les avons ouverts, nous avons, à notre tour, fait en Tunisie une expérience du protectorat qui a réussi admirablement. Le protectorat respecte mieux les mœurs d'un pays, s'y adapte plus doucement, se sert, sans les violenter, des moyens d'action que l'évolution historique y a créés, au lieu d'y importer de force tout un attirail administratif et politique venu du dehors. Bien compris et bien appliqué, il donne tous les avantages du pouvoir et en diminue les charges. Il faut donc, tout d'abord, demander au gouvernement et, au besoin, exiger de lui l'engagement de poursuivre à Madagascar le protectorat seul, et non pas la conquête et l'assimilation. Il faut ensuite veiller à ce qu'il assure à la tête du corps expéditionnaire l'unité et l'énergie du commandement. C'est le ministre de la guerre qui a déposé la demande de crédit de 65 millions : on en a conclu que le général qui serait chargé de la direction supérieure de l'expédition serait choisi dans l'armée de terre et non pas dans les troupes de la marine. Qu'il soit pris ici ou là, peu importe ; mais ce serait méconnaître l'importance de l'entreprise que de ne pas faire appel au dévouement et à la capacité d'un de ces officiers-généraux devant lesquels toutes les compétitions disparaissent, tous les amours-propres s'inclinent, et qui inspirent à tous confiance et respect. Dans ces conditions le commandement aura le prestige et l'autorité qui sont ici absolument nécessaires. Ce n'est rien moins qu'une simple promenade militaire que nous allons faire à Madagascar. Nous espérons que 15 000 hommes y suffiront ; nous souhaitons qu'on ne dépasse pas 65 millions. Mais il serait moins grave assurément de s'être trompé sur le nombre des millions que sur celui des hommes indispensables. Quoi qu'il en soit, la Chambre a écouté avec une attention soutenue l'exposé des motifs, parfaitement clair, précis, exact et complet, que lui a fait M. le ministre des affaires étrangères. Elle prendra sa résolution froidement, en pleine connaissance de cause, ce qui est une garantie de la fermeté qu'elle mettra par la suite à y persévérer.

La mort et les obsèques du tsar étaient pour nous une occasion d'exprimer au gouvernement et au peuple russes la profonde sympathie que nous inspire leur malheur. Ce malheur est aussi le nôtre ; nous lui avons attribué un caractère national ; mais il s'en faut de peu que toutes les autres nations n'aient éprouvé les mêmes sentimens. L'empereur Alexandre avait su mériter la confiance et le respect universels, et son fils verra certainement dans les hommages rendus partout à une

mémoire qui lui est chère un encouragement à continuer une politique à laquelle le monde entier a applaudi. L'Europe a senti qu'elle perdait un arbitre qui avait toujours été inspiré par l'idée de la justice. Mais ce n'est pas le moment de raconter l'histoire d'un règne, ni même de faire le portrait de l'homme qui l'a rempli. Ce qui importe aujourd'hui est de savoir quelles conséquences la mort d'Alexandre III aura sur l'état de l'Europe, et tout porte à croire qu'à cet égard aucune crainte ne doit se joindre à tant de regrets. La France, en particulier, n'a pas considéré son entente avec la Russie comme un fait accidentel, qui aurait tenu seulement à la volonté personnelle d'Alexandre III : aussi est-ce avec une confiance tranquille qu'elle a salué l'avènement de son successeur. Nicolas II a tout naturellement hérité des sentimens que nous éprouvions pour son père, comme il paraît avoir hérité des sentimens que son père manifestait pour nous. L'échange de télégrammes qui a eu lieu entre Livadia et Paris a montré à tous ceux qui auraient pu en douter que rien n'était changé, ni d'un côté ni de l'autre. Le langage est le même qu'autrefois, et il semble même avoir emprunté aux circonstances quelque chose de plus intime et de plus cordial. Le nouvel empereur, en annonçant au Président de la République la mort d'Alexandre III, a ajouté la phrase suivante : « Je suis certain de la vive part que la nation française prend à notre deuil national. » On a beaucoup remarqué ici la spontanéité avec laquelle Nicolas II marquait sa confiance dans notre sympathie, et on en a été profondément touché. Depuis, d'autres télégrammes écrits, soit par lui, soit par l'impératrice Marie Fedorowna, soit par leur ordre, sont venus confirmer le sens du premier. Parmi tous, il faut distinguer celui qui a été adressé à notre ministre de la guerre et, par lui, à l'armée française. L'empereur défunt, avec le tact supérieur qui le caractérisait, n'aurait certainement pas dit autre chose, et il ne l'aurait pas dit mieux. Mais c'est assez parler de nous et de la manière dont nos témoignages d'affliction pour une perte commune ont été accueillis en Russie. Ce qui a frappé toute l'Europe, c'est le manifeste que Nicolas II a adressé à son peuple. Rarement souverain a trouvé des expressions plus nobles pour assurer ses sujets de son amour et pour leur demander leur dévouement absolu. Rarement aussi il a parlé de la paix dans des termes plus propres à en garantir la durée. La paix règne partout aujourd'hui, sauf, par malheur, en Extrême-Orient.

Là, les prévisions que nous émettions naguère n'ont pas tardé à se réaliser. Les Chinois en sont venus bien vite à cet état de décomposition matérielle et morale qui ne laisse place à aucun espoir. Ils demandent la paix, et, certes, il serait désirable qu'elle intervint le plus tôt possible : seulement, les prétentions des Japonais se seront sans doute accrues avec leurs succès, et il est à craindre que les concessions qui

auraient arrêté la guerre au début n'aient plus aujourd'hui la même efficacité. Le gouvernement chinois a fait savoir aux puissances, par l'intermédiaire de leurs représentans à Pékin, qu'il était prêt à abandonner la suzeraineté de la Corée et à payer une indemnité de guerre dont le montant serait fixé plus tard : il y a là, sinon les termes d'un accord, au moins les bases d'une négociation. Peut-être sera-t-elle assez longue et, pendant ce temps, les Japonais continueront d'aller de l'avant. On annonce qu'ils viennent de prendre Port-Arthur. L'hiver seul, nous l'avons dit, pourra les arrêter : heureusement il est proche. Si cette première ouverture du gouvernement chinois avait été faite plus tôt, le gouvernement anglais l'aurait sans doute accueillie avec un empressement affiché et, de son côté, il aurait fait des suggestions aux autres puissances. Mais la démarche prématurée de lord Rosebery semble l'avoir légèrement refroidi, et même rendu timide dans ses initiatives diplomatiques. Il vient de prononcer un nouveau discours qui apporte de notables atténuations à ceux qui l'ont précédé. Il y a là une intention manifeste d'être agréable à tout le monde, et, bien que l'expression n'y corresponde pas toujours avec un bonheur parfait, il convient d'en tenir compte à un orateur ordinairement plus fougueux. Lord Rosebery ne peut jamais s'empêcher de nous donner quelques conseils, car nous prenons bien pour nous ce qu'il dit du danger des expéditions lointaines. Il rappelle, non peut-être sans quelque malice, notre ancienne confraternité d'armes contre la Russie, mais il aime aujourd'hui la Russie autant que nous l'aimons nous-mêmes, et en parle comme nous pourrions le faire. La mort d'Alexandre III lui a rappelé celle de M. Carnot, et il a parlé de l'assassinat de Lyon en termes mieux choisis qu'il ne l'avait fait sur le moment même. Il a d'ailleurs tout à fait oublié la guerre de Cent ans, et ne rêve plus avec nous qu'une rivalité pacifique dans l'intérêt de la civilisation universelle. Avec la Russie, il se propose de résoudre toutes les questions qui pourraient les diviser en Asie, et peut-être regarde-t-il surtout, malgré l'extrême réserve de son attitude, aux confins orientaux du continent jaune. Ni la Russie ni la France ne sont des puissances négligeables en Extrême-Orient. Lord Rosebery en a eu le sentiment subit, et nous lui savons gré d'avoir usé, cette fois, du ton conciliant et courtois qui rend les bons rapports plus faciles et aussi plus féconds.

Avec l'Espagne, nos rapports n'ont jamais été meilleurs. Nous le disons, parce que la chute de M. Moret, survenue immédiatement après son voyage à Paris, pourrait donner lieu à des interprétations inexactes. Les événemens qui se sont succédé au Maroc depuis quelque temps ont mis très heureusement à l'épreuve les sentimens réciproques de l'Espagne et de la France : il en est résulté une plus grande confiance

entre les deux pays, comme il arrive toujours lorsqu'on s'explique loyalement sur ses intérêts réciproques, sur la manière dont on les comprend, et surtout sur les limites qu'on leur donne. Il est aisé alors de s'entendre, après avoir évité ou dissipé tous les malentendus. C'est ce qui nous est arrivé avec M. Moret et ce qui continuera certainement après lui, car, ici encore, il s'agit d'une politique permanente, reconnue bonne pour les deux pays. Pourquoi donc M. Moret a-t-il donné sa démission? On assure, et rien n'est plus vraisemblable, que c'est à cause des traités de commerce; mais rien ne prouve que ce soit seulement pour s'être montré disposé à en préparer un avec nous. M. Moret a mis peut-être quelque hâte à en conclure d'abord avec d'autres puissances, et on a vu qu'il s'en est trouvé ensuite assez embarrassé puisqu'il n'a pas osé les soutenir devant le Parlement. Son embarras paraît être venu de ce que, si ces traités étaient votés et ratifiés, nous en profiterions en vertu de la clause de la nation la plus favorisée : l'Espagne se trouverait donc désarmée dans ses négociations avec nous et placée dans la nécessité, ou de nous tout accorder, ou de nous tout refuser, voire de ne pas renouveler le *modus vivendi*. Le gouvernement espagnol a compris, un peu tard à la vérité, qu'il ne pouvait pas établir son système douanier en faisant abstraction de la France, sa seule voisine immédiate, et M. Moret, le négociateur des traités antérieurs, s'est retiré, laissant la place à d'autres, qui seront moins gênés que lui pour reprendre l'œuvre dans son ensemble. C'est, croyons-nous, la seule signification qu'il faille donner à sa retraite. Il serait d'ailleurs difficile d'en trouver une quelconque dans la composition du nouveau ministère Sagasta. La concentration que nous avons longtemps pratiquée en France n'était rien en comparaison de celle dont use M. Sagasta, et que les circonstances expliquent au surplus très bien en Espagne. S'il a fait entrer dans son ministère M. Maura, un protectionniste avéré, il y a pris également M. Puigcerver, qui est un libre-échangiste déterminé. Il y a même donné accès à M. Abarzuza, un républicain de l'école de M. Castelar, ce qui n'a rien de dangereux pour la monarchie, mais non plus pour la France, dont M. Castelar a toujours été l'ami dévoué. Ce remaniement ministériel n'a donc rien d'inquiétant même au point de vue commercial, et, au point de vue politique, il n'est pas douteux que M. Groizard, le nouveau ministre des affaires étrangères, suivra les mêmes principes que M. Moret.

FRANCIS CHARMES.

*Le Directeur-gérant,*

F. BRUNETIÈRE.